This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN HFT8 N

Digitized by Google

Fr 27.46

HARVARD COLLEGE LIBRARY

BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES & COMPTES-RENDUS

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

D'ALAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES & COMPTES-RENDUS

DE LA

SOCIÉTÉ

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

D'ALAIS

ANNÉE 1897 — TOME XXVIII

ALAIS

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE & PAPETERIE J. BRABO
Square de Sauvages

1898

Digitized by Google

Fr 27.46

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEGRAND FUND
Feb. 5, 1935

Digitized by Google

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

de la

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

D'ALAIS

Tenues pendant l'Année 1897

Séance du 12 janvier 1897

Etaient présents : MM. Delfieu, président, Paul, Boissier, Mercier, Boulze, de Broves, Gros et Blavet, secrétaire-adjoint.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'ordre du jour porte :

Remplacement des membres du Bureau dont les pouvoirs sont expirés.

La réunion n'étant pas en nombre, le vote est renvoyé à la prochaine séance, conformément à l'article 14 des statuts.

M. Gros dit, qu'à l'origine, la Société se réunissait

Digitized by Google

tous les ans dans un banquet fraternel, où personne ne faisait défaut. Il avait remarqué que les réunions qui précédaient ou suivaient ce banquet étaient plus nombreuses que les autres. Il en conclut que les banquets ont une influence heureuse et demande qu'on revienne à cette ancienne tradition.

La Société, partageant sa manière de voir, décide que la question de l'organisation d'un banquet sera mise à l'ordre du jour de mardi prochain.

La séance est ensuite levée.

Le Secrétaire, *Le Président,*

ARNASSAN. E. DELFIEU.

Séance du 19 janvier 1897

Etaient présents : MM. Delfieu, Paul, Roussy, Poncet, Berthoumeau, Boulze, Gros et Blavet, secrétaire-adjoint.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique douze lettres par lesquelles MM. Silhol, sénateur du Gard; Bastet, statuaire; Gernez, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure; Gourdoux, rédacteur principal au ministère de l'Intérieur; Gérard, recteur de l'Académie de Montpellier; Jules Claretie, administrateur général de la Comédie Française; Reinaud, maire de

Digitized by Google

Nîmes ; Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur; Monseigneur Béguinot, évêque de Nimes; Noblemaire, directeur de la Cie P.-L.-M.; Tony-Noël, statuaire, et Achille Laurent, attaché au ministère de l'Instruction publique, acceptent le titre de membre honoraire qui leur a été conféré et remercient la Société de sa délicate attention.

M. le président donne communication de deux nouvelles lettres par lesquelles M. Boutiron, ingénieur en chef des mines, et M. Oberkampff fils, donnent leur démission de membres de la Société.

Ces deux démissions sont acceptées.

Sur la proposition du Bureau, MM. Boulze et Roussy, membres non-résidants, sont nommés membres résidants.

Il est ensuite procédé au remplacement du vice-président qui passe président de droit, du secrétaire-adjoint qui passe également secrétaire de droit, ainsi que du bibliothécaire-archiviste et du trésorier dont les pouvoirs sont expirés.

Le vote a lieu au scrutin secret.

Sont nommés à l'unanimité :

Vice-président.....	M. le Dr BERTRAND-LAUZE.
Secrétaire-adjoint.....	M. ROUSSY, avoué.
Bibliothécaire-archiviste	M. BOULZE.
Trésorier...	M. ARNASSAN, réélu.

En conséquence, le Bureau pour l'année 1897 se frouve constitué comme suit :

Président.....	M. PAUL.
Vice-président..... ...	M. BERTRAND-LAUZE.
Secrétaire général.....	M. BOISSIER.

Digitized by Google

Secrétaire des séances..	M. BLAVET.
Secrétaire-adjoint.....	M. ROUSSY.
Bibliothécaire-archiviste	M. BOULZE.
Trésorier.....	M. ARNASSAN.

M. Gros est chargé d'organiser le banquet de la Société.

L'ordre du jour étant épuisé et personne ne demandant plus la parole, la séance est levée.

Le Secrétaire, ROUSSY.

Le Président, E. DELFIEU.

Séance du 26 janvier 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Rivière-Dejean, Delfieu, Paul, Gros, Roussy, Boulze, Blavet, Berthoumeau, Boissier, Martel Louis.

M. Delfieu communique les lettres de M. Valéry-Radot et de M. Crouzat, remerciant la Société pour le titre de membre honoraire et non-résidant, qu'elle leur a décerné. En cédant le fauteuil de la présidence, il prononce l'allocution suivante :

Digitized by Google

« MESSIEURS,

« En quittant le fauteuil présidentiel, j'éprouve le besoin de vous remercier encore une fois de l'honneur que vous m'avez fait en m'y élevant et en m'y maintenant une seconde année, pour me permettre de conduire jusqu'au bout l'œuvre de Florian.

« Je remercie surtout mon distingué successeur, M. Paul, qui, avec une abnégation digne d'éloges, a vivement insisté pour me faire accepter le renouvellement de mon mandat.

« Il m'a ainsi donné un témoignage d'amitié dont j'ai été profondément pénétré et dont je garderai précieusement le souvenir.

« Je vous remercie encore, mes chers confrères, de la bienveillance et de la sympathie dont vous m'avez donné tant de preuves et qui ont eu raison de toutes les difficultés.

« Je remercie, d'une manière toute particulière, mes collaborateurs immédiats, MM. Paul, Boissier, Poulle-Symian, de Sarran-d'Allard, Alcide Blavet, Zaleski et Arnassan, du concours empressé qu'ils m'ont prêté dans toutes les circonstances. Aux uns et aux autres j'adresse l'expression de ma vive gratitude.

« Je l'adresse également aux auteurs des travaux qui nous ont été communiqués pendant ces deux années et dont M. le secrétaire général nous a fait un résumé dans la dernière séance de 1895 et de 1896.

« Je l'adresse encore à toutes les personnes qui, à un degré quelconque, ont contribué au succès de

Digitized by Google

l'œuvre de Florian, dont notre Société a le droit de s'enorgueillir.

« Je l'adresse, enfin, à Messieurs les membres de la Presse, dont le concours dévoué nous a été si précieux.

« Mais, vous m'en voudriez, Messieurs, si je ne remerciais, en votre nom, M. le maire d'Alais, d'avoir bien voulu nous continuer la faveur que nous avaient gracieusement accordée ses deux prédécesseurs, M. Espérandieu et M. Pin, et qui consiste à nous fournir gratuitement ce magnifique local où nous nous trouvons si bien et qui rappelle, à la plupart d'entre nous, de si agréables souvenirs.

« Ces dettes de reconnaissance acquittées, je vous demanderai la permission, Messieurs et chers confrères, de vous faire connaître mon sentiment sur le rôle qu'est appelé à jouer notre Société au sein de notre population et sur les mesures qu'il conviendrait de prendre pour lui assurer une existence longue et utile.

« Je n'essayerai pas de démontrer qu'elle répond à un besoin réel. Le Gouvernement s'est chargé de ce soin en la décrétant d'utilité publique.

« Toutefois je ferai remarquer, qu'en raison du caractère de neutralité qu'elle présente, elle fournit, à l'élite de tous les partis, l'occasion de se réunir et de s'apprécier, et par suite, de se tendre une main fraternelle.

« Or, qui oserait contester l'influence salutaire de telles réunions?

« D'un autre côté, pour apporter notre pierre à l'édifice, nous sommes obligés de nous livrer à une série de recherches et d'études, qui absorbent tous nos loisirs et augmentent considérablement notre patrimoine intellectuel.

Digitized by Google

« Mais ce n'est pas tout :

« L'homme n'est pas universel et cependant il est tenu, sous peine d'isolement, d'avoir des idées générales sur toutes choses. Eh bien! ces aperçus lui sont donnés ici, où chacun apporte le fruit de son expérience et de ses réflexions.

« Donc, l'utilité de notre Société est hors de doute, et dès lors, rien ne doit être négligé pour en en assurer la prospérité.

« La première des conditions pour qu'une Société comme la nôtre soit prospère, c'est que tous ses membres assistent régulièrement aux réunions.

« Rien n'est décourageant, en effet, comme le vide, aussi bien pour le conférencier que pour le président, et tant que nos réunions ne seront pas mieux suivies, la Société vivotera!

« En second lieu, il est absolument nécessaire que chaque membre fasse de temps à autre quelque communication.

« C'est une obligation qui incombe à tout le monde, une sorte de cotisation intellectuelle, dont personne n'est dispensé, pas même MM. les membres honoraires.

« C'est d'ailleurs ce qu'ont parfaitement compris six d'entre eux, MM. Léonce Destremx, le docteur Auphan, Emile Pin, Rivière-Dejean, Goirand et Amédée Gros, qui ont répondu avec un empressement dont je leur sais gré, à l'appel que j'ai eu l'honneur de leur adresser à ce sujet.

« Ces quelques observations me sont suggérées par le désir ardent que j'ai de voir notre Société florissante.

« Et maintenant, Messieurs, permettez-moi de vous féliciter de la constitution de votre nouveau bureau.

Digitized by Google

« Les éléments qui le composent sont un sûr garant de la prospérité de notre chère Compagnie.

« Je lui souhaite la bienvenue et le déclare installé dans ses fonctions.

« EMILE DELFIEU ».

Le nouveau bureau installé, son président, M. Paul, remercie ses confrères en ces termes :

« MESSIEURS,

« Vous m'avez fait l'honneur, il y a deux ans, de m'appeler à la vice-présidence de notre Société.

« Un deuil récent m'empêcha alors d'assister à la séance d'installation de notre bureau et de vous y exprimer ma plus profonde gratitude.

« Puisque nos statuts me désignent aujourd'hui comme président, je suis heureux de saisir cette occasion pour vous remercier du précieux témoignage de sympathie que vous m'avez donné, et que je vous prie de vouloir bien me continuer.

« En prenant place ici, vous me permettrez, Messieurs, de répondre à vos sentiments, en remerciant, en votre nom et au mien, notre dévoué confrère et ami, M. Delfieu, qui, pendant les deux années de sa présidence, n'a cessé de déployer la

Digitized by Google

plus grande activité pour améliorer l'état quelque peu languissant de notre modeste Compagnie.

« Si je ne puis constater qu'il y a pleinement réussi, je n'hésite pas à affirmer qu'il a rempli sa tâche avec le plus grand zèle.

« L'œuvre de Florian, qu'avec votre concours et celui de tous ceux qui nous ont apporté leur modeste obole, il a su mener à bien, malgré de nombreuses difficultés, lui assure non seulement la reconnaissance de notre Société, mais aussi celle de la population alaisienne tout entière.

« Recevez, encore une fois, mon cher confrère, nos bien sincères remercîments.

« Laissez-moi, Messieurs, ajouter quelques mots pour vous exposer comment je conçois la possibilité de donner un peu plus de vie à notre Société.

« L'expérience faite avec tant de zèle et de persévérance, par mon honorable prédécesseur, montre que le concours seul des conférenciers d'élite ne peut ramener ici les confrères qui ont jadis jeté un certain éclat sur notre Compagnie par leurs travaux et leurs études, pas plus que la plupart de ceux qui leur servaient d'auditeurs assidus.

« Souhaitons qu'à l'avenir, les uns et les autres, nous fassent moins souvent regretter leur absence.

« Donner des conférences en dehors de notre modeste local, ne me paraît pas le moyen d'y grouper les assidus d'autrefois qui, de leur propre aveu, y ont passé des moments très agréables.

« Faire trop souvent appel à des hommes à la parole élégante et à la pensée profonde, c'est peut-être, Messieurs, décourager les timides d'entre nous qui pourraient cependant nous apprendre d'excellentes choses, mais qui n'osent parler après ceux-là.

Digitized by Google

« Sans nous priver totalement du concours d'hommes éminents que, pour ma part, je suis toujours très heureux d'écouter, j'estime que c'est parmi nous qu'il faut chercher les ressources qui doivent rendre à notre Société sa prospérité première.

« Permettez-moi, Messieurs, de vous citer comme exemple les réunions périodiques de nos voisins d'Outre-Mer, où ceux qui s'intéressent au développement intellectuel et moral de leur pays se donnent rendez-vous, où les savants comme les modestes travailleurs exposent, sans apparat, sans prétention et avec la plus grande simplicité, les résultats de leurs patientes et consciencieuses études.

« J'ajoute que le plus bienveillant accueil est toujours fait à ceux qui exposent eux-mêmes leurs intéressantes communications.

« En parcourant les comptes-rendus de nombreuses associations Françaises, analogues à la nôtre, j'ai pu constater, avec plaisir, que certaines procèdent avec la méthode que je vous propose d'adopter ici.

« N'oublions pas, Messieurs, que nous sommes au milieu de confrères bienveillants qui nous seront toujours reconnaissants de les initier aux études particulières vers lesquelles nous portent nos aptitudes et notre goût.

« Quoi qu'en disent certains esprits railleurs, nous n'avons jamais eu la prétention d'être des savants, ni la pensée de nous admirer, mais nous devons avoir le désir bien légitime de nous instruire les uns les autres.

« En acceptant l'honneur de faire partie d'une société scientifique et littéraire, chacun de nous n'a-t-il pas pris l'engagement moral d'être, à tour de rôle, le conférencier et l'auditeur de ses confrères?

Digitized by Google

« Nous prierons, en votre nom, ceux qui ont une préférence marquée pour l'étude des lettres, de nous remettre, de temps en temps, en mémoire, les œuvres historiques et littéraires qui sont l'honneur et la gloire de notre cher pays, de nous tenir au courant des publications appréciées de notre temps, des découvertes qu'ils font en consultant les manuscrits des bibliothèques locales où se trouvent, bien souvent enfouis, des documents précieux.

« Ceux qui s'adonnent à l'étude des sciences voudront, à leur tour, nous faire connaître ce qu'elles étaient au commencement de notre siècle, les progrès immenses qu'elles ont réalisés, dans ces dernières années, les services qu'elles ont rendus et qu'elles sont appelées à rendre à l'humanité.

« Il leur sera aisé d'établir que la vraie science, celle qui se borne à la recherche des problèmes basés sur des données scientifiques n'a, ni ne peut faillir à ses promesses.

« Ceux enfin qui, par leur profession, s'intéressent aux questions agricoles, industrielles ou commerciales n'hésiteront pas à nous exposer les progrès accomplis dans ces diverses branches de l'activité humaine.

« Nous ne serons pas moins heureux, Messieurs, d'écouter les douces et harmonieuses inspirations des poètes et des artistes que notre humble Société a la bonne fortune de compter parmi ses membres.

« Par la diversité de nos professions, de nos aptitudes, de nos goûts, nous réunissons des connaissances variées qui constituent, vous le voyez, une véritable encyclopédie vivante, dont nous ne profitons malheureusement pas assez.

« Mon désir le plus sincère est de voir ces ressources éparses utilisées au profit de nous tous.

Digitized by Google

« Je ferai, pour ma part, tout ce qui dépendra de moi pour réaliser les vues que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer.

« Votre bureau vous fera connaître, à chaque séance, les comptes-rendus sommaires de toutes les publications littéraires et scientifiques que notre Société reçoit.

« Mais tous nos efforts seraient vains sans votre précieux concours.

« Nous vous prierons, Messieurs, de vouloir bien ne pas nous le ménager.

« *Alais, le 26 janvier 1897.*

« F. PAUL. »

M. Gros, qui rappelle l'idée du *banquet annuel*, est chargé de recueillir les adhésions. On décide, en principe, que le banquet aura lieu fin février.

On échange enfin diverses combinaisons dans l'intérêt des séances et de la vitalité de la Société. M. Paul affirme qu'il faut surtout compter sur le bon vouloir personnel et forme le vœu que chaque membre s'inscrive pour une communication écrite ou verbale, d'allure plutôt modeste, et suivant la spécialité et le tempérament de chacun.

Il sera rendu compte, par le président et par les

Digitized by Google

secrétaires, des envois scientifiques et littéraires faits à la Société.

Le Président, *Le Secrétaire,*

F. PAUL, professeur. P. ALCIDE-BLAVET.

Séance du 9 février 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Blavet, Roussy, Rivière-Dejean, Louis Martel, Berthoumeau, Bertrand-Lauze, Boissier, Gros, Delfieu.

M. Delfieu communique les lettres de remerciements de MM. Rocafort, Sextius Michel et Devise.

M. Rivière-Dejean donne une intéressante lecture sur la *Pêche à l'électricité.*

M. Paul, faisant un compte-rendu des revues qu'il a reçues, expose le fonctionnement d'une laiterie coopérative établie dans les Charentes, après la disparition du vignoble et qui est en pleine prospérité.

M. Roussy signale un article original concernant la mortalité en rapport avec les professions.

M. Delfieu lit une lettre de M. Arnal, à la *Villa-Vélo*, près Alais, à propos d'un phénomène météorologique, dont il a été le témoin et qui a été signalé

Digitized by Google

par un quotidien du Midi, affirme M. Bertrand-Lauze.

M. Gros annonce les adhésions qu'il a reçues pour le banquet qui sera définitivement fixé à la prochaine séance.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire, P. ALCIDE-BLAVET.

Séance du 23 février 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Boissier, Bertrand-Lauze, Rivière-Dejean, Blavet, Boulze, Gros, Mercier, Destremx, Gadot, Delfieu, Fabre, sous-préfet, Pagès ; MM. Vayssère et André, publicistes.

M. Roussy s'excuse.

Après avoir pris connaissance de la correspondance de la semaine, le président donne la parole à M. Mercier, ingénieur, qui fait une description détaillée de l'installation de l'Usine électrique.

L'assemblée, par l'intermédiaire de son président,

Digitized by Google

lui adresse ses meilleurs remerciments et décide de lever la séance pour aller visiter l'usine.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire, A. BLAVET.

Séance du 1er mars 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Fabre, sous-préfet, Boissier, Bertrand-Lauze, Rivière Dejean, Blavet, Boulze, Gros, Gadot, Delfieu, Pagès, Ausset.

M. Perbos, membre non-résidant, fait une communication verbale sur les sables aurifères d'Amérique.

Les nombreux détails fournis par le conférencier, qui a longtemps habité ce pays, rendent la séance fort intéressante, et la Société, par la voix de son président, lui adresse des remerciments et des félicitations justement mérités.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire-adjoint, ROUSSY.

Digitized by Google

Séance du 9 mars 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Bertrand-Lauze, Rivière-Dejean, Dr Auphan, Gros, Carli, Boulze, Rochet, Gadot, L. Martel, Arnassan, Boissier, Roussy.

M. Blavet s'excuse.

M. Poisson, professeur au lycée Dumas, est présenté à la Société par M. Paul, son collègue.

M. Haon Gabriel, présenté à la séance du 26 janvier, par MM. Gros et Blavet, est élu membre actif.

Une somme de 30 francs est votée pour l'*Escolo erudenco* qui doit commencer des fouilles dans la vieille cité de Carcassonne.

M. Poisson fait une causerie sur les *Emotions* et explique que toute classification des émotions ne saurait être qu'artificielle. Il développe la thèse de M. James, psychologue américain, d'après lequel c'est la sensation musculaire qui serait antérieure ou tout au moins concommitante avec l'émotion interne.

M. Boissier, secrétaire général, lit le compte-rendu des travaux de la Société pour l'année 1895.

Le Président, — *Le Secrétaire-adjoint,*

F. PAUL, professeur. — ROUSSY.

Digitized by Google

Séance du 24 mars 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Destremx, Gadot, Boulze, Rochet, Gros, Carli, Bernaras, Bertrand-Lauze, Blavet, Delfieu, Boissier, Louis Martel, Rivière-Dejean, Gros, Pagès, de Sarran, Roussy.

Après un examen rapide des communications reçues dans la quinzaine par la Société, MM. Roussy et Blavet entretiennent les membres présents de publications qu'ils ont parcourues; puis, M. Destremx, ancien député de l'Ardèche, lit, en les commentant, les principaux passages du *Chemineau*, qui vient d'être joué tout dernièrement à Paris.

Le président le remercie de l'intéressante analyse qu'il vient de faire de la pièce à Richepin.

Le Secrétaire-adjoint, ROUSSY.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Séance du 1er avril 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Destremx, Gadot, Boulze, Rochet, Gros, Carli, Blavet, Delfieu, Boissier, Ber-

Digitized by Google

trand Lauze, Martin Louis, De Sarran, Fabre, sous-préfet.

Le président donne connaissance des principales publications reçues depuis la dernière séance ; puis il expose un long travail qu'il a fait sur la Vinification en rouge. L'assemblée décide qu'en raison de l'originalité des recherches exposées et des conclusions qui en résultent, ce travail sera imprimé dans le bulletin de la Société.

Le Secrétaire-adjoint, *Le Président*,

ROUSSY. PAUL, professeur.

Séance du 7 avril 1897

Présidence de M. PAUL, professeur, président.

Présents : MM. Paul, Delfieu, Arnassan, Louis Martel, Gros, de Sarran, Gadot, Haon.

MM. Blavet et Roussy s'excusent.

M. Haon remplit les fonctions de secrétaire en l'absence de M. Blavet.

M. Paul fait part de la remarque qu'il a faite au Laboratoire de bactériologie : depuis la découverte du docteur Roux, le nombre des cas de diphtérie déclarés est en décroissance. Cette constatation donne lieu à un échange d'observations entre MM. Paul, Gros et Delfieu.

Digitized by Google

M. Delfieu, président sortant, appelle l'attention de la Société sur le *Bulletin* qui, cette année 1896, présente un intérêt particulier à cause des fêtes de Florian. Y aura-t-il lieu de publier un bulletin spécial pour la relation détaillée des fêtes? Comprendra-t-on dans ce bulletin le compte-rendu des fêtes données en l'honneur de Pasteur et de Sauvages?

Pour ne pas trop charger le budget de la Société et aussi pour réserver tout l'intérêt que doit comporter un *Mémorial* général des fêtes que publieront la municipalité et les comités réunis, il est décidé qu'il ne sera fait aucune publication par la Société. Cependant, dans le *Bulletin* de la Société de 1896, une large part sera réservée au récit détaillé des Fêtes de Florian et aux différentes phases des projets du monument et à l'organisation de l'œuvre.

M. de Sarran lit ensuite une communication sur la *Tétrologie de Wagner*.

M. Paul annonce pour la réunion prochaine une causerie de M. Paul Francezon sur la *Filature et l'industrie de la soie*.

M. Dastarac, présenté par MM. Paul et Roussy dans la séance du 9 mars, est définitivement reçu comme membre non-résidant.

Le Président, *Pour le Secrétaire*,

F. PAUL, professeur. HAON.

Digitized by Google

Séance du 12 mai 1897

Présents : MM. Paul, Francezon, Gros, Delfieu, Barraud, Bertrand-Lauze, Martel-Teulon, Antoine, de Sarran, Boulze, Haon, Louis Martel, Roussy, Blavet.

M. Delfieu expose à la Société le différend Gaudez-Achard à-propos de la statue Florian. M. Paul parle alors de son entrevue à Paris avec M. Paul Belon et estime que la Société, sans prendre une part active à ce différend, qui ne l'intéresse qu'indirectement, doit user de son influence pour amener l'accord entre les deux parties.

M. Francezon a la parole pour traiter de la *Filature dans les Cévennes* et sur la fabrication de la soie artificielle. Sa conférence parlée, très instructive, est fort écoutée. Des remerciements et des félicitations sont adressés au conférencier.

M. de Sarran présente comme membres honoraires M. Uréchia, de Roumanie, et M. Herluison, éditeur.

Le Président, — F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire, — ALCIDE BLAVET.

Digitized by Google

Séance du 26 mai 1897

Présents : MM. Bertrand-Lauze, Roussy, de Sarran, Gros, Delfieu, Boulze, Ausset, Blavet, Pagès.

M. Bertrand-Lauze, vice-président, remplit les fonctions de président en l'absence de M. Paul qui s'était fait excuser.

M. Delfieu remet à la Société deux volumes *Criado* et le *Grand Méhu*, de M. Jules Garnier, publiciste, dont M. Blavet fera un compte-rendu.

M. de Sarran lit une comédie, l'*Ode à Elise*, d'un romain, M. Uréchia.

Il propose ensuite la nomination, comme membres honoraires, de M. Soubies, homme de lettres, et M. Pagès, et celle de M. Portal, membre non-résidant.

M. Blavet combat particulièrement la première de ces candidatures et émet le vœu qu'à l'avenir, la Société examine avec soin l'utilité et le bien-fondé de ses faveurs.

La Société statuera sur les deux candidatures, suivant l'usage, dans la séance suivante.

Pour le Président, — *Le Secrétaire,*

Dr BERTRAND-LAUZE. — ALCIDE BLAVET.

Digitized by Google

Séance du 14 juin 1897

Présents : MM. Paul, président, Destremx de Saint-Christol, Ausset, Gros, Boissier, Martel-Teulon, Nègre-Gay, Arnassan, Delfieu et de Sarran.

Se sont fait excuser : MM. Bertrand-Lauze et Albin Martin.

En ouvrant la séance, M. Paul, président, fait connaître à ses confrères la fin tragique (à Madagascar) de M. le pasteur Minault. Il propose d'exprimer, au nom de la Société, à Mme Minault et à sa famille, tous les regrets que lui cause la mort prématurée de ce dévoué et si distingué confrère.

Cette proposition est votée à l'unanimité et la séance est levée en signe de deuil.

Le Président, — F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire-adjoint, — ROUSSY.

Séance du 26 octobre 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Paul, Boissier, Bertrand-Lauze, Gros, Martel-Teulon, Carli, Roussy, Brisson, Ausset, Haon, de Sarran.

Digitized by Google

La Société reprenant ses réunions, après la période des vacances des mois d'août et de septembre, M. le président souhaite la bienvenue aux membres présents et leur donne lecture des communications intéressantes qu'il a reçues.

M. Portal est ensuite élu membre honoraire sur la présentation de MM. de Sarran et Gros.

MM. Perbos et Uréchia fils sont élus membres non-résidants sur la présentation de MM. de Sarran et Paul.

La parole est ensuite donnée à M. Haon qui donne lecture d'un travail intéressant ayant pour titre « *L'action félibréenne* ».

Sur la proposition de M. Boissier, l'assemblée vote l'impression, dans son Bulletin, de cette étude fortement documentée.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire, ROUSSY.

Séance du 30 octobre 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Bertrand-Lauze, Roussy, Paul, de Sarran, Delfieu, Arnassan, Boulze, Pagès, Martel.

M. le président donne la parole à M. Roussy qui

Digitized by Google

rend compte de quelques publications littéraires qu'il a reçues.

Il fait connaître ensuite les publications scientifiques où les membres de la Société pourront trouver des renseignements précieux sur les fermentations alcooliques et les modes de conservation des raisins frais.

Après un échange d'observations entre les membres présents au sujet de certains gisements de phosphates récemment exploités dans l'Ardèche, la séance est levée.

Le Président, — *Le Secrétaire.*

F. PAUL, professeur. — ROUSSY.

Séance du 23 novembre 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Ausset, Boissier, Delfieu, Destremx, Gadot, Gros, Arnassan, de Sarran, Paul, Haon.

M. Haon est désigné pour remplir les fonctions de secrétaire.

Après approbation du procès-verbal de la dernière séance, le président donne lecture de diverses lettres reçues de membres non-résidants, remerciant

Digitized by Google

la Société de l'honneur qu'elle leur a fait en les acceptant dans son sein.

Puis, on examine quelques questions intéressant plus particulièrement la ville d'Alais, au point de vue de l'hygiène.

La réunion est d'avis de prier M. Gadot, ingénieur, de faire une conférence à la Société sur son projet d'assainissement concernant la ville d'Alais.

M. Gadot, présent à la séance, veut bien répondre aux désirs de ses confrères en acceptant la proposition qui lui est faite, ce dont M. le président le remercie vivement.

Le Président, F. PAUL, professeur.

Le Secrétaire, ROUSSY.

Séance du 14 décembre 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Présents : MM. Ausset, Boissier, Boulze, Delfieu, Martel-Teulon, Destremx de Saint-Christol, Gadot. Gros, Arnassan, de Sarran, Haon.

M. Haon est désigné pour remplir les fonctions de secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Digitized by Google

La réunion n'ayant pu être nombreuse à cause du mauvais temps, il est décidé, d'un commun accord, que la conférence de M. Gadot, sur son projet de réseau d'égoûts pour la ville d'Alais, est renvoyée au mardi suivant, 21 décembre.

Cette conférence devant présenter un intérêt tout particulier au point de vue local, il est, en outre, décidé qu'il convient d'y inviter un certain nombre de personnes n'appartenant pas à la Société. Toute latitude est laissée à cet effet à M. Gadot qui devra s'entendre avec M. le secrétaire pour les convocations.

M. de Sarran donne lecture du procès verbal de la deuxième réunion de la commission nommée pour examiner l'Historique du monument Florian présenté par M. Delfieu. L'insertion de ce rapport sur le procès-verbal de la séance est votée. Le voici :

La Société, après en avoir délibéré, approuve, sans réserves, le remarquable rapport de sa commission, en vote les conclusions à l'unanimité, décide qu'indépendamment des documents déjà mentionnés, devront trouver place dans son Bulletin, les discours prononcés à l'inauguration du monument, ainsi que le compte-rendu du concours poétique.

Ces documents devront être insérés dans l'ordre suivant :

1° Le procès-verbal des séances du comité Florian ;

2° L' « Historique du monument », par M. Delfieu ;

3° Le rapport de la Commission et un extrait du présent procès-verbal ;

Digitized by Google

4° Les discours prononcés à l'inauguration du monument ;

5° Le compte-rendu du concours poétique.

Elle décide, en outre : Qu'il sera fait de cette partie du bulletin un tirage à part pour les membres du Comité Florian, qui ne font pas partie de la Société.

L'ouvrage leur sera offert au prix de 2 francs, prix de revient, par une circulaire envoyée sous enveloppe affranchie à 0 fr. 05.

M. Delfieu communique ensuite une lettre de M. Gaudez réclamant les 3.500 francs qui lui sont encore dûs et que la Ville vient de nous verser.

Après diverses observations, l'envoi à notre statuaire de ces 3.500 francs (trois mille cinq cents francs) est voté sous la réserve que M. Gaudez nous donnera l'assurance qu'il viendra, d'ici au printemps prochain, surveiller lui-même l'achèvement des travaux de son monument. MM. Gros et Gadot sont chargés de faire un rapport sur ce qu'il conviendrait de faire pour remédier à certains défauts du monument. Le rapport de ces Messieurs sera communiqué à M. le maire d'Alais.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Le Président, *Le Secrétaire,*

F. Paul, professeur. Roussy.

Digitized by Google

Séance du 28 décembre 1897

Présidence de M. PAUL, président.

Sont présents : MM. Arnassan, Balme, Boissier, Delfieu, Boisson fils, Boulze, Destremx de Saint-Christol, E. Espérandieu, Gadot, Gros, Lévy, Louis Martel, Martel-Teulon, Pagès, Roussy, de Sarran, Haon.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

M. Delfieu donne lecture d'une lettre qu'il vient de recevoir de M. Gaudez au sujet du monument Florian.

Conformément à la déclaration prise dans la dernière séance, la somme de 3.500 francs a été envoyée à M. Gaudez par M. le trésorier.

Sur la demande de M. Delfieu, appuyée par M. le président et par M. le trésorier, une somme de 294 francs est votée à M. Gaudez pour lui venir en aide dans le payement des fournitures et des travaux imprévus. Cette somme s'ajoute aux 300 francs que, dans sa séance du 29 décembre 1896, la Société avait votés pour faire hommage d'un objet d'art à M. Paul Belon, et que celui-ci a refusés, en exprimant, toutefois, le désir que ces 300 francs fussent affectés au payement d'une partie des frais occasionnés par le procès intenté à M. Gaudez, par son entrepreneur.

Ces deux sommes ajoutées aux 1.500 francs votés par le conseil municipal, dans sa séance du 22 oc-

Digitized by Google

tobre 1897, représentent exactement le prix des fournitures et des travaux imprévus du monument Florian. La Société est heureuse de donner à M. Gaudez ce nouveau témoignage de sympathie.

Cette somme de 594 francs ne devra être payée à M. Gaudez qu'après qu'il aura complètement terminé le monument en ce qui le concerne.

La parole est ensuite donnée à M. Gadot pour sa communication sur un projet d'établissement du « Tout l'égout dans la ville d'Alais ».

M. le président remercie M. Gadot de son intéressante conférence et propose à la Société d'en voter l'insertion dans le bulletin de l'année prochaine. Adopté.

A propos du sujet traité par M. Gadot, M. Gros parle de l'assainissement des maisons particulières et, spécialement, des cours intérieures des maisons. Ces cours, mal pavées, reçoivent souvent les eaux ménagères ou autres, ce qui crée de véritables foyers d'infection. Il conviendrait, dit M Gros, que la Société, s'associant aux conclusions de M. Gadot, émette le vœu, d'accord avec le comité d'hygiène de l'arrondissement, que la municipalité prenne des mesures pour faire cesser cet état de choses.

M. Balme, adjoint au maire d'Alais, dit que les lois en vigueur ne donnent pas aux municipalités un droit de contrôle sur les dispositions intérieures des maisons.

M. Espérandieu dit que l'établissement d'un réseau d'égoûts est le complément nécessaire de l'adduction et de la distribution des eaux de Latour. La réalisation d'un projet d'égoûts, étudié avec soin, s'impose donc, non seulement au point de vue sanitaire, qui est de la plus grande importance, mais

Digitized by Google

encore au point de vue de l'évacuation des eaux de la Ville.

Après diverses observations, l'ordre du jour présenté par M. le président, est adopté à l'unanimité.

Sur la proposition de M. le président, M. Jules Garnier, homme de lettres, à Pont-Saint-Esprit, est élu membre non-résidant. Sont également élus membres non-résidants : M. Henri Mourier, docteur aide-major au 61e d'infanterie; M. Louis Mourier, docteur en médecine à Vezenobres. Ces deux derniers sur la proposition de MM. Delfieu et Martel-Teulon.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Le Secrétaire, *Le Président,*

ROUSSY. F. PAUL, professeur.

Digitized by Google

OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES

sur la

VINIFICATION

EN ROUGE

Depuis environ une dizaine d'années, la vigne est reconstituée dans nos campagnes (partie haute du canton de Lunel (Hérault), grâce aux plants américains, Jacquez et Riparia surtout, utilisés comme porte-greffes.

Propriétaire d'un vignoble de quelques hectares, nous consacrons la plus grande partie des mois d'août et de septembre à surveiller notre vendange, pour arriver à déterminer les conditions les plus favorables à une bonne vinification en rouge.

Dès que le gleucomètre nous apprend que le raisin ne gagne à peu près plus en sucre, nous faisons procéder à la vendange, en acidifiant, plus ou moins les moûts, si c'est nécessaire.

Cette acidité, exprimée en acide tartrique, a varié entre 8 et 14 grammes, d'après la nature et les proportions des cépages.

Selon la coutume encore suivie dans nos campagnes, où la moyenne et la petite productions dominent, le foulage des raisins a été pratiqué à pieds d'hommes.

Digitized by Google

C'est sur de la vendange saine, contrôlée aux points de vue du sucre et de l'acidité, qu'ont porté nos recherches de 1891, 1892 et 1897.

Elles ont eu pour résultat de nous faire connaître les conditions dans lesquelles on doit se placer pour que les fermentations alcooliques s'accomplissent d'une manière satisfaisante et que les vins, qui en proviennent, soient solides et de bonne qualité.

Pour atteindre ce but, nous avons cru devoir examiner plus particulièrement les questions suivantes :

1° *La détermination de la température minimum à laquelle il convient, dans nos régions, d'amener la vendange mise en cuve pour que la fermentation parte vivement.*

2° *La durée de la fermentation dans ces conditions et dans les circonstances ordinaires, selon les qualités de raisins.*

3° *La détermination de la température qui correspond au maximum d'activité des levures viniques, dans les récipients contenant de la vendange en fermentation.*

Nous avons, en outre, étudié certains points qui, bien que secondaires, n'en intéressent pas moins la vinification en rouge.

Pour résoudre la plupart de ces questions, notre attention s'est surtout portée sur les variations quotidiennes de la richesse alcoolique et sur celles de la température correspondante de raisins en fer-

Digitized by Google

mentation dans une cuve en pierre et dans des tonneaux.

Un petit matériel de laboratoire, toujours facile à transporter, nous a suffi pour effectuer toutes nos mesures.

Nous résumons, dans cette brochure, les résultats de nos observations et de nos recherches, avec les conséquences qui en découlent, réservant pour plus tard, les publications de nos expériences sur les levures sélectionnées et la fabrication des piquettes.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Des conditions les plus favorables à une bonne vinification en rouge

DES VARIATIONS DE LA RICHESSE ALCOOLIQUE ET DE LA TEMPÉRATURE CORRESPONDANTE DE RAISINS FOULÉS EN FERMENTATION, DANS UNE CUVE DE 150 HECTOLITRES ET DANS DES TONNEAUX DE 6 HECTOLITRES DE CAPACITÉ.

Pour nous fixer sur la durée de la fermentation de notre vendange dans nos cuves et sur l'influence que la température initiale peut exercer sur cette durée, nous avons réalisé. en 1891, 1892 et 1897, à Boisseron (Hérault), les expériences dont les résultats suivent.

Nous devons ajouter que les tonneaux dont nous nous sommes servi étaient disposés à côté d'une cuve en pierre remplie de la même vendange.

Première série d'expériences (1891)

Détermination (toutes les 24 heures) de la richesse alcoolique de raisins foulés en fermentation dans une cuve en pierre de 150 hectolitres et dans un tonneau de 1m 10 de haut et 0m 70 de diamètre.

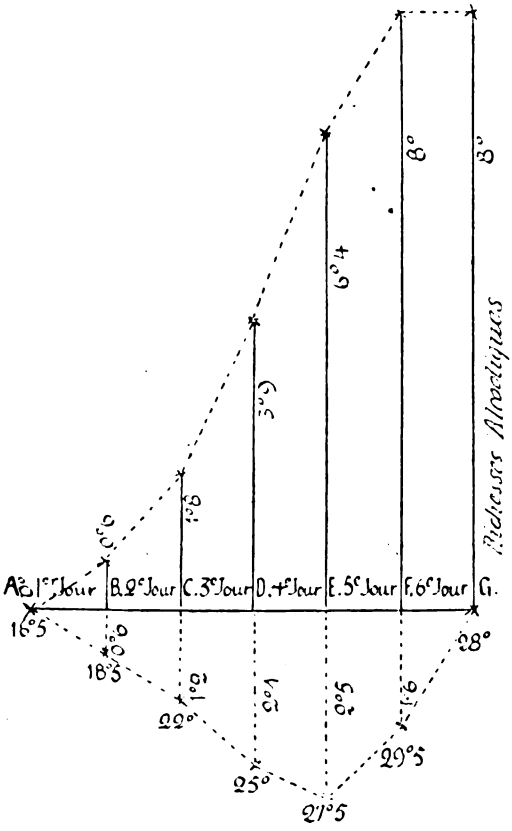
La vendange était composée : Aramon, 9/10 ; Jacquez, 1/10. — Indication du gleucomètre : 9°. Température maximum de la cave : 22° 5.

Digitized by Google

CUVE

Dates	Richesse alcoolique	Temp. moyenne de la cuve	Température de la cave
26 septembre 1891, 11 h. matin.	0°	16° 5	16°
27 —	0° 6	18° 5	19°
28 —	1° 8	22°	20°
29 —	3° 9	25°	20°
30 —	6° 4	27° 5	21°
1er octobre	8°	29° 5	21°
2 —	8°	28°	21°

GRAPHIQUE DE LA CUVE :

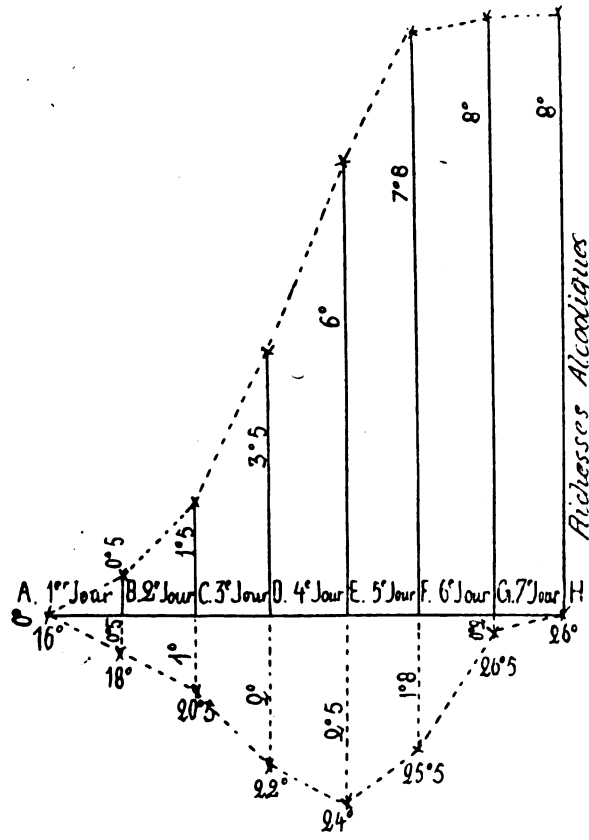


Digitized by Google

TONNEAU

Dates	Richesse alcoolique	Température du tonneau	Température de la cave
26 septembre 1891, 11 h. matin.	0°	16°	16°
27 —	0° 5	18°	19°
28 —	1° 5	20° 5	20°
29 —	3° 5	22°	20°
30 —	6°	24°	21°
1er octobre.	7° 8	25° 5	21°
2 —	8°	26° 5	21°
3 —	8°	26°	22°

GRAPHIQUE DU TONNEAU :



Digitized by Google

LÉGENDE RELATIVE AUX GRAPHIQUES DE LA CUVE ET DU TONNEAU

Sur les axes A H et A G on a porté en abscisses les temps. Chaque division représente une durée de 24 heures, et l'on a porté en ordonnées les valeurs correspondantes de la richesse alcoolique évaluées en degrés et dixièmes de degrés. Le prolongement pointillé des ordonnées indique en degrés et dixièmes de degrés, l'accroissement de la richesse alcoolique dans le même temps.

Les nombres placés aux extrémités des droites pointillées représentent les températures.

CONCLUSIONS

Les courbes des richesses alcooliques montrent que la fermentation a été presque terminée le cinquième jour, dans la cuve et le tonneau, et celles qui sont relatives aux accroissements journaliers de la richesse alcoolique indiquent que le maximum de production d'alcool a eu lieu vers la fin du quatrième jour dans le tonneau et la cuve.

La température maximum du tonneau a été de 26° 5, celle de la cuve de 29° 5.

Deuxième série d'expériences (1892)

Détermination (toutes les 12 heures) de la richesse alcoolique de raisins foulés en fermentation dans deux tonneaux de 1m 10 de hauteur et de 0m 70 de diamètre.

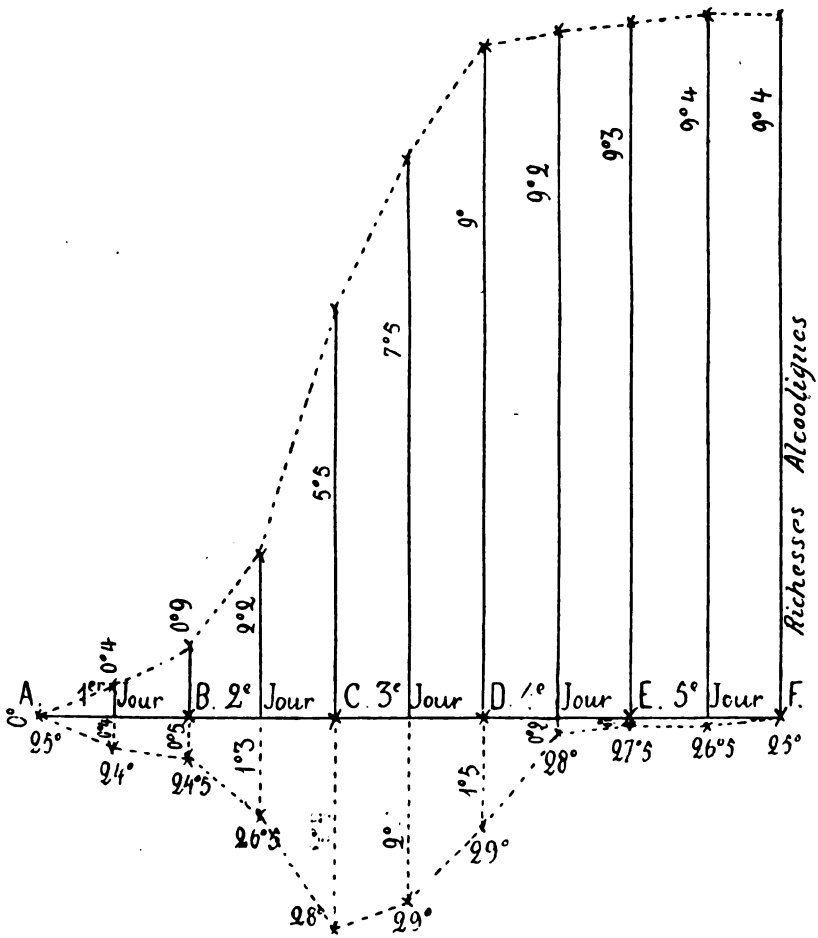
La vendange remplissait les tonneaux aux trois quarts (Aramon, 4/5; Petit-Bouschet et Alicante-Bouschet, 1/5). — Indications du gleucomètre : 10°. — Le moût du tonneau n° 1 avait été chauffé en partie, afin d'avoir une température initiale de 25°. — Le tonneau n° 2 avait, au début, la température de la cave, 20° . — La température maximum de la cave a atteint 23°.

Digitized by Google

TONNEAU N° 1

Dates		Richesse alcoolique	Température du tonneau	Température de la cave
3 septembre 1892	8 h. soir.	0° »	25° »	20° »
4 —	8 h. matin.	0° 4	24° »	19° 5
	8 h. soir.	0° 9	24° 5	17° 5
5 —	8 h. matin.	2° 2	26° 5	16° 5
	8 h. soir.	5° 5	28° »	17° »
6 —	8 h. matin.	7° 5	29° »	17° »
	8 h. soir.	9° »	29° »	16° »
7 —	8 h. matin.	9° 2	28° »	17° »
	8 h. soir.	9° 3	27° 5	16° 5
8 —	8 h. matin.	9° 4	26° 5	17° »
	8 h. soir.	9° 4	25° »	16° 5

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 1, DONT LE MOUT AVAIT ÉTÉ CHAUFFÉ EN PARTIE

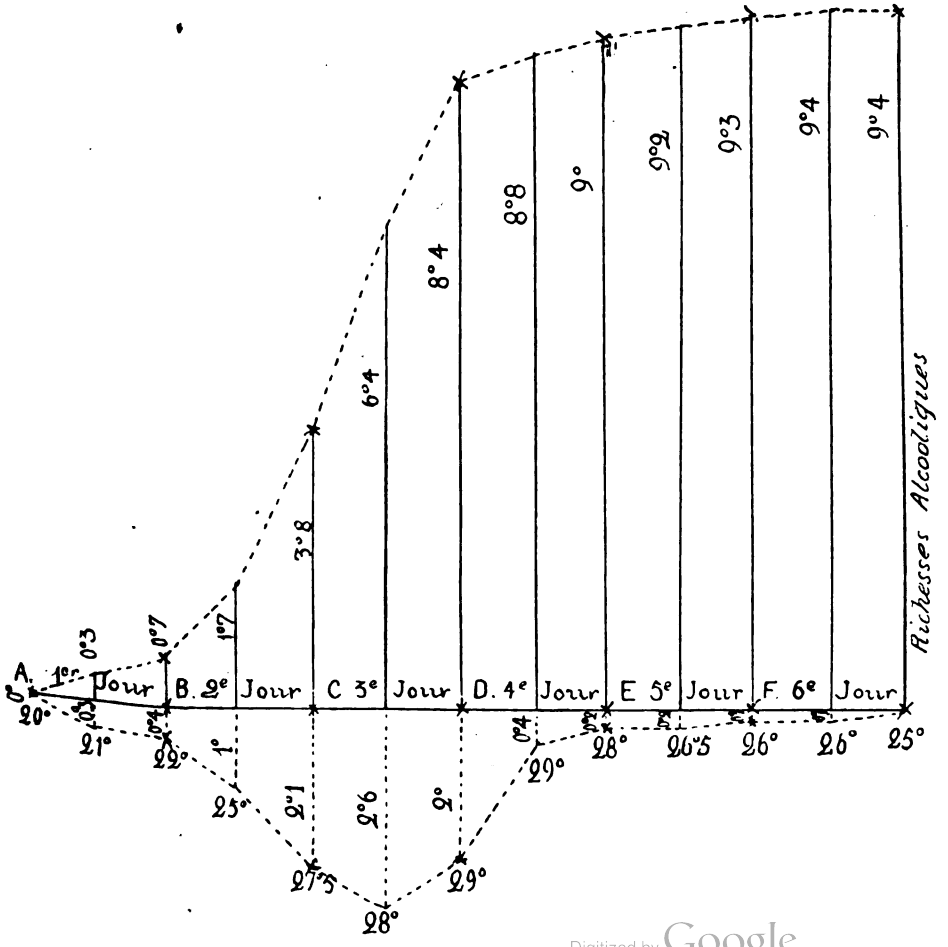


Digitized by Google

TONNEAU N° 2

Dates		Richesse alcoolique	Température du tonneau	Température de la cave
3 septembre 1892	8 h. soir.	0° »	20° »	20° »
	8 h. matin.	0° 3	21° »	19° 5
4 —	8 h. soir.	0° 7	22° »	17° 5
	8 h. matin.	1° 7	25° »	16° 5
5 —	8 h. soir.	3° 8	27° 5	17° »
	8 h. matin.	6° 4	28° »	17° »
6 —	8 h. soir.	8° 4	29° »	16° »
	8 h. matin.	8° 8	29° »	17° »
7 —	8 h. soir.	9° »	28° »	16° 5
	8 h. matin.	9° 2	26° 5	17° »
8 —	8 h. soir.	9° 3	26° »	16° 5
	8 h. matin.	9° 4	26° »	16° 5
9 —	8 h. soir.	9° 4	25° »	16° »

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 2 :



Digitized by Google

LÉGENDE RELATIVE AUX GRAPHIQUES DES TONNEAUX Nos 1 ET 2

Sur les axes A F et A G on a porté en abscisses les temps. Chaque division représente une durée de 12 heures, et l'on a porté en ordonnées les valeurs correspondantes de la richesse alcoolique évaluée en degrés et dixièmes de degrés. Le prolongement pointillé des ordonnées indique, en degrés et dixièmes de degrés, l'accroissement de la richesse alcoolique dans le même temps.

Les nombres placés aux extrémités des droites pointillées représentent les températures.

CONCLUSIONS

La comparaison des courbes des richesses alcooliques des tonneaux Nos 1 et 2 montre qu'il n'y a pas avantage à élever la température du moût d'une cuve qui entre en fermentation à une température voisine de 20°.

Nous voyons, en effet, qu'à la fin du 4e jour la fermentation est à peu près terminée dans les deux cas.

Le maximum de production d'alcool a eu lieu dans les deux tonneaux entre le 2e et le 3e jour, ainsi que le montre la courbe des accroissements de richesse alcoolique.

Troisième série d'expériences (1892)

Détermination (toutes les 24 heures) de la richesse alcoolique de raisins en fermentation dans une cuve en pierre de 150 hectolitres et dans deux tonneaux de 1m 10 de haut et 0m 70 de diamètre.

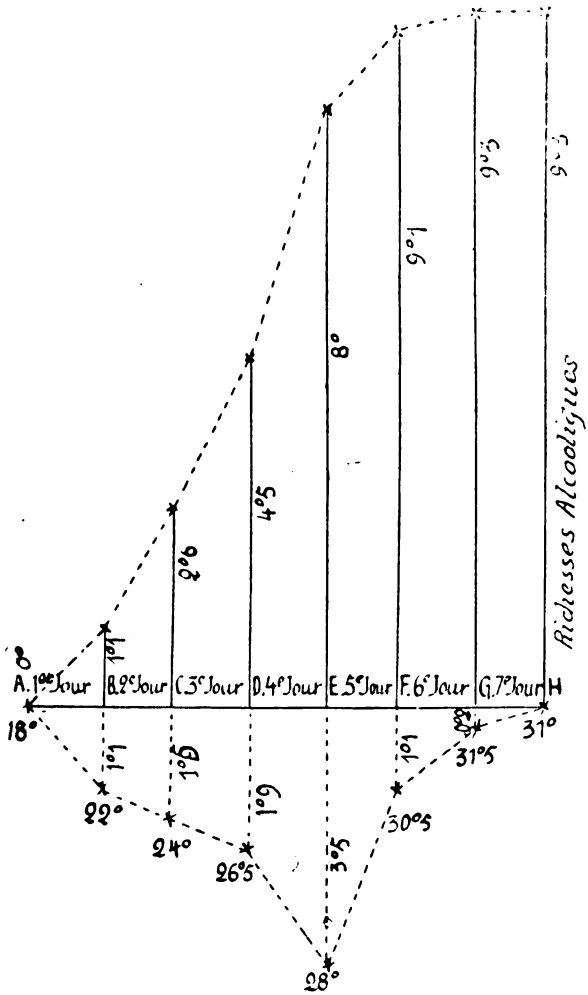
La vendange était composée (Aramon 9/10, Jacquez 1/10). — Gleucomètre : 10°. — La température maximum de la cave a atteint 22° 5.

Digitized by Google

CUVE

Dates	Richesse alcoolique	Température de la cuve	Température de la cave
10 septembre 1892, 8 h. matin.	0° »	18° »	21° »
11 —	1° 1	22° »	20° 5
12 —	2° 6	24° »	20° »
13 —	4° 5	26° 5	21° »
14 —	8° »	28° »	20° »
15 —	9° 1	30° 5	20° 5
16 —	9° 3	31° 5	21° »
17 —	9° 3	31° »	21° »

GRAPHIQUE DE LA CUVE :

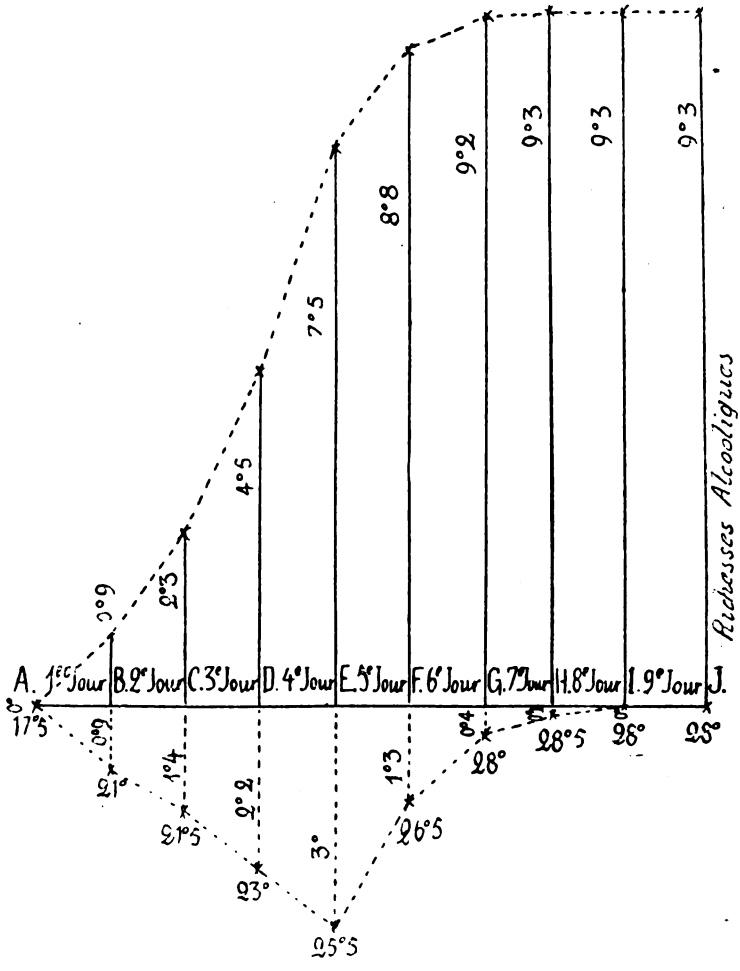


Digitized by Google

TONNEAU N° 1

Dates	Richesse alcoolique	Température du tonneau	Température de la cave
	—	—	—
10 septembre 1892, 8 h. matin.	0° »	17° 5	21° »
11 —	0° 9	21° »	20° 5
12 —	2° 3	21° 5	20° »
13 —	4° 5	23° »	21° »
14 —	7° 5	25° 5	20° »
15 —	8° 8	26° 5	20° 5
16 —	9° 2	28° »	21° »
17 —	9° 3	28° 5	21° »
18 —	9° 3	28° »	20° »
19 —	9° 3	28° »	20° »

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 1 :

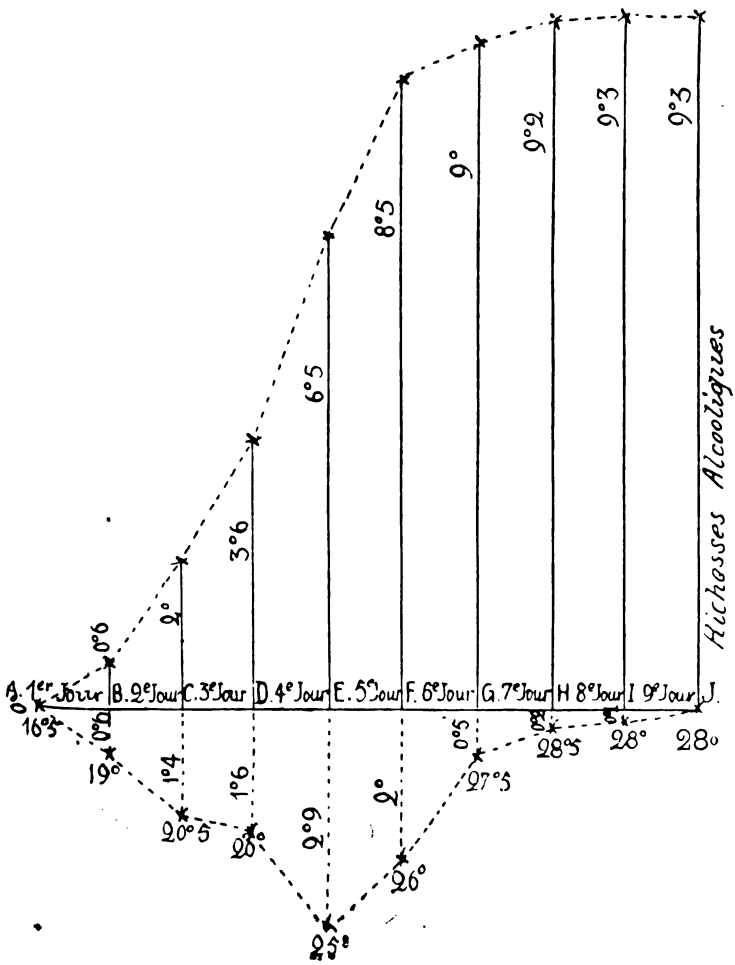


Digitized by Google

TONNEAU N° 2

Dates	Richesse alcoolique	Température du tonneau	Température de la cave
10 septembre 1892, 8 h. matin.	0° »	16° 5	21° »
11 —	0° 6	19° »	20° 5
12 —	2° »	20° 5	20° »
13 —	3° 6	23° »	21° »
14 —	6° 5	25° »	20° »
15 —	8° 5	26° »	20° 5
16 —	9° »	27° 5	21° »
17 —	9° 2	28° 5	21° »
18 —	9° 3	28° »	20° »
19 —	9° 8	32° »	20° »

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 2 :



Digitized by Google

LÉGENDE RELATIVE AUX GRAPHIQUES DE LA CUVE ET DES TONNEAUX Nos 1 ET 2

Sur les axes A H et A K et A J on a porté en abscisses les temps. Chaque division représente une durée de 24 heures, et l'on a porté en ordonnées les valeurs correspondantes de la richesse alcoolique évaluée en degrés et dixièmes de degrés. Le prolongement pointillé des ordonnées indique en degrés et dixièmes de degrés l'accroissement de la richesse alcoolique dans le même temps.

Les nombres placés aux extrémités des droites pointillées donnent les températures.

CONCLUSIONS

Les courbes représentant les richesses alcooliques des tonneaux Nos 1 et 2 sont à peu près identiques.

La fermentation n'a été terminée que vers la fin du sixième jour, soit deux jours de plus que dans la première série d'expériences. Dans la cuve, la durée de la fermentation a été de cinq jours. Cette différence s'explique par la température de départ.

La vendange ayant été cueillie entre 6 et 7 heures du matin, l'action des levures a été plus lente.

Le maximum de production d'alcool a eu lieu dans les deux tonneaux et dans la cuve à la fin du 4e jour, ainsi que le montrent les courbes des accroissements de la richesse alcoolique. La température maximum dans la cuve a atteint 31° 5; celle des tonneaux correspondants de 28° à 28° 5.

Quatrième série d'expériences (1897)

Les mois d'août et de septembre des années 1894, 1895 et 1896 ont été consacrés à étudier l'influence des levures sélectionnées sur les moûts des raisins frais et à la fabrication des piquettes.

Digitized by Google

Cette année 1897, nous avons continué nos recherches de 1891 et de 1892, guidé par cette considération : que les conclusions déduites de l'expérience et de l'observation ont d'autant plus de valeur qu'elles reposent sur un plus grand nombre de résultats.

Afin de varier notre étude, nous avons successivement opéré sur de la vendange composée de raisins de même qualité et avec de la vendange mixte.

Nous avons cru devoir terminer ce travail par l'examen de quelques questions qui se rattachent à la vinification en rouge.

Expériences faites a Boisseron (Hérault), dans le courant du mois de septembre 1897

Détermination (toutes les 24 heures) de la richesse alcoolique de raisins en fermentation dans une cuve en pierre de 150 hectolitres environ et dans trois tonneaux de 6 hectolitres de capacité.

La cuve contenait de la vendange mixte dans laquelle l'Aramon dominait. Elle avait été remplie en deux jours ; le gleucomètre indiquait 9° 6.

Comme dans nos expériences de 1891 et 1892, le 1er tonneau contenait : Aramon 3/4; petit-Bouschet et Alicante-Bouschet 1/4; le gleucomètre indiquait 10° 4.

Le 2e tonneau ne contenait que de l'Aramon; le gleucomètre marquait 9°5.

Le 3e tonneau était rempli de Jacquez; le gleucomètre marquait 12°5.

La température maximum de la cave pendant la fermentation n'a jamais dépassé 23° centigrades.

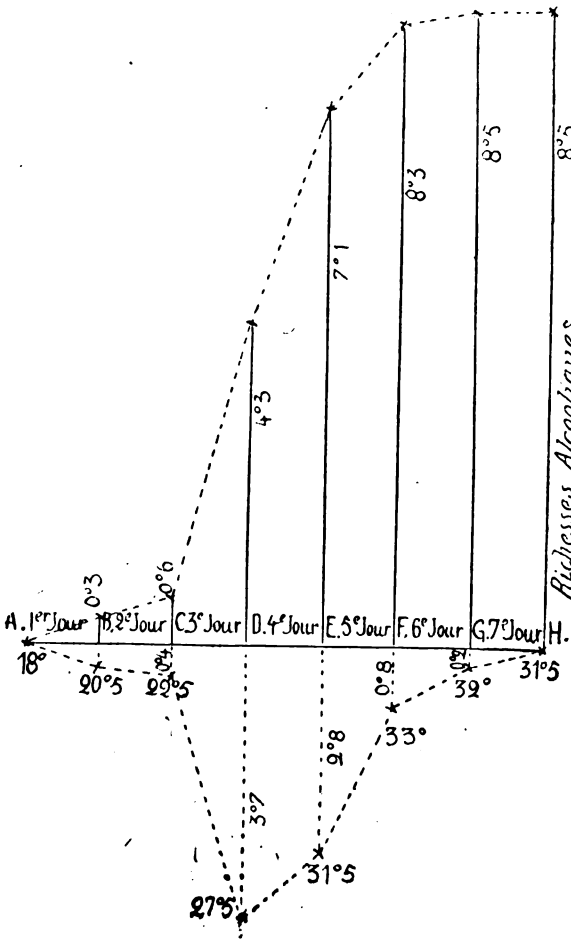
Digitized by Google

CUVE

Dates	Richesse alcoolique	Tempér. moy. de la cuve	Température de la cave
4 septembre 1897, 11 h. matin. la cuve est remplie de vendange	0°	18°»	19°5
5 —	0°3	20°5	20°»
6 —	0°6	22°5	20°»
7 —	4°3	27°5	22°»
8 —	7°1	31°5	20°»
9 —	8°3	33°»	20°5
10 —	8°5	32°»	21°»
11 —	8°5	31°5	20°»

GRAPHIQUE DE LA CUVE,

remplie d'Aramon 3/4; Alicante et Petit-Bouschet 1/4. — Indication du gleucomètre : 9° 6.



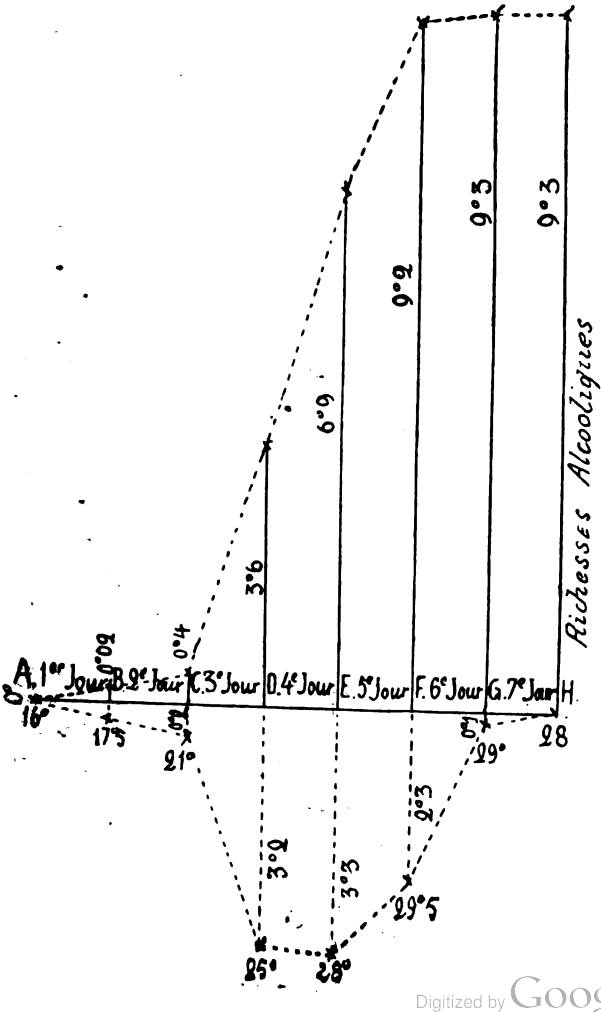
Digitized by Google

TONNEAU N° 1

Dates	Richesse alcoolique	Tempér. moy. du tonneau	Température de la cave
6 septembre 1897, 11 h. matin.	0°»	16°»	20°»
7 —	traces	17°5	22°»
8 —	0°4	21°»	20°»
9 —	3°6	25°»	20°5
10 —	6°9	28°»	21°»
11 —	9°2	29°5	20°»
12 —	9°3	29°»	21°»
13 —	9°3	28°»	20°»

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 1,

rempli de vendange, composée de 3/4 d'Aramon, 1/4 Petit-Bouschet et Alicante-Bouschet. — Indication du gleucomètre : 10° 4.



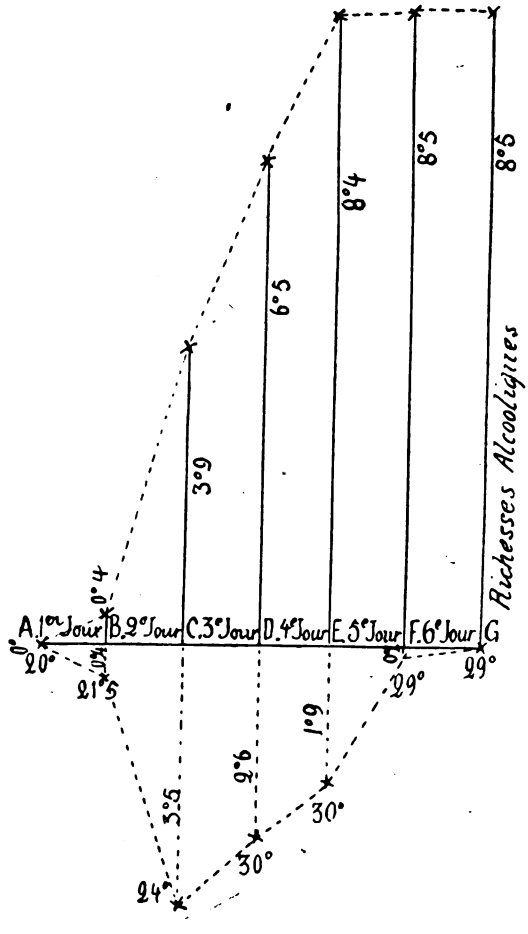
Digitized by Google

TONNEAU N° 2

Dates	Richesse alcoolique	Tempér. moy. du tonneau	Température de la cave
7 septembre 1897, 11 h. matin.	0°»	20°»	22°»
8 —	0°4	21°5	20°»
9 —	3°9	24°»	20°5
10 —	6°5	30°»	21°»
11 —	8°4	30°»	20°»
12 —	8°5	29°»	21°»
13 —	8°5	29°»	20°»

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 2,

rempli de vendange, composée uniquement d'Aramon. — Indication du gleucomètre : 9° 5.



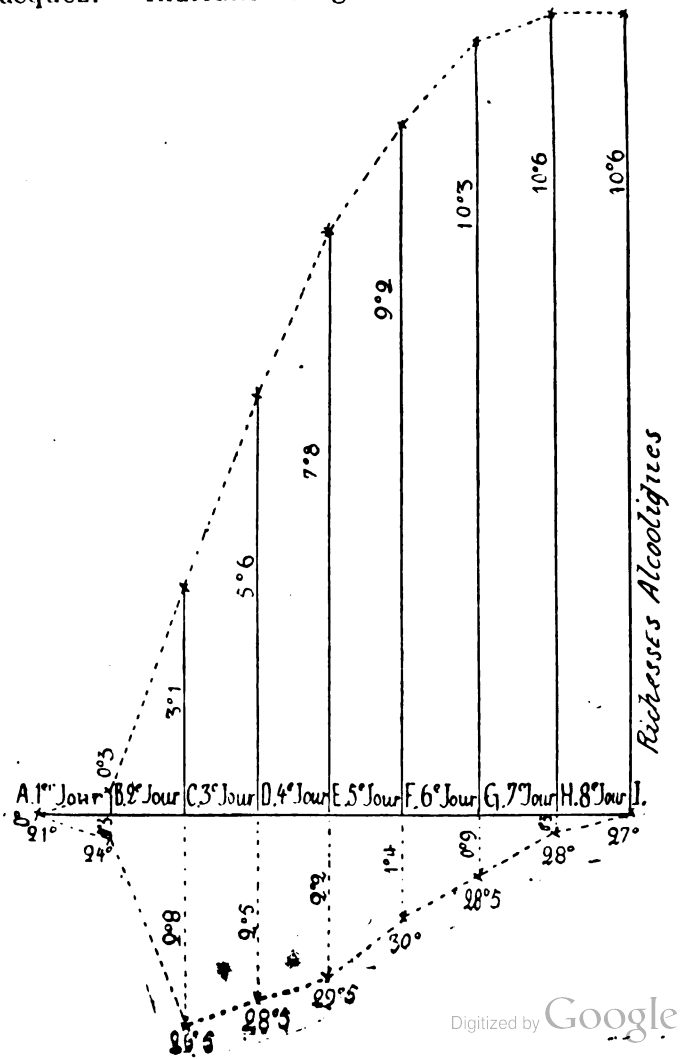
Digitized by Google

TONNEAU N° 3

Dates	Richesse alcoolique	Tempér. moy. du tonneau	Température de la cave
8 septembre 1897, 7 h. du soir.	0°»	21°»	21°»
9 —	0°3	24°»	21°»
10 —	3°1	26°5	21°»
11 —	5°6	28°5	21°»
12 —	7°8	29°5	20°5
13 —	9°2	30°»	18°»
14 —	10°3	28°5	15°»
15 —	10°6	28°»	14°»
16 —	10°6	27°»	14°5

GRAPHIQUE DU TONNEAU N° 3,

rempli de vendange, composée uniquement de Jacquez. — Indication du gleucomètre : 12°.



Digitized by Google

LÉGENDE RELATIVE AUX GRAPHIQUES DE LA CUVE ET DES TONNEAUX Nos 1, 2 ET 3.

Sur les axes A H, A G, A I, on a porté, en abcisses, les temps. Chaque division représente une durée de 24 heures et l'on a porté, en ordonnées, les valeurs correspondantes de la richesse alcoolique évaluée en degrés et 1/10 de degrés.

Le prolongement pointillé des ordonnées indique en degrés et dixièmes de degrés l'accroissement de la richesse alcoolique dans le même temps.

Les nombres placés aux extrémités des droites pointillées, représentent les diverses températures acquises par la vendange contenue dans les tonneaux et la cuve

L'examen des graphiques se rapportant à la cuve et aux tonneaux montre :

1· Que dans la cuve, la fermentation n'a été active qu'au voisinage de 21° C.

2· Qu'elle a duré 4 jours, à partir de ce moment. En y ajoutant un jour mis par la vendange pour passer de 18° à 20°5, la durée totale de la fermentation a été de 5 jours.

3· Que le maximum de production d'alcool (par 24 heures) a eu lieu vers la fin du deuxième jour, à partir du moment où la température a été voisine de 21°.

4· Que la température maximum dans la cuve a atteint 33° C.

Le graphique du tonneau n° 1 rempli d'Aramon, de Petit-Bouschet et Alicante-Bouschet montre :

1· Que la fermentation n'a été active qu'au voisinage de 21°.

2· Que sa durée a été de 3 jours, à partir du moment où cette température a été atteinte.

3· Que le maximum de production d'alcool a eu lieu vers la fin du 2e jour.

Digitized by Google

4· Que la durée totale de la fermentation a été de 5 jours.

Le graphique du tonneau nº 2 contenant de l'Aramon, montre :

1· Que la fermentation a été active dès le début, 20 à 21° C.

2· Que la durée totale de la fermentation n'a été que de 4 jours.

3· Que le maximum de production d'alcool a eu lieu vers la fin du 2e jour.

Le graphique du tonneau nº 3, plein de Jacquez, indique :

1· Que la fermentation a commencé dès le début, 20 à 21° C.

2· Que sa durée a été de sept jours.

3· Que le maximum de production d'alcool a eu lieu vers la fin du 3e jour.

4· Que la richesse alcoolique est restée la même le huitième jour, quoique la transformation du sucre ne fût pas complète, un dixième environ du sucre total restait encore dans le vin.

La vendange, dans les quatre récipients, avait été foulée par des hommes, comme on le fait d'habitude dans la moyenne et la petite productions.

L'acidité des moûts, exprimée en acide tartrique, a varié, dans toutes nos expériences, entre 7 et 14 grammes, selon la qualité des raisins.

La température maximum dans les trois tonneaux, logés dans la même cave, avait oscillé entre 30 et 31°, tandis que celle de la cuve, construite à côté, avait atteint 33°.

La température ambiante (du 6 au 15 septembre, durée de la fermentation dans la cuve et les tonneaux), n'avait jamais dépassé 24°.

Digitized by Google

Comme les années précédentes, nous avons eu soin de prendre les températures dans la zone liquide en contact avec la face inférieure du chapeau.

Des thermomètres maxima, logés dans des rainures pratiquées dans l'épaisseur de barres en bois étaient, grâce à ce dispositif, rapidement amenés jusqu'au bas de la couche de marc et remontés assez vite pour que la température ne variât pas sensiblement.

La température des tonneaux était donnée par des thermomètres disposés horizontalement dans l'épaisseur du bois. Une partie de la tige était extérieure, tandis que tout le reste baignait dans la couche liquide en contact avec le marc. Les thermomètres à maxima nous permettaient de contrôler, de temps en temps, leurs indications.

Rappelons, en passant, que, pendant les deux jours qui suivent le remplissage des cuves, deux hommes, entourés de quelques précautions et munis de longues barres en bois, piétinent sur la vendange jusqu'au moment où le moût remonte en partie sur le marc (environ une heure). Cela fait, on ne touche plus à la cuve et, deux ou trois jours après, selon les circonstances, on procède à la décuvaison.

Cette pratique, bien que primitive, nous donne d'excellents résultats, au point de vue de la couleur, sans nuire aux autres qualités du vin.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Questions diverses intéressant la vinification en rouge

Les constatations qui précèdent faites, exposons sommairement les questions secondaires qui se rattachent à la vinification en rouge.

1° La température est-elle plus ou moins élevée dans une cuve en pierre de 150 hectolitres environ de capacité, que dans des tonneaux en bois de 6 hectolitres, les récipients étant remplis d'une vendange analogue ?

Des nombreuses températures prises avec le plus grand soin, il résulte que, dans la cuve en fermentation, la température maximum atteinte a toujours dépassé de 3° à 4° celle des tonneaux. Ce qui indique nettement que la température s'élève d'autant plus que la masse fermentescible est plus considérable. Cette observation montre qu'au point de vue de l'élévation de la température, il y aurait un inconvénient sérieux, à côté d'autres, à faire usage de cuves de trop grandes dimensions, à moins d'utiliser les réfrigérants pour abaisser la température, appareils encore peu employés dans nos pays.

2° La richesse alcoolique du liquide contenu dans la cuve et les tonneaux en fermentation est-elle la même, quel que soit le niveau de la prise d'échantillon ?

Nos premières expériences, sur cette question, remontent au 25 septembre 1891; nous avons cru

Digitized by Google

devoir les contrôler, encore cette année, en adoptant la même disposition.

Expériences commencées le 25 septembre 1891

Le tonneau qui nous servait mesurait 1m06 de haut, et 0m65c de diamètre. Il était défoncé à un bout et disposé verticalement pour recevoir de la vendange foulée, jusqu'à 0m15 du fond supérieur.

Des robinets, placés, le 1er à la bonde; le 2me à 25 centimètres plus bas; le 3me à la même distance du deuxième, permettaient de prendre, au même moment, des échantillons de liquide dont nous avions soin de mesurer aussitôt la richesse alcoolique.

Des thermomètres disposés horizontalement faisaient connaître la température.

Le tableau qui suit résume nos résultats :

Mise en marche le 25 septembre 1891, à onze heures du matin, la température de la cave étant 16°, celle de la vendange 16°.

		Richesse alcoolique des liquides retirés des 3 robinets				
		1er rob.	2e rob.	3e rob.	Temp. du tonneau	Temp. de la cave
1er Essai fait le 26 sept. 11 h. matin		alcool non dosable			16°	16°
—	27 —	1/2°	1/2°	1/2°	18°	19°
—	28 —	1° 1/2	1° 3/4	1° 1/2	20° 5	20°
—	29 —	3° 1/2	3° 1/2	3° 1/2	22°	20°
—	30 —	6° »	6° 1	6° 1	24°	21°
—	1 Oct. —	7° 8	7° 8	7° 8	25° 5	21°
—	2 —	8° »	8° »	8° »	26° 5	21°
—	3 —	8° »	8° »	8° »	26°	22°

Digitized by Google

Nos déterminations, commencées le 6 septembre 1897, ont donné les résultats suivants :

			Richesse alcoolique des liquides retirés des 3 robinets				
			1er rob.	2e rob.	3e rob.	Temp. du tonneau	Temp. de la cave
1er Essai fait le	6 sep.	11 h. matin	0° »	0° »	0° »	16° »	20° »
—	7	—	traces non dosables			17° 5	22° »
—	8	—	0° 3	0° 25	0° 3	21° »	20° »
—	9	—	3° 6	3° 6	3° 5	25° »	20° 5
—	10	—	6° 9	6° 9	6° 9	30° 5	21° »
—	11	—	9° 2	9° 2	9° 2	30° »	20° »
—	12	—	9° 3	9° 3	9° 3	29° »	21° »
—	13	—	9° 3	9° 3	9° 3	28° »	20° »

Des mesures faites avec le liquide de la cuve nous ont fourni des résultats analogues.

En comparant les nombres trouvés en 1891 et en 1897, on constate que la richesse alcoolique d'un moût en fermentation, dans un tonneau ou une cuve, est uniforme dans toute la masse, même lorsqu'il s'agit de moûts très riches en sucre comme le Jacquez. Le contrôle en a été fait sur le tonneau plein de raisin de ce cépage.

3° La richesse alcoolique des vins de goutte diffère-t-elle de celle des vins de pressoir correspondants ?

Pour répondre à cette question, nous nous sommes adressé à vingt propriétaires différents, appartenant aux communes de Boisseron et de Saussines (Hérault), localités dans lesquelles nous passons une partie de nos vacances, et pris nous-même les échantillons.

Le tableau ci-après résume les résultats trouvés :

Digitized by Google

RICHESSE ALCOOLIQUE DES VINS

Caves	de goutte	de pressoir	de pressoir après la taille du marc
Hya.....	8° 7	8° 2	7° 8
Hya.....	10° »	9° 3	8° 9
Vinc....	8° 7	8° 3	8° 1
Dev.....	8° 7	8° 4	8° 1
Di.....	8° 7	8° 3	7° 9
Cat.....	8° 7	8° 2	8° »
Arm....	8° 4	8° 2	8° »
Die.....	10° »	9° 5	9° 1

		Richesse alcoolique moyenne du vin de pressoir
Liou....	10° 5	9° 6
Liou....	9° 5	8° 5
Lou.....	8° 8	8° 3
Dem....	10° 7	10° 3
Pa.....	8° 2	7° 7
Pa.....	9° 8	7° 3
Lou.....	8° 8	8° »
Lir.....	8° 9	8° 3
Cat.....	9° 1	8° 6
Cat.....	9° 3	8° 6
Jean....	8° 2	7° 8
Aim.....	9° 3	9° »

La comparaison de ces résultats montre :

1°. Que la richesse alcoolique des vins de pressoir, pour les plants de nos pays : Aramon, Petit-Bouschet, Alicante-Bouschet, Jacquez, Carignan, etc., est inférieure à celle des vins correspondants de goutte.

2°. Que la richesse alcoolique du vin de pressoir,

Digitized by Google

après la taille du marc, est également inférieure à celle du même vin de pressoir avant la taille.

3°. La fermentation terminée, la richesse alcoolique du vin de pressoir obtenu avec les différentes couches du marc contenu dans une cuve est-elle la même, si l'on opère sur une vendange à peu près homogène?

Pour résoudre cette question, nous avons fait deux séries de déterminations sur notre marc, dont voici les résultats :

1re Série. — Richesse alcoolique du vin fourni par quatre presses faites avec le marc d'une cuve provenant d'une vendange à peu près homogène de 150 hectolitres de contenance.

	Pressoir	Pressoir après la taille
1re presse	9° 6	9° 3
2e —	9° 4	9° 1
3e —	8° 7	8° 4
4e —	8° 3	8° »

La richesse alcoolique du vin de goutte était 9° 3.

2me Série. — Richesse alcoolique du vin fourni par deux presses faites avec le marc d'une cuve contenant 80 hectolitres d'une vendange homogène.

	Pressoir	Pressoir après la taille
1re presse	10° 6	10° 2
2e —	10° »	9° 4

La richesse alcoolique du vin de goutte était de 10° 4.

Il ressort, de ces résultats, que dans un marc à peu près homogène la richesse alcoolique décroît de la

Digitized by Google

couche supérieure à la couche inférieure, en contact avec le vin. Cette différence ne peut tenir qu'à l'entrainement des vapeurs alcooliques par les gaz provenant de la fermentation. Il y a donc intérêt à amener, par les réfrigérants ou tout autre moyen, la température au-dessous de 33° pour atténuer cette cause de déperdition.

De l'examen des divers résultats trouvés dans nos expériences de 1891, 1892 et 1897, en opérant sur des moûts dont l'acidité en acide tartrique, par litre, a varié, pour les Aramons, entre 7 et 8 grammes; les Hybrides-Bouschet, entre 10 et 12 grammes; les Jacquez, entre 12 et 14 grammes, et pour une vendange mixte, proportionnellement aux quantités de chacun de ces cépages et dans lesquels le gleucomètre a oscillé entre 9° et 12° 5, nous croyons devoir tirer les conclusions suivantes :

Digitized by Google

CHAPITRE III

Conclusions générales

1° Une température minimum de 20 à 21° centigrades est toujours nécessaire pour que l'action des levures alcooliques s'exerce efficacement dans les cuves en fermentation.

Il y aurait donc intérêt, par des vendanges froides et pluvieuses, à chauffer une partie du moût pour diminuer la durée de la fermentation et éviter ainsi le développement des ferments secondaires capables de provoquer plus tard l'altération du vin.

Nous avons observé, cette année 1897, que, malgré la fréquence d'abondantes pluies pendant la plus grande partie de la cueillette du raisin, les fermentations, dans nos pays, ont été actives dès le début.

Rappelons que la température moyenne de l'atmosphère, pendant la vendange, a été voisine de 20° centigrades et que nos raisins étaient en bon état. Ils nous ont donné un vin d'un goût irréprochable et d'une richesse alcoolique moyenne de 9°.

Cette constatation montre, d'une part, l'importance considérable de la température sur le développement des ferments; d'autre part, que les germes des levures, qui, d'après les travaux de Pasteur, se trouvent uniquement sur la surface extérieure du grain au moment de sa maturité, ne se laissent pas facilement entraîner par les eaux pluviales, même abondantes;

2° Lorsque la température moyenne de la ven-

Digitized by Google

dange mise en cuve atteint 20°, il n'y a aucun avantage à chauffer les moûts;

3° L'intensité de la fermentation, mesurée par la quantité d'alcool produit toutes les 24 heures, a presque toujours lieu 48 heures après que la vendange a atteint la température de 20 à 21° centigrades;

4° La température à laquelle les levures du vin fournissent le maximum de travail oscille, dans la cuve et les tonneaux, entre 24 et 28° centigrades, soit une température moyenne d'environ 26° pour une bonne fermentation. Au-delà, l'accroissement de température, l'augmentation de la richesse alcoolique et le champ d'action des ferments devenant plus restreint, l'activité de ces derniers doit diminuer.

Une température de 26° C. est donc nécessaire pour une bonne fermentation, au point de vue de la qualité des vins rouges.

5° Dans les circonstances ordinaires, la durée de la fermentation, dans les cuves et les tonneaux contenant une vendange mixte, où cependant l'Aramon domine, oscille dans nos régions entre 4 et 6 jours, selon que la température est plus ou moins inférieure à 20°. Elle varie entre 3 et 4 jours, si la température, au départ, est voisine de 20° à 21°.

6° Avec de la vendange provenant des cépages colorés comme le Jacquez, par exemple, la durée de la fermentation a été presque double, quoique la richesse alcoolique ne fût supérieure, à celle des autres qualités, que de 2 à 3°.

MM. Carles et Rivière estiment que les difficultés de fermentation, dans ce cas, sont dues, non seulement à la présence de l'alcool et à l'excès de chaleur, mais surtout à la matière colorante qui agit

Digitized by Google

comme antiseptique sur les microorganismes de la fermentation.

Pour des raisons diverses, la durée moyenne de la mise en cuve des raisins, dans nos campagnes, varie entre 5 et 10 jours.

Une telle pratique est regrettable, parce qu'elle peut contrarier le développement des microorganismes de la fermentation alcoolique et favoriser celui des ferments secondaires. Dix années d'observations nous ont appris que, dans ce cas, la fermentation est finie deux ou trois jours après la mise en cûve du dernier tombereau de raisins.

Si nous avons constaté que le vin obtenu dans ces conditions est généralement de bonne qualité, nous n'en estimons pas moins qu'il serait meilleur, ainsi que nous l'avons contrôlé sur de la même vendange, en limitant, à deux jours, la durée de la mise en cuve. La division des cuves de trop grande contenance, en cuves de capacité comprise entre 50 et 100 hectolitres, selon l'importance des caves, permettrait de ne pas dépasser cette dernière limite.

7° Que la richesse alcoolique d'un moût en fermentation, dans une cuve ou des tonneaux, est la même, quel que soit le niveau de la prise d'échantillon.

8° Que la richesse alcoolique des vins de pressoir est inférieure à celle des vins de goutte correspondants. Nous estimons cependant que, si la température de la cuve dépasse 33°, elle peut lui être supérieure, en raison de l'entraînement considérable des vapeurs alcooliques par le gaz.

9° Que la richesse alcoolique des différentes couches de marc dans les cuves où la fermentation est terminée, et avec une vendange à peu près homo-

Digitized by Google

gène, décroît de la couche supérieure à la couche inférieure en contact avec le vin.

10° La comparaison de la température maximum des cuves et des tonneaux établit que la température de ces derniers est inférieure de 3 à 4°, à celle des premières. Elle montre, en outre, que la température s'élève d'autant plus que la masse fermentescible est plus considérable.

Aux inconvénients résultant de la trop longue durée de la mise en cuve avec des récipients de grande capacité, s'ajoutent ceux :

1° De contrarier les levures alcooliques, par un excès de chaleur;

2° De perdre quelques éléments qui concourent à la formation du bouquet du vin et une certaine quantité d'alcool que les gaz de la fermentation entraînent quand la température atteint 33° .

Nos expériences sur la détermination de la richesse alcoolique des vins de pressoir, obtenus avec les différentes couches de marc ne laissent aucun doute sur ce dernier point.

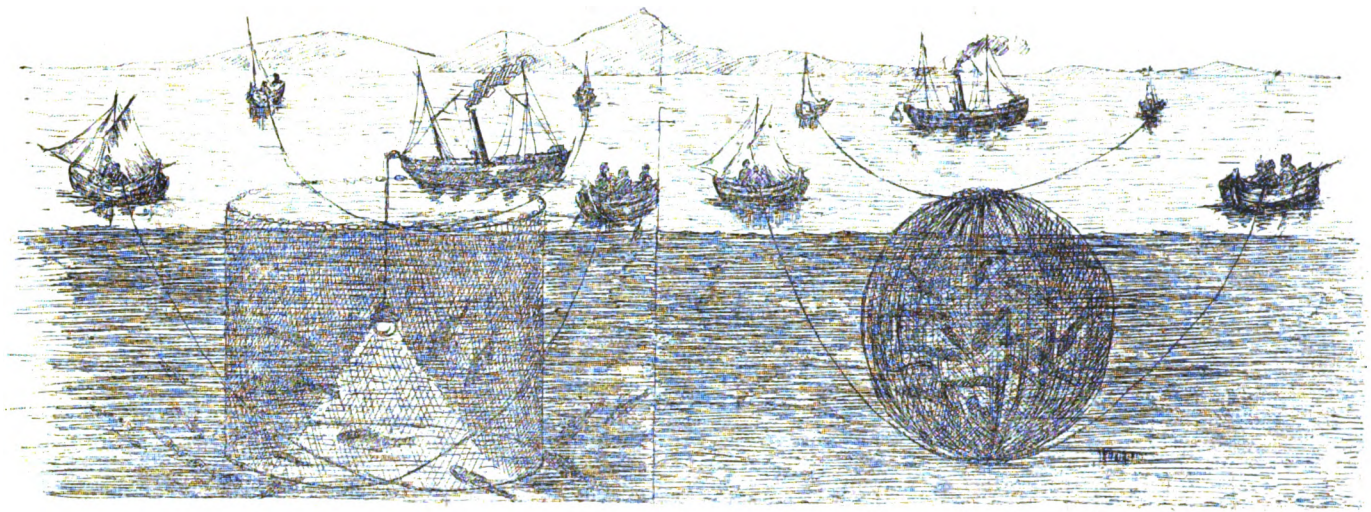
Les réfrigérants, encore peu employés dans la moyenne et la petite productions,supprimeraient en partie ces inconvénients. Ils deviendraient inutiles avec les cuves de capacité variant entre 50 et 100 hectolitres, où la température n'atteindrait certainement pas 33° .

Alais, le 1er Octobre 1897.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google



LA PÊCHE MARITIME PAR L'ÉLECTRICITÉ

Digitized by Google

LA PÊCHE MARITIME PAR L'ÉLECTRICITÉ

Par M. RIVIÈRE-DEJEAN

MESSIEURS.

Je viens vous entretenir d'une nouvelle application de l'Electricité : *de la Pêche maritime par l'Electricité*.

On a raison de vanter à notre époque les progrès de la science, et, dans l'ordre des arts libéraux ou des choses de plaisir ou de spéculation, on voit apparaître d'innombrables inventions, mettant à l'œuvre les idées spéculatives de la science.

Quant aux applications industrielles elles sont, au contraire, bien restreintes; ainsi, pour ne parler que d'une industrie très intéressante, *l'Art de la Pêche*, il est ce qu'il était il y a plusieurs siècles.

L'origine de cet art se perd dans la nuit des temps.

C'est à la chasse et à la pêche, nous dit M. Covinal, qui s'est occupé spécialement de cette question, que les hommes des premiers âges ont dû

Digitized by Google

avoir recours pour soutenir leur existence. C'était, sans doute, la principale ressource des habitants des cités lacustres des époques préhistoriques. Mais pour si antique qu'il soit, cet art est peut-être un de ceux qui ont le moins progressé, surtout en ce qui concerne la pêche *côtière*.

Les lignes, les harpons, les filets employés de nos jours, sont, à peu de choses près, pareils à ceux dont on se servait au moyen-âge; au lieu d'aménager et de développer les richesses de la mer, l'homme les a plutôt détruites, autant qu'il était en son pouvoir de le faire, par l'emploi d'engins destructeurs qui pêchent jusqu'au frai et empêcheraient tout repeuplement des côtes sans la prodigieuse abondance de vie que réelle de la mer.

Les procédés de pêche sont nombreux; je ne veux vous entretenir que de deux seulement, la pêche au filet et la pêche au flambeau.

Tout le monde connait la pêche au filet, je vous en épargnerai la description.

Les pêcheurs le lancent dans les parties de la mer qu'ils croient être le plus favorables pour eux. Le poisson qui le rencontre sur son passage est pris sans doute, mais rien n'y attire ceux qui se trouvent même à une faible distance, et ceux-ci peuvent, indemnes, continuer leur route à travers les ondes.

De ce défaut d'observation résultent des pêches très aléatoires et qui ne répondent nullement aux besoins des pêcheurs ni à ceux de la consommation.

La pêche au flambeau exerce une véritable fascination sur le poisson; d'aussi loin qu'ils aperçoivent ce petit phare lumineux, ils s'empressent autour de la barque qui le porte; mais, contre lui, on ne peut se servir que du harpon. Cette pêche ne peut donc s'appliquer qu'aux poissons d'une certaine

Digitized by Google

taille et, de plus, comme on ne peut le capturer qu'un à un, ce mode de pêche, très attrayant pour l'amateur qui s'y livre, est tout à fait insuffisant pour subvenir aux besoins d'un centre de population un peu important.

La pêche à la lumière électrique participe de ces deux sortes de pêche, et donne des produits incomparablement supérieurs.

D'après les procédés anciens, le champ d'action du pêcheur ne dépasse guère l'étendue de son filet. Avec la loupe électrique, il s'étend aussi loin que la lumière électrique peut porter.

C'est là une innovation très simple : elle repose uniquement sur l'immersion d'une lampe électrique à l'intérieur d'un filet. Le poisson fasciné par son éclat y est attiré par une force à laquelle il ne peut résister ; les petits vont même jusqu'à l'effleurer. D'un autre côté, la clarté de la lampe électrique placée entre deux eaux, permet aux pêcheurs de voir ce qui se passe dans leur engin, et quand ils le jugent suffisamment rempli, ils n'ont qu'à le tirer pour s'assurer de leur capture.

La pêche au filet au moyen de la lampe électrique s'applique aux poissons de toute grandeur, depuis le terrible marsouin jusqu'aux sardines et aux anchois.

Pour le marsouin il faut naturellement des filets plus forts, et d'une structure un peu différente ; souvent ces animaux, se sentant pris pourraient s'échapper par un de ces bonds dont ils sont coutumiers, le filet destiné à cette pêche se ferme en forme de bourse dès qu'on le tire. — Une fois fermé il n'y a plus qu'à l'amener à la plage, où s'opère l'extraction des prisonniers.

La pêche à la lampe électrique a été d'abord pratiquée en Amérique ; l'ingénieux inventeur de cette innovation devait être un compatriote d'Edison.

Digitized by Google

Elle fut, de là, transportée en Russie et ensuite en Espagne; partout les résultats obtenus sont merveilleux.

L'idée est simple : en résumé toute l'innovation consiste dans l'immersion d'une lampe électrique au milieu d'un filet.

Le prince de Monaco est le premier qui a eu la pensée d'employer la lampe électrique pour étudier les fonds de mer, afin de bien préciser la nature des rochers, des sables, des végétaux et des animaux qui s'y trouvent. — Vers le milieu de décembre dernier le prince, qui traversait Marseille, se rendit à une des séances de l'académie des sciences et entretint la compagnie de sa dernière campagne scientifique, entreprise par lui sur son yacht la *Princesse Alice*.

Ce voyage, le septième de ceux entrepris par le prince depuis quelques années, lequel a commencé devant Monaco vers la fin de mai 1896, pour finir au Hâvre vers la fin d'août, après une croisière sur l'Atlantique, a fourni des résultats merveilleux dus à la lampe électrique, qui a permis de fouiller les fonds de mer jusqu'à une profondeur de 5.000 mètres.

Dans la Méditerranée, le prince s'est occupé surtout de la capture des grands cétacés dont l'étude n'a jamais été faite méthodiquement en ce qui concerne cette mer. Au moyen d'un matériel spécial venu d'Ecosse et avec le concours d'un maître baleinier venu du même pays, on a harponné deux petites baleines mesurant 3m 40 et deux autres plus fortes, dont l'une mesurait six mètres. La capture de ces deux derniers animaux a exigé la mise à la mer successivement de quatre embarcations montées par dix-sept hommes. On a encore harponné et perdu une grande baleine qui mesurait vingt

Digitized by Google

mètres, et qui semble avoir été retrouvée morte dans le golfe de Gênes.

L'œuvre principale accomplie par le prince sur l'Atlantique, consiste dans la découverte d'un banc très étendu, situé environ par 31 degrés 28 de latitude nord et par 37 degrés 50 de longitude ouest et présentant une circonférence de 75 kilomètres au moins. Les essais de pêche exécutés sur le fond, qui est de roche, ont révélé l'existence d'une faune très abondante.

Trente-quatre descentes de nasses opérées autour des Acores et vers 300 milles au large du Portugal, jusqu'à la profondeur de 5.000 mètres, ont donné des résultats très riches : notamment vers 1.500 mètres pour les poissons et les crustacés, et de 4.000 à 5.000 mètres pour les échinodermes. Une seule nasse laissée pendant 48 heures sur un fond de 1.300 mètres a ramené 225 poissons et 64 crabes énormes.

Aux environs des Acores, 17 tortues pesant jusqu'à 34 kilos ont été capturées ; l'une d'elles a été remise à la mer avec une médaille en cuivre qui porte le nom du navire et le point du lâcher. On ignore complètement d'où viennent et où vont ces animaux qui se groupent aux Acores sans que le littoral de ces îles permette leur reproduction.

Voilà des résultats remarquables obtenus à l'aide de la lampe électrique ; elle nous en ménage bien d'autres et de plus intéressants.

Tout le monde sait combien les pêcheurs ont à se plaindre du mal que cause à leur industrie le marsouin, ce loup des mers, qui fait une chasse acharnée aux poissons, à ceux même qui sont dans leurs filets qu'ils brisent, pour les dévorer ; la Méditerranée fourmille de marsouins, et il n'est pas de moyens qu'on ait employé pour arriver à le

Digitized by Google

détruire, malheureusement sans succès jusqu'à ce jour.

Il faut espérer que la pêche par l'électricité amènera cet heureux résultat. Ce qui peut encore exciter les pêcheurs à se livrer à cette chasse aux marsouins, c'est le profit qu'ils peuvent retirer de la bête elle-même.

Les diverses administrations qui ont à s'occuper et à surveiller la pêche en mer offrent des primes considérables pour la capture de ce terrible ennemi de notre pêche côtière.

La Prudhomie donne une prime de . .	25 fr. »
Les Conseils municipaux une prime égale de	25 » »
Les Conseils généraux une 3me prime de	25 » »
Total	75 fr.

A ces primes, il faut ajouter ce qu'on peut retirer de la chair de cet animal : elle fournit une huile abondante et recherchée pour les machines. Son ossature, qui est plus consistante que celle des autres poissons, sert à fabriquer des manches à couteaux et beaucoup d'autres objets de luxe ; il y a aussi la peau qui, bien préparée, sert à confectionner les reliures les plus solides et les plus riches.

La pêche par l'électricité met à la disposition de la classe intéressante et souvent si éprouvée des pêcheurs, une nouvelle source de richesses à exploiter.

Jusqu'à ce jour on s'est contenté de prendre les poissons qui vivent dans une nappe d'eau d'une épaisseur de 50 mètres environ ; par la lampe électrique on peut pêcher ceux qui vivent dans des

Digitized by Google

eaux plus profondes, et qui n'ont jamais paru sur nos marchés. C'est donc une nouvelle source pour l'alimentation publique, pour ainsi dire intarissable, et qui nous fera connaitre des poissons comestibles peut-être supérieurs à ceux que nous consommons.

L'abandance de la pêche qui devient ainsi certaine, n'offrant plus cette alternative d'une bonne ou mauvaise pêche, aura pour conséquence l'abaissement du prix du poisson qui, il faut bien le reconnaitre, n'est accessible qu'à la classe riche, alors que le peuple trouverait par son bas prix une alimentation riche, substantielle et agréable.

Nous touchons, je l'espère, à cet heureux et désirable résultat.

Alais le 13 janvier 1897.

QUELQUES RÉFLEXIONS

A aucune époque une affaire de cette nature ne serait présentée avec autant d'opportunité et d'urgence.

Les questions maritimes sont la préoccupation universelle des peuples, en ce moment.

Les Chambres Françaises, les Conseils du Gouvernement, les Chambres de Commerce, tous ceux qui vivent du mouvement maritime et de ce qui s'y rattache, ne cessent d'étudier, de délibérer et d'agir

Digitized by Google

pour obtenir une situation nouvelle répondant à leurs vœux et à leurs besoins.

La marine marchande et la pêche côtière sont la base essentielle du recrutement de la marine militaire.

Aussi un noble sentiment de patriotisme vient-il s'ajouter aux considérations économiques exposées dans cette note, pour en presser la réalisation.

L'Angleterre, dont la puissance maritime fait son orgueil, la trouve dans le développement toujours croissant de sa marine marchande.

Digitized by Google

DE L'ACTION FÉLIBRÉENNE

par M. Gabriel HAON, Membre résidant

C'est une bonne fortune pour moi, Messieurs, la première fois que j'ai l'honneur de prendre la parole au milieu de vous, de pouvoir vous entretenir d'un sujet qui vous est certainement sympathique. Le Félibrige, considéré au point de vue de son action, *doit grouper toutes les bonnes volontés méridionales, car, ce qu'il désire, ce à quoi tend cette action, n'est, en somme, que la grandeur de notre Midi. Tel est le sujet que je me suis proposé de vous développer, après avoir donné une étude abrégée de l'ouvrage que M. Gaston Jourdanne vient de publier sur le Félibrige. Trop heureux serai-je, si la sympathie que vous éprouvez pour le sujet traité se*

Digitized by Google

traduit en une bienveillance un peu indulgente pour le modeste confrère qui se présente aujourd'hui à vous.

Gaston Jourdanne, l'auteur de l'*Histoire du Félibrige*, qui va servir de base à notre étude, n'est pas un inconnu pour vous, Messieurs. C'est lui qui, dans le Consistoire félibréen, a pris la place du regretté majoral Gaussen, et, à ce titre, Jourdanne est presque un Alaisien. L'on se souvient aussi que, l'an dernier, c'est lui qui fut délégué par Mistral pour le représenter et, avec lui, le Félibrige, à l'inauguration du buste de Sauvages. Il y prononça un magistral discours qui est encore présent à votre mémoire. Je n'insiste donc pas davantage sur l'auteur que nous étudions aujourd'hui, et aborde de suite mon sujet : *Le Félibrige et l'Action Félibréenne.*

Qu'est-ce donc que le Félibrige, quelle est son histoire, et que veut-il ?

I

Des hommes qui affectant de se servir de la langue populaire, affichant un grand attachement pour tout ce qui est méridional, se réunissent, à intervalles plus ou moins réguliers, en des fêtes où la note locale domine, qui organisent des concours littéraires en *patois*, et qui, au milieu des farandoles et des vins d'honneur, s'en vont par les villes inaugurer des bustes et des statues : voilà ce qu'est le Félibrige

Digitized by Google

pour le peuple, j'entends pour la majorité du public. « D'où, dit Ch. Brun, l'idée de félibrige intimément liée à celle d'inaugurations, de vins d'honneur et de farandoles ». Mais les Félibres sont généralement des lettrés. ils parlent une langue un peu plus savante que la langue populaire, et, comme tels, le peuple à quelque peine à les considérer comme siens. Cependant, ils savent si bien pénétrer j'usqu'à l'âme des foules, ils ont dans leurs paroles un tel accent de franchise, ils parlent tant au peuple de sa langue, de ses mœurs, de son histoire, en un mot, de tout ce qui l'intéresse, que le peuple les suit, bien qu'il n'aperçoive pas encore clairement le but vrai que les Félibres se proposent d'atteindre. Et le peuple du Midi, qui réfléchit plus qu'on ne pense, passé le moment des fêtes bruyantes, des acclamations enthousiastes, en vient à se demander:

Où veulent-ils en venir ?

... Une association de Méridionaux qui créent autour de quelques poètes de Langue d'Oc un mouvement assez bruyant ; de gais rieurs, ou bien des agitateurs qui ne savent pas trop eux-mêmes ce qu'ils veulent, et que, de loin, on taxe volontiers de séparatistes : Voilà les Félibres pour la Presse parisienne, au moins pour une grande partie de la Presse. Les Félibres ! peuh ! est-ce que c'est sérieux? Et dans les articles de journaux revient inévitablement la citation de cet exquis Méridional qu'était Paul Arène :

Une, deux,
Le Midi bouge...

On dit cela en riant, car on sait bien qu'il ne fera pas grand'chose, le Midi, quand même il bouge!

Digitized by Google

Eh' peut-elle nous inquiéter, leur agitation provincialiste ? Pour s'amuser, là-bas, il leur faut du tapage : laissons-les donc s'amuser ! Tel est le langage de maint journaliste *sérieux*. « Entre l'emphase bruyante et la moquerie éventée, dit encore M. Ch. Brun, la Presse parisienne qui se respecte a su trouver un moyen terme : c'est de créer sur Mistral à l'Académie, Mireille et Lamartine, ou la coiffure des Arlésiennes, quatre ou cinq clichés par où elle pense se rendre quitte vis-à-vis d'un mouvement assez osé pour ne pas être parisien. »

Je cite maintenant Jourdanne :

« Quelqu'un qui rencontrerait pour la première fois, au cours de ses lectures, la description d'une fête félibréenne, y trouverait, en vérité de quoi l'étonner. Il y verrait d'abord que l'on a couronné Mistral. Jusque-là, rien que de très naturel. A côté de Mistral, il verrait s'élever Félix Gras, un grand poète aussi, et lui entendrait faire, en sa qualité de président de la fête, un discours où il est question de la « *Revanche de Muret* », et de la haine que tout patriote méridional doit professer pour Simon de Montfort. Après Mistral, qui représente la première génération félibréenne, après F. Gras, qui incarne la seconde, il verrait se lever la troisième qui, avec Marius André et Prosper Estieu, invoque à la fois la reine Jeanne et Montségur, c'est-à-dire le souvenir d'une époque disparue, et dont on semble regretter la disparition. Enfin, et comme pour faire écho, il entendrait un essaim de jeunes Félibres, parmi lesquels Amouretti et L.-X. de Ricard, et d'autres, envoyer aux échos leurs proclamations nettement, résolument fédéralistes.

« Si le lecteur en question était tant soit peu au courant des opinions respectives d'Amouretti qui

Digitized by Google

est blanc comme la simarre papale, et de L.-X. de Ricard, qui est rouge comme la chemise d'un garibaldien, il se poserait indubitablement cette seconde question : « Où veulent-ils en arriver, étant venus de pôles si opposés ? » Et, pour résumer son étonnement, il dirait : « Est-ce une réunion de poètes que j'écoute ? Est-ce à une réunion de députés constituants que j'assiste ? »

« A quoi il est facile de répondre : « Vous assistez à une réunion de poètes, cela ne fait nul doute ; leurs œuvres sont là pour en témoigner, et, si vous les lisez, vous en trouverez qui sont vraiment hors de pair. Mais, par la force des choses, ces poètes sont peut-être en train de faire naître une légion de futurs constituants. »

Voilà maintenant, Messieurs, le vrai Félibrige. Voilà le champ qui s'ouvre à son action.

Pour nous démontrer ce qu'il avance — car l'ouvrage de Gaston Jourdanne est autant une thèse qu'une histoire simplement documentaire — l'auteur nous expose les différentes phases du mouvement félibréen, mouvement qui, par une évolution nécessaire et, comme dit l'auteur, par la force même des choses, en est arrivé aujourd'hui à cette époque où les efforts vers la réalisation des théories, des doctrines que l'on a répandues, s'imposent. M. de Berluc-Pérussis a dit très justement que le Félibrige, après sa première phase, qui a été celle de la poésie, allait entrer maintenant dans une seconde phase, celle de la prose, ce qui revient à dire celle de la discussion des idées et des efforts vers la mise en pratique : la période de l'*Action*, en un mot.

Oh ! je sais bien que, sur cette question, les Félibres sont loin d'être d'accord entre eux ; il existe malheureusement des divisions que je veux igno-

Digitized by Google

rer, et que, d'ailleurs, il ne m'appartient pas de discuter. Ce qu'il importe, c'est de dégager le programme d'action qui doit être la conclusion de toute l'agitation félibréenne. M. Jourdanne n'a pas voulu savoir, dans son ouvrage, s'il existe des écoles particulières dans le Félibrige, et il a bien fait. Mais le mot de *Félibrige* porte en lui une idée, et cette idée se doit à elle-même d'être réalisée.

II

L'ouvrage de Gaston Jourdanne examine d'abord le Félibrige, comme il convient au point de vue historique, c'est-à-dire chronologique, dans ses premières manifestations.

Négligeant l'étude des vieux poètes d'Oc, l'auteur a soin de nous dire qu'il veut surtout s'occuper des contemporains. Il est vrai que l'histoire littéraire des dialectes d'Oc a déjà été étudiée par d'autres auteurs. D'ailleurs, les Félibres modernes ne doivent pas être considérés absolument comme les successeurs des Troubadours ; mainte différence les distingue.

Mais, avant que le Félibrige fût créé, il existait des poètes et des littérateurs en langue d'Oc, des *patouesejaires*, contre qui, même, les premiers Félibres eurent à lutter, dans leur croisade d'épuration de la langue et de réforme orthographique. Cette question est encore aujourd'hui loin d'être résolue.

Les premières réunions du Félibrige furent plutôt gaies, simplement amicales, et Roumanille avoue que ni lui, ni aucun de ses amis, les sept de Font-ségugne, ne prévoyait le bel épanouissement de la *Cause* lorsqu'ils se réunissaient chez Giéra, pour

Digitized by Google

« rire au grand soleil en buvant de ce bon vin vieux de la vigne papale dont Anselme Mathieu avait le dépôt, célébrer la beauté des filles d'Arles, d'Avignon, se redire de beaux vers en une langue harmonieuse et douce, chanter la Provence mystiquement païenne des Saintes Maries-de-la-Mer et de la Vénus d'Arles..... »

Ils étaient donc sept jeunes poètes qui, tous, rêvaient la grandeur, que dis-je, la renaissance de la grandeur du pays méridional. « En riant et en chantant, comme le voulait du reste le tempérament de leur race, ces jeunes gens se donnèrent une noble tache : celle de faire de belles œuvres dans la langue de leur pays natal. Mais, avec un instinct vraiment admirable, ils comprirent que, pour réaliser leur rêve, il ne suffisait pas de produire, en une langue plus épurée, plus correcte que le simple *patois* de leur région, de magnifiques poèmes qu'admirerait un nombre forcément restreint de lettrés ; il fallait s'adresser directement au peuple, il fallait refaire l'éducation populaire ». On le voit, le Félibrige débuta très simplement, par des chansons. « Et n'est-ce pas par là que commencent les grandes révolutions dans notre beau pays de France ? »

Puis, le mouvement prend des proportions plus grandes : « Le Félibrige fait tache d'huile ! » s'écrie Roumanille dans l'*Armana Prouvençau*. Et, de fait, en 1860, après l'apparition de cette œuvre capitale qu'est *Mirèio*, la littérature provençale se trouvait fondée. C'est de ce moment que l'on peut dater le commencement de la période d'expansion du Félibrige. Jusque-là enfermé dans un cercle étroit, il s'imposait maintenant à l'attention du monde littéraire. « Lamartine consacrait au poème de *Mireille* son quarantième entretien littéraire, et Villemain trouvait le mot caractéristique de la situation en cet aphorisme aussi fameux que discuté : *La France*

Digitized by Google

est assez riche pour avoir deux littératures. Villemain entrevoyait, à côté de Mistral, absolument hors de pair par sa création géniale, la floraison qui commençait à sortir de l'arbre planté à Fontségugne. » Théodore Aubanel, Roumanille, Roumieux, Anselme Mathieu, pour ne citer que ceux-là, disparus aujourd'hui, charment tantôt par la puissance de la pensée, tantôt par la délicatesse du sentiment, tantôt par cette intarissable verve méridionale qui est l'esprit gaulois dans toute sa vigueur, mêlé à l'esprit latin dans toute sa finesse.

Entre tous les noms cités comme se rapportant à la période d'expansion du Félibrige, nous voyons venir Albert Arnavielle, un Alaisien, Messieurs, que Jourdanne appelle l'*Apôtre du Languedoc*. Arnavielle mérite bien ce titre, car c'est à lui que revient l'honneur d'avoir prêché le premier l'évangile félibréen dans cette province où Jasmin avait presque réussi à faire croire qu'il serait le dernier représentant de la poésie méridionale.

« Si l'on jugeait de l'évolution félibréenne uniquement par l'énumération des œuvres que nous citons, dit Jourdanne, on pourrait à bon droit considérer la seconde période comme une période d'exubérance littéraire. Mais le mouvement commençait déjà à s'affirmer sous un tout autre aspect. Mistral, qui avait fourni le mot *félibre* pour rallier sur un terrain absolument nouveau toutes les bonnes volontés méridionales, pressentit le premier le développement futur de l'idée félibréenne. »

Il convient de citer un passage d'une note de Mistral dans *Calendal*, pour vous faire saisir, Messieurs, dans quel état d'esprit l'on se trouvait en entreprenant la campagne en faveur de la renaissance méridionale ; « Bien que la croisade commandée par Simon de Montfort ne fût dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi, et plus tard contre

Digitized by Google

les comtes de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que sous le prétexte religieux se cachait un antagonisme de race, et, quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les croisés. Il faut dire, du reste, que cette intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les pays de langue d'Oc, c-est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au Golfe de Gascogne, et de la Loire jusqu'à l'Ebre. Ces populations, de tout temps sympathiques entre elles par une similitude de climat, d'instincts, de mœurs, de croyances, de législation et de langue, se trouvaient, à cette époque, prêtes à former un Etat des Provinces-Unies... » Comme nous sommes loin, Messieurs, des premiers vers de *Mirèio :*

Cante uno chato de Prouvenço,
Dins lis amour de sa jouvenço,
Au travès de la Crau, ver la mar, dins li blad. .
I'mble escoulan dou grand Oumèro
Ieu la vole segui. Coumo èro
Ren qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla...

L'on comprend le chemin parcouru. Mais ce n'est pas tout. Poussant encore plus loin l'idée d'union des peuples de race méridionale, par une déduction logique, les Félibres en sont conduits à l'idée de fédération latine. C'est cette idée, mal comprise par certains, qui a pu faire accuser les Félibres de séparatisme. Nous reparlerons plus loin de cela, d'ailleurs.

C'est en 1867 que Victor Balaguer, forcé de quitter son pays, vint à Narbonne faire appel aux sympathies des Provençaux pour la jeune Catalogne, en une proclamation pleine d'ardente poésie. Il fut reçu

Digitized by Google

par les Félibres comme un ami, choyé, fêté comme un frère. Quelques mois plus tard, rentré dans sa patrie, il envoyait comme souvenir impérissable de cette fusion des peuples une superbe coupe en argent, la coupe sainte, précieusement conservée, à laquelle chaque année les Félibres viennent boire l'*estrambord*.

Vuejo-nous lis espéranço,
Et li raive dou jouvent,
Dou passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn...

dit le chant de la *Coupe*.

Le mouvement ne s'arrêta pas là. Grâce à M. de Berluc-Pérussis, l'Italie vint à son tour s'affilier à l'idée latine ressuscitée des bords du Rhône. En 1874 eurent lieu, en Avignon et à la Fontaine de Vaucluse, les fêtes du cinquième cinquantenaire de la mort de Pétrarque, et l'on vit là, à côté des représentants de l'Institut de France, l'ambassadeur d'Italie, les délégués de plusieurs universités italiennes, et le président des Jeux Floraux de Barcelonne. La fédération latine, littéraire et poétique « fédération idéale, malheureusement » dit Jourdanne, existait.

C'est en 1876 que furent proclamés les statuts félibréens, avec leurs Maintenances, leurs Ecoles, leurs Félibres majoraux et leurs Félibres mainteneurs.

En 1878, à Montpellier, le Félibrige prenait l'initiative, avec la Société des Langues Romanes, de ce qu'on a appelé les *Fêtes latines*. Là, on vit entrer en scène, en la personne de M. Vasile Alecsandri, un

Digitized by Google

nouveau dialecte : le Roumain ; et M. de Tourtoulon, pour consacrer l'union des peuples de langues romanes, put créer la *Revue du Monde Latin*.

Paris même voulut fonder son Ecole félibréenne : en 1875, apparut, à l'instigation de Maurice Faure, la société la *Cigale*. La société des *Félibres de Paris* est de 1879.

Vers 1876, un mouvement tout nouveau se produisit dans le Félibrige. L. X. de Ricard et Aug. Fourès, républicains avancés tous deux, innovèrent, par la publication de leur almanach la *Lauseto*, un courant politique qui, bien que créé censément pour affirmer, en même temps que la tradition libertaire du Midi, les droits du dialecte languedocien à la parité avec le provençal, n'en rallia pas moins les Félibres avancés de Provence, Félix Gras et d'autres. Malheureusement pour le *Félibrige rouge*, ses chefs lui firent bientôt défaut. Fourès, homme de talent et d'action, fut emporté par la maladie dans toute la force de l'âge, et X. de Ricard, cruellement éprouvé par la mort d'une compagne chérie, s'expatria pour plusieurs années au Paraguay. — D'ailleurs, dans le Félibrige, il ne saurait être question de politique, et le comte Raymond de Toulouse-Lautrec avait les mêmes idées fédéralistes et la même affection ardente et jalouse pour le Midi qu'Auguste Fourès lui-même. Ce mouvement libertaire et fédéraliste républicain se confond donc dans l'action générale du Félibrige.

Il ne m'est pas possible de rapporter ici tous les noms propres cités dans l'ouvrage de M. Jourdanne. La liste en est longue et si, dans l'histoire du Félibrige — comme dans toute histoire littéraire, d'ailleurs — toutes les œuvres ne sont pas parfaites, il n'en existe pas moins ici un certain nombre qui sont réellement remarquables. M. Jourdanne, qui a tenu à nous présenter un livre très documenté,

Digitized by Google

donne même, dans une partie du volume, la liste des ouvrages pouvant composer une bibliothèque félibréenne. Si ces œuvres sont peu connues, en général, c'est que le public est peu instruit dans les langues romanes. Cela viendra, espérons-le.

Parmi les noms mentionnés, nous avons remarqué, Messieurs, que les Alésiens font bonne figure. C'est d'abord le majoral Arnavielle, le père du *Félibrige intégral;* c'est Gaussen, majoral aussi, avec qui il fonda l'*Escolo raiolo ;* c'est Paul Félix, Gratien Charvet, Louis Gleize ; puis Léontine-Mathieu Goirand, l'abbé Aberlenc, Alcide Blavet, Ferdinand Chabrier, L. Destremx de Saint-Christol, L. de Sarran d'Allard, l'abbé Rouvière (1). Plusieurs ont été, il est vrai, irrévérencieusement qualifiés de *patoisants*, mais cela ne diminue en rien leur mérite.

L'on sait, du reste, qu'il est difficile à un auteur d'être complet dans ces longues listes de noms propres. La tâche était encore plus délicate pour M. Jourdanne qui, dans un seul volume, a voulu non-seulement faire figurer tous les Félibres ayant un peu marqué, mais encore porter un jugement sur chacun d'eux.

Indépendamment de l'histoire proprement dite du Félibrige, que Jourdanne divise en quatre périodes : de début, 1855-59 ; d'expansion, 1859-76 ; d'affirmation, 1876-92 ; enfin la période actuelle, l'auteur a

---

(1) Comme se rattachant à Alès ou à son dialecte, je dois ajouter M le chevalier Em. Portal, de Palerme, et M. le baron de Tourtoulon, tous deux d'origine cévenole. Notre confrère E. Carli et son regretté frère Pierre Carli ; Dumas, de Saint-Jean-de-Serres, le pasteur Fesquet ; l'anduzien Bastidon ; Leyris, Mathieu Lacroix et César Gourdoux ; et n'oublions pas, à coté de notre La Farc, ces deux hommes qui furent ses auxiliaires et ses amis Maximin d'Hombres et le comte de Firmas-Périès.

Digitized by Google

réuni à la suite de cette partie principale de son ouvrage des documents et des notes d'un très grand intérêt, sur les *Troubaires et les Patoisants, la langue des Félibres, les Sept de Fontségugne, l'organisation du Félibrige, etc.* Enfin, y est aussi, avec la musique, le *Chant de la Coupe*, cette *Marseillaise* des Félibres.

Nous n'aurions garde d'oublier les observations de M. Berluc-Perussis, insérées à la fin du volume. Avec une bonne foi digne d'éloges, l'auteur, son ouvrage terminé, l'a soumis à la critique de M. Berluc-Pérussis « un de ceux qui connaissent le mieux les hommes et les choses du Félibrige, et dont la netteté et la pénétration d'esprit font un conseiller des plus écoutés de la jeune génération félibréenne », cette dernière considération a bien sa valeur... L'on doit savoir gré à l'auteur de son excellente inspiration, car M. de Berluc a des aperçus du plus haut intérêt.

III

J'ai dit en commençant, que l'ouvrage de M. Jourdanne n'était pas seulement une histoire proprement dite mais aussi une thèse. Certes, les documents abondent dans cet ouvrage, et nous dirons même qu'ils sont donnés dans un plan excellent : l'auteur a voulu faire œuvre complète et claire. Il s'en dégage une idée; l'unité de direction du Félibrige qui a eu le bonheur d'avoir à sa tête un très grand poète dont le génie s'est imposé non-seulement dans le Félibrige, et pour son action intérieure (linguistique et orthographe), mais encore en dehors du Félibrige, pour l'action proprement dite, l'action politi-

Digitized by Google

que. De plus, Mistral (on comprend que c'est de lui que je veux parler), a eu dès le début l'intuition de cette action politique à laquelle aboutirait l'agitation qu'il conduisait ; Roumanille lui-même, le père du Félibrige, n'y eût jamais songé si son génial elève n'eût aperçu, au-delà des rires, des joyeuses chansons provençales et de l'amour du pays que célébraient les nouveaux poètes, *l'attachement à l'histoire et au passé glorieux du Midi, et le rêve de rendre au pays d'Oc un peu de cette gloire propre : pour cela, lui permettre le libre développement des qualités propres à sa race, par la restitution aux provinces méridionales de leur vie individuelle, de leurs franchises et de leurs libertés.* C'est le programme qui se trouve enfermé d'une façon un peu vague dans le mot *décentralisation.*

Autour de Mistral et à sa suite, une remarquable phalange de poètes, de littérateurs d'Oc, d'apôtres fervents, s'est trouvée, ardente, convaincue, prête à l'action : c'est le Félibrige (1). Certains se sont contentés de suivre le Maître ; d'autres ont étendu le champ des revendications provincialistes. L'on a parlé de fédéralisme, d'union latine. Tels autres même, plus hardis, ou peut-être plus nets dans leurs revendications, se sont vu accusés par leurs

---

(1) Il convient ici de noter cette remarque très exacte de M. Jourdanne que, d'une manière générale, très peu de Félibres considèrent la littérature comme un moyen d'existence. Presque tous, fixés en leur pays natal, ont un *métier* ou une situation personnelle qui leur permet de ne voir qu'un agréable passe-temps dans le culte des lettres d'Oc. Aussi, ne se livrent-ils pas entre eux ces âpres combats inévitables dans l'existence parisienne. Aussi, malgré toute leur admiration pour ceux des forts parmi les forts qui parviennent à attirer l'attention de Paris et de la France, aiment-ils mieux se retrouver en leurs familiales félibrées qu'en de tumultueuses fêtes parisiennes.

Digitized by Google

confrères de dresser « autel contre autel ». Ceux-ci ont tort de se fâcher, car enfin, mieux que quiconque, les Félibres doivent savoir que, Provençaux ou Languedociens, sont toujours enclins à l'exagération...

En somme, le Félibrige qui a eu son but, vague, j'en conviens, mais qui l'a eu dès la première heure, a grandi d'une façon croissante, et il est aujourd'hui une force. D'après les lois invariables qui président à toute évolution, le nombre augmentant, des écoles diverses se sont constituées qui peuvent varier dans certains points de vue de détail, mais qui, au fond, n'en ont pas moins conservé un but unique : *la grandeur et la prospérité du Midi par la conservation de sa vie propre.*

J'ai dit que, suivant l'avis de M. de Berluc-Pérussis, unanimement partagé, le Félibrige sort de la brillante phase de la poésie pour entrer dans la période de la prose, c'est-à-dire de la lutte des idées, c'est-à dire de l'action, c'est-à-dire, dans un avenir plus ou moins prochain, de la réalisation des théories félibréennes. — Tel est le Félibrige actuel.

L'avenir? Beaucoup de Félibres ont posé ce point interrogatif. Bien que, dans le Midi, l'on soit généralement très confiant au succès des vœux que l'on forme, il n'en est pas moins vrai que l'avenir nous paraît devoir différer peu sensiblement du présent, tout au plus même, être aussi brillant, si toutefois les Félibres n'apportent pas à leur programme un peu plus de netteté, s'ils ne savent pas dire un peu mieux ce qu'ils veulent et quelle est la portée de leurs revendications.

Dans une brochure publiée récemment sous le titre l'*Evolution Félibréenne*, M. Charles Brun s'est efforcé de préciser la situation actuelle du Félibrige; avec un esprit d'analyse très sincère et un sens très exact de cette situation, il nous a dit, sans am-

Digitized by Google

bages, la vérité, et, après G. Jourdanne, nous dirons que l'œuvre de Ch. Brun a sa place dans toute bibliothèque félibréenne. Voici la définition qui y est donnée du *Félibre :* « *C'est un Français de langue d'Oc qui veut maintenir et développer l'existence propre de sa région, et qui croit cette existence indissolublement unie à son dialecte d'Oc.* » La définition est bien complète et ne s'applique qu'aux seuls Félibres. Je m'y attacherai donc pour essayer de dégager des idées accessoires et des théories particulières d'écoles le but de l'action félibréenne dans l'avenir.

L'agitation régionaliste, a t-on dit, repose sur cette trilogie : histoire, mœurs, langue. De ces trois termes, le premier a trait au passé ; mais, comme les trois termes sont inséparables, tout consiste pour le Félibrige, à rattacher le présent et l'avenir au passé, soit à conserver aux deux termes mœurs et langue, leur originalité qu'ils tiennent de leur histoire. La définition de Ch. Brun dit exactement cela. Les deux grands problèmes que le Félibrige a à résoudre pour l'avenir sont donc enfermés dans ces deux mots : langue et mœurs. Ce sont ces deux termes que les jeunes Félibres doivent méditer, s'ils ne veulent pas que leur action soit purement théorique, idéale, c'est-à dire s'ils veulent que leur œuvre soit efficace.

***

Le premier problème, celui de la langue, n'est pas le moins ardu, car, de la grande variété des dialectes méridionaux naît un obstacle, nous devons le reconnaître, à l'unité de la Société Félibréenne, et,

Digitized by Google

partant, à la force de son action. Cette question n'en est pas pour cela moins importante ; la linguistique a été l'objet de l'application principale du Félibrige, et Mistral a pu appeler le *parler* d'un peuple, le « mouvement vivant de sa personnalité ». « Certains, dit Jourdanne, ont reproché aux Félibres de repousser la dénomination de *patois*, et de qualifier leur idiome de *langue*. » Ce reproche est singulier, car l'idiome d'Oc a une existence au moins aussi ancienne que le français qui est qualifié de langue. « D'autres, ajoute-t-il, leur demandent : Quelle langue parlez-vous ? Est-ce le roman des Troubadours ? Est-ce l'idiome actuel ? » Assurément, ce n'est ni l'un ni l'autre ; la langue des Félibres — car tel est son nom — est la langue d'Oc, telle qu'elle *devrait* être parlée actuellement, en corrigeant d'un côté les abâtardissements que la langue a subis dans son contact avec le français, et en tenant compte, d'un autre côté, des modifications inévitables qu'elle a subies depuis le XII^me^ siècle.

Il y a autant de différence entre la langue des Troubadours, la langue des Félibres et celle des patoisants que, dans la langue française il y en a entre Marot, J.-M. de Hérédia et le chansonnier Bruant.

Pourtant, la langue des Félibres n'est pas unique, la méthode employée pour épurer et enrichir la langue (1) pouvant être appliquée aux divers dialectes

(1) M. de Tourtoulon a admirablement précisé et condensé ces procédés : 1° Remplacer toutes les formes françaises telles que *mèro, pèro*, par les vraies formes languedociennes *maire, paire* ; 2° Choisir toujours, entre deux synonymes également corrects, le mot ou la tournure qui conserve le mieux à la langue méridionale son relief et sa couleur ; 3° créer des termes qui n'existent pas dans le langage populaire, en empruntant, soit à la langue des Troubadours, soit à un autre dialecte, soit à une autre langue romane, des radicaux qu'il faut modifier logiquement d'après les lois qui ont présidé à la formation du dialecte que l'on emploie.

Digitized by Google

d'Oc. Ce travail d'épuration et d'enrichissement n'est pas, il est vrai, bien facile, et il exige une étude assez approfondie de la langue. Voilà pourquoi certains Félibres renient leur dialecte propre, pour écrire en provençal. Ne serait-il pas plus simple, a t-on dit, que les Félibres aient une langue unique, sans laquelle ils ne peuvent même pas communiquer entre eux?

Jourdanne écrira en dialecte de Carcassonne, Mistral lui répondra-t-il en Maillanais? D'un autre côté, les Félibres d'un dialecte risquent fort de n'être pas compris du peuple des dialectes voisins! A ces questions, il nous sera facile de répondre que les divers dialectes Félibréens se comprennent très bien entre eux, tout comme ils sont fort bien entendus du peuple . l'expérience est là pour appuyer nos dires. Mistral a été fort bien compris à Alès, même de ceux qui n'avaient aucune donnée sur la langue félibréenne. Certains termes, dans leur forme, ou dans leur application, paraissent peut-être nouveaux pour ceux-là, mais le sens général était très bien saisi. car la langue de Mistral est pleinemeut conforme au génie des dialectes d'Oc.

L'objection ne manque pourtant pas d'être embarrassante, vis-à-vis d'une société de gens qui, pris à part, se flattent de purisme, et qui, pourtant, veulent que leurs œuvres soient répandues dans tout le pays d'Oc.

D'un côté, M. de Berluc propose comme solution aux Félibres le bi-dialectisme : lorsque, chez vous, vous parlez au peuple, parlez-lui votre dialecte propre; lorsque, au contraire, vous vous adressez à tout le pays d'Oc, faites usage d'un seul dialecte. Mais quel dialecte? Il convient de choisir celui qui a le mieux donné ses preuves : le Maillanais, la langue de Mistral.

D'un autre côté Jourdanne répond : Bien pour

Digitized by Google

les Provençaux! le Maillanais pourra être considéré comme la langue classique provençale, étant le dialecte le plus et le mieux étudié ; il pourra aussi être pris comme dialecte moyen de la Provence, celui auquel les autres dialectes peuvent facilement se confondre, mais pour les divers dialectes languedociens? Trop de différence les séparent du Maillanais ! Il serait difficile de faire adopter l'idiôme provençal au peuple languedocien. D'autre part, parmi les divers dialectes du Languedoc, il n'en existe aucun qui puisse s'imposer à toute la région avec la même force que le Maillanais peut s'imposer à toute la Provence.

Et alors ?

Alors, en gardant toute la déférence que nous devons à M. de Berluc et à M. Jourdanne, nous nous permettrons de dire que, puisqu'on parle de régionalisme et de décentralisation, un Languedocien d'Alès — ou d'autre part — peut être tout aussi fier de son dialecte qu'un Provençal de Châteaurenard, ou habitant d'Agen du leur propre.

Le dialecte de Maillane a produit, par le génie de Mistral, des œuvres de tout premier ordre. Est-ce à dire que nous devons nous mettre à parler maillanais? Non! au contraire ; fidèles à l'exemple que leur donne le maître, les Félibres doivent, comme Mistral, *aimer leur dialecte propre, s'en servir, l'épurer, l'enrichir*. S'ils produisent des œuvres assez puissantes pour s'imposer à l'admiration de tout le pays d'Oc, leur dialecte s'imposera avec leurs œuvres.

On le voit, cette solution est loin de proscrire l'effort ; il ne s'agit pas de s'endormir sur des succès acquis. Puis, peut-on prévoir à longue date ce que deviendra une langue composée présentement de plusieurs dialectes ? Le temps modifie tout, et, assurément, si les Troubadours parlaient un dia-

Digitized by Google

lecte limousin à peu près unique, qui oserait affirmer que cette langue a été constituée en un seul jour, par des personnages plus ou moins graves, assemblés autour d'un tapis plus ou moins vert?

⁂

Pour ce qui est du terme *mœurs*, on est généralement d'accord dans le Félibrige, tant que l'on reste dans les généralités ; conserver au Midi ses coutumes et lui rendre la faculté de développement des qualités qui lui viennent de sa race, par la résurrection de sa vie propre et le respect de tout ce qui est lui-même. Il y a pourtant plusieurs écoles : j'ai parlé du méridionalisme de Mistral, de l'albigéisme de F. Gras, du fédéralisme républicain de Fourès, et du mouvement d'union latine préconisé par M. de Berluc, ou M. de Tourtoulon, ou M. Roque-Ferrier.

Si nous mettons à part la question d'union des peuples latins, qui, bien qu'étant au fond du cœur de tout Félibre, ne peut être réalisée que du fait des gouvernements, les diverses théories émises ont toutes un fonds commun, que le mot décentralisation rend à peu près. Mais que sera cette décentralisation? Ici, la réponse est épineuse, car tout le monde n'est pas d'accord sur la mise en pratique. Quel est le programme que doivent adopter les Félibres, pour en poursuivre par leur action, la réalisation? Sera-ce le retour à l'ancienne administration provinciale d'avant 1790? Sera-ce, comme certains l'ont cru, en entendant prononcer par Mistral les mots d'Empire du Soleil, la constitution d'un Etat méridional qui, bien que fédéré et lié avec la France du Nord n'en aurait pas moins son existence distincte?

Digitized by Google

Les premiers nous rappellent vraiment le passé de nos provinces. Il y a parmi eux de fervents royalistes, mais de ces royalistes avec une jolie crânerie d'indépendance, dévoués certes à leur prince, mais sachant tout de même lui dire son fait, dans toute leur franchise méridionale :

> Alor avian de conse e de gran cieutadin,
> Que, quan sentien lou dre dedin
> Savien laissa lou rèi deforo...

Peut-être ont-ils le tort grave d'ignorer que plus d'un siècle nous sépare de l'ancien régime provincial, et quel siècle !... Messieurs. Il n'est pas dans notre sujet de l'analyser ; tout de même, dans cette longue période, le Midi *a, au moins, vécu.* Or, chez nous, vie n'est pas synonyme d'immutabilité...

La théorie des seconds n'est pas plus acceptable, et, encore moins, aurait de chances d'être accueillie favorablement. A tous les points de vue, notamment au point de vue économique, elle aurait les plus déplorables effets. Je ne veux pourtant pas dire qu'elle est irréalisable, mais je pense qu'elle n'a pas été étudiée à fond.

Entre les deux solutions, il y a bien des termes proposés ; chaque école, que dis-je, chaque provincialiste a le sien. Que faire ? et quel programme adopter ? Remarquons d'abord que le problème n'intéresse pas seulement le Midi, mais bien toute la France, et que, dès lors, bien que les Félibres aient eu l'honneur de conduire le mouvement, il est juste de tenir compte de la volonté de chacune des régions de notre beau pays. Il faut remarquer de plus que, en cette question, toute politique, le Félibrige en corps ne peut entrer dans la lutte ; mais individuellement, ses membres doivent s'efforcer de répandre par leurs œuvres, les idées dont

Digitized by Google

eux-mêmes sont pénétrés et, de plus, apporter leur concours à toute œuvre qui poursuit le but dont ils se réclament.

Pour ce qui est de l'état administratif à créer, il doit se rattacher assez au passé de chaque province pour respecter ses mœurs et ses coutumes, mais d'un autre côté être assez moderne pour être conforme aux conditions actuelles de l'existence.

La division de la France par départements est trop artificielle, trop conforme au mode d'administration centralisatrice qui nous régit. Dans ces limites étroites, la vie provinciale étouffe, et tout semble combiné pour en arriver à l'annihilation de la moindre manifestation de l'esprit local.

Au contraire, *les nouveaux départements ou provinces devraient être déterminés en tenant largement compte des limites naturelles, de l'aspect géographique des régions et aussi de leur histoire, mais surtout des relations économiques des habitants* (1).

Il conviendrait d'augmenter, au détriment du pouvoir central, les pouvoirs des Conseils généraux et des Conseils municipaux, l'administration communale étant contrôlée non plus par l'administration centrale, mais par l'administration provinciale. Le préfet de la province ne serait plus nommé par le Gouvernement, mais élu par l'Assemblée provinciale, tandis que les magistrats judiciaires dépendraient toujours du pouvoir central, ce qui assurerait leur indépendance.

---

(1) Par exemple, nous rattacherions au territoire d'Alès le canton de Saint-Germain-de-Calberte, et une partie des cantons de Barre et de Pont-de-Montvert, qui aujourd'hui appartiennent à la Lozère ; les limites naturelles en paraissent très bien marquées par la ligne supérieure de partage des bassins du Gardon d'Anduze, du Gardon d'Alès, et de la Cèze.

Digitized by Google

...Mais ce ne sont là, Messieurs, que des idées particulières sur lesquelles l'on peut discuter. L'année 1896 a vu s'accomplir un grand pas dans la voie de décentralisation : je veux parler des Universités régionales. Par là les Félibres ont une porte ouverte à leur action : à eux d'en profiter.

***

Si j'ai tant insisté, Messieurs, sur cet exposé du but de l'action félibréenne, c'est pour bien montrer que le Félibrige a réellement une tâche à remplir : « Si les Félibres achèvent de convaincre les hommes de bonne foi que l'agitation félibréenne est, en somme, *une phase de la partie suprême que joue la race contre la décadence et l'effacement*, ils auront presque fait tout ce qu'ils ont à faire ». (1)

Oui, certes, car les Félibres sont surtout des penseurs. Leur action est tout intellectuelle. Aimant beaucoup leur pays, ils réclament ce qu'ils croient être nécessaire à sa grandeur et à sa prospérité.

« Ce n'est pas à la jeunesse félibréenne, dit à son tour Jourdanne, que s'applique le reproche fait par F. Coppée aux littérateurs d'une Ecole nouvelle qui se laisse emporter par le vent d'Est, comme si la sève française, tarie, avait besoin de se renouveler sur un sol étranger ».

Et maintenant, Messieurs, qu'il me soit permis, pour conclure, de demander une pensée à un littérateur français, choisi entre vingt autres favorables

(1) Ch. Brun.

Digitized by Google

au Félibrige. Voici ce qu'Anatole France dit aux Félibres :

« Je vous ai accompagnés dans vos marches chantantes à travers les villes. J'ai admiré combien vous avez le génie des conquêtes pacifiques. Vous êtes très ingénieux et très persuasifs. Si, comme Florian et ses amis, nous pouvions nous abandonner aux illusions généreuses, je compterais sur vous pour convertir à la longue l'Europe que, depuis vingt-cinq ans nous voyons avec douleur hérissée d'armes, couverte de casernes et de forteresses, irritée et menaçante. Qui donc, mieux que vous enseignerait au monde la joie facile des arts, les travaux de la terre, la paix, une paix brillante et animée ? Qui donc, mieux que vous, élèverait les cités aux accords de la lyre ?

«... Que notre patriotisme local soit le centre et l'axe de notre patriotisme français. Ecoutons la voix de la cité natale qui, de sa voix forte et charmante comme le son des cloches, nous dit : .

« Voyez, je suis vieille, mais je suis belle. Mes enfants vieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés de beffrois. Je suis une bonne mère. J'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. »

Digitized by Google

L'ABBÉ DE SAUVAGES

PAR

M. l'Abbé de BROVES, Membre non résidant

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE L'ABBÉ DE SAUVAGES

Pierre-Augustin Boissier de Sauvages est né à Alais, le 27 août 1710. L'on a remarqué que cette naissance coïncida avec celle du roi Louis XV. Le père de Pierre-Augustin fut noble, François-Boissier de Sauvages, capitaine au régiment de Flandre; sa mère fut Gillette Blanchier, alias Blanchet; à une certaine époque, où la manie des origines italiennes

Digitized by Google

sévissait parmi les familles du Midi, la famille Blanchet se fit appeler Blanchetti.

La généalogie de la famille de Sauvages n'offre pas grand intérêt, je me contenterai de dire que la race des Boissier était très ancienne à Alais, où elle existait déjà au treizième siècle, et où elle occupait déjà un rang considérable au quinzième siècle. Cette famille figure avec honneur sur la liste des familles consulaires et militaires de la ville d'Alais.

Vers la fin du seizième siècle les Boissier de Sauvages formèrent plusieurs branches, l'une d'elles occupa la terre et seigneurie de Lons, sur le terroir de Saint-Christol-les-Alais, mouvance des châteaux d'Arènes et de Sous-Canton ; une troisième branche de la même famille, issue probablement d'un *Elcias Boissier*, qui vivait au seizième siècle et qui périt dans les guerres civiles et religieuses de cette époque, fut transplantée à Genève, où il y a apparence qu'elle dure encore.

La terre et le château de Sauvages, sur le terroir de Saint-Jean-du-Pin, passa par contract de mariage dans la famille Boissier, au commencement du dix-septième siècle; en effet, en 1606, dame Delphine de Tussan épousa noble François de Boissier, docteur en droit et capitaine au régiment d'Auvergne-cavalerie; elle lui apporta en dot la terre et seigneurie de Sauvages. Selon du Cange, la racine du nom de Sauvages serait *salvus*, ou bien *salvator*, il ne serait point l'équivalent du mot romain *Selvage*, (habitant des bois) mais il serait synonyme de *Salvajhë*, alias *Salbajié*, qui veut dire lieu défendu, lieu qui est placé sous la sauvegarde du prince. La région dans laquelle se trouve la terre de Sauvages est en effet remplie de sommets et de précipices inaccessibles, et comme elle offrait une quantité de ces refuges, la seigneurie était autrefois appelée la seigneurie *des Sau-*

Digitized by Google

vaiges. Voilà pourquoi dans beaucoup d'actes publics et dans nombre de lettres les Boissier sont désignés avec la qualification de *seigneurs des Sauvages*.

Les traditions qui subsistent encore dans le peuple qui habite, de père en fils, cette région montagneuse, ne sont point défavorables aux anciens seigneurs de Sauvages, qui furent en général comme les patriarches et les arbitres de tous les environs de leur terre et se montrèrent les modèles de la sagesse et de la bonne conduite. Cependant l'on se souvient encore dans les chaumières de Saint-Jean-du-Pin, de certains Boissier de Sauvages, rudes guerriers, farouches dompteurs de peuples, libertins sans vergogne : l'on dit que l'un de ces vieux soudards forçait les paysannes de ses diverses métairies à se rendre dans la grande salle de son château, et que là ces pauvres femmes étaient obligées de se dévêtir et de danser la bourrée. Je tiens ce souvenir de plusieurs vieillards du pays, qui m'ont assuré qu'il leur avait été transmis par leurs ancêtres.

La famille Boissier de Sauvages était alliée aux premières familles du pays d'Alais. Parmi ces alliances je signalerai seulement celle qu'elle avait avec la famille de Florian. La parenté des Boissier avec les Claris de Florian est indéniable. J'ai même retrouvé une lettre écrite par le père de l'auteur d'*Estelle*, et adressée à François de Sauvages, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier :

Digitized by Google

« *Du château de Florian, ce 7 mars 1749.*

« MONSIEUR, MON TRÈS CHER COUSIN,

« *Les relations d'amitié que j'ai toujours tendrement entretenues avec votre famille, qui est aussi la mienne, m'ont procuré la connaissance des avantages avec lesquels vous êtes né ; on ne m'a pas laissé ignorer que mes pronostics sur votre sort se sont déjà manifestés, etc.* »

Ainsi donc nous pouvons dire sans hésiter et sans craindre d'avancer une erreur, que l'abbé de Sauvages et son illustre frère étaient les cousins du célèbre et glorieux Florian.

La première enfance et la jeunesse de Pierre-Augustin Boissier s'écoulèrent en des temps où nos pays des Cévennes étaient désolés par les guerres de religion; son imagination dut être souvent frappée par les récits des « meurtres, pillages brûlements »; il dut souvent entendre parler des exploits des *cadets blancs* et des *cadets noirs*. Lui-même nous a laissé l'explication des noms de *cadets* : « *le mot* cadet, *nous dit-il, vient de* capdet, *diminutif* de *caput ; il signifie petit capitaine, petit chef* ».

Le jeune homme fut mis aux études vers l'année 1718, dans le petit collège que Mgr de Saulx, évêque d'Alais, avait fondé en 1703, et qui était dirigé par trois ou quatre pères de la Compagnie de Jésus. Ce collège était appelé *Collège de l'Enfance de Jésus*. Pierre-Augustin y eut pour condisciple le philosophe La Baumelle. (Voir pour la preuve de ce fait les

Digitized by Google

Mémoires polémiques de La Baumelle, et la *Vie polémique* de Voltaire, page 107.)

Les principes de piété qu'il puisa dans la fréquentation des pères Jésuites s'enracinèrent en lui, et entretinrent dans son âme le goût des exercices religieux, par lequel il fut toute sa vie fort remarquable et qui lui valut le surnom de « *très dévot abbé* » qui lui fut décerné par tous ceux qui le connurent.

Il y a apparence que l'abbé de Sauvages alla à l'Université d'Avignon, pour y suivre un cours de philosophie. Nous voyons, en effet, par le contenu de diverses lettres, que pendant les années 1730, 1731 et 1732, le jeune étudiant passa fort souvent à Uzès « se rendant à Avignon ». Le docteur Lefebvre, d'Uzès, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris, dans une lettre du 3 mai 1731, dit : « *Lors du passage de mòssieu votre frère l'Abé, en allant et en revenant d'Avignon, j'ay eù l'honneur de le voir ; et j'ai constâté qu'il est bien de votre famille; car dans votre famille vous êtes tous mathématiciens, philosophes, artistes ; toutes les sciences et tous les arts vous sont familiers, et mòssieu l'Abé, n'est pas le moins bien doué, il a bien aussi son mérite.* » (Lettre de François de Sauvages).

« Mòssieu l'Abé » ainsi que l'appelait le vieux docteur Lefebvre, n'avait alors que vingt ans ; l'on peut juger de l'excellence de ses qualités d'esprit et de cœur, puis qu'en un âge encore tout jeune, il avait su se faire apprécier et se faire distinguer par un vieil académicien, tel qu'était le docteur Lefebvre, ami des notions précises et judicieux observateur des hommes.

Après avoir suivi pendant deux ans les cours de l'Université d'Avignon, le jeune Augustin de Sauvages se rendit à Paris pour y prendre ses grades théologiques à la Sorbonne. Je ne peux déterminer

Digitized by Google

quelle fut la durée de ce premier séjour à Paris; il est certain toutefois qu'Augustin Boissier était à Paris en 1733. En effet, dans une lettre écrite le 18 novembre 1734 par le docteur Chicoyneau, à François de Sauvages, professeur à la Faculté de Montpellier, il est dit : « J'ai reçu votre lettre du mois de mai de l'année dernière ; *elle me fut remise par M. l'Abbé votre frère*, conjointement avec un exemplaire de vos « *Nouvelles classes des maladies* ».

Pendant toute la première moitié de sa vie, l'abbé de Sauvages fut connu dans la société d'Alais, et en général dans le monde, sous le nom d'abbé de Moncan de Sauvages. Au XVIII[e] siècle, les nobles, désireux de réserver à l'aîné de leurs enfants le titre principal de la maison, faisaient prendre à leurs cadets les noms des terres qui leur avaient été assignées en patrimoine. Autorisés par l'usage alors en vigueur, les quatre fils de Gilette Blanchetti adoptèrent chacun le nom de leur terre : Bernardin, qui était l'aîné, s'appela purement et simplement Boissier de Sauvages; le second, Henri, ayant un domaine au lieu de Tresmont, ajouta au nom de Sauvages celui de Tresmont ; le troisième, François de Sauvages, se qualifia de Boissier de la Croix de Sauvages ; enfin le quatrième fils de Gilette Blanchetti, notre abbé, possédant un quartier du domaine paternel, dans lequel se trouvent les rochers et montagnes de Moncan, trouva tout naturel de s'affubler du nom de ces rochers abruptes, il devint pour toute sa famille l'abbé Augustin de Boissier de Moncan de Sauvages. Mais il abandonna de lui-même le nom de Moncan. Vers 1750, son cousin l'abbé de Gallière, ayant adressé ses lettres à M. l'abbé de Moncan, celui-ci adressa à ce sujet quelques observations : « *Votre adresse à M. de Moncan a failli faire égarer votre lettre. J'ai renoncé depuis longtemps à ce nom parce que je découvris que*

Digitized by Google

je n'y avais aucun droit, parce que ce nom est inconnu, excepté à Alais. » Le vrai motif pour lequel l'abbé renonça à porter le nom de Moncan n'est peut-être pas indiqué dans les explications contenues ci-dessus dans la lettre à M. l'abbé de Gallière.

Vers 1740, le roi donna le gouvernement militaire du Languedoc à « M. le comte de Moncan, maréchal de camp des armées du Roy, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ». J'ai idée que le modeste et sage abbé jugea, non sans raison, qu'il n'était pas convenable de se mettre en concurrence avec l'intendant de sa province, pour la possession d'un nom.

Cette adoption et ensuite cet abandon volontaire du titre de *Moncan* peut très bien servir à faire ressortir un des traits remarquables de la physionomie morale de l'abbé de Sauvages. Aristocrate par éducation et par tempérament, il devint égalitaire, simple et discret par réflexion et par observation. Il ignora jusqu'à la fin de ses jours le superbe et le faste qui se plaisent aux objets de luxe. Nos aïeux abusaient volontiers de la soie et du velours, des pierreries et des broderies. Pour lui il ne porta jamais que des vestes de camelot, des soutanelles de gros de Naples et des redingotes de ratine. Quelques fois il se permit d'attacher à ses habits des boutons d'argent et à ses escarpins des boucles d'acier, car il tenait à la dignité du costume : « *Un homme, disait-il, doit regarder ses vêtements comme faisant partie de sa personne ; ils contribuent en effet à former l'idée totale de celui qui les porte.* »

La personne de l'abbé de Sauvages offrait un type excellent de cet ancien clergé de France, qui sentait battre en lui-même l'âme du premier ordre de l'Etat, et qui rivalisait heureusement avec le second ordre par la noblesse et par l'élégance de ses sentiments, de ses manières et de son langage. La correction

Digitized by Google

fut la passion et presque la manie de notre éminent compatriote.

Ce n'est peut-être point pour conserver les mots de la langue romane, qu'il composa le *Dictionnaire Languedocien*. Son dessein principal dans l'entreprise de cette œuvre de talent et de patience, (le génie, c'est la patience!) fut de procurer aux habitants des Cévennes, à ses disciples et à la postérité, le moyen de châtier leur conversation et leur style, en bannissant de leurs discours français toutes les locutions romanes, et de leurs discours romans toutes les locutions franchimanes. Il recherchait la pureté du langage, il n'en pouvait surtout souffrir l'indécence : « *Les B... et les F..., disait-il à ses neveux, termes favoris de la plus vile populace, sont des jurons, pis que cela, ce sont des termes obscènes.* » Cette réflexion fut sans doute inspirée à l'abbé par la facilité avec laquelle un de ses parents se servait de ces termes favoris de la plus vile populace : L'abbé Foucard d'Olympie, qui était ce parent, disait à tout bout de champs : « *Certes ! Certes ! F...! F...!* » Lorsqu'il l'entendait proférer ces formules indécentes, l'abbé de Sauvages rougissait et répliquait avec humeur : « *Certes ! Certes ! Foucard ! Foucard ! Voilà bien des obscénités inutiles.* »

Portant au plus haut degré le sentiment de sa dignité personnelle, il s'étudiait à n'avoir dans tout son extérieur, rien que de grave, de digne, de mesuré et de bien épuilibré. Il prenait en pitié les dignitaires « dont les mœurs ou même les airs dégagés ou trop cavaliers jurent avec le sérieux, la gravité et la dignité, que leurs titres devraient leur imposer. » Autrefois les jeunes gens faisaient « leurs académies », on leur donnait un maître de danse et de maintien, aussi l'on avait dans les familles conservé la physionomie, la démarche, le pli de l'ancienne école du bon ton, de la bonne tenue et de

Digitized by Google

l'urbanité française. Dressé par sa mère, Gilette Blanchier, femme du monde, et femme supérieure, l'abbé était gracieux et imposant dans sa prestance à la fois douce et austère, humble et digne. Il conseillait beaucoup, et, par conséquent il pratiquait avec soin l'art de faire la révérence. « La révérence qui se fait en poussant un pied en arrière est un commencement de génuflexion ; cette inclination qui rabaisse le corps, donne, à ceux qui la font, une posture humble, qui prévient en leur faveur. On doit dire en la faisant : Monsieur, je suis votre très humble serviteur (1) » Comme on le voit, l'abbé de Sauvages était, avec grande raison d'ailleurs, partisan *de la révérence à la Louis XV.* La parfaite distinction de cet homme de bien lui procura l'avantage d'être accueilli avec faveur par les plus considérables personnages.

L'abbé eut assurément jusqu'à sa dernière heure beaucoup d'aristocratie; il n'était certes point étranger à ce qu'on appelait alors « le bel air », il parlait avec distinction, il tenait admirablement sa place et dans les salons de Paris, et dans les palais de Gênes ou de Florence, et dans les académies, et dans les assemblées de savants ; même dans un cercle de merveilleuses dames, il savait se montrer aimable et délicat. Mais il fut partout et toujours simple et bon, ne parlant jamais de lui-même, et craignant de vanter trop le mérite de ses frères, ses frères étant d'autres lui-même.

Aucun de ses contemporains n'eut des mœurs plus rigides et plus sobres. C'est, en effet, l'âme d'Epictète ennoblie par l'esprit du Christ, que je sens palpiter dans cette sentence écrite sur la garde

---

(1) Extrait du *Dictionnaire Languedocien.*

Digitized by Google

de son livre de raison, et mise là en évidence sans doute afin d'être souvent méditée : « *Le corps fait en l'absence de l'esprit ce que les valets font en l'absence du maître* ».

Il avait, avons-nous dit, infiniment d'aristocratie, mais — qu'on veuille bien excuser ce mot — il n'était aristocrate que pour la forme. Loin de s'abandonner à la morgue aristocratique, trop commune en ce temps-là, ou plutôt trop inepte, et trop mal pratiquée, par des gens qui ne savaient pas discerner le vrai prix de la naissance, il déplorait ouvertement la fatuité des gens de qualité. Non-seulement il se moquait « *de M. Petit-Jean, qui, au lieu de se contenter d'être modeste et honnête, comme son bonhomme de père, se faisait appeler M. de Petit-Jean, (comme disait Racine), ah! gros comme le bras.* » (1) Non-seulement, dis-je, il se moquait des *importants*, il gémissait aussi sur les *inutiles*; il proposait à la noblesse de France l'exemple des patriciens de Gênes et de Florence, qui se faisaient inscrire dans quelque corps d'arts et métiers, qui se faisaient bourgeois, que dis-je, qui se faisaient artisans et paysans, afin de parvenir aux charges publiques, aux podestats, aux intendances, aux gonfalons.

L'abbé de Sauvages était doué d'un esprit très humble, mais il fut jusqu'au bout extrêmement jaloux de conserver son indépendance et sa liberté. C'est à cause de cela qu'il refusa toujours de se marier, et qu'il résista pendant cinquante ans à la tentation de recevoir les ordres sacrés. Lui-même

(1) Voy. *Dict. Languedocien*, article *Mas* ou *Delmas*.

Digitized by Google

nous raconte les assauts qu'il eut à repousser pour sauvegarder sa liberté :

L'on voulait me marier,
Je n'en ai pas la volonté :
Le mariage est un tourment,
Un engagement,
Une lourde chaine,
Une rude peine.
Pour éviter ces embarras
Je ne me marirai pas.

S'il résista si longtemps aux instances des évêques d'Alais, qui l'appelaient au sacerdoce, il en faut chercher la cause dans cet amour de la liberté, et dans l'extrême délicatesse de conscience qui fut toujours, au plus haut degré, l'une des qualités maitresses de notre bon compatriote. J'en veux citer un trait qui servira d'exemple : Un jour il découvrit dans sa bibliothèque un livre qui lui avait été prêté par un jeune homme Breton, nommé Varin, et qu'il avait négligé de rendre à son propriétaire. Quarante ans s'étaient écoulés depuis le jour où Varin avait confié son livre à l'abbé; les scrupules de l'abbé n'en furent que plus violents, et ils l'engagèrent à faire des recherches pour découvrir le lieu de la résidence dudit Varin. Maintes lettres furent écrites, maints ports de lettres coûteux furent payés; enfin on apprit que le sieur Varin était devenu prêtre, et qu'il était curé de Tréguier. Le curé de Tréguier se vit obligé d'user de tous les moyens de persuasion pour tranquilliser la conscience de l'abbé de Sauvages, qui s'accusait avec componction d'avoir injustement retenu pendant quarante ans le bien d'autrui : « *Détruisez, lui écrivait-il, le scrupule qui vous gêne au sujet des livres que je vous avais donnés dans ma jeunesse ;*

Digitized by Google

je vous prie de n'avoir plus là-dessus la moindre inquiétude. Pourquoi vous tourmenter ainsi ? S'il est vrai, comme vous le pensez, que je ne fusses pas alors en droit de vous faire un pareil cadeau, loin de vouloir le révoquer, je le confirme assurément aujourd'hui de tout mon cœur. » .

La suite de ce travail, que j'offre à la Société scientifique et littéraire d'Alais, éclairera et accentuera les linéaments de cette esquisse rapide de la physionomie morale de l'abbé de Sauvages.

Le portrait matériel de l'abbé existe encore au château de Sauvages. L'abbé n'avait que quarante ans lorsqu'il posa devant le peintre. Il est représenté en soutane et en houppelande, sa tête est chenue, son regard, légèrement éteint, est pensif; sur ses lèvres erre un sourire contenu ; son front est sillonné de rides. Cette figure est d'une austère gravité, elle révèle une âme exercée à la pratique des plus sévères vertus, et qui, ayant souffert, et rencontré bien des mécomptes a su se résigner et pardonner sa mauvaise destinée. J'ai idée que notre compatriote était doué d'un tempérament sec et nerveux, et qu'il était de taille médiocre. Parlant des jarres en terres que l'on fabrique près d'Antibes, l'abbé dit : « *Les plus grandes, qui pèsent trois quintaux, me venaient aux tétons.* »

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE D'ALAIS DE 1730 A 1750

Je crois nécessaire de crayonner à grands traits le tableau de ce qu'était le milieu littéraire au sein duquel notre abbé de Sauvages naquit à la vie intellectuelle, dans la première moitié du XVIII[e] siècle.

L'on nous ferait beaucoup trop d'honneur de croire qu'à cette époque la ville d'Alais possédait comme aujourd'hui, une société scientifique et littéraire, des collèges, des laboratoires, des bibliothèques. Notre ville était alors bien moins lettrée qu'aujourd'hui; elle avait toutefois une aristocratie composée d'anciens officiers, d'anciens magistrats, de vieux abbés, de vieux chevaliers de Saint-Louis, et cette aristocratie n'était point dénuée de culture; elle formait divers cercles de ces sortes de gens que l'on appelait alors des *virtuoses*, qui se plaisaient aux occupations de l'esprit, qui savaient commenter avec agrément les gazettes du jour, alors fort courtes, qui s'intéressaient aux questions philosophiques, morales et littéraires, qui lisaient les livres anciens et recherchaient les ouvrages nouveaux, qui faisaient des mathématiques et cultivaient les sciences naturelles, et qui ajoutaient la plus grande importance à tout ce qui se rapporte à l'art de plaire,

Digitized by Google

et à celui de dire en prose et en vers des choses élégantes et aimables.

Dans un passage de ses lettres, l'Abbé, parlant de la vie intellectuelle de la ville d'Alais, disait: « Qu'on nous ferait bien d'honneur d'imaginer qu'il y a beaucoup de savants dans nos Cévennes, qu'il y a des livres, des manuscrits, des cabinets d'histoire naturelle. Le libraire de Nismes, le sieur Gaude, vient quelquefois à Alais, et vend des livres à la foire du 24 août. Ce n'est que depuis quelque temps que l'on s'est avisé à Alais d'avoir des livres, de se donner un semblant de bibliothèque, ainsi qu'un vernis de littérature. »

L'abbé, en écrivant celà à son ami Séguier (lettre du 29 avril 1763), se laissa peut-être inspirer par l'esprit quelque peu difficile et légèrement dédaigneux que l'on découvre souvent chez les hommes les plus doctes. La vie intellectuelle à cette époque existait, et son activité n'était guère moindre que ne l'est celle d'aujourd'hui, qui semble s'appliquer surtout aux connaissances professionnelles et pédagogiques. Il y avait alors à Alais de vrais savants, et dans ce petit foyer scientifique les deux Boissier de Sauvages reçurent leur première formation, et contribuèrent beaucoup à étendre et à développer le rayonnement de la science dans nos Cévennes. A côté des deux Boissier, qui se sont illustrés, il y avait leurs deux frères aînés qui n'étaient point des hommes sans valeur. Bernardin, ancien consul d'Alais, organisateur de l'hôpital d'Alais, était un mathématicien consommé, adonné aux *calculs infinitaires*, économiste par goût et par profession, ayant l'oreille au guet pour saisir et noter tous les procédés que les savants du dix-huitième siècle inventaient au profit de l'agriculture, des arts et de l'industrie. Il était métallurgiste, et avait su construire des fourneaux selon le système de M. de Réaumur, pour fondre le

Digitized by Google

cuivre, et pour convertir le fer en acier; il était ingénieur, et c'est lui qui est parvenu à construire la route, dite route d'Auvergne, malgré les entraves que les habitants du Vivarais et du Gévaudan mirent à son zèle; il était architecte, et il existe des plans de maisons dressés par lui; c'est lui qui avait donné les plans de l'hôtel habité par le président Tubeuf, rue des Petits-Champs à Paris. La sculpture n'avait point de difficultés pour lui; nous avons un échantillon de son talent, c'est un presse-papier en bois de buis sur lequel est représenté en relief le visage de sa femme Dauphine de Ribes. Il était dessinateur, nous avons tout un petit calepin rempli de dessins exécutés par lui. Ce calepin fournirait aux amateurs de sujets décoratifs à la mode du temps de Louis XV, des modèles d'une grâce charmante et d'une finesse exquise. Il y a là toute une collection variée d'enluminures, de ciselures, de grilles ouvragées, de chimères capricieuses, de panneaux, d'arabesques, de lacs et d'entrelacs, de pendentifs, etc., qui feraient, par leur originalité, la fortune d'un enlumineur, ou d'un décorateur de nos jours. Bernardin était un savant et un artiste, en même temps qu'un chrétien fervent, car il était prieur de la confrérie des Pénitents blancs, il faisait son heure d'adoration du Sacré-Cœur de N. S. Jésus-Christ, de 3 heures à 4 heures du soir, une fois par mois, et il avait sur sa table une tête de mort, sur laquelle étaient écrits ces mots : « *Promptitudo ad morem.* » Ce bon chrétien était aussi un homme de bonnes œuvres, qui oubliait tout, même les devoirs de société, lorsqu'il s'agissait de faire admettre un malade à l'hôpital, ou de faire recevoir aux enfants trouvés un pauvre orphelin.

Bernardin de Sauvages était comme ses frères très versé dans la science de la botanique. Son frère François lui écrivait en 1756. « La *Flora Lapponica*

Digitized by Google

ne se trouve point ici, l'on n'a que la *Flora Suœciœ* et la *Flora Zellanica*, qui sont simplement des catalogues de plantes, et on s'en peut passer quand on a le *Species plantarum* du même Linneus. Si vous souhaitez avoir la *Flora Lapponica* je vous la prêterai, de même que les *Classes plantarum*; mais ce dernier n'est pas fait pour être lu, ce sont des tables ou listes seulement. » Bernardin de Sauvages avait une petite manie fort suggestive; il n'écrivait que sur les enveloppes des lettres qu'il recevait en qualité de trésorier de l'hospice d'Alais, et de prieur de la royale compagnie des Pénitents.

Aux côtés de Bernardin, il y avait Henri Boissier de Sauvages, dit le cabiscol; il était en effet moine et économe de l'abbaye de Cendras, et même à cette époque, vers 1742, il boudait beaucoup sans doute Monseigneur d'Alais, qui était Monseigneur de Montclus, lequel avait obtenu une ordonnance royale, qui supprimait l'abbaye de Cendras, et unissait ses biens au collège d'Alais. Le cabiscol conserva son titre, une pension viagère, il se fit missionnaire; et, fut un des coopérateurs du père Brydaine, dans ses missions apostoliques; son nom figure dans le procès-verbal de la translation des reliques de Saint-Julien à Chusclan. (Voir pour la preuve Brydaine et les missions. Azaïs 1882, page 159). En 1764 nous voyons l'abbé de Sauvages s'employer à Rome pour obtenir, en faveur du cabiscol, et pour le père Brydaine, divers pouvoirs, pour indulgencier les chapelets et donner les bénédictions papales. C'est Henri Boissier de Sauvages qui donna la bénédiction nuptiale à son frère François; et à sa femme Jeanne-Yolande Foucard d'Olympie. Le discours qu'il prononça alors est entre nos mains, et dénote un homme d'expérience, plein de sens pratique. La fin de ce discours nous autorise à penser que le cabiscol, à partir de 1748, vécut davantage à Mont-

Digitized by Google

pellier qu'à Alais. « Il m'est doux de penser, mes chers enfants, qu'en vous retraçant vos devoirs, je peins les heureuses dispositions où vous êtes pour les bien remplir, ces dispositions font le sujet de ma joie, *puisque désormais mon bonheur doit se composer du vôtre.* » En effet, nous trouvons le cabiscol auprès du lit de mort de François, en 1767, et, dans plusieurs circonstances, il écrivit de Montpellier à ses frères, habitants d'Alais. En 1763 et en 1764 il administra les biens de son frère l'abbé, et toute sa vie il fut également à la disposition de ses frères. Il ne parlait de son frère aîné Bernardin, qu'en lui donnant le titre de mon *seigneur et maître.* « Je ferai selon ce qu'aura décidé mon seigneur et maître. »

La société littéraire des *virtuoses* d'Alais était donc composée, en 1735, d'abord des quatre frères de Sauvages, auxquels s'adjoignaient MM. de Leyris, Deleuze, le marquis de Boisrobert, M. de Lascours, le chevalier de la Fare, les sieurs Guiraudet de la Liquière, les trois frères Foucard d'Olympie, l'abbé de Vammales. Il convient d'ajouter à ces noms celui du père Brydaine, qui habitait à Alais, dans la maison même des Boissier de Sauvages, et dont l'ardeur oratoire et apostolique se changeait, lorsqu'il était au milieu de ses intimes, en une faconde plaisante et quelquefois burlesque. Autour des Boissier de Sauvages je trouve encore l'abbé Teissier, érudit chercheur des antiquités de la ville d'Alais, et grand liseur de vieilles chartes; les deux abbés Dupin, dont l'un fut aumônier de l'évêque de Mirepoix, puis curé de Saint-Quentin, et vicaire général honoraire de Mgr de Beauteville; l'abbé Treilis, l'un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie contre l'hérésie vraie ou prétendue de Mgr de Beauteville; l'abbé Treilis devint vicaire général de Mgr de Beausset, vers la fin de la période révolutionnaire, et il joua

Digitized by Google

à Alais un rôle diversement apprécié, lors du rétablissement du culte en France. Il était frère d'un autre Treilis, d'Alais, homme fort versé dans toute sorte de sciences.

L'abbé de Gallière fut un condisciple et un parent de l'abbé de Sauvages, ils travaillèrent ensemble, et vécurent ensemble à Paris, à l'hôtel d'Ecosse, rue des Noyers. L'abbé de Gallière devint chanoine, et curé de la cathédrale d'Alais après avoir été principal du collège.

Le sieur Deleuze, qui fut la tige des Deleuze de la Borie et de l'Ancisole, possédait à Alais, en 1740, un cabinet d'histoire naturelle et un commencement de bibliothèque; il fut un des élèves de l'abbé de Sauvages en botanique et en minéralogie.

M. Guiraudet de la Laliquière était assez bon astronome et assez bon mathématicien, pour pouvoir calculer la durée d'une éclipse; il possédait des livres d'astronomie, de physique et d'histoire naturelle, il avait des instruments d'astronomie. « *Trois lunettes en fer blanc, l'une de neuf pieds, et l'autre de 15 pieds; il avait aussi une presse à relier, un tour avec ses agrès, et un microscope dont on fait plus de cas qu'il mérite.* » *Lettre du 16 août 1756.*

Le marquis de Boisrobert était très lié avec la famille de Sauvages, il accompagna l'abbé de Sauvages dans ses voyages à Bordeaux et à Paris. *Il était époux de Madeleine de Rafelis de Broves et petit-neveu du fameux Boisrobert.*

Le chevalier de *La Fare* était un amateur de tableaux et de curiosités naturelles, il était en relations avec Séguier, de Nimes, et avec les deux Boissier de Sauvages ; il avait amassé une grande quantité de curiosités naturelles; petit-neveu de l'ami de Chaulieu, grand oncle de l'auteur des *Castagnados*, il fut poète lui-même. Lorsque Nicolas Foucard d'Olympie, ancien capitaine des dragons de Mgr le

Digitized by Google

Dauphin, ancien lieutenant du roi, en la ville de Montpellier, chevalier de Saint-Louis, se retira au château d'Olympie, après avoir quitté le service, le chevalier de La Fare lui lut un jour la pièce de vers que voici :

Des vices des humains, adversaire tranquille,
Foucard dont le repos se nourrit de penscrs,
Ton esprit pour s'instruire est une molle argile,
Mais ton cœur pour servir ne sait pas balancer.
Qu'au joug de la fortune, esclaves volontaires,
Les hommes aveuglés demeurent asservis,
La liberté te plait, sans peine tu préfères
A de frivoles biens, des solides amis,
Et la paix de ton âme à l'éclat des affaires.
Foucard, des passions les hommes sont victimes,
Tour à tour oppresseurs mais souvent opprimés,
Faibles par leur nature et puissants par leurs crimes,
Leur sort tient aux désirs dont ils sont animés.
Que d'écueils, que de maux nous retrace l'histoire!
Le sang a ruisselé de l'aurore au couchant :
Ici, des chefs conduits par l'amour de la gloire,
Là, des peuples guidés par un zèle violent,
Des montagnes du nord un torrent de barbares
Ravageant des pays où fleurissent les arts,
Des palais embrasés et les murs des Césars
Dépouillés par des mains que la faim rend avares,
Plus loin la tyrannie en élevant son front,
Présente à ses vaincus des fers et la bassesse,
Ici les lois portant à venger les affronts,
L'argent réparant tout, et la scélératesse
Trouvant un sûr abri sous le toit des donjons.

. . . . . .

Qu'une retraite est douce après quelques revers !
Que le tableau du monde intimide notre âme !
Pour un être pensant que la nature enflamme,
Un bois et deux amis composent l'univers.
Tous les jours sont sereins, éloignés de l'intrigue,
Aucun voile trompeur n'offusque plus les yeux,

Digitized by Google

Le bonheur n'y craint pas une puissante brigue,
Et l'homme qui s'y plait converse avec les dieux.

. . . . . .

Ainsi la solitude offre des jouissances
A tout âge, en tous lieux, quand on sait méditer,
Elle est pour le bonheur, comme pour les sciences,
Le seul bien permanent que l'on puisse goûter.

Le voyageur qui passe à côté du petit castel d'Olympie, demeure aujourd'hui déchue, ne se doute pas que cette charmante solitude fut autrefois l'asile des grâces spirituelles et décentes, lorsque les Foucard habitaient cette maison sise comme un nid de fauvettes au bord des eaux limpides du Galaison. Les quatre Boissier de Sauvages, l'abbé de Vammales, les Lascours, les La Fare et les Boisrobert étaient les hôtes préférés de ce petit château tout rempli de souvenirs. L'on y causait, voire même l'on y dînait sur l'herbe, le long du ruisseau, où l'on cherchait à saisir la fuyante proie. L'abbé de Sauvages fut évidemment un pêcheur à la ligne puisqu'il a consigné dans ses notes *les moyens de faire venir le poisson après la ligne avec du musc et du camphre.* Quelquefois l'on discutait les questions du jour; tout en suivant des yeux les hameçons entraînés par le fil de l'eau, l'on se laissait aller soi-même au fil de la conversation. Un jour, paraît-il, sur les bords du Galaison, l'on parla de casuistique, l'abbé de Vammales prit tout à coup la parole : « Je vais, dit-il, à mon tour vous présenter mon cas ». Sur ce mot singulier et plus impropre que malpropre, la compagnie éclata de rire, et l'abbé de Vammales se voyant hué de la sorte, voulut expliquer sa phrase et s'embrouilla davantage encore.

Digitized by Google

Cet abbé de Vammales fut un personnage, dont la biographie, s'il était possible de la faire, serait intéressante. Cévenol pur sang, il fut supérieur du collège d'Alais et devint plus tard vicaire général de de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne. Il subsiste quelques lettres et quelques vers écrits par l'abbé de Vammales, et il me paraît que cet abbé dut être le digne vicaire général du pontife que Voltaire appelait l'*archevêque raisonnable*. Je suis porté à assimiler l'abbé de Vammales, à ces abbés de cour spirituels mais sceptiques. « Ah ! disait l'abbé de Vammales, tout n'est que patelinage dans ce ridicule univers ». Les gens de cette sorte étaient trop indulgents à l'égard de l'épicurisme de leur temps, pour ne pas être suspects d'en avoir eux-mêmes été contaminés. Dans une pièce de vers adressée « au cher frère Foucard, ermite d'Olympie », il admire beaucoup trop et « *Cypris* » et « *Cythère* », et

Cet essaim brillant et volage,
Qui charme le cœur et les yeux.
Joli minois, gentil corsage,
Sourire fin et gratieux (*sic*),
Esprit vif et sans étalage,
Propos légers, ingénieux,
Sans fadeur et sans persiflage,
Danses rapides, chants joyeux,
Tout plaît dans ces jeunes mortelles.

Cet essaim brillant et volage se composait en réalité de dames fort honnêtes. l'on y voyait d'abord M^lle^ d'Olympie, Yolande Foucard d'Olympie, qui devait un jour devenir la femme de François Boissier de Sauvages, et toutes ses petites amies. L'on y voyait encore toute la jeunesse féminine de l'aristocratie d'Alais, et c'est avec raison que le

Digitized by Google

poète qui les chanta, après avoir assuré que *Cypris brillait en leurs personnes*, et qu'*en leurs yeux était sa volupté*, ajoutait fort justement ce correctif : « *mais leur cœur est à la sagesse* ».

Au reste, l'abbé de Vammales fut, avec l'abbé de Sauvages, avec Lascours et Boisrobert, l'un des fervents cénobites de l'ermitage d'Olympie :

Votre désert est enchanté
Ainsi que le palais d'Armide;
J'y vois les fleurs et les désirs,
Enfants de la simple nature,
Naître ensemble sous la verdure,
Sous les auspices des zéphirs,
Et le long du canal tranquille,
Qui borde cet heureux asile,
J'entends gazouiller les plaisirs.
Frère Foucard est aujourd'hui
Des bons reclus le vrai modèle,
Il ne désire qu'une belle,
Dix belles courent après lui !
O Révérend père Foucard,
Votre sort est digne d'envie,
Tout bon derviche papelard,
Tout papefiguier que je suis,
Votre conduite m'édifie,
Je me perds au sein des ennuis,
Et le plaisir vous sanctifie.

L'on ne saurait nier que ces vers exhalent à foison les odeurs troublantes du XVIII^e^ siècle et de la régence. Cependant, l'abbé de Vammales était un homme de grande valeur, tout jeune encore il fut à la tête du collège d'Alais. Le corps des professeurs du collège d'Alais, auquel l'abbé de Sauvages appartint pendant une quinzaine d'années, en qualité de professeur de philosophie, formait lui-même un foyer d'étude et de science, dont il communi-

Digitized by Google

quait les flammes aux autres cercles plus aristocratiques de la cité.

Tous ces divers personnages se visitaient, se consultaient, rivalisaient de zèle pour les découvertes minérales, botaniques, chimiques. Ils travaillaient ensemble sur des problèmes de hautes mathématiques. En 1736, les trois frères Boissier de Sauvages, secondés par M. de la Liquière et par M. de Gaujac, s'occupaient des « calculs infinitaires »; Isaac Newton, par la publication de sa « *Méthode des Fluxions* », avait mis à la mode ces sortes de calculs infinitésimaux, qui charment les mathématiciens, mais qui semblent si peu utiles. L'abbé de Sauvages lui-même, à cette époque, essaya de se lancer dans les hautes mathématiques et il crut, un moment, avoir découvert la *quadrature du cercle*. Mais la réduction du cercle en un carré qui lui soit parfaitement égal, est une opération impossible, à cause de l'imperfection des instruments et à cause de l'ignorance dans laquelle on se trouve sur le rapport exact du diamètre à la circonférence. Guiraudet de la Liquière, d'Alais, calcula avec exactitude la durée de l'éclipse du 15 août 1738. Le rapport qu'il fit à la Société royale de Montpellier là-dessus, existe encore, et nous en possédons le manuscrit.

La pénurie des livres sévissait alors chez les *intellectuels* d'Alais; les livres qu'ils se procuraient passaient de main en main, et l'on était criblé de brocards lorsqu'on mettait sa bibliothèque sous clef, c'est ce qui arriva dans ce temps là à Alais, au docteur Gibert, qui serrait ses livres et ne les prêtait à personne.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'ABBÉ DE SAUVAGES MINÉRALOGISTE.

L'abbé de Sauvages écrivait, le 2 mars 1756, à M. Séguier, conseiller au présidial de Nimes : « Je suis charmé que vous aimiez *la pierraille*, c'est me toucher par mon endroit sensible; je serai flatté d'avoir un compagnon comme vous, pour gravir les montagnes, et pour faire quelques parties de minéralogie; vous n'avez pas manqué, sans doute, d'éprouver comme moi le désagrément d'être seul à s'occuper de ces sortes de choses. Dès le commencement on ne comprenait pas comment un homme de bon sens pouvait s'amuser de ces *sottises*; j'étais un original, un hypocondriaque, ou tout au moins un homme particulier; j'eus enfin des adjoints, qui prirent goût, qui ramassèrent comme moi, et dont j'ai fait des amateurs. Je dissertai sur mes trouvailles et sur les observations dont elles me fournirent l'occasion; j'en ai rempli différents mémoires, qu'on jugea à propos d'insérer dans ceux de l'Académie des sciences de Paris, à la fin des volumes de 1743, 1745, 1746, 1747. »

M. l'abbé de Sauvages, comme on en peut juger par la citation précédente, s'initia par lui-même à la minéralogie. L'un des amis de son frère François,

Digitized by Google

le docteur Lefèvre, d'Uzès, lui avait seulement indiqué la route à suivre. Le docteur Lefèvre avait rêvé d'entreprendre *la description des minéraux ;* mais son grand âge et sa mauvaise santé ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein, qui fut plus tard réalisé par Buffon. Mais le bonhomme Lefèvre cherchait à inculquer aux jeunes messieurs de Sauvages le goût de la minéralogie : « A mon imitation je veux que vous vous trouviez de grands *minéralistes ;* vous n'avez pas de grandes dépenses à faire, ni à étudier aucun livre pour cela. Toutes les fois que vous irez à votre terre, il faut jeter les yeux sur les rochers, et examiner si vous ne voyez pas quelque chose de ce que je vous envoie. Si vous trouvez quelque fontaine, voyez si l'eau qui coule ne marque pas l'endroit d'un limon blanc, rouge, ou de quelqu'autre couleur; alors il faut goûter l'eau pour savoir si elle a quelque saveur particulière; c'est en allant à la chasse que vous pouvez faire ces recherches; je crois avoir lu quelque part que ce sont des chasseurs et des bergers qui ont découvert autrefois les riches minières. »

Le bon docteur envoya, en effet, d'Uzès à Alais, à l'adresse de MM. de Sauvages, une caisse contenant une prodigieuse quantité d'échantillons minéraux, portant chacun leur étiquette et leur dénomination. Dans la caisse destinée à François de Sauvages, le bon vieillard avait mis cet avis particulier : « Examinez mes petits paquets, mais ne les montrez pas à vos belles ; dites-leur que ces matières sont destinées à leur préparer des parfums et du fard, et, pour lors, elles vous accorderont, je m'assure, tout le loisir que vous demanderez et que vous aurez pour votre profit et non pas pour le leur. » (Lettre du 19 décembre 1729).

Les petits paquets du vieux bonhomme d'Uzès, négligés par le futur professeur de l'Université de

Digitized by Google

Montpellier, furent laissés à la disposition du jeune abbé de Sauvages, qui, se conformant aux instructions déjà données, devint bientôt, en effet, un grand minéraliste. Vigoureux Cévenol, il eut bientôt épuisé le nombre de toutes les investigations possibles sur les collines qui dominent la ville d'Alais; les pointes les plus élevées de nos montagnes, comme les gorges les plus ignorées et les plus solitaires de nos cantons connurent ses visites; bientôt il élargit le cercle de ses courses scientifiques : après avoir étudié les divers territoires de nos pays, il alla demander leurs secrets aux montagnes du Vigan, de la Lozère et du Vivarais, se proposant de faire pour le bassin des Cévennes, un ouvrage analogue à ceux que M. de Gensanne et M. l'abbé Soulavie composèrent quelques années plus tard (1).

L'abbé de Sauvages, intrépide touriste, voyageait à pied, la canne à la main. Ces sortes de tournées savantes et utiles étaient son occupation de prédilection ; il leur donnait le nom de *parties minéralogiques*; chemin faisant, il herborisait, il ramassait des insectes, il notait les inclinaisons géologiques des couches de terre et des bancs de rocher, il étudiait davantage et avec bien plus de goût, dans la nature que dans les livres. Il fut en cela d'autant plus digne de nos sympathies, que c'est chez nous qu'il a trouvé la nature, qu'il a tant contemplée et qui l'a passionné. Il était épris de notre pays, non pas seulement comme patriote, mais comme géologue, comme naturaliste. Le bâton vulgaire sur lequel l'abbé de Sauvages avait coutume de

---

(1) *Histoire naturelle du Languedoc*, par M. de Gensanne. *Description du Vivarais et du Languedoc*, par l'abbé Soulavie.

Digitized by Google

s'appuyer, dans ses voyages pédestres, a été conservé longtemps au château de Camont, où l'abbé avait coutume d'aller, chez sa nièce, Mme de Camont, passer de longues villégiatures, toutes consacrées à des promenades géologiques, à des herborisations, à des chasses aux insectes et aux coléoptères. Dans ma première jeunesse, j'ai vu au château de Camont, la canne de M. de Sauvages. C'était un bâton de poirier jaunâtre et fort noueux; la poignée en était sculptée et représentait une tête à longue perruque. Lorsque, dans nos jeux étourdis, il nous arrivait de toucher à ce bâton noueux, notre oncle accourait tout rouge, il nous enlevait la canne aussitôt, grommelant avec humeur ces mots : « Ces gamins là me briseront bien la canne de M. de Sauvages. » C'est dans les bosquets de Camont que l'abbé de Sauvages observa le genre de *scolopendres*, alias *mille pattes*, assez rares dans ces pays; le corps de ce reptile produit, au contact de certaines matières, des étincelles. Il signala ce phénomène à Linné, et celui-ci lui fit répondre que ce genre de scolopendre est fort commun en Suède, et, qu'aux Indes, il est si venimeux, que pour se préserver de ses morsures, pendant la nuit, les Indiens ont des feux allumés autour de leurs lits. (Lettre de Linnée, 13 mai 1754).

A l'époque où l'abbé de Sauvages commença à se livrer à sa passion pour la *pierraille*, c'est-à-dire entre 1735 et 1740, il fut seul, comme il le dit dans la lettre citée plus haut, à se livrer à ce genre d'étude, qui semble lui avoir attiré bien des critiques de la part de ses confrères, qui jugèrent, selon toute apparence, que ce genre d'étude n'était point assez ecclésiastique, comme si toutes les études honnêtes n'étaient point de plein droit ecclésiastiques ; le pain de l'âme aussi bien que le pain du corps est bon pour tout le monde. A ses détracteurs plus ou

Digitized by Google

moins malveillants, l'abbé répliquait avec raison : « Il vaudrait bien mieux que ceux qui sont dans l'état ecclésiastique, s'occupent de *pierrailles*, de papillons et de hannetons, que de consumer leur temps à jouer au trictrac, et à nourrir des chevaux. »

Plus on étudiera l'histoire des progrès de la science, plus l'on sera convaincu, si toutefois on veut être de bonne foi, que l'abbé de Sauvages fut le premier minéralogiste de la ville d'Alais et de la France méridionale; bien différent de Buffon, dont Voltaire disait « qu'il aurait beaucoup de mauvais copistes et pas un seul élève », l'abbé de Sauvages eut beaucoup de disciples en matière de minéralogie, et son premier disciple c'est Buffon lui-même.

L'abbé nous apprend qu'il avait eu des imitateurs et des disciples dans la ville d'Alais : M. Séguier, de Nimes, le chevalier de la Fare, M. Deleuze d'Alais, plus tard, MM de Gensanne, Prax et Soulavie, instruits par lui, marchèrent avec succès sur ses traces.

Buffon cite les travaux de M. l'abbé de Sauvages en plus de vingt endroits de son histoire des minéraux. Les *Observations lithologiques* de M. l'abbé de Sauvages faisaient autorité au jugement de l'auteur des *Epoques de la Nature*, qui en reproduit dans son livre de longs et intéressants passages. Buffon s'est plu à donner intégralement les descriptions *des rochers d'amenlas* faites par l'abbé de Sauvages; les *Amenlas (alias amelas)* sont des sortes de marbre du genre des brèches, formés de nombreux cailloux en forme d'amandes et de la grosseur d'un œuf de poule, joints et cimentés ensemble par de la terre durcie. M. de Sauvages avait constaté la présence de ces *amelas* dans la chaine de montagnes qui s'étend depuis Montmoirac jusqu'à Rousson (Gard). (V. Buffon. *Les minéraux*, art. *Pierre calcaire.*)

Digitized by Google

Buffon n'a cependant pas adopté les idées de l'abbé de Sauvages, relativement à la formation des *spaths calcaires*, par les sucs pierreux, auxquels notre compatriote attribuait, sans raison, les vertus des sucs salins. Les sucs pierreux, d'après Sauvages, communiquent de la solidité aux craies, aux terres, aux pierres; les sucs pierreux, d'après Buffon, forment une matière homogène et solide dans les pores de la terre et de la pierre. Sauvages explique la pétrification par une action des sels; Buffon l'attribue à une simple pénétration des molécules calcaires. Sauvages a fourni à Buffon des observations précieuses, au sujet de la formation des pétrifications calcaires, et de celle des stalactites et sur ce que Baglivi appelait la végétation des pierres, et, ces observations, il les avait faites dans sa jeunesse, vers 1740, en visitant les grottes de Miâlet, près d'Anduze (Gard).

L'abbé de Sauvages a signalé à l'Académie des sciences de Paris, l'existence des asphaltes de Servas, près d'Alais : « On voit, écrivait-il, régner auprès de Servas, sur une colline d'une grande étendue, un banc de rocher de marbre, qui pose sur la terre et qui en est recouvert : il est naturellement blanc, mais cette couleur est si fort altérée par l'asphalte qui le pénètre, qu'il est, vers sa surface supérieure, d'un brun clair, et ensuite très foncé à mesure que le bitume approche du bas du rocher; le terrain de dessous n'est pas pénétré de bitume à la réserve des endroits où la tranche du banc est exposée au soleil; il en découle, en été, du bitume, qui a la couleur et la consistance de la poix noire végétale; il en surnage sur une fontaine voisine, dont les eaux ont en conséquence un goût désagréable. Dans le fond de quelques ravines et au-dessous du rocher d'asphalte, je vis un terrain mêlé de lits de sables et de lits de charbon de

Digitized by Google

pierre. » Ces faits ont permis à Buffon de formuler cette vérité que l'asphalte se forme par une distillation *per ascensum*.

Dans la chaîne des collines d'Alais, dans le terroir de Saint-Jean-du-Pin et de Saint-Julien-de-Valgalgues, l'abbé de Sauvages avait observé une grande quantité de pyrites : « elles sont composées d'une matière inflammable, d'un acide vitriolique et d'une terre vitrifiable et métallique, qui leur donne une si grande dureté qu'on en tire des étincelles avec le fusil, lorsque la terre métallique est ferrugineuse. » Il ajoute cette remarque : « Lorsque le suc pyriteux a été plus abondant et qu'il a rencontré des cavités ou des fentes assez larges pour n'y être point gêné, il s'est répandu comme le suc pierreux, dans ces fentes et il s'y est cristallisé d'une façon régulière. » C'est justement ce que remarquèrent les ouvriers dans les anciennes mines de pyrite de Saint-Jean-du-Pin ; ils trouvaient la pyrite dans le sein de la terre, non sous forme de couche ou de filon, mais sous forme de boule ; lorsqu'ils avaient épuisé une boule, ils ne trouvaient plus de pyrites, jusqu'au moment où, par un heureux hasard, ils avaient rencontré une nouvelle boule de minerai. Le bruit que fit, dans son temps, le mémoire de l'abbé de Sauvages sur le *vitriol de Saint-Julien-de-Valgalgues* amena la création d'une petite usine sur le territoire de cette paroisse, et l'on commença dès lors à traiter les pyrites et le vitriol (1).

---

(1) On exploite le vitriol au lieu de Fonds, près de Saint-Julien-de-Valgalgues, dans le comté d'Alais. Le travail y est conduit avec la plus grande intelligence, le minerai y est riche et en grande abondance. (Gensane, *Histoire naturelle du Languedoc*, tom. 1, p. 176).

Digitized by Google

Ce fut là le commencement des usines de Salindres, lesquelles ont pris, de nos jours, une si grande importance.

C'est encore l'abbé de Sauvages qui a signalé les mines de fer situées dans le vallon de Trépelou, à l'opposite des houillères du Bois-Commun, et à côté de celles de Rochebelle; c'est aussi sur ses conseils et indications que M. Foucard d'Olympie, et le marquis de La Fare avaient entrepris l'exploitation de la montagne de *Bergueirolle*, sur la paroisse de Saint-Paul-La-Coste, au diocèse d'Alais : « Cette montagne, disait-il, est pénétrée de toutes parts par des grosses veines horizontales de mine de fer cristallisée; ces veines, qui sont les unes sur les autres, sont séparées par de fortes couches de pierre à chaux, en sorte que le minerai n'a pas la moindre communication avec les roches vitrifiables, et se trouve à plus de deux cent toises au-dessus de la base de la montagne qui porte sur un fond schisteux. » — (Observations lithologiques, 1740) (1).

L'abbé de Sauvages a fait aussi un mémoire sur les *Dendrites*. Les dendrites sont des agates ou telles autres espèces de cailloux, qui présentent au regard des dessins de tiges ou de ramifications d'arbrisseaux.

L'auteur de ce mémoire a donné une explication de ce phénomène, qui fut approuvée par l'Académie

---

(1) L'abbé de Sauvages a aussi fait connaitre l'excellente qualité de pierres de taille de Méjannes-les-Alais : « La pierre de taille de Méjanne, dit-il, est tendre, calcinable, d'un grain fin et d'un blanc terne; pour peu qu'on la frotte elle sent le bitume. » Cette odeur de bitume vient de ce que le *ciment de nature* qui unit les diverses parties de cette pierre et en augmente la densité, est du bitume, c'est du moins la doctrine de Buffon sur ce point d'histoire naturelle.

Digitized by Google

des sciences et adoptée par Buffon. Ces herborisations sont formées par les infiltrations de certaines matières métalliques ou terreuses à travers les délits ou les petites fentes de la pierre : « J'ai trouvé, dit-il (1), il y a quelques années, les pierres ou le rocher qui fait l'objet de mon mémoire sur les Dendrites (2), dans un vallon du voisinage, appelé *lou Vala dé Russâou*. J'ai fait des trouvailles du même genre dans d'autres endroits, que je vous indiquerai de vive voix.

Le mémoire de l'abbé de Sauvages, sur les Dendrites, fit grand bruit parmi les savants. Le comte de Tressan, dans un discours prononcé devant la société royale de Nancy, le 8 mai 1752, place le nom de l'abbé de Sauvages à côté des noms plus illustres des Jussieu, des Trembley, des Hoffmann, des Halles, des Duhamel, des Réaumur et des Buffon ; il dit : « *Nous admirions en silence ces cailloux d'Egypte et de Florence connus sous le nom de Dendrites, sur lesquels on aperçoit des dessins presque égaux à ceux qui seraient tracés par une main habile et légère. M. l'abbé de Sauvages vient d'enrichir nos mémoires d'une explication trop satisfaisante pour ne pas enlever les Dendrites à la classe des phénomènes, en les comprenant dans celles des pétrifications les mieux connues.* »

Notre compatriote avait encore découvert, dans les environs d'Alais, une sorte de spath calcaire appelé *cristal d'Irlande*, qui est aussi transparent que le cristal de roche quand il est suffisamment poli. Il l'a indiqué à l'Académie des sciences de

---

(1) Lettre du 2 mars 1756, adressée à M. Séguier, conseiller au présidial de Nimes.

(2) Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1745.

Digitized by Google

Paris, en 1746. « Il y a auprès de Mazac, dans la paroisse de Saint-Alban, une espèce de carrière de spath, appelé cristal d'Irlande. Ce sont plusieurs groupes de cristaux en aiguilles, dont la pointe inférieure se dirige vers une base commune qui est le rocher. Nos cristaux sont collés l'un contre l'autre et ils semblent partir de leur matrice, comme plusieurs rayons d'un centre commun; ceux qui sont exposés à l'air sont forts petits et ils ont perdu presque toute leur transparence par suite de l'évaporation de leur eau et du dessèchement que l'eau et le soleil y ont produit. Les plus transparents sont couverts de terre, ils ont un pied et demi de longueur et quatre ou cinq pousses d'épaisseur, ce qui, en fait de cristaux, est une taille gigantesque. »

Vraiment l'on peut dire que notre abbé fut supérieurement instruit sur tout ce qui concerne la *pierraille* de nos pays; il fut l'homme de son temps et de son pays, qui connut le mieux les ressources minérales et les richesses souterraines de nos régions, moins admirables peut-être que d'autres contrées sous le rapport de la fertilité du sol, mais plus favorisées par la Providence à d'autres égards, puisque leurs rivières charrient des paillettes d'or, et puisque leurs entrailles regorgent de fer et de houille. L'abbé de Sauvages a le premier connu et signalé nos richesses houillères. Dans le temps où il se livrait à ses études géologiques, le monde se préoccupait de la question des mines, on lisait avec la plus vive curiosité un livre qui avait paru sous ce titre bizarre : « *Le royaume de Pluton livré à son Eminence le cardinal Fleuri* ».

Les savants n'étaient point d'accord : Buffon était antiminier, Voltaire lui-même était l'un des antiminiers les plus convaincus : « Son incrédulité, disait l'abbé de Sauvages, n'admet aucun raisonnement; jusqu'à ce qu'il ait vu le Pérou transporté

Digitized by Google

dans l'Europe, il ne croira pas aux mines utiles. »

L'abbé de Sauvages combattit avec énergie contre les antiminiers; il fut le premier à proclamer la richesse houillère de notre pays, depuis Anduze jusqu'à Villefort. Les mémoires qu'il adressa à l'Académie des sciences de Paris, dans les années 1745, 1746, 1749, font foi de la vérité de notre assertion. Longtemps avant que M. de Gensanne ait écrit son *Histoire naturelle du Languedoc,* longtemps avant que l'abbé Soulavie ait publié *La description de nos contrées méridionales*, l'abbé de Sauvages était cité par M. de Buffon, comme étant l'inventeur du bassin houiller des Cévennes : « M. l'abbé de Sauvages, très bon observateur, assure qu'il existe beaucoup de charbon de terre dans la chaîne de collines qui s'étend depuis Anduze jusqu'à Villefort, sur une étendue de plus de dix lieues de longueur. »

Dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, en 1747, l'abbé de Sauvages a décrit les exploitations houillères qui existaient alors à l'état rudimentaire dans les environs d'Alais et sous le château de Portes. Ces mines, d'où l'on ne tirait, à cette époque, guère autre chose que le charbon de chaufournier, fournissaient presque toute la houille qui se brûlait en Languedoc dans ces temps-là. L'abbé de Sauvages et ses trois frères, auxquels s'adjoignirent MM. Foucard d'Olympie, Deleuze, Cabannes de Camont, essayèrent de fonder une exploitation des mines de charbon. Des traces de cette compagnie se retrouvent à la date du mois de juin 1750; dans des lettres de l'abbé d'Olympie, où il est question de cette affaire, à l'occasion de la succession de M. Foucard d'Olympie, son père, qui venait de mourir.

Le marquis de Luchet, qui fut plus tard maître de forges dans le duché de Nassau, et qui est cité dans

Digitized by Google

les ouvrages de Buffon comme un savant géologue, avait été intéressé dans cette entreprise, qui parait n'avoir pas eu plein succès, parce que ceux qui la dirigèrent voulurent embrasser trop de choses et exploiter en même temps la houille, le fer et le cuivre. Il existe, près du château de Sauvages, un four où l'on fondait le cuivre, et près du château d'Olympie, des fourneaux où l'on fondait le fer. En 1732; vingt ans auparavant, une société anglaise qui disait avoir « cent mille francs à dépenser dans les Cévennes », avait été sur le point d'entreprendre la recherche du charbon dans le diocèse d'Alais, mais elle n'avait pas donné suite à ce dessein et elle était allée exploiter des mines en Gascogne et en Provence, où elle avait occupé plus de mille ouvriers.

Les essais de MM. de Sauvages, Foucard et Cabanne de Camont furent repris en 1775, par les sieurs *Larivaux* et *La Jolle*. Plus tard M. de Gensanne poursuivit leur œuvre, qui avait été continuée à Alais par M. de Tubeuf, et, de ces travaux séculaires sont issues les colossales exploitations dont nous avons eu sous les yeux les développements successifs dans le bassin houiller du Gard.

L'abbé de Sauvages, on ne peut le nier, conservera l'honneur d'avoir été des premiers chercheurs des houilles du Gard. Il a eu connaissance de l'existence, dans nos Cévennes, « de ces trésors que la nature semble avoir accumulés d'avance pour les besoins à venir des grandes populations, et que les hommes n'épuiseront jamais. » Il a eu foi dans l'utilité de la houille, alors que les maîtres de la science n'y croyaient pas. Buffon, maître de forges, ne pensait pas qu'il fut possible de faire brûler le charbon de terre dans les fourneaux des forges. L'abbé de Sauvages n'était pas de cet avis; vers 1775, M. de la Houllère ayant le projet de créer

Digitized by Google

des forges à Alais, l'abbé de Sauvages lui écrivit : « L'intérêt que je prends à votre entreprise m'engage à vous conseiller de préférer les fourneaux de reverbère à tous les autres. Je persiste à croire que l'on fera du très bon fer avec du charbon de terre. M. de la Tour, ambassadeur auprès du roi d'Angleterre, a promis de me procurer la méthode des Anglais dans l'usage de la houille pour la fonte des minerais et la fabrication de l'acier d'après le procédé de M. de Réaumur. Lorsque je me mêlais de mines, j'aillais au-devant de tout ce qui me promettait quelque instruction. Je suis à présent comme les invalides qui gardent la place du dedans, tandis que les soldats vigoureux font la guerre au-dehors ».

L'abbé de Sauvages avait donc pressenti l'importance industrielle de nos Cévennes; il semblerait que du haut de sa montagne de Sauvages, il avait jeté au loin, sur les divers points de l'horizon déterminés par sa science, un regard prophétique. Eclairé par les vues de son esprit, inspiré par une sorte d'instinct ardent et enthousiaste, il lui arriva peut-être de désigner les lieux où le génie de l'industrie future devait quelque jour, dans un avenir relativement prochain, établir ses grandioses ateliers. L'on peut, sans invraisemblance, imaginer qu'il lui est arrivé quelquefois, debout devant les fenêtres de son manoir alpestre, et entouré d'amis, de tenir un langage à peu près semblable à celui-ci : « Mes amis, dans moins de cent ans, ici, au pied de ces montagnes, l'on entendra rouler les véhicules remplis de houille et de fer. Dans moins de cent ans, là-bas à notre gauche, non loin des côteaux de Saint-Alban, vers le lieu de Salindres, les fumées jaunâtres du souffre calciné dans les vastes usines répandront au loin leurs exhalaisons chimiques. Dans moins de cent ans, de vastes ateliers dresse-

Digitized by Google

ront leurs hautes cheminées dont les cimes dépasseront le faîte des collines de Camont et de Cendras. Dans moins de cent ans, au milieu de la grande combe qui se trouve entre Portes, Laval et Sainte-Cécile-d'Andorge, il y aura une ville, noire cité des mineurs de houille, populeuse, taupinière, galère hospitalière, géhenne d'où l'on extraira, de la noirceur même, pêle-mêle l'or, le vice et la vertu. Vous connaissez tous le sieur de Robiac, dont la misérable terre confine le Vivarais; Robiac, qui n'est aujourd'hui qu'un petit compagnon, sera, dans cent ans, l'un des rois de la terre, il amassera l'or à pleine pelle, il bâtira Bessèges. Mes amis, je vous le prédist, dans cent ans notre ville d'Alais sera célèbre dans toute la France, elle sera l'une de ses plus utiles cités ».

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Séjour a Paris, 1750-1751

Vers la fin de l'année 1749, l'abbé de Sauvages, effrayé par le fléau qui sévissait en Languedoc et en Provence et qui menaçait d'anéantir l'industrie séricicole, publia un court mémoire sur les vers à soie, mais ce premier travail, ainsi que celui que son frère François avait publié en 1742, sur le même sujet, n'était à ses yeux qu'une ébauche, et il avait conçu le projet de se livrer à des recherches plus longues et plus étendues, par conséquent aussi complètes que possible. Mais l'exécution de son plan nécessitait des dépenses, que, malgré son zèle pour le bien public, il ne pouvait point faire, à cause de la médiocrité de son patrimoine et de ses revenus. M. de Moncan, intendant du Languedoc, favorable aux projets de l'abbé, ne pouvant l'aider avec les ressources de la province, l'envoya à Paris avec des lettres de recommandation adressées à divers personnages de la cour, et destinées à obtenir du contrôleur général Trudaine et du chancelier Lamoignon, en faveur des projets de M. l'abbé de Sauvages, les secours pécuniaires dont il avait besoin pour faire ses expériences.

Le gouvernement de Louis XV, absorbé, sans

Digitized by Google

doute, par les soucis que lui procuraient le *Vingtième* et la *Déclaration*, mit fort longtemps à donner une décision sur les demandes de MM. de Moncan, de Thomon et de Sauvages.

Les années 1750 et 1751 s'écoulèrent, apportant toujours des espérances favorables aux demandes de l'abbé, mais n'amenant aucune solution définitive. Ce ne fut que vers la fin de 1751 que le chancelier de Lamoignon investit l'abbé de Sauvages d'une véritable mission : celle de chercher la meilleure méthode pour élever les vers à soie. M. Trudaine, contrôleur général, lui accorda, en même temps, une gratification annuelle de 600 livres; l'argent ayant à cette époque une valeur deux fois plus grande que celle qu'il a de nos jours, cette gratification de 600 livres équivalait à 1.200, voire même à 1.500 francs de notre monnaie.

Le métier de solliciteur n'absorba que la plus faible partie du temps que l'abbé passa à Paris; il profita de son séjour dans la capitale, pour s'instruire dans les écoles, dans les académies et dans le commerce des hommes célèbres, auxquels il eut l'heureuse fortune de plaire, et desquels il eut le mérite de se faire des amis : Buffon, Bernard de Jussieu, Réaumur, Dufay, Lavirotte. Ce dernier fut un grand ami de l'abbé de Sauvages et lui rendit, ainsi qu'à son frère de Montpellier, de nombreux services. Lavirotte était un jeune docteur de l'université de Montpellier, qui s'était fait agréger à l'Université de Paris, et qui, tout jeune encore, s'était distingué par sa science et son talent; il était rédacteur du *Journal des Savants* ; en cette qualité il eut bien des fois l'occasion de payer sa dette de reconnaissance et d'amitié à son ancien maître, l'auteur de *la Nosologie*, et de prouver à son frère l'abbé, toute l'amitié qu'il lui avait inspirée. Une lettre de Lavirotte nous dévoile de quelle

Digitized by Google

manière l'abbé de Sauvages employa les deux années qu'il passa à Paris : « Mes lettres deviennent moins intéressantes parce que je présumais que monsieur votre frère ne vous laissait rien ignorer de ce qui pouvait vous faire plaisir dans cette ville de Paris. J'ai parlé souvent de lui à M. de Buffon, qui en a conçu toute l'estime qu'il mérite; il m'a même dit, quelques jours avant son départ pour sa campagne, d'où il doit revenir bientôt, qu'il tâcherait de lui procurer une pension de cent pistoles, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. M. de Buffon a donné à monsieur votre frère la liberté de voir tant qu'il lui plaira le cabinet du roi; M. Daubenton lui en fournit les moyens.

« Monsieur votre frère a bientôt connu tous les académiciens, par le droit qu'il a d'assister à leurs assemblées. Il s'applique à perfectionner les grandes connaissances qu'il a déjà dans l'histoire naturelle, et particulièrement dans la botanique, dont il a suivi les cours avec une exactitude peu commune.

« Comme je travaille au *Journal des Savants* pendant la maladie de M. Bruhier, je vois M. le chancelier tous les quinze jours aux assemblées de ce journal, qui se tiennent dans son cabinet; j'ai eu occasion de parler de monsieur votre frère, de ses talents et de son zéle; j'ai lu à M. le chancelier, l'extrait que j'ai fait de l'assemblée de votre société royale où se trouve son mémoire sur les *Vers à soie.* Dès que M. le chancelier m'entendit lire votre nom. il me dit qu'il vous connaissait, que vous étiez un très habile homme; je lui répondis qu'il voulait parler sans doute de M. le professeur de Montpellier, mais qu'il s'agissait de M. l'abbé son frère, qui avait eu l'honneur de le voir peu de jours auparavant. M. de Mairan, qui était présent, confirma tout ce que je disais de lui. Je crois que cet extrait sera imprimé dans le *Journal des Savants* du mois d'août.

Digitized by Google

« J'ai beaucoup appuyé sur la nécessité de favoriser le projet de monsieur votre frère, pour l'utilité du royaume, et cela a paru faire quelque impression sur M. le chancelier, à qui j'en aurais encore parlé après la séance, s'il n'était sorti d'abord que j'eus fini de lire, *parce que ce jour-là il avait pris des eaux.* » (1).

Ainsi donc, en juillet 1750, M. le chancelier « *ayant pris des eaux* » ne comprit pas la nécessité de favoriser M. l'abbé de Sauvages pour l'utilité du royaume. En attendant, notre abbé Cevenol se rendait utile à Bernard de Jussieu, à Daubenton, à Thouin, dans l'arrangement des collections du cabinet du roi, et dans les soins du jardin du roy; c'est dans cette période, qu'étant assis un jour sous un tilleul du jardin de M. de Buffon, il remarqua un phénomène qui l'embarrassa beaucoup, mais dont il devait plus tard donner l'explication d'une manière fort utile et fort intéressante : il sentit tomber sur ses mains et sur sa figure de très menues gouttes qu'il prit d'abord pour de la bruine; il constata ce fait, que devant être à l'abri de la bruine sous l'arbre, il en était au contraire couvert, tandis qu'il n'était plus aucunement mouillé dès qu'il se plaçait au delà des branches. Le banc qui était sous l'arbre était tout luisant de cette liqueur inconnue, tandis qu'au-delà de l'arbre, le sol et les pierres en étaient préservés. Il comprit plus tard que cette liqueur luisante n'était point de la bruine mais de la *miellée.*

Pendant son séjour à Paris, l'abbé ne se livra point à la vie dissipée. Il n'avait aucun goût pour le théâtre, envahi déjà par les bouffons italiens, dont il n'approuvait point la musique, il disait volon-

(1) Lettre de Lavirotte à F. Sauvages. Juillet 1750.

Digitized by Google

tiers : « Hors de Lulli point de salut. » Il regrettait de voir que, pour amuser la cour et la ville, l'on était réduit à ne leur servir au théâtre que « des parodies, des riens, des danses périlleuses et des tours de force accrédités par le mauvais goût ». Il ne se souciait point de suivre ses amis dans les lieux de plaisir. Notre compatriote se plaisait à garder à Paris les habitudes sages et honnêtes de la province ; il se couchait de bonne heure « comme à Sauvages », il ne se commettait point dans la mauvaise compagnie, et se respectait « comme à Alais ». Il se rencontra quelques fois, chez un ami, le marquis de Croixmare, avec le baron d'Holback et « le prodigieux Diderot », mais il ne fit jamais partie de la société athée qui se réunissait chez le docteur; en 1750 et 1751 le baron d'Holback n'avait pas encore publié son *Système de la Nature*, il n'avait pas encore exercé sa funeste influence sur l'Encyclopédie, et il n'avait pas encore été qualifié par Voltaire et appelé par lui un *diable d'homme inspiré par Belzébuth.*

Le marquis d'Hérouville, l'abbé Dugua et quelques autres avaient, à cette époque, commencé à réaliser leur grand projet d'*Encyclopédie universelle.* L'abbé de Sauvages écrivit quelques articles pour l'Encyclopédie, mais il est certain qu'il ne fit jamais partie de la *coterie holbachique*; en Diderot, d'Holback et D'Alembert, il ne vit que de beaux esprits et de grands savants. Dans ses notes, l'abbé fait quelque part mention de ses relations avec le baron d'Holback, il dit : « Le hasard me fit faire connaissance du savant et honnête baron d'Holback, chez M. de Croixmare, la manière dont je fis connaissance avec cet estimable Allemand est une des circonstances de ma vie la plus agréable pour moi, la plus flatteuse pour lui ». L'on est étonné vraiment que l'abbé de Sauvages parle de la sorte

Digitized by Google

en 1787, alors qu'il était prêtre depuis quinze ans, alors qu'il était un homme de Dieu, rempli de piété, de foi et de charité. Il faut croire que dans l'optimisme de sa naïve bonhomie, l'abbé ne voulut jamais convenir que *ce diable d'homme* ne croyait point en Dieu et détestait les prêtres.

A Paris, en 1750, l'abbé fut un compagnon de Dufay, fils de l'ancien intendant du jardin du roi, Dufay, l'ami de l'abbé de Sauvages, faisait avec lui des observations sur la rosée, ils analysaient cette chose exquise qui tombe le matin sur les fleurs et qui s'écoule dans le cœur des roses. Mais Dufay changea de goût, et, par les ordres de Malesherbes, il alla « *en Cosaquie* », c'est-à-dire en Russie, où il trouva qu'il y « *faisait bien froid* ».

Parmi ceux qui mirent le plus à profit le séjour de l'abbé de Sauvages à Paris, il convient de distinguer le marquis de Croixmare et le « bonhomme » d'Argenville. Le marquis de Croixmare était un amateur opulent de tous les arts et de toutes les sciences, il faisait des largesses aux artistes afin de voir son nom au bas des plus belles estampes, avec cette inscription : « *Gravé aux dépens de M. de Croixmare* » ou bien « *Extrait du cabinet de M. le marquis de Croixmare* ». Le marquis avait aussi un cabinet d'histoire naturelle, de conchyologie et de minéralogie : « Cet aimable marquis, dit l'abbé de Sauvages, augmenta d'amitié pour moi pour le service que je lui rendis de lui faire étiqueter toutes les pièces de son cabinet et d'y joindre un catalogue raisonné, dont je dictais à mesure chaque article. J'en avais la mémoire fraîche par les notes que j'avais prises au cabinet du roi et dans tous les cabinets de Paris, entr'autres de Mme la Présidente d'Arconville, de M. de Boisjourdin et surtout de M. Geoffroy, le plus intéressant de tous, sans comparaison. Le marquis avait tous les talents, entre

Digitized by Google

autres celui de la peinture; faisant travailler chez lui un jeune peintre, il m'obligea à me laisser faire mon portrait. » Croixmare était écuyer cavalcadour à la cour de LouisXV; il assista comme spectateur aux exercices culinaires de ce monarque fantaisiste. Nous lisons dans les *Souvenirs d'un homme de cour* : « On sait que Louis XV s'amusait quelquefois à faire sa cuisine. Il partait de Versailles à midi précis pour se rendre à une de ses maisons de plaisance; là, se développait sa science dans l'art de la cuisine. J'en fus témoin une fois à Saint-Hubert; il y arriva accompagné des ducs de Gontaut, d'Agen, de Coigni, de la Vallière, de Fleuri, de Beaufremont et de Polignac. La scène eut lieu dans un salon. Le marquis de Croixmare, le chevalier de Brusse, écuyers cavalcadours y demeurèrent; personne autre n'y eut accès. Des valets de pied apportèrent seulement ce qu'il fallait pour entreprendre les apprêts du dîner, puis ils sortirent. Le roi se chargea d'accommoder des poulets au basilic, le duc d'Agen, de la coction des œufs, Gontaut, de plusieurs salades, Coigni, de veiller au rôti, Polignac, la Vallière, Beaufremont, s'employèrent non moins utilement. Quand tout fut prêt, chacun de ces huit personnages mit sur la table les plats de sa façon. Les officiers des gardes du corps, les écuyers cavalcadours et les pages assistèrent debout à ce dîner comme simples spectateurs » (1).

Etrange idée d'un roi très chrétien! Les césars romains se firent quelquefois histrions, nos monarques français se firent cuisiniers!

M. de Croixmare se prit de la plus ardente amitié pour M. l'abbé de Sauvages, il lui écrivait : « Mon cher maître, vos lettres me font autant de plaisir

(1) Souvenirs d'un homme de Cour, 1803, page 375, tome II.

Digitized by Google

qu'une lettre de change. Vous m'avez comblé de biens, vous avez acquis le droit de donner votre nom à mon cabinet, après y avoir répandu la lumière, vous y portez la fécondité. J'écris très rarement, mais, aujourd'hui que je m'entretiens avec ce que j'aime uniquement, avec ce que j'estime singulièrement, je ne puis me décider à quitter ma plume » (1).

Dans une autre lettre il lui disait encore : « Très cher et très illustre maître, je vous suis dévoué pour la vie; vous avez fixé mon estime, mon amitié et mon inconstance ; si vous m'écrivez, si vous ne m'écrivez plus, je vous aimerai : quand même vous retireriez tous les dons que vô (*sic*) m'avez faits, et l'ordre même que vous avez mis dans mes plaisirs; quand même vous verriez le *chevalier romain*, à l'exclusion de tout autre, j'enragerais en vous aimant toujours ; ainsi, tenez-vous-en à ce simple exposé de mon cœur, qui ignore l'art de tromper, mais non pas le don de sentir ». Le « chevalier romain » dont il est question dans l'extrait ci-dessus, était le chevalier d'Argenville, que Sauvages appelait « *le bonhomme d'Argenville* ». D'Argenville était un amateur de curiosités naturelles, il avait même écrit plusieurs ouvrages sur la *Lithologie* et sur la *Conchyologie* ; ses mémoires scientifiques avaient été applaudis par l'Académie de Montpellier, et fort mal accueillis par l'Académie des sciences de Paris; il se plaignait à tout venant de ce que les examinateurs parisiens n'avaient pas voulu rendre justice à ses ouvrages. Ces ouvrages avaient été dédiés à l'Académie de Montpellier, mais les messieurs de l'Académie de Paris déclarèrent ouvertement « qu'ils ne faisaient point hon-

(1) Lettre de janvier 1753.

Digitized by Google

neur à la compagnie à laquelle ils étaient dédiés ». Là-dessus, d'Argenville furieux, portait ses doléances à l'abbé de Sauvages et à son frere : « Concevez-vous, messieurs, que mes ouvrages qui ont obtenu les suffrages de M. de Maupertuis, de M. l'abbé Bignon, de M. Heucher, bibliothécaire du roy de Pologne, de Dom Calmet, de plusieurs savants de l'Europe, tels que Dom Mattéo de Naples, puissent faire tort à la réputation de notre Société de Montpellier ». L'abbé de Sauvages lui répondait, avec une ironie moqueuse : « *Vous avez, monsieur, bien mérité de notre compagnie, et votre ouvrage, loin de lui être deshonorable en conservera la gloire* ». La vérité est que l'abbé trouvait que la science du bonhomme d'Argenville était indigeste et incomplète, qu'il était bien téméraire en attaquant les méthodes de Linneus, qu'il était un peu charlatan, et surtout qu'il ne savait point profiter des observations et des critiques amicales, qu'il se croyait autorisé à lui adresser par amour pour la vérité et par zèle pour la science. Aussi répandait-il les témoignages de son amitié, de préférence sur M. de Croixmare.

Croixmare et d'Argenville se disputaient les faveurs de l'abbé de Sauvages et étaient jaloux l'un de l'autre. L'abbé avait pour le marquis des complaisances qu'il n'avait pas pour le bonhomme; il lui offrait les plus beaux échantillons de ses fossiles, de ses dendrites, de ses coquilles et de ses pétrifications; d'Argenville s'en apercevait et se livrait à des accès de désolation, qui faisaient les délices de notre savant cévenol; il se répandait en reproches et en gémissements : « Eh quoi, Monsieur l'abbé n'ai-je pas le droit d'estre fort ébahi de vos distractions à mon égard? peut-on compter sur l'amitié? l'ingratitude pourrait-elle aller plus loin? Quoi, M. l'abbé, vous, que j'ai reçu dans mon sanctuaire

Digitized by Google

lithologique, vous, dont j'ai dit du bien dans la préface de ma *Lithologie,* vous envoyez des pierres chez des *quidam*, qui sont à mon école, et lisent mes livres ; et vous n'en adressez aucune à moy, à moy qui vais être obligé d'écrire sur des pierres que je n'ai pas encore vues? en vérité, c'est trop d'indifférence pour les progrès de la science! » A ces reproches l'abbé très caustique de son naturel répondait avec un sang-froid admirable. « *Monsieur d'Argenville, vous n'avez nul besoin de mes pierrailles; vous êtes le père de l'histoire naturelle, et vous avez établi des contributions sur toutes les particules de l'Univers.* » Le dernier trait de cette réponse était d'autant plus finement spirituel que le *chevalier romain* était accusé d'avoir usurpé la double particule des noms dont il s'était affublé.

Comme le disait Lavirotte, dans la lettre citée plus haut, l'abbé de Sauvages était un des habitués de l'Académie des Sciences ; il y était admis au premier rang des pensionnaires ; il s'était acquis l'estime et l'amitié de nombreux membres de la plus docte compagnie du monde. Il fut en relations avec les académiciens cités plus haut, et, de plus, avec Fontenelle. Il écrivait, en effet, à son frère, le professeur de Montpellier :

« L'aimable Fontenelle existe, toujours le même ; et, depuis la mort de Mᵉ Daube, il est toujours hors de chez lui ; s'il avait l'oreille plus sensible, il fournirait davantage ; mais il surprend encore par l'exactitude de ses remarques, l'aménité de ses propos, et surtout, par cette gaîté décente que la jeunesse aimable imite imparfaitement (1) ».

L'abbé de Sauvages rencontra et connut chez M. de Malesherbes, l'abbé de Fleury, le prieur d'Argen-

(1) Lettre du 7 janvier 1751.

Digitized by Google

teuil, et l'abbé Turgot, avec lesquels il fut lié d'amitié. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* aimait l'abbé de Sauvages et recevait souvent ses visites dans son prieuré d'Argenteuil. Nous trouvons des traces de ces relations dans un passage des lettres écrites à cette époque par M. l'abbé de Sauvages; dans l'une d'elles on lit : « Ce jour d'aujourd'hui, je suis allé voir deux cabinets, où tout a été déplacé et approfondi; les propriétaires de ces cabinets font partie eux-mêmes des pétrifications, et forment une classe à part. Je vous proteste que je vais de ce pas porter tous mes ah! ah! ah! chez M. l'abbé de Fleury, que je vois volontiers, et qui n'humilie pas trop sous le poids de sa science immense, le petit naturaliste, votre serviteur (1) ».

Parlant de l'abbé Turgot, qui devait être plus tard, le grand Turgot, l'abbé le peint ainsi : « Un homme très jeune encore, de la physionomie la plus heureuse, dont l'esprit n'est pas moins agréable, et qui est d'ailleurs recommandé par un nom qui a tant de rapports au bien public (2) ».. L'abbé Turgot était, à cette époque, fort engoué de La Fontaine, et il professait à l'égard de ce grand homme une opinion qui n'est pas celle du public, en général, et avec laquelle on ne peut se familiariser qu'en lisant les fables avec attention et avec une nouvelle clef. Quelle était cette opinion? « Turgot prétendait que la naïveté n'est que la plus faible partie du mérite de La Fontaine, et qu'on oublie trop souvent en lui l'homme sublime, pour ne parler que du fabuliste plein de grâces; que la manière de cet homme unique est une des plus épiques que nous connaissions, sans en excepter M. de Voltaire ». C'est pos-

---

(1) Lettre sans date écrite vers 1751.

2) Notes de l'abbé.

Digitized by Google

sible. Quelle magnificence d'expression ne trouve-t-on pas, en effet, dans certains vers de La Fontaine :

Crois-tu qu'il ait gravé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps renferme sous ses voiles ?

Digitized by Google

CHAPITRE V

Diverses Commissions confiées a l'abbé de Sauvages

L'abbé rentra dans son pays vers la fin de l'année 1751, après avoir passé deux ans à Paris. « Je partis de Paris vers la fin de 1751, avec le docteur Guiraudet. (1) Nous nous embarquâmes sur la Seine, l'Yonne, le canal de Briare; nous passâmes devant Sens jusques à Auxerre, où il n'y avait d'autre voiture qu'une carriole pour nous porter à Châlons-sur-Saône, où nous devions nous embarquer sur la Saône; nous trouvâmes des amis sur le chemin, au-dessous d'Auxerre, qui voulaient m'engager à aller voir M. de Caylus. Je ne me rappelle pas combien de temps dura notre voyage de Paris à Alais. A Lyon, je vis M. Rast; et Mademoiselle Ribérol, parente de Déparcieux, m'avait donné une lettre pour me faire faire connaissance avec M. Pernetti, à Lyon ». (2)

Il est douteux que notre voyageur cévenol se soit

(1) Le docteur Guiraudet était un Alaisien ; il était fils de Guiraudet de Laliquière, dont nous avons déjà parlé, et qui calculait, avec les frères Boissier, les éclipses. Le docteur G. était élève du professeur de médecine, auquel il écrivait, vers cette même époque : « Je conserve le souvenir délicieux de vos belles leçons et je vous dois tout ce que je sais et tout ce que je suis ».

(2) Notes autobiographiques.

Digitized by Google

trouvé, à son retour de Paris, tout autre que ce qu'il était avant son départ; le séjour dans la capitale n'avait pas changé sensiblement son caractère, son langage, ses manières, sa tenue. Plusieurs de ses compatriotes purent s'étonner peut-être d'avoir à constater l'immuable persévérance de ses goûts simples et originaux. Peut-être pour leur répondre fabriqua-t-il alors un proverbe que nos mères et nos maîtres d'il y a quarante ans jetaient volontiers à la face de leurs jouvenceaux dévorés par le vif désir d'aller chercher la science dans la capitale : « *Quaou vaï à Paris carpo, n'en réven pas rouget* ». « *La carpe qui va à Paris y demeure carpe et n'en revient pas rouget* ».

Les provinciaux de ce temps-là étaient dans l'usage, lorsqu'ils avaient fait le voyage de Paris, de distribuer à leurs parents et amis des cadeaux, souvenirs de la capitale. Il est douteux que l'abbé ait rapporté de son voyage des objets de luxe et de fantaisie. Tous autres furent ses présents; aux ingénieurs il donna des détails précis sur l'art de changer le fer en acier, découvert par Réaumur ; aux architectes il offrit les plans des belles et commodes maisons qu'il avait remarquées à Paris ; aux vignerons il apprit à construire avec des éponges des *fontaines domestiques*, *alias* des filtres. « Les éponges fines, bien saines, appliquées dans des alvéoles de façon à ce qu'elles présentent sur le revers un bouton net et assez dur, forment d'excellentes fontaines domestiques ; on en vend à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, à Paris ». Aux ménagères il apporta des plans de « loges pour conserver une espèce de poules, sans qu'elles ayent de commerce avec celles d'une autre espèce ». Enfin, il fit le bonheur des enfants en leur montrant les merveilles obtenues à l'aide d'une lanterne magique, article de Paris.

Digitized by Google

Dès son arrivée à Alais il se mit en devoir de s'acquitter de certaines missions dont il avait été chargé.

« M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc, m'avait engagé par une lettre de me joindre à l'abbé *De Gua* dans ses recherches de l'or en paillole dans la rivière de Cèze. Ces recherches n'aboutirent qu'à faire jeter inutilement dix mille francs dans la rivière, où il faisait plonger Boyer. M. l'intendant me remercia par une lettre en 1752. » L'abbé *De Gua* ou *Du Gua* fut toute sa vie un aventurier à la poursuite de la fortune qu'il rencontra maintes fois, sans savoir la saisir; il préférait dans ses travaux tout ce qui s'éloignait des chemins battus; grand faiseur de projets, il avait conçu le premier l'idée et le plan de l'*Encyclopédie*; mais il en avait abandonné par inconstance le profit à ses collaborateurs; il était grand amateur de difficultés, et prenait ses récréations en faisant des anagrammes compliqués et de longues pièces de vers unisyllabiques. Ses idées extraordinaires, et ses raisonnements subtils ne durent guère plaire à l'esprit méthodique et au sens pratique de notre compatriote : ces deux hommes, de caractères si différents ne purent s'entendre, et l'abbé de Sauvages ne tarda pas longtemps à déclarer au chercheur de paillettes d'or, qu'il poursuivait une idée irréalisable. L'abbé *De Gua* avait pour but de perfectionner le travail par lequel on ramasse l'or mêlé au sable de plusieurs rivières du Languedoc et du pays de Foix, de chercher, soit dans leur lit, soit dans les campagnes voisines, les dépôts plus riches qu'elles peuvent avoir formés, ou la mine dont elles ont détaché l'or qu'elles entraînent depuis tant de siècles. Content de voir son projet adopté à moitié, oubliant qu'il ne devait cette demi-réussite ni à la conviction ni à l'amitié du Ministre, mais à la nécessité de paraître bien inten-

Digitized by Google

tionné pour lui, il s'était imprudemment chargé d'un premier essai. Cet essai fort dispendieux, puisqu'il coûta dix mille francs, n'eut aucun succès; l'abbé *De Gua* lui-même fit une chute de cheval, qui après l'avoir rendu impotent pendant plusieurs années, ne lui permit jamais de marcher qu'avec peine, et il n'obtint enfin que des reproches pour récompense de son zèle, et pour dédommagement de ses malheurs. Il est à remarquer que l'abbé *De Gua* qui ne réussit en rien, qui ne savait ni se soumettre, ni attendre, ni souffrir, ni paraître dupe, finit cependant par être de l'Académie des sciences, tandis que l'abbé de Sauvages, savant utile et solide, homme sage, patient et modeste, n'y parvint jamais! Déparcieux, notre compatriote, avait, comme Sauvages, jugé l'entreprise de l'abbé *De Gua*, et la considérait comme une folle chimère. L'industrie moderne mieux outillée a justifié et réalisé les idées de l'abbé *De Gua*.

Déparcieux avait chargé M. l'abbé de Sauvages de lui faire un mémoire sur la construction des moulins en Languedoc. Déparcieux avait projeté un travail pour installer des moulins sur la rivière d'Yvette, et de plus il travaillait à son article *des Moulins* destiné à l'*Encyclopédie*. L'abbé de Sauvages, en répondant à l'illustre savant, lui fit remarquer d'abord une faute de français qu'il avait par mégarde, sans doute, laissé tomber de sa plume. Comme, en discourant sur les moulins, M. Déparcieux avait particulièrement parlé des *moulins de farine*, l'abbé lui fit observer qu'il faut, pour être correct, dire *moulin à farine*, et non *moulin de farine;* il lui donna divers détails sur nos bluteaux, *mouli dé la farino;* sur nos pressoirs à huile, *mouli d'òli;* sur nos moulins à vents *mouli d'àouro;* sur nos scieries *mouli de la resso*.

Plusieurs des descriptions faites par l'abbé de

Digitized by Google

Sauvages ont été reproduites par Déparcieux, dans l'article qu'il a inséré dans l'*Encyclopédie*, sous le titre *Moulins*. Je ne sais si l'abbé de Sauvages, en décrivant les particularités des moulins de nos Cévennes, n'eut pas la plaisante idée de signaler celle du moulin de Rians, qui avait une belle et vaste écluse et point d'eau. *Lou mouli de Rians bélo toumbado è gòuto d'aïgo* (1).

L'abbé de Marcas, savant dont le nom n'est pas, que je sache, inscrit au livre d'or de la science, mais qui était l'un des collaborateurs secondaires de l'Encyclopédie, écrivait vers la fin de 1753, à l'abbé de Sauvages, au sujet d'un mémoire qu'il avait envoyé pour être inséré dans la collection encyclopédique. « Autre lettre que je reçus de l'abbé de Marcas sur les *Indiennes*, mémoire que j'avais donné à M. Diderot pour son *Encyclopédie*, dont M. d'Alembert me fit présent de la préface » (2).

Nous verrons l'abbé donner successivement à l'*Encyclopédie* les articles *Mûrier*, *Hôpital*, *Infirmier*, *Vers à soie*. Le projet de l'*Encyclopédie* fut l'œuvre d'un ecclésiastique, et, dans le début de cette vaste compilation, grand nombre d'écrivains ecclésiastiques s'empressèrent d'y collaborer ; la plupart d'entre eux se retirèrent dès qu'on s'aperçut que l'*Encyclopédie* était devenue « *un gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, toujours incohérentes et détestables* ». L'on a attribué ces paroles à M. l'abbé de Sauvages ; elles sont de l'abbé Barruel, mais notre compatriote se les était assimilées ; il n'eut pas de peine à se retirer de cette œuvre gigantesque, qui

(1) Proverbes. Lettre L.

(2) Notes auto-biographiques.

Digitized by Google

eût été l'œuvre la plus grandiose et la plus utile du dix-huitième siècle, si d'Holback, Diderot, d'Alembert ne l'avaient tournée, comme une énorme machine de guerre, contre la religion révélée.

L'article de l'abbé de Sauvages se trouve dans l'*Encyclopédie*, au mot *Toiles*, et dans ses papiers il existe écrit tout entier de sa main, sous le titre *Le Secret des Indiennes*. Cet article, qui remplit bien huit ou dix pages de l'*Encyclopédie*, commence en ces termes :

« Les indiennes, ou toiles peintes, sont des toiles de coton empreintes de diverses couleurs. Les plus belles indiennes viennent des Indes, ou de la Perse, on croit communément qu'on ne peut en faire en Europe de la beauté de celles des Indes, ni qui se lavent de la même manière, sans s'effacer, parce qu'on croit que dans l'Inde on y fait les teintures avec des plantes qui ne croissent pas dans ces pays-ci ; mais c'est une erreur qu'il est facile de détruire, en faisant voir que nous avons ici de quoi faire des toiles aussi variées, aussi belles et aussi ineffaçables qu'aux Indes et en Perse. Il est vrai que les toiles peintes en Hollande et ailleurs ne sont pas de la beauté de celles des Indes, mais voici quelle en est la raison : Le travail des ouvriers ne coûte presque rien en Perse et aux Indes ; aussi le temps qu'on met à ces sortes d'ouvrages n'est point un objet à considérer. Ici, au contraire, le temps est très précieux, l'ouvrier coûte cher, et c'est pourquoi, pour avoir quelques profits, nous sommes obligés d'épargner le temps et d'abréger le travail de l'ouvrier. L'ouvrier est plus cher que la matière, c'est pour cela que nos indiennes sont inférieures à celles des Indes ; elles ne leur cèderaient en rien, s'il était possible d'y consacrer tout le temps nécessaire ».

L'auteur décrit ensuite en détail toutes les opéra-

Digitized by Google

tions qu'il faut faire pour avoir des indiennes de diverses couleurs. Ces opérations sont presque aussi nombreuses que les couleurs que l'on veut appliquer sur la toile. *L'engallage*, le *calendrage*, *l'impression*, la manière d'employer les couleurs, la composition des mordants pour le noir, pour le rouge, pour le rose, pour l'écarlate, la composition du bleu, du vert, du jaune, du gris. L'*engrappage*, l'*herbage*, le *cirage* de la toile la peinture à la main des dessins délicats. L'auteur donne aussi avec précision des procédés techniques pour teindre les soies, pour teindre la laine et le drap en noir, en bleu foncé et en bleu de Saxe.

En un mot, l'abbé de Sauvages a prouvé dans ce travail sur les indiennes, qu'il était un observateur scrupuleux et parfaitement exact, et qu'il avait étudié avec soin, à Paris, à Lyon et à Nimes, l'art de la teinture. Il n'est pas douteux que les principes recueillis et formulés par M. l'abbé de Sauvages, n'aient été mis en pratique par les Oberkampff et par tant d'autres chefs d'ateliers, qui, sous le premier Empire, réussirent à produire des indiennes, des toiles peintes, et des papiers peints qui rivalisaient et souvent l'emportaient sur les produits de l'Inde, de la Perse et de la Hollande.

Au reste, l'abbé de Sauvages s'était appliqué à la recherche des diverses teintures que l'on peut obtenir par les produits chimiques et par les végétaux. Avec le docteur Venel, de Rennes, bon chimiste, « qui faisait le plus grand honneur à son maître, le célèbre Rouet », il travailla à perfectionner la composition du *bleu de Berlin* et du *vert de Saxe*, par l'emploi de l'alcali, du *salpêtre*, du *tartre*, de l'*acide vitriolique* et de la *cochenille*, dont le mélange donne un précipité bleu. Le vert de Saxe s'obtenait par l'huile de vitriol, l'indigo, la terre marita, l'alun de Rome et le cristal de tartre. Le

Digitized by Google

docteur Venel avait lié connaissance avec l'abbé de Sauvages à Paris, à l'Académie des sciences (1).

L'abbé de Sauvages demandait aussi à la botanique tout ce que cette science peut fournir de ressources à l'art de la teinture. Il a étudié les qualités colorantes des *graines d'Avignon*, alias des fruits *du Nerprun*, qui donnent une belle couleur jaune. Dans ses herborisations il examinait avec une attention spéciale les plantes dont les feuilles, les fleurs, les fruits ou les racines lui semblaient posséder des vertus colorantes. Il crut un jour avoir découvert au sommet de la montagne de Sauvages une mousse produisant une couleur écarlate, mais il reconnut bientôt qu'il s'était trompé: « Au haut de la montagne de Sauvages, j'ai vu de ce lichen farineux qui n'est pas la vraie *parelle d'Auvergne*; celle-ci teint la laine en rouge, sans autre préparation que de frotter en mettant un peu de salive; c'est ce que m'ont assuré des Auvergnats, qui ont travaillé pour moi, à qui cette expérience était familière. Je détacherai incessamment un morceau de notre lichen qui tiendra au rocher. » (2)

Vers 1753, le docteur Venel, dont nous avons parlé plus haut, reçut mission de se rendre en Cévennes, pour examiner et analyser les eaux minérales qui sont dans ces cantons. Il s'adjoignit M. l'abbé de Sauvages, qui le conduisit dans ses tournées scien-

---

(1) Lettre au prof. 4 octobre 1751. — M. le docteur Venel donna une analyse des eaux de Selter, à l'Académie de Paris, moi présent, qui fut fort goûtée.

(2) Lettre à Séguier, 11 novembre 1758.

Digitized by Google

tifiques, et lui montra toutes nos fontaines minérales. (1)

L'abbé, rendant compte à son frère le professeur, des résultats de ces observations, s'exprime en ces termes : « Voici tout ce que nos chimistes disent au sujet de nos fontaines. Je leur fis voir dans quelques endroits du ruisseau des efflorences d'un sel que je croyais vitriolique, et qu'ils disent être du sel de sedlitz, et la fontaine de Raynaud en contient beaucoup plus que celle de Daniel; celle-ci en revanche a plus de fer, d'où ces Messieurs conclurent que celle de Daniel devait être meilleure pour désobstruer, et l'autre pour purger. La fontaine de la Rogne est la seule qu'ils regardent comme ferrugineuse, c'est aussi la seule qui est aérée et spiritueuse; elle donne des bulles d'air en sortant; il s'en détache aussi, quand on la remue dans une bouteille. L'eau de M. de St-Hippolyte est plus chargée de bitume que les deux d'Iouset, et la stagnation ne les altère pas le moins du monde. Ces messieurs appellent ces fontaines bitumineuses, ils ne regardent comme véritablement *sulphureuse* que la *fon pudento*, qu'ils croient préférable pour la poitrine aux eaux d'Iouset, de Saint-Jean, ou de Saint-Hippolite. » (2)

Tout ce qui précède prouve bien que notre abbé, dont l'esprit était ouvert à toutes les sciences, ne négligea pas la chimie. Citons, pour finir ce chapitre, quelques lignes écrites de sa main qui nous confirment dans ce sentiment. « Voici, mon cher

---

(1) « Le docteur fut très étonné de la *fon pudento* d'Auzon, et nous allames ensemble à Iouset, où nous fûmes très bien accueillis par le respectable M. de Saint-Hippolite, père de Mesdames de Bierge et Azëma. » Note autobiographique, 1787.

(2) Lettre du 4 octobre 1755.

Digitized by Google

frère, un petit paquet de je ne sai (*sic*) quel sel, qui a une propriété singulière; prenez en un peu avec la pointe de votre couteau, et jetez-le dans un gobelet ou une soucoupe, où il y ait un travers de doigt d'eau fraiche; dans l'instant les petites mottes de sel, qui sont en poudre impalpable, se durciront comme de petits caillous. Si l'eau est chaude le sel se dissout. Le sel de tartre et le sel sélénitique ne sont pas, il est vrai, plus solubles à l'eau froide, mais je n'avais pas encore ouï dire qu'il y eut un sel qui se grumela subitement dans l'eau, en une masse dure. Faites l'expérience à l'Académie, et dites-moi ce qu'on en pense. Si l'Académie ne sait ce que c'est, envoyez le pâquet à M. Venel pour avoir son avis. »

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Le Philosophe du Mas de Sauvages

1752-1756

Ambitieux de montrer qu'il était à la hauteur de la mission que le chancelier de Lamoignon et le contrôleur général Trudaine lui avaient confiée, l'abbé de Sauvages, dès son retour à Alais, se mit en mesure de commencer des études et des expériences sur l'art d'élever les vers à soie. Il s'agissait cette fois de procurer au public des provinces séricicoles les meilleures méthodes pour chacune des nombreuses opérations qu'il faut faire afin d'obtenir de bonnes chambrées de cocons, et afin d'entretenir de belles cultures de mûriers; il s'agissait de former de bons ouvriers magnaniers; il s'agissait de donner les plans d'un atelier commode, salubre, et favorable à la santé des magnaux; il s'agissait en un mot de composer un traité didactique sur l'Art d'élever les vers à soie, meilleur que tous ceux dont on s'était servi jusqu'alors.

Pour exécuter son dessein, l'abbé prit le parti d'aller s'enfermer « à la campagne ». Cette campagne, appelée le Château ou le mas de Sauvages était en effet située dans un pays, où la principale cul-

Digitized by Google

ture est celle du mûrier. Le mas de Sauvages avait pris quelque tournure de résidence seigneuriale au XVI^me^ siècle, lorsque le sieur de Tussan avait cru prudent de transformer l'humble mas, en maison forte; la plus grande partie de l'édifice lourd et massif qu'il construisit subsiste encore, et étonne le regard des visiteurs. En présence de cette haute façade presque dépourvue d'ouvertures, et dont l'appareil de pierres noircies par les siècles, ressemble à celui des constructions romaines et des moustiers du temps de Charlemagne, l'on sent que cette vieille demeure est une relique du passé, et que, si elle a subi les inévitables outrages des ans, elle est restée indemne de tous les changements que le temps, par les mains des générations mobiles et si diverses de goûts et de mœurs, a coutume d'imposer aux habitations humaines. Cette antique maison possède pour ainsi dire une âme, qui vient au-devant de vous, dès que vous franchissez son seuil, et qui vous parle de ses vieux souvenirs, dont le moins effacé, est celui de *Moussu l'abat de Saouvàge*. Dans cette vaste salle aux petites fenêtres, meublée d'immenses sofas, de grands fauteuils Louis XIII, dont les étoffes vieillottes ne sauraient plaire qu'aux antiquaires et aux artistes, il a vécu, il a conversé, il a surtout pensé. Avec les yeux et l'imagination de mon cœur, je le voyais allant et venant les bras croisés, le front pensif, tandis que la nuit venait, que la pluie tombait au-dehors, et que le vent soulevait en épais tourbillon les feuilles mortes des châtaigniers. Ces portraits, qui sont encore suspendus aux murs de la salle, portraits d'aïeules, plus ou moins vêtues de brocarts, portraits d'aïeux, plus ou moins couverts de harnais militaires, portraits d'hommes plus ou moins rogues, et de dames plus ou moins appliquées à avoir grand air; tous ces

Digitized by Google

tableaux occupaient les mêmes places du temps de l'abbé, il a médité sous leurs yeux. Le petit cabinet dans lequel il serrait ses livres, ses instruments, ses papiers en une méchante bibliothèque grise, est là, à coté de la chambre, qui fut vraisemblablement sa chambre à coucher. Plus loin dans un étroit réduit, voici sa chapelle, avec un petit autel en bois, dont le rétable est garni de toiles peintes. Si l'on voulait bien chercher au fond des bahuts et des armoires, l'on retrouverait des livres qui portent les *ex-libris* de l'abbé. Ces *ex-libris* représentent un cartouche de style Louis XV, sur lequel sont gravés les initiales des mots Vers à Soie; à côté du cartouche sont des caciques coiffés et vêtus de plumes; le tout est surmonté d'un chapeau à deux glands, soulevés par le vent.

Le mas, ou château de Sauvages, est situé à micôte sur l'une des montagnes qui courent à l'ouest de la ville d'Alais; il est entouré de toute part de gros marronniers, dont les fruits étaient bien connus autrefois sous le nom de marrons de Sauvages. Au-dessous du manoir, se dressent, sombres et fantastiques, plusieurs cyprès séculaires, que l'on dit avoir été plantés par la main pieuse de l'abbé de Sauvages, en souvenir de ses frères et sœurs décédés avant lui : chaque fois qu'il eut la douleur de fermer les yeux à l'un de ses proches, il planta, près de son jardin un cyprès; quoique fortement délabrés par les orages d'antan, ces quelques cyprès, souvenirs de la mort d'Alexis de Sauvages, en 1752, de celle de François de Sauvages, en 1767, de celle de Henri de Sauvages, en 1769, de celle de Bernardin de Sauvages, vers 1771, etc., etc., sont encore debout et contribuent aussi à jeter une teinte de mélancolie sur tout ce paysage déjà bien austère par lui-même. Les bois de chênes-verts et d'yeuses, les allées de tilleuls, les

Digitized by Google

fraîches fontaines coulant sous des voûtes moussues, les prairies aux hautes herbes ne manquent pas dans cette alpestre montagne, où jadis il y avait d'élégants bosquets et des jardins charmants. Au milieu des taillis surgissent, ça et là, de gros cerisiers dont les branches, chargées de fruits rouges, pendent, en leur saison, comme celles des saules pleureurs. Non loin des grands cyprès sont des rosiers géants, sur lesquels fleurissent encore les belles roses pâles de la Malmaison. La main du jardinier a dû replanter plusieurs fois ces rosiers depuis cent ans; voilà qui justifie admirablement la pensée exprimée par je ne sais quel poète chagrin : « *La rose vit un jour, et le cyprès cent ans !* »

J'ai erré dans les sinueuses et étroites allées, je me suis assis sur le banc de pierre, envahi par les lichens rougeâtres, et placé sous les marronniers, contemporains de M. l'abbé de Sauvages ; je suis descendu à travers les prairies fanées, jusque dans les ravins où végètent encore des fougères étrangères au pays, et dont le savant avait importé les racines ; j'ai gravi la montagne, couverte de bruyères fleuries, située en face du château, il m'a partout semblé que j'allais voir apparaître la silhouette grave et douce de *moussu dé Saouvagé*. Je me suis rendu, tout près de là, à Valmalette : c'est une grange plutôt qu'une ferme, c'est une masure plutôt qu'une grange ; là encore j'ai rencontré l'ombre de l'abbé de Sauvages ; il est venu là souvent, c'était sa maison patrimoniale, il avait là son atelier, il y logeait son métayer, il avait à Valmalette « cent quintaux de feuille de mûrier ! ». Il n'est pas douteux que le savant et pieux abbé se soit assis maintes et maintes fois devant l'âtre de cette fruste et grossière cheminée. L'on dit même qu'aux plus mauvais jours de la Révolution Française, il crut

Digitized by Google

devoir plusieurs fois venir s'y cacher ; mais le fait ne paraît pas certain.

Telle est, en quelques lignes, la peinture de la campagne dans laquelle se retira, pendant cinq années consécutives, le futur auteur de *l'Art d'élever les vers à soie* et du *Dictionnaire Languedocien*. Pendant cette période, de 1752 à 1756, l'abbé a habité à Sauvages presque continuellement. Il y passait la semaine ; il se rendait à Alais le samedi soir et retournait à la campagne le lundi. Lui-même a pris soin de nous informer de son genre de vie : « Je suis à notre campagne ; je pars le lundi. j'arrive le samedi, et ce train durera jusqu'à ce que j'ai fini mes recherches ». (1).

Il vécut là avec ses ouvriers, avec ses livres, avec lui-même, et avec Dieu. Se lever de bonne heure et se coucher de bonne heure aussi ; visiter ses champs et faire donner à ses arbres les soins qu'ils réclamaient ; présider à la prière du soir, dans la grande salle du mas ; faire des excursions minéralogiques, ou des herborisations au profit de ses amis de Paris, de Nimes, de Montpellier, de Suède et d'Italie ; lire, méditer, écrire, telles furent alors les occupations auxquelles il vaquait.

Quelquefois l'étoile de gaieté se levait sur ce désert ; c'était quand un membre de la famille arrivait, ou quand on recevait la visite d'un ami. Alors « *Boissière* », c'est-à-dire celle des nièces de l'abbé qui se dévouait à vivre avec lui, dans la solitude, pour lui tenir compagnie et lui procurer ses soins, *Boissière* était toute joyeuse, elle trottait partout, à la ferme, au jardin, à la cave et au grenier, à la recherche du cher oncle. Un jour les Foucard d'Olympie vinrent surprendre l'abbé de Sauvages ; « tous les Foucard

(1) Lettre à Séguier, 8 octobre 1751.

Digitized by Google

y étaient, le père, le dragon et l'abbé »; on était dans l'usage de leur donner à tous le nom de *cougnats*. Aussitôt voilà *Boissière* qui embouche le porte-voix de l'oncle, car il fallait crier fort, vu que l'oncle se trouvait pour lors sur la montagne, en face du château : « Ohé ! ohé ! l'oncle, les *cougnats* sont ici ! » Le tableau de cette scène de famille se forme tout seul dans mon esprit.

Les professeurs du collège d'Alais rendaient volon tiers visite au philosophe solitaire de Sauvages; dans ce temps là le titre de philosophe se décernait couramment à quiconque aimait la science et menait une vie d'étude. Parmi ces professeurs il y en avait un, qui s'était particulièrement senti subjugué par le caractère et par les diverses connaissances de son ancien collègue au collège d'Alais. Il faut croire qu'il était bien sincère dans son affection, puisqu'il prit la peine de l'exprimer en rimes. Ce professeur se nommait *Gibelain;* Un jour *Gibelain*, ayant été invité par l'abbé à aller passer son jeudi à la « campagne », fut retenu par une indisposition, et ne put se rendre à l'invitation obligeante de son illustre ami. Pour s'excuser, il lui adressa le lendemain l'épître suivante :

« Monsieur et cher Maître,

« Depuis le jour où j'eus l'honneur de vous connaître, je renfermai en moi-même l'hommage que je rendais à votre philosophie ; je vous enviais le bonheur dont vous jouissez dans votre délicieux empire. Aujourd'hui il faut que cet hommage éclate, et je suis persuadé que vous le recevrez avec bonté, surtout si vous considérez que c'est l'expression sincère des sentiments d'estime et d'admiration que l'on ne peut vous refuser. Que ne pourrai-je pas dire ici? Que de belles choses je pourrais dire à votre louange! Mais je reconnais qu'il ne m'appar-

Digitized by Google

tient pas de faire votre panégyrique; il serait faible dans ma bouche. Aussi, si je prends la liberté de vous tracer ces sentiments dans quelques misérables rimes, ce n'est que pour vous témoigner la vénération profonde et l'affection respectueuse qu'à conçu pour le plus aimable des philosophes, et le plus humain de tous les sages,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« GIBELAIN. »

ODE AU VRAI PHILOSOPHE

Est-ce une illusion ? Est-ce une erreur flatteuse ?
Le Ciel m'offrirait-il une image trompeuse ?
Quel est en ce désert ce séjour enchanté,
Où l'honnête homme et la nature
Ne veulent avoir pour parure
Que la douce simplicité.

Qu'on ne me parle plus des monts de Thessalie,
Ni des vertes forêts de l'antique Helvétie.
L'Helvétie est chez toi, docte Maitre, et mes pas
Vont d'eux-mêmes vers tes montagnes agréables,
Vers tes halliers impénétrables,
Vers ton jardin plein de lilas.

O castel ombragé, ô jardin solitaire,
Où l'on vient cultiver la science et la terre ;
Où, sans ambition, loin des conflits humains,
L'on cherche le bonheur dans la philosophie,
Où l'on règle sa douce vie,
Sans songer aux mauvais desseins.

Digitized by Google

Je viens vous saluer, ô maître respectable,
Sage laborieux, dont la présence aimable
Embellit ce séjour avec un art charmant ;
Vous êtes de ces lieux le seigneur tutélaire,
Habitant votre terre,
Aimé du paysan.

De votre jugement la douceur est extrême,
Votre parole est d'or, et la sagesse même
Parle par votre bouche et nous dicte des lois.
J'aime votre vertu, j'aime votre science ;
Plus je vous vois et plus je pense
Vous voir pour la première fois..

Vous ne m'étonnez plus, ô sages de la Grèce,
Qui fuyez les mortels, pour chercher la sagesse
En des lieux ignorés, au fond des grands déserts ;
Du siècle corrupteur vous dédaigniez les fêtes ;
Mais jusqu'en vos retraites
L'orgueil vous mettait dans les fers.

Aussi ce n'est point vous que mon esprit admire ;
Après un idéal meilleur mon cœur aspire.
Je connais un vrai sage, auquel ce nom est dû,
Qui dans l'obscurité trouve un renom sublime,
La félicité légitime
La gloire ensemble, et la vertu.

Sortez de vos tombeaux, de vos sombres ténèbres,
Venez le contempler, philosophes célèbres,
Et vous verrez jaillir du milieu de son cœur,
Sourd à l'ambition, épris de la nature,
La fontaine abondante et pure
D'un solide et pieux bonheur.

Digitized by Google

Il ne va pas des cieux mesurer les abîmes,
Du monde il ne va pas invectiver les crimes:
Il contemple les mœurs des humbles vermisseaux,
Du brillant vers à soie il décrit les merveilles,
Et dans ses opiniâtres veilles
Il en explique les travaux.

La terre sous sa main, à ses désirs dociles,
De son obscur tréfond voit sortir les fossiles.
La nature à ses yeux dévoile ses secrets;
Le Languedoc heureux parle par son organe,
La charmante langue romane
En termes exquis et parfaits.

O vertueux Abbé, cher Boissier de Sauvages,
Combien de malheureux te doivent leurs hommages!
Car devant ta bonté les hommes sont égaux;
Ton cœur compâtissant, tes dons et tes largesses
Epuisent tes richesses,
Et guérissent nos maux.

Souffre donc qu'aujourd'hui je rende un juste hommage,
Au mérite au talent, aux vertus d'un vrai sage,
Qui des hommes qu'il fuit sait se faire admirer.
Ah! s'il ne m'est permis encor dans ma jeunesse,
D'imiter ta docte sagesse
Je sais du moins la désirer.

La poésie du sieur Gibelin est un document dans lequel on peut voir exprimés les sentiments que l'élite des Alaisiens de cette époque éprouvaient à l'égard de M. l'abbé de Sauvages. Cette pièce montre qu'il était considéré comme un philosophe, comme un observateur de la nature, comme un sage ami de la retraite et de la vie des champs.

Digitized by Google

L'abbé fut-il en réalité du nombre de ces philosophes qui préférèrent les beautés rustiques de la nature aux grâces étudiées de nos terrasses, de nos plate-bandes et de nos corbeilles de fleurs? Fut-il de force à se plaire sur un pittoresque rocher plus que dans un jardin somptueux? S'asseyait il sur l'herbe des prairies, au bord des clairs ruisseaux, plus volontiers que sur les fauteuils soyeux auprès des belles dames enrubannées? Ce sont là des questions auxquelles je ne saurais répondre. Le sage, assurément, trouve à la campagne la solitude, le silence, le loisir et même l'innocence, si nécessaires pour entendre les voix de la conscience et de la raison. La campagne appelle les idées sérieuses; elle supprime pour l'homme une partie des occasions de mal faire, elle lui procure, sinon la réalité du moins l'illusion de la vertu, en lui persuadant qu'il est capable de pratiquer la vertu parce qu'il se sent incliné à l'aimer. A la campagne l'on est plus loin des hommes, et plus facilement convaincu du néant de leurs passions et de la vanité de leurs occupations. L'homme des champs se croit volontiers fort éloigné des faussetés de la vie mondaine, où la morale est au dehors et le libertinage au dedans. L'homme des champs se croit aussi très exempt de cette puérilité, opprobre de la classe riche, qui consiste à mêler ensemble les choses futiles et les choses graves, et à n'ajouter pas plus d'importance aux unes qu'aux autres. Il est des gens que les événements ont obligés à passer la majeure partie de leur vie à la ville, et qui cependant sont, malgré tout, demeurés hommes des champs, tandis qu'au contraire telle personne que sa destinée a enchaînée à la vie rurale est, malgré tout, demeurée citadine, voire même parisienne. Je ne crois pas que l'abbé de Sauvages ait jamais raisonné à l'égard de la vie des champs, à

Digitized by Google

la façon du cardinal de Bernis, qui disait : « J'estime que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture. » Je pense que notre compatriote aima sincèrement cette vie des champs que Bernis n'aimait *qu'en peinture.*

Digitized by Google

CHAPITRE VII

L'ESPRIT DE FAMILLE CHEZ L'ABBÉ DE SAUVAGES

La famille des Boissier offrait, au XVIII[e] siècle, l'image de la plus parfaite et de la plus admirable harmonie. Les cinq frères, Bernardin, Henri, François, Alexis et Pierre-Augustin, furent unis par la plus exemplaire et, en même temps, la plus respectueuse affection. Je n'ai jamais rencontré la moindre trace qui permette de supposer que la mésintelligence a pu régner un seul jour parmi eux. Je crois que le lien de cette union fraternelle fut surtout l'estime et le respect : ils s'estimaient mutuellement parce que chacun d'eux avait une valeur personnelle éclatante; ils se respectaient entr'eux; ils ne se tutoyaient point, mais ils se disaient *vous*, et cette habitude, fruit de l'éducation maternelle, reflet des mœurs familiales de la fin du règne solennel de Louis XIV, ils les conservèrent jusqu'à la fin de leur carrière, sans s'en départir jamais. Mais la Providence voulut que l'abbé Moncan ait la douleur de survivre à tous ses frères : Alexis mourut, sans héritier, en 1754; François décéda en 1767, le 21 février; Henri, le cabiscol, succomba en 1769; Bernardin disparut vers 1774;

Digitized by Google

Pierre-Augustin Moncan de Sauvages demeura, par suite de tous ces malheurs, le chef vénérable d'une nombreuse famille de jeunes neveux, qui tous le vénéraient. Bernardin lui avait confié son fils Pierre-Eugène, qui épousa une demoiselle Maliges, d'Alais, et qui mourut en 1797. Des trois filles de Bernardin il ne restait plus que Marie-Augustine, qui épousa Jacques-Louis d'Hombres, vers 1773. La seconde des filles de Bernardin, Juliette Boissier de Sauvages, épouse d'Antoine Cabannes de Camont, était morte en 1764, après une longue maladie, pendant laquelle elle causa bien des alertes à sa famille. La science du professeur de Sauvages ne put l'arracher à la mort; ce douloureux évènement eut lieu pendant que l'abbé Moncan était à Florence, et ce qu'il écrivit, à propos de cette mort, est empreint de la plus vraie tristesse, et est la preuve de l'affection tendre et sincère qu'il portait à tous les siens :

« Le plaisir que j'eus, ces jours passés, en recevant la lettre de M. le Cabiscol, fut mêlé de beaucoup de larmes amères, par la perte que je vis que nous avions faite de la chère Camonne, que je regrettais dès avant mon départ. M. le Cabiscol ne m'en parle qu'indirectement, comme d'une chose que je savais sans doute, le professeur m'en parlait de même dans sa lettre que j'avais reçue quelques jours auparavant. C'est un ménagement dont je leur sais bon gré; ils ont évité d'insister sur les détails de ce douloureux dénouement, qui ne pouvait que renouveler leur affliction et augmenter la la mienne. C'est pour cette raison que je me garde bien d'écrire à Camont, que j'embrasse bien tendrement, et avec qui j'avais partagé les sentiments d'amitié que je professais pour la chère et regrettée défunte. Je serai fidèle à ces sentiments. »

La troisième fille de Bernardin, Félicité de Sauvages, que l'on appelait familièrement *Boissière*, et qui doit être décédée avant 1789, fut, tant qu'elle vécut, la nièce préférée de l'abbé; elle paraît avoir

Digitized by Google

eu pour son oncle l'abbé une tendresse toute particulière; elle devenait triste et maussade lorsque le bon oncle demeurait trop longuement en voyage; elle avait été investie de sa confiance, elle le suivait à Sauvages et vivait avec lui, pour lui tenir compagnie; il l'avait initiée à l'art d'élever les vers à soie, et il l'avait mise au courant de la direction de son petit domaine de Vammalette, et c'est elle qui faisait les courses, qui allait surprendre les ouvriers pour se rendre compte de la façon dont ils s'acquittaient de leur besogne. Félicité avait le tempérament cévenol, elle était vive, robuste et active ; elle s'accommodait peu de l'humeur et des façons des personnes mélancoliques et sentimentales, et c'est pour cela qu'elle avait de la peine à se mettre en bonne harmonie avec sa cousine Victoire, fille ainée de son oncle le professeur. Victoire faisait de longs séjours à Alais, chez ses oncles. Mais les deux cousines ne sympathisaient pas; des nuages de bouderies traversaient trop souvent le ciel bleu de ces âmes expansives; des querelles s'allumaient, et lorsque elles se prolongeaient plus que de raison, ou qu'elles devenaient trop visibles, le bon oncle intervenait, et prenait généralement le parti de Victoire contre la trop pétulante *Boissierrette*. Il lui faisait longuement la leçon, et s'appliquait à lui faire sentir combien il est nécessaire d'apporter son écot de bienveillance dans la vie sociale, et combien il est avantageux de savoir surmonter ses répugnances et écouter la voix de la charité plutôt que celle de l'impatience. Félicité faisait des efforts pour mettre à profit les leçons de son oncle, puisque dans l'une de ses lettres elle lui écrivait :

« Cher oncle, je vais vous dire une nouvelle qui vous fera plaisir. Je suis d'accord avec Victoire! nous nous entendons pour vous aimer et trouver

Digitized by Google

bien long le temps de votre absence. » Victoire entra chez les Visitandines de Montpellier, où elle fut un modèle de religieuse. Lorsqu'en 1791, on supprima les communautés religieuses, elle quitta avec la plus grande douleur son monastère, et se retira au château de Corbière, chez sa sœur, Bernardine de Sauvages, mariée au chevalier de Marimont. Elle rentra plus tard et mourut au monastère de la Visitation de Toulouse. Il n'est pas douteux que l'abbé a contribué pour une forte part à cette vocation religieuse.

Il intervint maintes fois dans l'éducation de ses neveux; celui d'entr'eux qui ne suivait point la ligne tracée par ses ancêtres, ne dut son malheur qu'à l'indocilité qu'il opposa à ses sages conseils. Nicolas de Sauvages, dit Sauvaget, fils aîné du professeur, affligea de bonne heure sa famille, François son père écrivait, en effet, le 24 janvier 1764 : « Il n'y a que la fainéantise insurmontable de Sauvaget qui m'attriste; sans cela je serais heureux dans ma famille ».

Répondant à cette plainte de son frère, l'abbé lui disait :

« Je vous avais pressé bien des fois de tirer Sauvaget de la maison, quoiqu'il dut en coûter, parce que je voyais les mauvais plis qu'il commençait à prendre, et qui ne pouvaient que se fortifier par une éducation molle et trop indulgente. Mais le mal n'est point désespéré; vous êtes père, vous êtes maître et vous pouvez remédier à ce commencement de dérangement sans employer de remèdes violents. Priez votre beau-frère (François Foucard d'Olympie, qui habitait au château d'Olympie) de prendre chez lui, pendant quelques mois, son *nevù* (sic), je sais qu'il le fera avec plaisir, qu'il le pliera, qu'il le façonnera du côté de l'honneur et du caractère; il m'a dit plusieurs fois qu'il en faisait tout ce qu'il voulait, avant que sa mère vint le joindre; mais que dès ce moment il devint insup-

Digitized by Google

portable. Il perdra dans quelques mois son humeur rétive et revêche, et surtout les impressions qu'il peut avoir prises à la citadelle. Son oncle lui inspirera le goût de l'étude, de *l'ocupation* (sic), et celui de la médecine pourra venir. Vous vous pressiez trop sur cet article : il est si jeune, il aura bientôt regagné le temps perdu. Après quelques mois de séjour dans cette école, allez le prendre un beau matin et emmenez-le sans dire gare et sans consulter, à une bonne pension, pour refaire sa philosophie ; dépaysez-le pour lui faire prendre un autre goût de terroir ; ne plaignez point pour cela la peine et la dépense. Vous voyez vous-même le besoin de prendre une résolution vigoureuse. »

Un peu plus tard, en 1767, il écrivait à Madame de Sauvages, mère de Sauvages : « Votre fils est presque toujours à Sauvages, très bien portant ; mais il y a un mois qu'il aurait dû retourner à Montpellier, pour faire quelque chose, prendre un parti, tel que celui d'étudier en droit, pour se mettre au fait des affaires et en état d'acquérir et de remplir une charge à la cour des aides ; il perd ici son temps, ce qui est un meurtre pour lui, car voilà le temps pour se décider à un état différent de celui de batteur de pavés. Je vous prie de joindre vos sollicitations aux miennes ; s'il ne se met point à l'œuvre, il perdra le goût de toute occupation sérieuse, et ce sera un garçon perdu. »

Mais les avis de l'abbé furent peu ou point écoutés, le jeune Nicolas s'abandonna à l'oisiveté, à la dissipation et au courant du siècle, qui l'entraîna dans les eaux de la Révolution ; il empoisonna son esprit des maximes de l'incrédulité philosophique ; il infecta sa vie par la pratique des mœurs faciles ; il gaspilla son existence inutile, à Montpellier, à Alais, à Olympie, n'ayant d'autre occupation que celle de mettre au service des paysans et des gens du peuple, le peu de médecine qu'il avait apprise dans le commerce de son illustre père ; il se sépara,

Digitized by Google

de propos délibéré, des autres membres de sa famille, qu'il trouvait trop royalistes et trop chrétiens ; il se plaisait à les contrarier tous par ses propos démocratiques et par les quolibets qu'il lançait contre eux, et surtout contre son frère Ange-Adrien, et contre sa cousine, la princesse de Carignan. L'abbé de Sauvages eut le malheur d'aimer trop cet enfant de son frère, et de paraître excuser des écarts, dont il était profondément affligé, mais pour lesquels il n'eut jamais la force ou la possibilité de le chasser d'auprès de lui. Il fut bien plus heureux avec ses neveux Louis-Augustin, et Ange-Adrien. Il surveilla par lui-même l'éducation de Louis-Augustin d'Hombres, au collège d'Alais, et, au moment de la Révolution, il le préserva du service militaire et des dangers moraux auxquels la jeunesse est exposée dans les casernes, en le plaçant lui-même, en qualité d'apprenti, chez son ami et éditeur Gaude, de Nimes. Louis-Augustin fit honneur à son oncle et à son père, il rendit, pendant cinquante ans, des services à sa patrie, il fut correspondant de l'Institut et reçut en récompense de ses travaux le titre de baron.

Ange-Adrien, second fils du professeur de Sauvages et frère de Sauvaget, fut le Benjamin de l'abbé de Sauvages, il lui dut tous les succès édifiants de sa carrière. De bonne heure, il fut mis par les soins de l'abbé, à l'abri des mauvais exemples de son frère Nicolas. Pour séparer les deux frères, l'on gardait l'un à Alais tandis que l'autre était à Montpellier, et vice versa. Adrien fut ensuite placé dans l'un des petits séminaires de Paris. Il en sortit bientôt pour se rendre au petit séminaire de Saint-Sulpice, où il fut conduit par Mgr de Montazet, archevêque de Lyon, et par M. de Raste, parent et ami de l'abbé de Sauvages.

M. de Raste écrivit là-dessus à l'abbé : « Je ne

Digitized by Google

sais si vous me gronderez, mais je viens de prendre beaucoup de choses sur mon compte. Mon premier soin fut de rendre visite à notre ami Ange-Adrien. Je l'ai vu avec peine dans un séminaire peu sain, triste, dont le supérieur vient de changer ; j'ai su que dans ce séminaire il était sans protection, et qu'il ne pouvait y former aucune de ces liaisons qui conduisent aux places. Sur le conseil de M. l'archevêque de Lyon, et de concert avec lui, je me suis déterminé à le placer au petit séminaire de Saint-Sulpice, sous la direction de M. de Nagot, sous les yeux de M. Le Gallec, de M. de St-Félix. »

Ange-Adrien devint prêtre ; pendant la Terreur, il fut à Londres, en qualité de précepteur, chez un parent du duc de Perth, vieil ami de l'abbé de Sauvages. Il voyagea, avec ses élèves, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, puis, à la Restauration, il rentra dans le diocèse de Lyon, auquel il avait été incorporé par Mgr de Montazet ; il y remplit les fonctions d'aumônier de la maison du noviciat des Frères des écoles chrétiennes; il fut chanoine honoraire de Lyon et mourut en 1841, à l'âge de 81 ans. Il venait rarement à Alais, où il avait cependant des intérêts assez considérables. Il avait hérité d'Olympie et de divers jardins, situés à la prairie d'Alais ; il légua une partie de ses biens au baron d'Hombres, il donna ses meubles à ses cousins d'Anduze, et laissa la plus grande partie de sa fortune à la famille Barre.

Ce prêtre était doué d'une physionomie spirituelle et d'un esprit très vif ; il fut très royaliste, et en relation très suivie avec la princesse de Carignan, sa cousine, qui avait eu une charge à la cour de Louis XVIII et de Charles X. Il était en relations suivies avec l'archevêque de Sens, le cardinal de la Fare. Je me plais à citer une des lettres que Mgr le

Digitized by Google

cardinal de la Fare, lui écrivait, elle est datée de Paris, le 6 octobre 1818 :

« J'ai reçu, mon cher abbé, votre lettre du mois dernier. Je l'ai lue avec autant d'intérêt que de chagrin. Rien, en effet, de plus affligeant pour la religion que de voir les tribulations que l'on suscite aux dignes Frères des Ecoles chrétiennes. N'est-ce pas la suite de cet oracle de l'Esprit-Saint : « *Omnes qui pie volunt vivere in Christo-Jesu persecutionem patientur* ». Dans le temps où nous vivons, il est dans l'ordre naturel des choses que plus les travaux évangéliques de nos bons frères sont couronnés de succès, plus ils éprouvent de contradictions et d'obstacles. Mais qu'ils ne se troublent pas, Dieu est là pour les soutenir, qu'ils continuent de faire avec le même zèle l'œuvre du Seigneur, et attendent en paix l'exécution de ses desseins sur eux. Si, par un effet redoutable des jugements du Très-Haut, les bienfaits de leur instruction religieuse étaient enlevés à la France, ils gémiraient, comme tous les vrais fidèles, sur ce nouveau malheur de leur patrie, et suivraient la direction que Dieu daignerait leur inspirer.

« Je me suis empressé de communiquer à son Eminence Mgr le cardinal de Périgord, les détails que vous m'avez donnés sur la situation pénible, les traverses, les inquiétudes du régime des Frères des Ecoles chrétiennes. De concert avec d'autres prélats, Son Eminence a jugé nécessaire de rédiger sur un objet si digne de toute leur sollicitude épiscopale, une lettre commune qui a été soumise aujourd'hui au roi. Daigne le Seigneur faire prospérer nos demandes.

« Recevez, mon cher abbé, pour vous et pour les estimables Frères, l'assurance de mon très sincère attachement ».

« A. L. H., archevêque de Sens. »

Digitized by Google

A la mort de son père, professeur de médecine à Montpellier, Adrien de Sauvages n'avait que huit ans tandis que son frère aîné, Nicolas, « *le batteur de pavé* », en avait déjà dix-neuf. Le futur chanoine de Lyon fut le pupille de l'abbé de Sauvages, qui l'appelait « son cher petit Sauvageon », il veilla avec une sollicitude paternelle sur la pureté de son âme, et il fut l'auteur de sa vocation sacerdotale ; ainsi, non content d'avoir été lui-même l'honneur du clergé d'Alais, il donna à l'église primatiale de Lyon un de ses prêtres les plus distingués, et l'un de ses dignitaires les plus vénérables.

L'on a prétendu que « le petit Sauvageon » aurait affecté le parti-pris d'oublier son oncle, et de faire le silence autour de son nom. C'est là certainement une erreur ; tout ce que l'on peut raisonnablement supposer, c'est que le chanoine de Lyon, justement fier de la gloire de son père illustre, en parlait plus volontiers que de celle de son oncle, qu'il était toutefois loin de mépriser. L'on a aussi supposé que le chanoine de Lyon, le neveu et l'ami de la princesse de Carignan, avait refusé à son frère Nicolas l'affection fraternelle qu'il lui devait. Il est certain que les deux frères professaient des opinions politiques et surtout religieuses diamétralement opposées. Mais le chanoine jugeait son frère avec indulgence, il avait coutume de l'excuser en disant que son frère n'était au fond qu'original, et, qu'ayant l'esprit enclin à la contradiction, il cherchait, par bravade, à contrecarrer les idées religieuses, royalistes et aristocratiques de sa famille. Nicolas lui-même, qui ne se faisait point faute de lancer des épigrammes contre l'aristocratie de son frère, alors réfugié à Paris, dans la maison de sa cousine, la comtesse de Lamarlière, dame d'honneur à la cour, n'en avait pas moins pour son cadet un attachement profond,

Digitized by Google

puisqu'à sa mort, arrivée en 1824, il choisit son frère pour son héritier universel (1).

Les traditions de nos familles sont unanimes à reconnaître que l'abbé de Sauvages fut, de tout temps, très tendrement attaché à ses nombreux neveux et nièces. Il paraît que l'abbé se plaisait à jouer avec les enfants de ses frères, au jeu de pied de bœuf. Les joueurs empilent leurs mains les unes sur les autres ; celui d'entre eux dont la main se trouve sous celle de tous les joueurs la retire et la met au dessus de toutes les autres en disant : *patèto un.* Le suivant fait de même et dit : *patèto dous.* Le troisième imite le second et le premier et dit : *patèto très* ; et ainsi desuite jusqu'au neuvième, le neuvième doit saisir la main qui est au-dessus de la pile, en disant : *patèto noou teno moun pè de biòou.* Les jeux de *pied de bœuf*, ceux de *tartani*, *tartanas* n'avaient pas de secrets pour M. l'abbé de Sauvages, qui les avait pratiqués, pour le plus grand bonheur de ses neveux et nièces.

Il favorisa la vocation religieuse de ses nièces, sœur Louise-Victoire de Sauvages ne l'oublia jamais ; à la veille de la Révolution, elle lui envoyait une grosse anguille et une caisse de biscuits, avec un billet dans lequel on lit ces mots : « *Puissiez-vous être content de nous autant que nous sommes*

---

(1) La comtesse de Lamarlière était une fille d'Isaïe d'Olympie et de Catherine Villefranche Carignan ; elle avait épousé le comte de Lamarlière, lieutenant général du roi à Montpellier. Madame de Lamarlière fut liée d'amitié avec tous les personnages de son temps. Ses lettres, que j'ai sous les yeux, sont datées du château de Nohaut, qui appartenait à la fille du maréchal de Saxe, mère de Georges Sand. M. de Lamarlière eut une fille unique mariée au comte d'Huteau. Eugène de Guérin parle dans ses lettres de Madame d'Huteau, et Maurice de Guérin, dans les siennes, parle de la comtesse de Lamarlière. Madame de Lamarlière était la nièce de François de Sauvages, le professeur.

Digitized by Google

contentes de vous! » L'abbé avait cependant usé quelquefois d'une certaine brusquerie à l'égard de ses nièces, mais cela ne tirait point à conséquence parce que chacune d'elles savait combien, sous ces rondeurs voulues, il y avait d'affection véritable. Etant un jour descendu dans son jardin, il y trouva l'une de ses nièces, jeune épouse de M. Barre, et mère d'un nouveau-né. Celle-ci, assise sur un banc de pierre, donnait le sein à son nourrisson. L'abbé s'approcha d'elle, désireux de converser un instant et de respirer l'air frais à l'ombre des grands arbres. La jeune mère distraite sans doute par ses préoccupations maternelles, ne prit point garde que les sources vivantes auxquelles l'enfant s'abreuvait, demeuraient par trop découvertes et exposées au regard du vieil oncle. Celui-ci affecta d'abord d'avoir des yeux et de ne rien voir ; mais enfin, las des efforts qu'il faisait pour s'abstenir de tout coup d'œil immodeste, il finit par perdre patience et interpella brusquement sa nièce : « *Me fas vergougno, acato tas peligoustos* »

L'aptitude de l'abbé de Sauvages pour les affaires fut une chose reconnue dans sa famille ; il fit mentir le proverbe que l'on a fait contre les Cévenols. « *De jhens dë Cévennos noun faguès padenos, që traöucados soun.* » Il ne fut jamais riche, mais il ne sut jamais être pauvre. Ménager de son bien, il vécut dans la pratique de la simplicité. Lorsqu'il avait quelqu'emplette à faire, par exemple celle d'un vêtement, il préparait lentement cette opération. Dans ses notes manuscrites l'on voit qu'il était fixé sur la quantité d'étoffe qu'il fallait pour une veste, pour des culottes à sa taille, et qu'il savait le prix des draps, des brocatelles, des ratines. Lorsqu'il était en voyage il était habile à profiter des aubaines, qui lui permettaient d'économiser ses finances, en montant dans le carrosse d'un illustre voyageur, ou en acceptant

Digitized by Google

la table des grands personnages qui lui offraient « leur soupe ».

Excellent administrateur il mit en valeur ses terres de Sauvages et de Valmalette. Jusques à l'âge de soixante ans, il fut l'hôte de son frère aîné Bernardin de Sauvages, et se contenta d'un chétif appartement dans la rue de la Meunière. C'est dans cette maison qu'il lui arriva une aventure émouvante au mois de novembre 1754 : un locataire de la maison était mort; au moment où il rendit le dernier soupir, et au milieu de l'émoi qu'avait causé dans la maison ce triste évènement, l'une des servantes de l'abbé se précipita par malheur du haut d'un second étage, dans l'escalier, et vint se fracasser aux pieds de son maître, lequel tremblant et défaillant, ne put que constater la mort de cette pauvre fille : « *pëchaïre, péchiaïro*, disait-il, *sès touto amelugado* ». L'abbé de Sauvages habita la rue de la Meunière jusqu'en 1769, époque à laquelle il se décida à louer un appartement plus vaste dans la maison que son frère le professeur venait d'acheter, rue d'Avéjan. « J'ai soixante ans, dit-il à son frère aîné, il est temps que j'aie un chez moi, et un peu plus de large. » Dès lors il devint le chargé d'affaire de l'illustre professeur, et l'administrateur des biens qu'il possédait à Alais. Il présida à toutes les réparations que réclamaient ses maisons, et prit en mains les intérêts, du professeur qui avait été poète, et qui s'occupait davantage de ses recherches scientifiques que de ses propres affaires; un jour que le professeur voulait affermer sa maison à un artisan, l'abbé lui écrivit : « Si vous commencez à *encanailler* votre maison, c'est une planche pour continuer et en exclure les honnêtes gens. » Positif et méthodique, l'abbé prenait de l'humeur en présence des omissions, et des oublis commis par celui dont il gérait les affaires,

Digitized by Google

aussi le gourmandait-il assez sèchement : « Lorsque je réponds à une lettre, j'ai pour maxime de la parcourir et de marquer tous les articles qui demandent réponse. Sans cela j'oublierais, comme vous, la moitié des articles. »

Disons aussi que dans sa manière de traiter les affaires, l'abbé de Sauvages savait apporter une grande dignité une sorte de magnanimité. Un jour le professeur voulant discuter les exigences du fisc, l'abbé lui écrivit : « Pour vous mettre à l'abri des tracasseries du fisc, je vous conseille de payer ce que l'on vous réclame malgré qu'on vous réclame deux louis de plus que ce que vous devez; pour deux louis de plus, il est désagréable de s'exposer à être inquiété, et d'aller ensuite dire ses raisons à un bureau. » Jusqu'à la fin de sa vie l'abbé fut en possession de la confiance absolue de tous les siens; mais il eut l'honneur d'avoir particulièrement la confiance de son illustre frère le professeur de Montpellier, qui le consultait à chaque instant sur les difficultés qu'il rencontrait dans la direction de sa fortune, dans l'éducation de ses enfants, même dans le gouvernement de son ménage. Nous avons la preuve de ce dernier fait dans un passage d'une lettre adressée par l'abbé à son frère : « Jeannette votre servante, vous a fait des demandes qui m'ont étonné à ce point que, si j'avais été à votre place, je l'aurais congédiée sur le champ. Cette impertinente voudrait gagner autant que deux ou trois servantes excellentes de ce païs. » Dans la même lettre, l'abbé irrité contre la susdite Jeannette, lui réclame des menus objets qu'il lui avait prêtés, une vieille malle, un cadenas, et... *une saquette.*

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Recherches de l'abbé de Sauvages sur l'arboriculture

(1752-1757)

Olivier de Serre introduisit le premier la culture du mûrier dans le Vivarais, et c'est par lui que cette culture s'est répandue dans le Languedoc, dans la Provence et dans le Roussillon. Le mûrier a été l'arbre bienfaisant par excellence, l'arbre de la civilisation ; à son ombre tutélaire, les peuplades à demi-sauvages, vêtues de cadis, et toujours prêtes à s'égorger les unes les autres, qui habitaient les montagnes des Cévennes, ont trouvé les doux sentiments et les nobles instincts de l'humanité, qui d'un bandit féroce fait un bon citoyen. Dans les rameaux de cet arbre providentiel, nos aïeux recueillirent jadis deux fruits vivifiants, l'amour de la paix et l'amour du travail : la culture de cet arbre fournit du travail aux hommes, aux femmes, aux enfants, donna naissance au commerce, fit ouvrir des routes, amena par elles la richesse et les idées ; en un mot la culture du mûrier a tué la misère matérielle dans nos pays, de même que

Digitized by Google

l'évangile y avait déjà détruit l'ignorance religieuse et morale. Le mûrier est l'arbre d'or ! Il y a trois siècles et demi nos montagnes n'étaient que des amoncellements de grès, de mica-schiste, de marnes ou de masses volcaniques, sur lesquelles ne poussaient que les halliers ; nos villages n'étaient qu'un amas de masures. Aujourd'hui contemplez ces plaines et ces montagnes, elles sont vertes et fécondes ; voyez ces *faïsses* complantées de mûriers, qui s'élèvent en gradins jusqu'au sommet des monts. Pénétrez dans ces mêmes villages, l'aisance les a transformés ; chez les plus humbles journaliers il y a plus de meubles et de linge qu'il n'y en avait dans plus d'un manoir des hobereaux titrés de jadis. D'où viennent ces changements ? — De l'arbre d'or.

Or, M. l'abbé de Sauvages a appliqué son étude à l'arbre d'or. De même qu'il a écrit l' « Art d'élever les Vers à Soie », de même il a fait un long Mémoire sur la culture du mûrier.

Avant l'abbé de Sauvages, quelques auteurs avaient très bien détaillé les opérations relatives à la plantation, à la taille et à la greffe des arbres fruitiers. Notre compatriote a le premier indiqué et déduit comment on doit exécuter ces diverses opérations sur les mûriers dont la culture a des procédés qui lui sont propres et qui ne sont, même aujourd'hui, connus que par les cultivateurs qui pratiquent cette branche de l'agriculture.

En écrivant son ouvrage sur la culture des mûriers, l'abbé de Sauvages se proposa de « rassembler ce qu'on a trouvé de mieux dans les anciens traités, et ce que la pratique actuelle de nos plus habiles cultivateurs y a ajouté. » Il n'a pas été simple spectateur des procédés qu'il décrit, il a expérimenté, il a semé, il a planté, il a greffé, il a taillé des mûriers de ses propres mains ; il n'a fait

Digitized by Google

l'écrivain qu'après avoir fait le cultivateur. Son livre est en effet le résumé de ses expériences.

Il y a à peine cinquante ans, en 1845, l'on se plaignait dans les bulletins agricoles de n'avoir que quelques notes sur la culture du mûrier en France ; l'on saluait comme des nouveautés admirables les ouvrages que publiaient alors, sur la culture du mûrier, les Veri, les de la Beaume, les Beauvais, les de Chabanne, les de Narbonne, Lara, etc. Mais ceux qui se plaignaient de la sorte, et qui prenaient ainsi des copies pour des originaux, étaient des Parisiens naïvement ignorants des choses de la province, qui ne sachant même pas l'existence des Mémoires de notre concitoyen, ne pouvaient certainement point avoir eu l'avantage de les lire.

Je ne vois pas bien ce qu'on pourrait ajouter au traité de M. l'abbé de Sauvages sur la culture du mûrier. Il y a traité, et dans le plus grand détail, du semis, des pépinières, de la plantation, du labour des mûriers nains et des mûriers à haute tige ; il a aussi parlé longuement et doctement de la taille, de la greffe, de l'émondage, et des maladies du mûrier.

De quels enseignements nouveaux la culture du mûrier s'est-elle enrichie, depuis le dix-huitième siècle, c'est-à-dire depuis la mort de M. l'abbé de Sauvages ?

L'on a versé des flots d'encre pour décrire les diverses espèces de mûriers, et pour décider laquelle de ces variétés est la meilleure. Tantôt l'on a opté en faveur du mûrier multicaule que l'on a prétendu être le célèbre arbre Lou, très cher aux mandarins Chinois ; tantôt l'on a vanté les mûriers tardifs du Gaudamaris, de l'Ariège ou de Provence ; ce mûrier tardif était aussi nommé *arbre sage* ; tantôt l'on a attribué la palme de la fécondité et de la

Digitized by Google

vigueur aux mûriers nains : M. de Sinetty, d'Aix, qui se mêla jadis de vouloir se plaindre de ce que « de beaux arbres l'on faisait des nains, défigurant ainsi le *morus alba* », M. de Sinetty, dis je, fut vertement gourmandé par la Société Parisienne de séricicultlure, dont peut être pas un seul membre n'avait de sa vie vu un champ de mûriers autre part que dans les livres. Les cultivateurs, gens pratiques, ont laissé de côté toute cette histoire scientifique du mûrier, et ils se sont contentés de cultiver une ou deux espèces qui répondaient à leurs besoins. Comme eux, M. l'abbé de Sauvages a dédaigné toute cette érudition agricole, et il s'est appliqué uniquement à enseigner l'art de bien cultiver un mûrier franc quelconque.

Il a signalé le premier l'extrême facilité avec laquelle le mûrier vient partout, il a raconté plaisamment que de jeunes mûriers avaient poussé entre les pavés de la rue d'Avéjan, devant sa maison. Ce fait prouve aussi que la rue d'Avéjan était pour lors fort peu fréquentée.

Relativement à la taille du mûrier, notre compatriote a posé tous les principes essentiels que nos paysans observent avec soin et avec le plus grand succès. La taille tardive du mois de mars, imaginée par certains théoriciens, n'est point conforme aux doctrines de l'abbé de Sauvages, qui ne voulait pas que l'on émonde les mûriers dans une saison concourrant avec le mouvement et l'affluence de la sève. « Cette opération, disait-il, arrête la transpiration dont les feuilles sont le principal organe, et occasionne peu après une transpiration plus abondante par le surcroit de feuilles qu'on lui fait produire. » L'opinion de l'abbé de Sauvages a prévalu dans la pratique ; les agriculteurs expérimentés, comme M. de Narbonne Lara, ont reconnu que la taille tardive ne sera jamais qu'un remède appliqué

Digitized by Google

en certains cas, et, « qu'il est de l'intérêt du propriétaire de tailler tous les ans, immédiatement après la récolte des feuilles. »

Quant à la *taille en vert* qui consiste à tailler le mûrier lorsqu'il est en pleine végétation, et à laisser, au lieu de simples bourgeons, des scions chargés de feuilles, M. l'abbé de Sauvages n'en parle pas dans son livre, mais il semble avoir eu connaissance de ce genre d'émondage. Dans son voyage en Italie il dit : « J'ai vu en Toscane tailler les mûriers au mois d'août. »

M. de Sauvages ne s'explique pas sur la dose d'engrais qu'il convient de donner annuellement aux mûriers. Aujourd'hui il est admis par les magnaniers que l'abus exorbitant des fumiers est le prélude et le principe de la caducité prompte des arbres soumis à la culture. Le mûrier planté dans un terrain saturé de fumier, aura d'abord une croissance plus rapide, mais ce sera aux dépens de la durée de son existence. M. de Sauvages dit aussi : « Il y a une analogie assez marquée entre les arbres et les animaux quadrupèdes ; ces derniers jouissent d'une vie d'autant plus longue qu'ils ont mis plus de temps à parvenir à l'âge de puberté ; de même le mûrier durera d'autant plus longtemps qu'il aura mis plus de temps à croître. Ce n'est qu'à la condition de croître lentement que le mûrier pourra prétendre à vivre longuement. »

Les vues de M. l'abbé de Sauvages sur la culture du mûrier n'ont été écrites que pour les pays « où l'on cultive le mûrier avec grand succès. » Le but que se proposa notre compatriote fut uniquement d'éclairer les sériciculteurs méridionaux et de leur enseigner les moyens de rendre fructueux leurs rudes labeurs, en un temps et en un pays où l'éducation des vers à soie constituait l'unique ressource des familles. L'abbé de Sauvages n'a jamais

Digitized by Google

prétendu faire de la propagande en faveur de la sériciculture, et essayer de l'introduire dans les localités où elle est inconnue, et où elle est même inutile à cause de l'existence dans ces localités de la grande culture. La grande culture et le ver à soie se repoussent mutuellement. Les agriculteurs septentrionaux qui, sans avoir suffisamment *consulté longtemps leur esprit et leurs forces*, sans avoir prudemment considéré leur climat et leur terre, pour savoir ce qu'elles peuvent porter « *Quid ferre valeant humeri quid ferre recusent* », ceux-là, dis-je, ont fait de rudes écoles, ils ont laissé une bonne partie de leurs plumes et de leurs toisons attachées aux branches mortes de leurs plantations rabougries. C'est pour eux que les anciens ont forgé l'une de leurs fables : ils ont dit que les mûres des mûriers ne sont devenues rouges de blanches qu'elles étaient, que parce que les mûres et les mûriers ont été teints du sang infortuné de Pyrame et de Thisbé.

Après avoir étudié longuement par la pratique et par la réflexion le mûrier de France, l'auteur, *des Mémoires sur la culture du mûrier* compléta ses travaux, en allant, sur les lieux mêmes, comparer les mûriers d'Italie avec ceux de France.

Il apprit d'abord que « les Italiens avaient des mûriers avant d'avoir des vers à soie, c'est-à-dire longtemps avant l'empereur Justinien, sous le règne duquel l'industrie du vers à soie fut pratiquée dans la Grèce méridionale. Ce ne fut que sous le règne de Roger, roi de Sicile, qu'on introduisit la sérici culture dans la Sicile, et dans toute l'Italie. Les Lucquois, dès 1315, excellaient dans l'art de la magnagnerie, peu après les diverses républiques italiennes ordonnèrent que chaque citoyen planterait cinq mûriers par an, jusqu'à la concurrence de cinquante au moins. Les grands ducs de Tos-

Digitized by Google

cane firent ensuite des pépinières, et encouragèrent leurs peuples à cultiver le mûrier. François Buonvicini, citoyen et marchand de la ville et république de Peschia, apporta du Levant dans sa patrie le mûrier blanc, en l'an 1434, au rapport de M. Targioni qui a fouillé dans les archives. » (1)

Le même abbé de Sauvages raconte que le jardinier des botanistes de Florence lui avait appris que le suc des feuilles du mûrier, *avancino*, est plus acide que celui des autres, et, qu'en Toscane, l'on taille les mûriers *à corneti*, l'un bas, l'autre haut, comme il l'avait pratiqué lui-même à Valmalette, et qu'on les récèpe tous les ans. « Les magnaniers de ce pays, dit-il, sont attentifs à ne donner la feuille du mûrier femelle que dans la vieillesse des vers à soie, et la feuille *avancino* ou du mûrier mâle, que dans leur jeunesse pour éviter le dévoiement. La taille *à corneti*, faite toutes les années, réussit très bien sur les mûriers mâles ou de feuille *maraiöle*, au lieu qu'il faut se contenter d'émonder les mûriers femelles ou ceux de feuille *avancine*, lesquels périssent, si on les taille trop souvent. Le mûrier *avancine* donne très peu de mûres; elles sont blanches et petites. » A Fossumbrona, près d'Urbino, notre auteur constata *de visu* que les Italiens nourrissent les vers à soie avec des feuilles de mûriers sauvages, et obtiennent des cocons qui se vendent un teston de plus que ceux de Toscane. Il apprit aussi que l'on ne greffait les mûriers que depuis peu de temps, et que, c'est depuis qu'on a greffé, que la mortalité des mûriers a commencé.

Il remarqua à Vérone que l'on étête les gros mûriers, et qu'on les fait étendre en parasol, à commencer de la fourchure. Le terrain étant sec en

(1) Notes de voyage.

Digitized by Google

comparaison de celui de Padoue, on donne plus de surface aux branches, qui se nourrissent mieux, par les vapeurs de l'air; dans les pays gras, il vaut mieux laisser aller les arbres, on ne les taille qu'*à corneti*.

L'abbé de Sauvages signale les pépinières de Vérone. Ces pépinières sont espacées de près de trois pans; mais dans le milieu des files se trouvent les mères. Ces mères sont originairement une branche de mûrier franc enracinée; il pousse de la tête de cette mère un grand nombre de rejetons; on en choisit quatre qu'on couche deux de chaque côté et qu'on enterre. Ces jets prennent racine à la longue, on coupe la partie enterrée dans le milieu; la moitié qui tient à la mère peut devenir mère elle-même, et, si l'on n'en a pas besoin, on la retranche et on la jette, ou bien on en fait une nouvelle pépinière; d'ailleurs les anciennes mères poussent toutes les années de nouveaux jets si on les découvre de terre. C'est une pépinière subsistante et toujours renaissante de rejetons francs. Par cette méthode, on s'épargne la peine de semer, de greffer, on gagne environ trois années. » Cette méthode véronaise de pépinières avait beaucoup frappé l'abbé de Sauvages; il fut tellement enchanté d'avoir pu la connaître, qu'il considéra de suite cette observation, comme la plus utile et la plus importante de toutes celles qu'il avait pu faire en Italie; il se proposa de suite d'introduire cette méthode en France. Dès son retour à Alais, il informa les *Etats de Languedoc* qu'il était en état d'apprendre aux cultivateurs, la manière de créer des pépinières, dont l'avantage énorme serait de suite apprécié par ceux qui voudraient bien l'expérimenter. Lui-même avait établi à Valmalette, et au château de la Fare, non loin d'Alais, des pépinières à la mode de Vérone.

Il avait remarqué encore à Vérone, quon y plante

Digitized by Google

les mûriers par fossés, comme on le voit quelquefois pratiquer pour la vigne. Au lieu de faire des trous pour y planter le mûrier, on creuse des fossés, au fond desquels, on pose les racines des jeunes plants, qu'on recouvre ensuite de terre. Dans ses voyages en Italie, l'abbé de Sauvages recueillit aussi quelques observations sur la culture du peuplier d'Italie, et, à son retour en France, il adressa à Daubenton et à Buffon un rapport détaillé sur les soins que les Italiens donnent à cet arbre, et sur les profits qu'ils en retirent. Non content de cela, il s'occupa d'introduire ou du moins de vulgariser la culture du peuplier dans sa patrie. C'est apparemment par son inspiration, que M. de Lascours, et que M. de Saint-Maurice commencèrent à planter des peupliers « dans les endroits où l'on ne saurait planter autre chose. » C'est encore par son conseil que Mgr de Beauteville, évêque d'Alais, multiplia les peupliers d'Italie dans la prairie d'Alais. Les boutures de ces peupliers, et d'autres boutures de platanes provinrent du Jardin du Roi, à Paris, et furent procurés par Buffon et par Daubenton. Au reste, l'abbé de Sauvages n'apporta à la vulgarisation de la culture des peupliers et des platanes qu'un zèle modéré, et il ne se livra à cette entreprise que pour plaire « à M. Daubenton qu'il aimait, à M. de Buffon qu il honorait, et à M. de la Tourrette à qui il était tout dévoué. » « La manie de ce païs-ci, écrivit-il à Daubenton, est de planter des mûriers; toute autre plantation n'y fera pas fortune. » Lui-même avait des préférences pour les arbres qui rapportent. Il dit, en effet, dans ses notes : « J'ai vu en Italie ces belles rangées de peupliers et d'érables, sur lesquels s'enlacent des ceps de vignes, dont les pampres se rejoignent d'un arbre à l'autre, en formant des guirlandes de verdure, qui font un bel effet, et procurent de l'ombrage pour les voya-

Digitized by Google

geurs. Mais pourquoi les Italiens n'ont-ils pas choisi des arbres fruitiers pour soutenir leurs vignes, au lieu d'employer les peupliers, les érables, les ormes? Ces arbres fruitiers produiraient du moins des pommes, des poires, des prunes, des jujubes, et ne seraient pas moins utiles pour couper le vent, et pour donner de la fraîcheur aux champs qui sont brulés par les ardeurs du soleil. » Il apporta à Alais et fit connaître en France la pratique en usage en Italie par rapport aux arbres fruitiers. « Dans le pays de Florence les orangers sont fort bas; leur tige n'a qu'environ une palme au-dessus de la terre; ils donnent ainsi beaucoup de fruits, et cette pratique est bonne pour tous les arbres fruitiers. »

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'Art d'élever les vers a soie

1752-1756

En 1750, un fléau de même nature que celui qui avait désolé le Midi de la France en 1692, apparut en Languedoc, en Provence, et en Touraine. Les graines indigènes ne réussissaient plus, on désespérait de pouvoir arrêter la maladie des vers à soie, l'on parlait d'arracher les mûriers comme des arbres inutiles. Le Parlement d'Aix engagea les éducateurs à se pourvoir de graines en Espagne, en Piémont et en Italie, et, grâce à ce renouvellement de semence, la sériciculture fut momentanément sauvée d'un désastre imminent.

C'est dans ces conjonctures que l'abbé de Sauvages, justement alarmé des souffrances de notre pays, s'appliqua à l'étude des vers à soie, de concert avec son frère François, déjà célèbre professeur de la faculté de Médecine de Montpellier. Ce dernier avait conçu le projet d'un ouvrage sur la sériciculture, mais, ayant appris que son frère cadet avait entrepris ce travail, il lui en abandonna tout le soin, et se livra à d'autres recherches plus conformes à

Digitized by Google

sa profession de professeur de botanique et de médecine.

L'abbé publia vers 1750 un « Mémoire sur les muscardins. » Ce mémoire attira sur lui les regards des savants et du gouvernement, et dès lors il reçut du contrôleur général Trudaine, la mission de composer une méthode scientifique et raisonnée de l'art d'élever les vers à soie. « Je commençai, dit-il dans ses notes, ce travail au printemps de 1752, et je le continuai pendant les années suivantes en 1753, 1754, 1755 et 1756. » Le grand et illustre Pasteur dit aussi dans la préface de ses études sur la maladie des vers à soie : « J'ai consacré cinq années consécutives aux pénibles recherches expérimentales qui ont altéré ma santé. »

Boissier de Sauvages a travaillé comme Pasteur, pendant cinq années consécutive. Pasteur a le mérite incomparable d'avoir, grâce au progrès de la science moderne, trouvé le moyen de connaître la graine contaminée. Mais il ne nous a pas mis à l'abri des erreurs plus ou moins voulues du microscope, Pasteur a la gloire tout à fait exceptionnelle d'avoir découvert les corpuscules, mais il n'a pas inventé le remède qui doit guérir les vers infectés de corpuscules. Pasteur n'a traité pour ainsi dire qu'un chapitre du livre de la sériciculture, et il est juste de remarquer combien essentiel, combien supérieur est ce chapitre.

Au contraire le pieux et modeste abbé de Sauvages a embrassé dans son étude toutes les parties du domaine séricicole; l'on peut affirmer que son ouvrage est le meilleur qui ait été produit au dix-huitième siècle, sur notre industrie locale; il est même permis de soupçonner que les écrivains tels que Dandole et bien d'autres, n'ont rien ajouté de meilleur aux enseignements de M. l'abbé de Sauvages. Son ouvrage a servi de guide, pour ainsi

Digitized by Google

dire, classique à tous nos magnaniers depuis cent ans.

Mais comment notre cher et trop méconnu compatriote procéda-t-il dans l'exécution de son travail? Nous avons vu plus haut, dans nos précédents articles, qu'il prit le parti de se confiner dans l'austère demeure du château de Sauvages. Il passa ses jours et une partie de ses nuits à suivre tous les mouvements de ses vers à soie; il les disséqua; il observa les symptômes de leurs maladies, il en fit la description d'une façon si magistrale que le docte Pasteur n'a pas hésité à les citer. (Voyez la page 290 de l'étude sur les maladies des vers à soie). Non content de ses observations personnelles, il s'appliqua à connaître celles des autres; visitant continuellement les chambrées des magnaniers qui réussissaient le mieux et celles des magnaniers qui réussissaient le moins, il questionnait, il arrachait au paysan ses prétendus secrets relatifs à l'heureuse conduite de son atelier, il lui faisait aussi avouer les fautes et imprudences commises, qui étaient causes de son insuccès. De retour au milieu de son « petit bétail » il essayait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait appris; il répétait les expériences et les variait, et s'assurait par là que le succès ou la mauvaise réussite des paysans dépendaient des causes qu'ils lui avaient indiquées.

N'ayant guère d'autres revenus que ceux que lui procurait la vente de ses cocons, il dirigeait par lui-même une éducation considérable à Sauvages « et consultant plutôt son zèle que son intérêt, il sacrifia souvent des paquets de graines, pour essayer divers bains, et en expérimenter l'inutilité, l'avantage, ou le danger. Il hasarda d'une fois la moitié de ses jeunes vers pour les soumettre à différentes épreuves. Pour connaître les causes des maladies

Digitized by Google

auxquelles ils sont sujets, il essayait de les leur donner lorsqu'ils se portaient bien. »

Il est impossible et inutile d'énumérer ici, et de raconter les diverses expériences comparatives, curieuses, originales mêmes auxquelles le solitaire de Sauvages donna toute sa sollicitude et toute son énergie. Pour moi, je suis persuadé que si l'abbé de Sauvages avait eu les armes puissantes dont la science dispose aujourd'hui, il aurait conquis la palme sublime que Pasteur, plus heureux, plus savant, plus éclairé par le soleil de la science, a eu l'honneur d'obtenir.

Après cinq années d'études, d'observations, de méditations ayant pour objet exclusif l'éducation des vers à soie, l'abbé de Sauvages, modeste et consciencieux, ne crut pas devoir publier encore son ouvrage, il attendit encore cinq années pour publier l'édition définitive de son œuvre, si soigneusement polie, si patiemment enrichie. Vous pouvez, cher lecteur, ouvrir ce livre, et, quelque étranger que vous soyez à l'art de la sériciculture vous trouverez, je pense, du plaisir à la lecture de ce français si pur, si alerte, si calme, de ce français qui « flaire bon », et qui exhale le parfum d'un esprit plein de finesse, de justice, et de gentillesse. Non, en vérité, l'on ne connait pas l'abbé de Sauvages! On ne lui rend pas justice! et notre cœur d'homme de lettre et de patriote saigne à la pensée que, pour cet homme utile et de tous points admirable, nous ferons si peu, alors que nous dépenserons cent mille francs pour l'amour des romans débilitants et des fables creuses!

Quand même il existerait aujourd'hui un ouvrage technique sur les vers à soie, plus savant que celui de M. l'abbé de Sauvages, ce ne serait pas une raison pour mépriser l'œuvre de notre compatriote. La gloire de celui qui a inventé la poudre à canon

Digitized by Google

n'est point éclipsée par celle de l'inventeur de la poudre sans fumée! A chacun sa gloire! Milne Edward ou tout autre naturaliste de nos jours en savent plus long que Buffon, ils n'ont pas cependant diminué l'admiration que nous inspire l'auteur grandiose des *Epoques de la nature*. A chacun sa gloire!

Mais j'estime que le livre de « l'Art d'élever les vers à soie » est encore le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur la matière.

Tandis qu'Olivier de Serre raconte comment il s'y prend dans le « mesnage de ses vers », Boissier de Sauvages discute, analyse, expérimente, et établit des théories rationnelles.

Tandis que Dandolo complique volontiers la mise en pratique des principes, Boissier de Sauvages la simplifie afin de rendre l'observation des principes plus faciles. Tout le monde ne peut pas aérer et ventiler la magnanerie à la façon de Dandolo, mais le plus pauvre paysan peut pratiquer le procédé d'aération indiqué par Sauvages, il lui suffit de découvrir un rang de tuiles à la partie haute de son toit; faisant simplement cela il sera dans d'excellentes conditions de succès, meilleures que s'il était le propriétaire d'une Dandolière sujette à l'inégalité de la température.

En ce qui concerne la conservation de la graine, sa parfaite inertie, son mode d'éclosion, Boissier de Sauvages a donné des conseils qu'il n'avait certes pas trouvés dans Ollivier de Serre, et que Dandolo n'a fait que rééditer dans un ordre plus parfait, en termes plus précis.

Pour ce qui est de la température que Boissier de Sauvages conseille d'établir dans les ateliers, il faut faire remarquer combien l'expérience de nos paysans tend aujourd'hui à donner raison aux opinions de Boissier de Sauvages, contre celles de

Digitized by Google

Dandolo, qui est favorable aux éducations lentes et aux températures de seize degrés. Sur la parole de M. de Sauvages nos paysans tiennent leur thermomètre à la hauteur constante de vingt à trente degrés et ils ont des cocons en abondance.

Boissier de Sauvages, plus éclairé qu'Ollivier de Serre, a posé tous les principes qui règlent la nourriture de nos éducations : l'on n'a eu qu'à copier ses avis, et c'est ce qu'on a fait, mais on l'a fait à la façon des plagiaires. Il est impossible de croire que Dandolo n'ait pas eu connaissance des mémoires de notre compatriote. Les mémoires de l'abbé de Sauvages ont eu l'honneur d'être traduits en italien, une traduction en fut donnée à Florence, une seconde traduction fut publiée à Milan. Il est impossible de ne pas croire que Dandolo n'a guère fait autre chose qu'arranger et démarquer l'œuvre de Sauvages ; je regrette pour cet Italien que le nom de Boissier de Sauvages ne soit pas prononcé une seule fois dans tout le cours de son ouvrage ; je regrette pour les théoriciens de la sériciculture, qui ont rempli de leurs doctes écrits les Bulletins des Comices agricoles et des Sociétés d'agriculture, je regrette pour eux que pas un d'eux n'ait eu l'idée de protester avec énergie contre le geai italien, qui s'est audacieusement produit avec la science de M. l'abbé de Sauvages.

Lorsque j'ai pour la première fois parcouru « l'Art d'élever les vers à soie », j'ai été saisi par une réflexion. J'étais étonné de voir comment avec un tel enseignement, avec une telle sûreté de principes, avec une telle simplicité de procédés, avec une telle fécondité d'observations, avec une telle plénitude de connaissance, comment le mérite de M. l'abbé de Sauvages ne lui a pas procuré plus de célébrité, et comment les magnaniers ne sont pas

Digitized by Google

sortis plus tôt de l'ornière, dans laquelle ils ont cheminé jusqu'à présent.

Pour expliquer ces deux faits, il faut se souvenir que notre compatriote fut le plus modeste des hommes, qu'il ne fut jamais avide de gloire, qu'il fut toujours désintéressé d'argent, que de son temps la publicité était difficile, et que les éducateurs de vers à soie lisaient très peu. L'ombre et le silence au sein desquels le bon Abbé cacha sa vie, enveloppèrent aussi son œuvre, et la mirent à la disposition des pirates, qui s'en attribuèrent le profit et la gloire. L'ouvrage de M. de Sauvages fut accueilli avec faveur et même avec admiration dans le monde savant du dix-huitième siècle, mais soit à cause de l'obscurité de l'auteur, soit à cause de l'ignorance de la France illettrée, il n'eut aucune action réelle et durable sur la sériciculture. Notre compatriote se plaignait beaucoup des sériciculteurs de son pays et de son temps, « artisans automates qui refusaient de varier leur routine par vanité, par entêtement, par paresse ».

Digitized by Google

CHAPITRE X

OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES DE L'ABBÉ DE SAUVAGES SUR LES VERS A SOIE

(1750-1756)

L'abbé de Sauvages fut au plus haut degré *un curieux de la Nature;* il mit toute son application dans l'observation des faits, et toute sa sagacité dans leur explication. Ses expériences sur les vers à soie furent innombrables.

Un académicien de Montpellier, M. Ségui, avait, en 1739, accrédité l'opinion que pour réussir l'éducation des vers à soie il faut la faire dans la plus complète obscurité. Les Italiens avaient adopté cette pratique, ils disaient « *que les rayons du soleil sont nuisibles aux vers à soie, et que les rayons de la lune leur sont encore plus funestes.* » *Il raggio del sole noce, il raggio della luna e pegiore.* D'autre part, les savants affirmaient que les vers à soie étaient dépourvus de l'organe de la vue. L'abbé de Sauvages ayant constaté par lui-même la vérité du fait attesté par M. Ségui et par les Italiens, conçut dès lors la conviction que les magnaux ne sont

Digitized by Google

point dépourvus de l'organe visuel, et qu'ils ont des yeux. Il se mit dès lors à la recherche de ces yeux. longtemps ses investigations furent sans résultat ; enfin, à force de disséquer ces petits animaux, à force de soumettre à la loupe leurs organes, il compta douze organes visuels, placés à la base de la mâchoire de ces insectes.

Le vulgaire était persuadé que le bruit nuit à la santé des vers à soie, au moment surtout où ils montent dans la bruyère pour y filer leur cocon. Le bon abbé voulut savoir à quoi s'en tenir au sujet de cette croyance populaire. Lorsque fut arrivé le moment où les magnaux se disposent à dévider leurs fils précieux, M. l'abbé de Sauvages se mit à racler les cordes sonores d'un violon, et se livra pendant un temps notable à d'harmonieux arpèges. Voyant que les petites bêtes étaient insensibles à l'harmonie et continuaient à filer sans s'inquiéter de rien, le bon abbé se dit : « Les vers à soie se moquent du violon, essayons du tambour ». Il s'empara alors d'un gros tambour et tembourina de toute son âme, à grands coups de baguettes, voire même à grands coups de poing ; il reprenait ses roulements de moment en moment, battant la chamade et puis la générale. Voyant que malgré ce tintamare les magnaux ne cessaient point d'être attentifs à leur besogne, le bon abbé se dit à lui-même : « Evidemment les vers à soie ne font pas plus de cas du tambour que du violon ; il n'y a plus qu'à s'assurer qu'ils ne craignent pas davantage le tonnerre ». Saisissant une grosse espingole qu'il avait préalablement chargée jusqu'à la gueule, il en tira plusieurs coups, sous les cheminées de la magnanerie. L'espingole éclatait comme la foudre, mais les vers à soie ne bronchaient pas. Témoins de ces étranges manœuvres, les valets se disaient entre eux : « Pour le coup notre maître est un

Digitized by Google

plaisant homme ». Mais leur maître été fixé sur ce qu'il voulait savoir.

Plus héroïques encore furent les essais auxquels il se livra pour arriver à connaître les causes de la maladie des *muscardins* ; il les raconte lui même à M. Séguier, dans une lettre datée du 1er juin 1756 : « Il faudrait savoir sur quoi M. Betti fonde son hypothèse sur les *muscardins*, pour l'adopter ou pour le combattre. Voici ce que je sais sur cette maladie des vers à soie. Je sais que les humeurs ou la lymphe des muscardins est très acide, et je le sais pour l'avoir goûtée. Fi le vilain ! »

Il pensait que la maladie des muscardins provenait d'une chaleur renfermée et croupissante dans l'atelier, laquelle engendrait une putréfaction des humeurs contenues dans le corps des insectes. Il termine sa lettre à M. Séguier par ces paroles humoristiques : « Il ne manque plus à ces beaux raisonnements dignes de Sganarelle, que d'ajouter *ossabundus negueis potarium quipsa milus*, voilà justement ce qui fait que les vers à soie deviennent muscardins. Voilà une rapsodie, mon cher maître, mais vous êtes mon ami, et cela ne tirera pas à conséquence ».

Les expériences qui servirent à composer *l'Art d'élever les vers à soie* furent complétées par les observations que l'auteur fit en Italie. Lorsqu'il partit pour l'Italie, sa famille craignait pour sa sécurité, et soupçonnait que l'atroce jalousie italienne pourrait se porter sinon à quelque attentat, du moins à quelques vexations contre un sériciculteur français allant en Italie avec le dessein de surprendre les secrets de l'industrie italienne. Le professeur François Boissier de Sauvages écrivit à son frère : « Les Italiens sont fort traîtres, il faut vous en défier ; on a empoisonné à Florence le marquis Ginosi, homme de grand mérite, grand

Digitized by Google

botaniste, qui avait bâti à ses dépens un faubourg à Livourne ; on lui fit boire l'*aqueta di Peruza*, qui est un poison lent ; les Napolitains sont encore pires. » (1).

Ni les Florentins, ni les Napolitains, ni les Bolonais ne donnèrent à notre abbé l'*aqueta di Peruza* ; au contraire, loin d'avoir à se plaindre des Italiens, l'abbé trouva partout chez eux un accueil cordial et respectueux. L'on n'essaya même pas de lui faire subir des mystifications dans le genre de celles que le fameux *abbé Nollet* avait eu à essuyer. Les Florentins, en effet, s'amusèrent aux dépens de l'*abbé Nollet*, en lui faisant accroire qu'en Toscane l'on a l'habitude de faire trois éducations de vers à soie par an ; les Milanais de leur côté avaient affirmé à l'*abbé Nollet* que les mûriers de leurs pays produisaient une telle quantité de feuilles que la valeur de cette feuille était plus considérable que la valeur des champs qui l'avaient produite ; d'autre part les Turinois firent en sorte de persuader au célèbre physicien, qu'en Piémont l'on ne peut faire qu'une seule éducation par an. L'*abbé Nollet* apporta ses beaux renseignements en France, et ne s'aperçut que les Italiens l'avaient berné, que lorsqu'un journal littéraire d'Italie, « *La Fousta litteraria di Aristarco*, imprimé à Roveredo, près de Padoue, par le signor Baretti, de Turin, raconta les mauvaises plaisanteries auxquelles l'*abbé Nollet* s'était laissé prendre. Baretti disait dans cet article de journal : « *L'ignorance crasse du fameux abbé Nollet a contribué à la culture du rire et de la gaieté dans l'univers entier.* » L'abbé de Sauvages plut aux Italiens par sa modestie et par sa science, autant que l'*abbé Nollet* leur avait déplu

(1) 23 septembre 1764.

Digitized by Google

par sa ridicule et pédante arrogance. L'abbé Nollet s'était, en effet, plusieurs fois refusé à parler en langue italienne, pendant qu'il visitait les savants italiens : « *Je ne parle pas italien, disait-il, parce que la dignité de la langue française ne souffre pas qu'un français s'abaisse à parler le jargon italien.* » Au contraire l'abbé de Sauvages s'appliquait à ne converser avec ses hôtes italiens, qu'en se servant de leur idiome. Son zèle pour apprendre, son savoir bien authentique, la parfaite ouverture avec laquelle il faisait part aux savants d'Italie de ses connaissances spéciales, lui ouvrirent tous les cœurs, et toutes les portes. On alla même au-devant de ses désirs, pour lui procurer toutes les explications nécessaires sur le *ménage des vers à soie,* dans les diverses régions de la péninsule. La précieuse graine des *vers à soie à trois voltes,* cette graine presque mystérieuse que le duc de Toscane faisait conserver dans le château-fort de Vallombreuse, et qu'il vendait à raison de dix francs l'once, en se réservant, dit-on, d'en acheter tous les cocons, l'abbé de Sauvages obtint la faveur de la voir, et mieux que cela, il réussit à s'en faire céder une once ; ce qui lui permit de s'assurer que cette graine si vantée ne différait en rien des graines ordinaires.

En Toscane, en Calabre, à Bologne, à Milan, à Naples, l'abbé eut toutes libertés pour pénétrer dans les magnaneries, et voici ses remarques au sujet des sériciculteurs italiens de ces temps-là : « La douceur du climat de ces pays, supplée à la négligence des Italiens. Ils laissent éclore leurs vers à soie, et attrape qui peut. Les chambrées vont à l'aventure. Les muscardins sont inconnus à Florence et à Naples, probablement parce qu'on ne fait jamais de feu dans les magnaneries, parce que celles-ci sont très vastes, et parce qu'on ne

Digitized by Google

met pas les vers par étages superposés. A Bologne on dit des merveilles du vinaigre aspersé sur les vers languissants et malades; on ne donne de la feuille succulente de jeunes mûriers qu'aux commencements de l'éducation. » L'on peut dire d'une manière générale que l'abbé de Sauvages ne trouva guère, chez les Italiens, de quoi grossir la somme de ses connaissances séricicoles.

A Vérone l'abbé reçut en présent, des mains du docteur Targioni, un poème italien sur les vers à soie. « *Ii filugelli, poëmetto, in libri très, del Abbate Gian Francesco Giorgetti, con annatazioni scientifiche sopra l'origine della Seta.* » De ce poème il dit : « Je ne porterai pas mon jugement sur la versification de ce poème imprimé à Venise, en 1752. Mais pour le fond, il est très inférieur à celui de Vida. L'auteur ne parle de l'éducation des vers à soie que dans le premier livre, et il le fait plus succintement que Vida, déjà fort succint. On imaginerait que l'auteur donne dans ses notes quelque chose de nouveau et d'instructif; rien moins que cela, ce n'est que du réchauffé de ce qu'ont dit Malpighi, Réaumur, Leuvenhoëk, etc.; il ne dit rien de lui-même, il a beaucoup lu, et n'a rien observé; il n'a fait qu'augmenter le nombre des livres inutiles. Les vers contiennent un détail prosaïque et anatomique des vers à soie, et des observations des savants nommés ci-dessus. Il dit que les vers à soie espagnols sont d'une autre espèce que les nôtres; il dit que les cocons de la troisième volte sont connus à Venise, et s'alitent deux ou trois jours plus tôt que les autres. Dans ce poème il est dit que Leuvenhoëk parle des yeux des vers à soie, dans sa 146me lettre adressée à Charles Landgrave de Hesse; mais où Leuvenhoëk a mal vu, ou M. Gianfrancesco a mal rapporté. » Nous avons vu plus haut que Sauvages a changé plus tard d'idée, et que lui aussi,

Digitized by Google

après l'auteur allemand et le poète italien, a découvert les yeux des vers à soie.

Le professeur de Sauvages écrivait à son frère : « Vous feriez bien de faire donner une traduction de vos Mémoires, en italien, à Venise. M. Ambrogio Vicentini vous fera cela avec plaisir ; je pense, toutefois, qu'il serait mieux de la donner avant d'aller en avant, pour vous annoncer par cet ouvrage dans le reste de l'Italie. » Cette traduction fut faite en effet à Venise, et l'abbé remerciait son traducteur en ces termes : « Je vous suis bien reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait de traduire mes Mémoires, qui en vaudront beaucoup mieux. Les louanges d'une personne aussi éclairée que vous, et qui réunit tant de talents seraient bien capables de chatouiller mon amour-propre, s'il était aveuglé sur mon insuffisance. Une traduction est une louange indirecte bien flatteuse pour l'auteur et pour l'ouvrage » (1).

Les travaux de M. l'abbé de Sauvages sur les vers à soie, quoique n'ayant peut-être pas exercé une action immédiate sur la conduite des magnaniers, ont produit leur fruit considérable dans la suite des temps, après la mort de leur auteur. Mais il est juste de remarquer que ces travaux furent appréciés de la façon la plus honorable par tout ce que la France et l'Italie comptaient de savants et de connaisseurs. Citons, pour mémoire, les félicitations de Lamoignon de Malesherbes :

« J'ai reçu, Monsieur, les trois exemplaires de votre ouvrage que vous m'avez envoyés ; j'ai fait passer à mon père et à M. de Lavirotte, ceux qui leur étaient destinés. Je ne doute pas que cet

(1) Brouillon de lettre, trouvé dans les papiers de l'abbé.

Digitized by Google

ouvrage ne soit aussi intéressant et aussi utile que tout ce qui est déjà sorti de votre plume.

« Je suis parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

« LAMOIGNON DE MALESHERBES. »

« A Paris, ce 15 mars 1765. »

Le philosophe La Beaumelle (1) écrivait aussi à l'auteur de *l'Art d'élever les vers à soie* :

« Je vous prie de vouloir bien me dire où l'on pourrait avoir l'excellent traité que vous avez écrit sur les *vers à soie*. S'il y a des augmentations je tiendrais à les avoir aussi.

« Je suis, avec tout le respect et toute la considération possibles, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

« LA BEAUMELLE. »

« A Millau en Rouergue, le 13 août 1760. »

A son tour, le marquis de Croixmare, faisant ses réflexions sur le labeur auquel l'abbé, son ami, se livrait pour doter son pays d'un traité complet sur les vers à soie, lui avait dit ces prophétiques paroles :

« Vos observations sur les vers à soie produiront de très grands avantages ; *mais je crains que vous ne soyez le seul à qui elles ne seront point suffisamment utiles* ; la misanthropie me saisit quand je

(1) La Beaumelle a été élevé à Alais, en un petit collège dit « De l'Enfant Jesus ». Il y a tout lieu de croire qu'il a été condisciple des Messieurs de Sauvages.

Digitized by Google

réfléchis sur les distractions de nos ministres; j'essayerai, dans toutes les occasions, de faire penser à ce qu'on doit aux grands talents relatifs au bien de l'Etat; hélas! que n'êtes-vous dans certaines places? Oserai-je ajouter que n'y suis-je? Mais ne pourrais-je point vous être bon à quelque chose? *Pourquoi me désespérer par une discrétion profonde?* N'importe, malgré tous vos défants, je vous aime, mon très cher et très illustre maître, au-dessus de l'expression, *in œternum et ultra.* »

L'amitié de M. de Croixmare ne fut que trop clairvoyante. Les mérites de M. de Sauvages étaient évidents, mais ils ne furent récompensés par personne.

De 1752 à 1756, l'abbé n'a fait que des expériences sur les vers à soie; il dit dans ses notes : « En 1756 j'avais fini mes expériences sur les vers à soie. » Au mois d'août 1756, il n'avait encore rien écrit, comme le prouve le passage suivant d'une lettre à M. Séguier :

« Si vous étiez venu plus tôt ici, vous auriez été un galant homme, et j'aurais eu plus de loisirs pour vous faire faire des courses aux environs. Je travaille en ce moment, tous les jours, à un *premier mémoire* de magnanerie, qui aura au moins soixante pages, quoiqu'il n'y soit question que de la couvée, et que je voudrais avoir prêt pour le donner, en passant par Montpellier, à Monsieur l'intendant, qui sans cela serait fâché contre moi. Vous serez cependant toujours le bien venu, pourvu que vous veniez en droiture chez nous; vous n'aurez point de façons, mais vous aurez *bon pain*, *bon vin* et *bonne care d'oste.* »

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Découvertes particulières faites par l'abbé de Sauvages en matière de sériciculture

L'on aurait tort de s'imaginer que l'auteur de l'*Art d'élever les vers à soie* n'a été qu'un vulgaire compilateur éclectique. Il a, assurément, déblayé le terrain de la sériciculture; il a signalé avec sûreté les routines, les préjugés qui faisaient commettre aux paysans une foule d'erreurs et de fautes nuisibles à leur bétail, ou qui entretenaient l'usage d'une quantité de précautions ou de procédés inutiles. Depuis l'abbé de Sauvages, par exemple, l'on ne croit plus nulle part que le premier repas des vers nouvellement éclos doit être servi par une jeune fille vierge et gentille, ainsi que le voulaient les Italiens, qui disaient sérieusement dans leurs livres : « *Sia il primo cibo ministrato dalle mani di giovine et polite donzelle virgine.* ».

L'on doit plus que cela à l'abbé de Sauvages, qui a fait de véritables et importantes découvertes dans l'*art d'élever les vers à soie.*

Premièrement, on lui doit la découverte de ce fait *que l'on peut conserver presqu'indéfiniment la graine*

Digitized by Google

des vers à soie. Il a appliqué aux semences de ces petits animaux les procédés inventés par Réaumur pour la conservation des œufs d'oiseaux, et pour la conservation des blés. L'huile et la graisse dont s'était servi Réaumur pour la conservation des œufs de poule, n'eurent pas le même succès pour celle des graines de vers à soie; toutes celles qu'il plongea dans ces matières périrent; leur coque se dessécha en quelques jours. Il essaya alors les substances qui pouvaient enduire les semences sans les pénétrer. Avec le vernis, la glaire d'œuf, la colle de poisson il ne réussit qu'à retarder de quelques mois l'éclosion de la semence. Alors il essaya de mettre ses graines dans la gomme arabique; celles-ci formèrent par leur agglutination une petite boule solide, qu'il conserva dans cet état pendant 22 mois. Au bout de ce temps, il délaya la petite boule dans l'eau, recueillit les graines, dont le plus grand nombre réussit parfaitement à éclore. L'abbé de Sauvages fut convaincu de la possibilité de conserver les graines de vers à soie, en les enduisant de plusieurs couches de gomme arabique. Cette invention permettait de faire aux années d'abondance, des provisions de graines, qui serviraient dans les années de disette. Cette invention de M. l'abbé de Sauvages n'a peut-être pas été remarquée par les professionnels du grainage; peut-être aussi est-elle rendue inutile par les excès de la production.

Pour ce qui est de la conservation des blés, qui fut, au dix-huitième siècle, l'objet des préoccupations des savants, et en particulier de Réaumur, qui a indiqué une foule de précautions à prendre pour l'installation des greniers, et qui a enseigné que la chose qui contribue le plus à conserver les blés, est une croûte artificielle que l'on forme sur les tas de grains, par le moyen de la chaux vive en

Digitized by Google

poudre, l'abbé de Sauvages, désireux de trouver un moyen de conserver les grains, plus sûr que celui indiqué par son maître et ami Réaumur, Sauvages s'appliqua, dans son voyage en Italie, à surprendre le secret qu'emploient les Italiens pour préserver leurs blés contre les insectes qui le dévorent, et pour l'empêcher de germer. Il aurait voulu introduire en France l'usage des citernes, ou silos, en vigueur dans toute la péninsule. « Ces grandes citernes sont bâties en briques, et en argile avec une seule petite ouverture ronde, dont la pierre est recouverte de deux ou trois pieds de terre. Le dedans en est tapissé de gros tortillons de paille, qui recouvrent aussi le dessus du tas. Elles contiennent jusques à cent mille salmées; le grain s'y conserve sec, et les vers y périssent. » (1)

Mais il ne fut pas donné aux savants de découvrir le moyen de détruire le scarabée appelé charançon, qui ronge le blé. « Des savants se morfondaient inutilement par trouver un remède à ce mal; une femme fort ignorante les mit sur la voie et les tira de peine. Elle vit des essaims de petits scarabées sortir de nuit des greniers et voler vers les terres à blé, où ces insectes piquaient les épis, et y déposaient leurs œufs. On prit des moyens pour arrêter ces volées de charançon et le fléau cessa. » (2)

Ces paroles sont bien dignes d'un philosophe chrétien, qui sait combien vaine est la science de l'homme, et combien Dieu se plaît à humilier la science humaine, en révélant aux humbles et aux pauvres d'esprit, ce qu'il refuse de faire connaître

(1) Carnet du voyage en Italie, p. 39.

(2) Dictionn. Languedocien, au mot *Courcoussou*.

Digitized by Google

aux superbes, qui se glorifient de leur inutile savoir. (1)

En second lieu l'abbé de Sauvages a le premier mis en *pratique et conseillé « la couvée à l'étuve. »* Les femmes couvaient autrefois les graines entre leurs seins, selon le précepte du célèbre évêque d'Albe, Vida, dont l'élégant poème sur les *vers à soie* a longtemps été le code de la magnanerie :

> Tu conde sinu velamine tecta,
> Nec pudeat roseas inter fovisse mamillas,
> Si te tangit honos, et flavi gloria fili.
>
> (VIDA. Bombyc).

Mais la chaleur du corps humain peut nuire par la transpiration qui s'exhale même du sein des jeunes filles telles que les Italiens en choisissaient pour cet office, lesquelles étaient « *giovane è virgine miracolosamente.* » L'abbé de Sauvages a pro-

---

(1) Sauvages donne dans ses notes une recette pour chasser des greniers les charançons ; il faut piler ensemble deux poignées de laitues vertes, deux poignées de sabine, une poignée de tanésie (probablement de la tannée, des écorces broyées), une poignée de basilic, une autre de sauge, une autre de persil, une autre de la racine de persil, deux poignées de poireau, il faut ensuite mettre ce mélange dans un chaudron avec une mesure de jus de fumier ou purin, et le laisser reposer 24 heures, en le couvrant d'un drap mouillé. Il faut ensuite faire bouillir le mélange un quart d'heure; après cela, on presse ces herbes et on en passe le jus à travers un gros torchon; on verse dans ce jus quatre pintes de vinaigre, et l'on mêle bien le tout. L'on se sert de cette liqueur pour frotter le plancher, les murs et les boiseries du grenier à blé; il faut réitérer cette opération pendant dix à quinze jours, en ayant soin de tenir le grenier bien clos, et de remuer le blé. Les charançons sont tués par l'odeur de cette liqueur. L'abbé ajoute qu'on faisant bouillir cette drogue au milieu d'une cour de maison, l'on fait périr les punaises et les mouches.

Digitized by Google

clamé le premier les inconvénients de cette sorte de couvée artificielle, que l'on n'évite qu'avec des attentions et des soins continuels, et il a le premier enseigné la *couvée par étuve.* Il apprit aux villageois à construire des étuves banales, où tous les particuliers apportaient leur couvée, et à la surveillance desquelles était attachée une personne entendue, dont l'expérience empêchait les nombreux accidents, dans lesquels l'ignorance jetait trop souvent les couveurs ordinaires. L'étuve de M. de Sauvages servit d'abord de modèle; c'était un petit réduit de sept à huit pieds de largeur, et de deux toises et demie de longueur, dont le toit, haut de trois toises, n'était formé que par des tuiles. A l'aide de deux foyers allumés, il entretenait dans cette étuve une chaleur constante de 18, puis de 20, puis de 28 et de 30 degrés. L'abbé de Sauvages estimait que la couvée à étuve *était ce qu'il y a de mieux à prescrire.* C'est évidemment d'après les principes donnés par l'auteur de " *l'Art d'élever les vers à soie* " qu'on a construit le petit appareil de fer-blanc, dont on se sert aujourd'hui, sous le nom languedocien de « *lou castelet.* »

En troisième lieu c'est encore l'abbé de Sauvages qui a surpris l'*admirable instinct du vers à soie, dont personne jusqu'à lui ne s'était avisé, par lequel une fois qu'il a touché la feuille de mûrier ne la quitte plus, à moins qu'il ne soit sur le point de filer, ou qu'il ne soit atteint d'une maladie mortelle.* « J'essayai, dit-il, d'exposer des vers à soie à un soleil brûlant, les uns sur un morceau de litière, les autres sur la terre nue : ces derniers se mirent à fuir à toutes jambes pour trouver un abri contre une excessive chaleur, dont ils paraissaient très incommodés. Leurs compagnons au contraire retenus sur le petit morceau de litière, où je les avais mis, ne l'abandonnèrent pas,

Digitized by Google

quoiqu'à la même exposition du soleil. La chaleur les ayant fait devenir rougeâtres, ils s'agitaient violemment et cherchaient à s'échapper en étendant toute la longueur de leur corps au-delà de cette espèce d'isle, dans laquelle ils paraissaient enchaînés par leurs pattes de derrière; mais il fallait pouvoir poser leurs crochets de devant sur de la feuille de mûrier, sous quelque forme qu'elle fût, et rien n'était à portée; arrêtés par un instinct sans doute irrésistible, ou attirés puissamment par le morceau de litière, ils souffraient, et s'exposaient à périr plutôt que de l'abandonner, on eût dit qu'une espèce de charme les retenait, ou qu'on leur eût jeté ce que le peuple appelle *un sort* ». (1)

Cet admirable instinct facilite l'éducation des vers à soie, et leur a fait donner la préférence sur les autres chenilles, qui pourraient donner également de la soie. L'araignée de M. Réaumur faisait ses œufs dans une enveloppe de soie orangée, dont les fils étaient plus fins et plus beaux que ceux des vers à soie, mais cet animalcule farouche s'enfuyait quand il n'était point prisonnier dans une boîte, et si l'on mettait d'autres araignées de la même espèce dans une même prison, elles se dévoraient entr'elles.

En quatrième lieu c'est encore M. l'abbé de Sauvages qui a découvert *que les vers à soie ont des yeux*. Jusqu'à lui les savants comme le vulgaire croyaient que ce petit bétail était aveugle, et n'avait point l'organe de la vue. Ayant remarqué que les chenilles des champs savaient trouver leur chemin, et que, lorsqu'elles étaient tombées d'un arbre, elles y revenaient en droiture, quelque éloigné que fût le tronc, et quel que fût l'obstacle qui les en séparait.

---

(1) Art. pag. 109.

Digitized by Google

Il imagina de s'assurer si les vers à soie ne se comportaient point de la même façon. Il vit que les vers à soie faisaient exactement comme les chenilles, et qu'ils se guidaient de la même façon que s'ils eussent vu clair. Cela lui donna à penser, et dès lors il soupçonna que les vers à soie ont effectivement des yeux. Il se mit aussitôt à rechercher ces yeux à l'aide du microscope. Il ne les découvrit ni sur la tête de ces animaux, ni sur les autres parties de leur corps. Il trouva les yeux des vers à soie au bout de leur museau ; il compta douze yeux placés en deux petits pelotons égaux à la base des mâchoires de ces insectes. « *Ce sont de fort petits grains hémisphériques d'un poli luisant ; ils sont très distincts, et ressemblent à ceux des araignées et des scorpions. J'ai vu ces petits grains sur toutes les espèces de chenilles, qui me sont tombées sous la main, mais arrangés différemment, en sorte qu'on pourrait caractériser les espèces de chenilles, par le nombre, et la situation des yeux, plus sûrement que par la couleur, ou par le nom des plantes sur lesquelles les chenilles se nourrissent* ». (1)

En cinquième lieu, l'abbé de Sauvages a apporté une notable amélioration dans *la construction du logement des vers à soie.* Le premier il a recommandé de ne pas entasser trop de vers dans un atelier. Surtout, il est le premier qui ait compris la nécessité de donner de l'air aux vers à soie. *La bande de tuiles* de l'abbé de Sauvages est demeurée célèbre dans l'art de la sériciculture ; et elle est encore aujourd'hui d'une grande utilité aux sériciculteurs pauvres de nos montagnes des Cévennes : « *On laisse au haut du toit une bande de tuiles à claire-voie, large d'un ou deux pieds, tout le long du*

(1) Page 112.

Digitized by Google

comble tandis que le reste de la couverture est bouché par un lambris de roseaux, ou avec de la tuile noyée dans le mortier ou posée sur un briquetis bien joint. Si l'on a des raisons pour boucher ou pour lambrisser la couverture en entier, on supplée aux claires-voies en pratiquant au haut des deux murs de pignon, une ou deux lucarnes d'un pied et demi de hauteur et de quatre ou cinq pouces de largeur, avec une embrasure en dedans, et en en pratiquant tout autant au mur de face, qui tourne au levant. »

Ces ouvertures étaient, au sentiment de M. de Sauvages, essentielles et indispensables pour laisser échapper l'air, la chaleur et la fumée. L'endroit qui lui paraissait le seul possible pour cet objet, est le haut des murs ou le haut des toits. Ollivier de Serre et Malpighi, Vida, et tous les anciens auteurs n'avaient pas eu l'idée de *la bande de tuiles et des lucarnes.*

J'ai le devoir de signaler à l'attention du lecteur pieux les paroles par lesquelles l'abbé de Sauvages termine son traité de *l'Art d'élever les vers à soie.* L'auteur ayant décrit le mécanisme de la fabrique du cocon, la contraction de la peau de l'animal, qui presse les viscères et fait sortir le fil de soie, la transformation du ver en chrysalide, et de la chrysalide en papillon, il ajoute ces belles paroles, bien dignes d'un savant pieux tel que lui : « A la vue des phénomènes et des mécanismes que présentent cet article et ceux qu'on a vus précédemment, il est naturel de dire avec le saint Roi : « *Tout ce qui est sorti de vos mains, Seigneur, me pénètre d'admiration ; la magnificence et la bonté sont le caractère de vos œuvres.* » .

L'abbé de Sauvages a publié l'édition définitive de son livre en 1788 ; son livre avait paru en diverses livraisons, par mémoires séparés. Il n'a été réellement dans l'état où nous le voyons qu'en 1788.

Digitized by Google

Ayant ainsi donné son ouvrage par fragments et par parties séparées, il en a diminué le prestige, et cela explique peut-être les diverses injustices dont l'auteur a été victime. Son œuvre ne passa point inaperçue, mais on ne fut pas frappé de son importance.

L'on peut dire, sans exagérer la vérité et sans affecter d'attribuer à M. l'abbé de Sauvages le don de seconde vue que l'on n'accorde qu'aux hommes d'un véritable génie, l'on peut dire que cet abbé a pressenti la possibilité des découvertes du grand Pasteur ; qu'il a eu foi aux futures révélations du microscope, et qu'il a soupçonné la future naissance de la science nouvelle de la bactériologie.

En 1752, son ami, le marquis de Croixmare, lui écrivait au sujet des découvertes faites par l'abbé Néedam :

« Je vous envoie la suite des volumes que vous avez lus ; ils attaquaient M. de Buffon ; ceux-ci badinent de M. Daubenton, et parlent très sérieusement de l'abbé Néedam ; vous avez dû voir ses observations microscopiques et son système sur la matière, etc. ; cette réfutation claire-obscure pourra vous plaire, mais avant de la lire prenez deux tasses de café ; vous sçavez que l'ouvrage de l'abé (*sic*) Néedam est inaccessible par sa hauteur et par sa profondeur, et que M. de Maupertuis a été très incommodé pour avoir essayé de le comprendre. »

Le marquis de Croixmare parlait avec une moqueuse légèreté des observations microscopiques de l'abbé Néedam ; il jugeait inaccessibles les explications de cet illustre précurseur de Pasteur. Je ne sais si l'abbé de Sauvages fut indisposé ou non indisposé, après la lecture des relations que l'abbé Néedam avait données au public, à la suite de ses observaitons microscopiques. Tout ce dont je suis sûr, c'est que mieux inspiré que Croixmare, que Mau-

Digitized by Google

pertuis et que bien d'autres, il comprit l'importance de la découverte des fameuses anguilles de Néedam. En effet, dans l'édition du *Dictionnaire Languedocien*, qu'il publia en 1785, l'abbé de Sauvages, au mot *Carbounel*, parlant du blé niellé, s'exprime ainsi : « *M. Néedam ayant observé au microscope des fibres de blé niellé cueilli depuis deux ans, s'aperçut que ces fibres mises dans l'eau reprenaient vie, et frétillaient des deux bouts, comme des anguilles.* » L'auteur de ces quatre ou cinq lignes, loin de se moquer des anguilles de l'abbé Néedam en parle au contraire très sérieusement, comme de choses réellement vues. J'imagine que les anguilles de Néedam sont bien réellement cousines-germaines des *bacciles*, des *microbes*, des *bactéries*... Voilà donc un fait évident et certain; l'abbé de Sauvages a connu et approuvé la découverte qui a été au dix-huitième siècle le premier acte public de la science propre au dix-neuvième siècle, la bactériologie.

Il y a plus que cela : je trouve dans les correspondances de l'abbé de Sauvages, et de son frère, l'illustre médecin, des communications scientifiques, qui prouvent qu'au dix-huitième siècle l'on avait observé le fait de la présence de certains animacules imperceptibles et microscopiques, qui ne pouvaient, ce me semble, être autre chose que les *bacciles*, *microbes* et *bactéries* modernes. Ainsi, le grand et illustre Pasteur n'a pas découvert le fait de l'existence de ces vermicules microscopiques ; il n'a, en réalité, découvert que l'action plus ou moins funeste de ces agents invisibles, et que les moyens de les détruire ou de paralyser leur action.

Au dix-huitième siècle on connaissait l'existence des microbes. Je prouve cette proposition en donnant au lecteur connaissance d'une lettre écrite, en 1763, par un certain docteur *Guillemeau, de Niort*, au professeur de Montpellier M. de Sauvages, et

Digitized by Google

que ce dernier avait jugée importante, curieuse et digne d'être mise sous les yeux de l'abbé de Sauvages : « *M. Gouan, mon ancien* (sic) *et intime ami, ne peut guère soupçonner que l'insecte dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, soit une monade. Je n'ajouterai pas de nouvelles preuves à celles que j'ai déjà données; je crois avoir poussé la chose jusqu'à l'évidence. Cependant je suis trop charmé de vous satisfaire l'un et l'autre, pour ne pas saisir la première occasion qui s'en présentera. Je ne vous ferai pas tenir d'insecte desséché, il n'est formé que d'une matière mucilage* (sic), *qui ne permet pas le dessèchement. Mais je vous enverrai, dans ma lettre, un peu de terre, où il y aura des œufs, et en les jetant dans un peu d'eau, je ne doute pas qu'ils n'éclosent. Ainsi vous vous assurerez de la vérité. Je suis aussi charmé d'avoir trouvé que le dessèchement des œufs est nécessaire pour qu'ils éclosent que d'avoir été le premier à décrire la bestiole qui les pond. Vous ne me dites rien de mes expériences contraires à celles de Rédi, sur l'eau pourrie, bouillie, renfermée, inaccessible à l'air, qui a donné naissance à des petites anguillettes.* » J'ai idée que les animalcules que Néedam appelait anguilles, et que Guillemeau avait baptisées en leur imposant le nom Leïbnitzienne de *monade*, n'étaient en réalité que *les microbes, les bacciles, et les bactéries* de nos savants modernes. En compulsant avec soin la collection des *Mercures de France*, de l'année 1780 à l'année 1790, on trouverait un mémoire, que je me souviens très distintement d'y avoir vu jadis; ce mémoire a pour objet la *description des petits animaux qui se trouvent dans le sang des animaux.*

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LE TOUR DE FRANCE DE L'ABBÉ DE SAUVAGES

(1756-1757)

Vers le 16 août 1756, M. l'abbé écrivait à M. Séguier : « Je dois partir avec un ami, vers le 12 du mois prochain pour Bordeaux, où je séjournerai un couple de mois ; de là, je dois me rendre à La Rochelle, chez un autre ami, et, entre nous, je crois que de La Rochelle j'irai en droiture à Paris ; il n'est pas décidé si je reviendrai ici pour achever mon tour de France, ou bien si je ne gagnerai pas du côté de l'Italie et de Rome surtout, pour aller gagner des pardons. Mais je me rappelle que vous m'avez obligeamment offert d'être mon compagnon de voyage, aussi je prendrai votre temps et vos conseils avant de m'embarquer. »

En effet, il partit d'Alais le 20 septembre 1756, avec le sieur Foucard, d'abord jusqu'à Bordeaux, et ensuite tout seul jusqu'à Paris, pour la troisième fois. « Nous passâmes, dit-il, par Nimes, Narbonne, Toulouse, Montauban, Agen ». (1).

(1) Notes autobiographiques.

Digitized by Google

A Nimes il fut embrasser son ami, M. Séguier, et fit la revue des curiosités que ce savant avait rassemblées dans son cabinet d'histoire naturelle, de médailles et d'antiquités. A Toulouse, les voyageurs furent accueillis par les RR. PP. Cordeliers, auxquels ils avaient été recommandés par les Cordeliers d'Alais. A Montauban ils furent hébergés par un nommé Roure, docteur en médecine, et ancien disciple du professeur de Montpellier. De Langon, près Bazas, à Bordeaux, ils voyagèrent dans un coche de comédiens ambulants, n'ayant pu trouver d'autre véhicule dans tout le marquisat de Langon; il paraît que les comédiens furent très convenables pour leurs compagnons de voyage, et qu'ils égayèrent la longueur de la route par « des tours de force et d'adresse les plus étonnants du monde ». En arrivant à Bordeaux, ils furent frappés « du beau coup d'œil que l'on a dans le port, rempli de vaisseaux de toutes les grandeurs et de toutes nations. »

L'Abbé séjourna six mois à Bordeaux, jusqu'au 15 février 1757. Dans cette ville, il était l'hôte du frère de Madame de Sauvages, qui y avait charge de directeur général des tabacs. Il fit à Bordeaux la connaissance du gouverneur de la ville, M. d'Hérouville, et de M. le baron de Secondat, fils du célèbre Montesquieu. Il fut aussi accueilli par le président Barbot, par M. Duplessis et par M. Journu, dont il dit: « Mon ami Journu me fit fête, et je lui fis connaître ses collections d'histoire naturelle. » Le mot n'est-il pas un peu malin? Le père Buchos, bénédictin, lui fit les honneurs de son abbaye, et les religieux de la Chartreuse de Bordeaux voulurent l'avoir pour commensal.

« Vers la fin du mois d'octobre 1756, M. de Secondat me mena, avec Foucard, mon hôte, passer huit jours à son château de la Brède, qui confine les Landes, pays sablonneux, couvert de pins, d'où les

Digitized by Google

Courziots, vêtus comme Elie, tirent la résine. » A ce sujet il rapporte le procédé employé par les Courziots pour tirer la résine des pins : « On enfouit les pins en terre, où on les laisse quatre ans. La résine se meûrit *(sic)* pendant ce temps, et lorsqu'on découvre l'arbre, il est tout blanc de bitume. On le refend et on le coupe en petits éclats de deux pouces de long ; on les dispose au-dessus d'un réservoir, sur des barres de fer, on fait ainsi un petit bûcher, en forme de pyramide, auquel on met le feu. La résine se fond et tombe dans le réservoir, où elle demeure sous forme de goudron liquide. Si l'on veut avoir du goudron sec, ou bray, on jette dans le réservoir deux boulets rougis au feu. La matière s'enflamme avec une détonation terrible ; l'eau contenue dans la résine s'évapore en fumée, et, lorsqu'on juge que la résine est assez desséchée, on jette dessus le puits une claie que l'on couvre de terre et de gazon. Le feu étouffé, la matière se refroidit et se durcit, et on la coupe à coups de hache. »

Reprenons la relation du voyage à Bordeaux : « La vendange du canton, où l'on récolte le vin si fameux et si recherché, n'était point encore faite. Le terrain dans lequel on cultive ces vignes est graveleux, et c'est dans ce terrain que l'on trouve les cailloux du Médoc et les coquillages marins, fossiles non pétrifiés, pareils à ceux de Courtagnon (1).

« Je fis connaissance avec l'intendant, M. de Tourny, qui, au moyen d'un arrêt du conseil, s'était emparé des revenus inutiles de la ville, pour l'embellir de divers édifices, qu'il ne faisait que commencer. Je vis sous le château Trompette, à

(1) Notes autobiographiques.

Digitized by Google

l'entrée du Chartron, *l'orologe vivant.* Je vis lancer à l'eau une frégate qui devait servir contre les Anglais, dans une guerre si malheureuse pour la France, et qui devait se terminer par une paix honteuse (ibid). » L'on touchait, en effet, alors à l'une des plus mauvaises heures de notre histoire nationale. Comme toujours, les Français se croyaient sûrs de la victoire. Une lettre que l'abbé de Sauvages reçut au château de la Brède, et qui avait été écrite par un médecin nommé Fournier, ancien élève de l'Académie de médecine de Montpellier, est curieuse à lire et montre bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait la France à la fin de l'année 1756 :

« Je vous ai envoyé, Monsieur l'abbé, votre microscope de Liberkein. Je souhaite que vous l'ayez trouvé bon ; entre vos mains cet instrument vaudra à la societté *(sic)* quelque découverte en histoire naturelle. J'ayme bien vous voir observer tranquilement *(sic)* une fleur ou un insecte, pendant que toute l'Europe en mouvement est preste à se couper la gorge ; le bruit de l'artillerie que l'on a embarquée, et le départ de la flotte pour Port-Mahon, n'ont-ils point attiré votre attention ? vous n'outrez pas assez la philosophie pour avoir vu avec indifférance (*sic*) tant de préparatifs formidables. M. Périer est à Rochefort avec cinq beaux vaisseaux de ligne ; ici il y a quatorze vaisseaux en rade, dont trois sont partis, et l'on en ignore la destination. Le Roy de France joue un beau rôlle (*sic*). Après l'expédition de Mahon, nous pourrons dire : *Bella gero multos habitura triomphos.* »

L'abbé de Sauvages avait partagé ces belles illusions du patriotisme, qui furent bientôt dissipées par les événements d'une guerre malheureuse. Comme il était à la Brède, chez M. le baron de Secondat, le 10 janvier 1757, un juif dont il ne donne pas le nom, vint apporter la nouvelle de l'assassi-

Digitized by Google

nat du roi par Damiens. La nouvelle arriva à Bordeaux par le canal des juifs. Ce fait est remarquable et semble avoir frappé l'imagination de l'abbé, qui, mettant par écrit ses souvenirs quarante ans après les événements, a pris la peine de signaler cette circonstance que la nouvelle de l'assassinat du roi fut apportée à Bordeaux par un juif.

Lorsque notre compatriote quitta Bordeaux, il se rendit à Rochefort où il s'arrêta un jour et demi, accueilli avec beaucoup d'honnêteté par le sieur Cuvillier, docteur de l'Académie de Montpellier, fort dévoué au professeur de Sauvages. Cuvillier lui fit voir tout ce qu'il y avait de curieux dans les magasins du roi, et dans le port, où il y avait cinq beaux vaisseaux de ligne. Il lui fit aussi faire connaissance d'un milord anglais, âgé de quatre-vingt ans, et qui possédait un cabinet d'histoire naturelle.

De Rochefort l'abbé gagna vers La Rochelle, où l'attendait l'abbé Foucard, beau-frère du professeur de Montpellier, qui avait obtenu un canonicat dans le diocèse de La Rochelle. « L'abbé votre beau-frère me fit mille amitiés, de même que M. de Villars, qui est un homme fort aimable. Je séjournai là huit jours, pour attendre le messager, et j'eus le temps de voir le port, la mer, la digue, les salines, le cabinet de M. Lafay, qui est un naturaliste de la force de M. d'Argenville, son ami, et aussi charlatan que lui. Je vis là un très honête (sic) homme de médecin, nommé d'Etrapières, qui me fit honetété (sic), et à qui, Salgues, votre ancien disciple, a fait un tour cruel : le pauvre Rochelois y est pour près de 2 000 livres, qui lui font bien faute : je lui promis de m'informer de cet honête homme (sic), pour savoir ce qu'il est devenu ; je vous prie d'en demander des nouvelles, pour que je puisse en donner au pauvre d'Etrapières, qui me parut un parfait honnête homme, qui par bonne amitié, et de

Digitized by Google

la meilleure foi du monde répondit pour Salgues. L'abbé Foucard est fort aimé dans ce pays-là, c'est un excellent caractère, et un saint personnage; je fus régalé chez ses amis les chanoines, et entr'autre, chez l'abbé de Roussi, du Vigan. L'abbé m'offrit souvent son serment de fidélité sur Béziers, si je pouvais m'ingénier pour le faire mettre sur ma tête mais je le remerciai vu la difficulté de la chose; j'oubliai de lui dire qu'il valait mieux veiller sur la première vacance, prendre lui-même possession, et me résigner ensuite. » (1) L'abbé Foucard avait probablement obtenu la survivance d'un bénéfice simple, situé dans le diocèse de Béziers, et il offrait à l'abbé de Sauvages de la lui céder bénévolement. Ce dernier, non moins pratique que « le saint personnage » jugea avec raison que cette proposition n'était au fond qu'une offre de gascon. D'ailleurs Foucard engageait son allié dans une voie pleine d'intrigues et de calculs, dont celui-ci était incapable; car, s'il a pu désirer les biens d'Eglise, et croire les avoir mérités, il ne les a jamais brigués. Plus tard, nous verrons l'abbé de Sauvages à Rome; or, tandis qu'il y était, il reçut une lettre du professeur de Montpellier dans laquelle on lui disait : « L'on nous a assuré que le pape accorde des bénéfices en Bretagne et en Normandie; ne pourriez-vous pas essayer d'être pourvu de l'un d'eux, par la faveur de vos amis auprès des cardinaux? » Le bon abbé répondit tristement : « Je vous remercie de votre bonne intention de me faire du bien; le pape nomme, en effet, à certains bénéfices de Bretagne et de Normandie, mais dans ces pays, il y a peu de bénéfices à simple tonsure; et, du reste, le clergé de ces pays-là, pour écarter les dévoluts, ont bien soin

(1) Lettre à François de Sauvages.

Digitized by Google

de tenir secrètes les vacances, afin que les prébendes ne soient point sollicitées en cour de Rome. »

Pour se rendre de La Rochelle à Paris, l'abbé de Sauvages mit huit jours; il était en noble et agréable compagnie; il avait, en effet, pour compagnons de voyage M. l'abbé de Boulogne, qui devint, après la révolution, évêque de Troyes, et qui se rendait alors au séminaire de Saint-Sulpice; M. de Caze, de la ville de Libourne, et le neveu du fameux Chateaubrun, M. de la Fouillouse, l'un des gardes du corps du Roi. (1) C'est une chose remarquable que l'abbé de Sauvages se plut toujours, et fut toujours bien venu et bien reçu dans la meilleure compagnie. « De La Rochelle, dit l'abbé, nous arrivâmes à Paris, par le plus beau pays du monde, surtout la Touraine qui semble être le pays décrit dans les féeries. J'observai sur la chaussée, en arrivant à Tours, un phénomène approchant de celui que les académiciens envoyés au Pérou, observèrent sur les montagnes neigées des Cordillières; le soleil qui était prêt à se coucher projetait notre ombre à cinquante pas devant nous, sur le pré. Nous étions quinze voyageurs à la file, je vis que mon ombre seule était entourée d'une lumière ou d'une gloire; mes compagnons à qui je demandai ce qu'ils voyaient chacun autour de leur ombre, remarquèrent la même chose, chacun sur la sienne, et non sur celle de leurs voisins. (2) J'étais tenté de tirer vanité de cette auréole croyant en avoir le privilège exclusif; mais mes compagnons me tirèrent de l'erreur dans laquelle j'avais pensé tom-

(1) Ces détails sont marqués en note dans le mémoire de l'abbé sur « Un Phénomène d'Optique. »

(2) Lettre du 29 mars 1757.

Digitized by Google

ber, en m'avouant franchement qu'ils ne voyaient absolument rien de ce qui causait ma surprise; j'aurais peut-être passé pour un homme à visions, s'ils ne s'étaient pas aperçus sur le champ, qu'ils étaient eux-mêmes tout aussi radieux de gloire que je pouvais l'être. Il arrivait ainsi dans le physique ce qui n'est pas rare dans le moral; savoir de n'être frappé que de son mérite propre, et d'être insensible à celui d'autrui : chacun de nous voyait son ombre ornée de lumières, et n'apercevait rien autour de celle de son voisin, cette bordure n'existant probablement que pour les yeux placés dans l'ombre même. » La réflexion morale qui précède est d'un moraliste doucement malicieux, mais elle était naturelle et toute indiquée. Un autre homme que lui s'en serait tenu sur ce fait à l'étonnement que ce phénomène lui avait causé, et à la réflexion plus ou moins philosophique qu'il lui avait suggérée; il en fut tout autrement pour cet esprit investigateur, habitué à expliquer les effets par leur cause. Il médita sur ce phénomène, essaya d'en répéter l'expérience, n'y réussit qu'à moitié, enfin il ne put en expliquer la raison d'une manière scientifique; c'est pourquoi il en fit l'objet d'un mémoire charmant, qu'il présenta à l'académie des sciences, pendant son séjour à Paris.

La longue suite de maisons taillées dans le roc sur les bords de la Loire, pendant quatre lieues, étonna notre abbé, et le remplit d'admiration. « La description des bords de la Loire, dit-il, figurerait très bien dans une relation de voyage aux Indes occidentales. » (1)

A Amboise il fit une découverte qui en vaut bien une autre : il vit le fameux bois de cerf, dont Buffon

(1) Lettre ci-dessus citée.

Digitized by Google

parle dans son histoire naturelle; ce bois de cerf avait douze pieds de long, et il avait appartenu à un cerf auquel Jules César avait décerné un collier d'or, à cause de sa grandeur, et de sa remarquable beauté : c'était du moins la version alors en crédit, et que l'on débitait aux badauds voyageurs. L'abbé de Sauvages s'approcha de ce fameux bois de cerf, et, l'ayant vu de près, s'écria : « Ça un bois de cerf! c'est une attrape! » Il écrivit la dessus à son frère : « le fameux bois de cerf d'Amboise n'est qu'une attrape, étant vrai bois de noyer tout vermoulu, et fait d'une vingtaine de pièces. »

Le pieux abbé ne manqua pas de visiter l'église de Chartres et d'y prier Notre-Dame de Chartres; il se rendit aussi à Cléri pour s'agenouiller devant l'image historique de Notre-Dame de Cléri. Mais après avoir fait ses prières, il visita en curieux le tombeau de Louis XI, dont le mausolée était dans cette église : J'ai vu, écrivait-il à son frère, la statue en marbre de Louis XI, ce personnage a la figure patibulaire d'un scélérat! » Le mot de l'abbé est frappant de vérité, et me rappelle un souvenir personnel. Etant allé à Saint-Denys, l'on me permit de visiter les caveaux des sépultures royales. Dans un coin à gauche de l'abside, du côté de l'épitre, se trouve adossé contre un mur le buste en marbre du terrible compère de Tristan l'ermite. Je contemplais avec un sentiment involontaire de répugnance et d'aversion cette figure patibulaire de scélérat, lorsque le guide récitant sa leçon, dit avec ce ton de voix dans lequel les gens de cette profession affectent de mettre je ne sais quel accent de respect, de mystère et d'effroi : « Ce buste, Messieurs, que vous voyez à gauche, est le buste en marbre de Louis XI », je ne pus m'empêcher de répliquer aussitôt à haute voix : « Il n'avait pas l'air d'un brave homme. » La compagnie sourit et approuva.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

TROISIÈME SÉJOUR DE L'ABBÉ DE SAUVAGES A PARIS

(1757-1758)

Lorsque l'abbé de Sauvages arriva à Paris, vers les premiers jours de février 1757, il trouva la capitale dans une période de tranquillité : « J'ai trouvé ici toutes les choses aussi tranquilles que je les eusses jamais vues ; il n'y a que les plaideurs à plaindre, toutes les affaires sont suspendues ; les avocats et les procureurs sont à la campagne ; on espère que tout se pacifiera, et que le Parlement rentrera à la *Quasimodo* ». Tout se pacifia, en effet dans les années 1757 et 1758, soit par suite de la disgrâce de d'Argenson et de l'entrée de Bernis au ministère, soit à cause de l'attentat de Damiens, qui calma les têtes échauffées, et donna un regain d'autorité au roi, soit enfin par suite des victoires de d'Estrées, au début de la guerre de Sept Ans, suivies ensuite de la défaite pénible de Soubise à à Rosbach.

A peine débarqué à l'*Hôtel d'Ecosse, dans la rue des Noyers*, près de la rue des Anglais, il fit d'abord

Digitized by Google

comme tout bon provincial récemment arrivé à Paris, un peu de badauderie. C'est ainsi que le 28 mai 1757, il fit en sorte de se trouver sur le passage de Robert-François Damiens, assassin du roi Louis XV, au moment où l'on conduisait ce criminel au supplice. Il écrivit à ses frères le résumé de ses impressions : « On est délivré de Damiens ; on exécuta hier ce malheureux ; je pris à peine sur moi de le voir passer lorsqu'il allait au supplice. Sa vue me donna un saisissement en me rappelant son crime et la façon dont il allait l'expier. Il était dans un tombereau, en chemise, tête nue, la torche au poing ; il n'avait pas l'air du tout abattu, comme aurait dû l'être un homme qui sortait de la question extraordinaire et qui venait d'entendre sa sentence ; elle fut exécutée avec plus de rigueur que les exécuteurs n'auraient cru. En arrivant à la Grève, il eut la main, où l'on avait attaché un poignard, brûlée avec du soufre. Il poussa des cris horribles. De là on le coucha sur une table immobile, et on y fixa le corps au moyen de trois bandes de fer ; là, on le tenailla aux mamelles, aux bras, aux cuisses, aux jambes, et on versa sur les plaques du plomb fondu, de la poix-résine, du soufre, de la cire et de l'huile bouillante. Jugez des cris, des hurlements. Ce n'est pas tout, on l'attache à de forts chevaux qui étaient entiers, et qui avaient coûté deux cents écus pièce, on les fouette, on les pousse vigoureusement ; on avait compté que la première secousse suffirait, comme elle avait suffi le jour d'auparavant sur un cadavre, où les bourreaux s'étaient essayés. Des témoins oculaires virent donner trois secousses inutilement ; d'autres m'ont assuré qu'on y alla jusqu'à neuf fois, et qu'on attacha deux chevaux à certains membres. Enfin il fallut aider l'action des chevaux par des incisions que les bourreaux firent de leur

Digitized by Google

chef aux jointures. Dès que les membres furent arrachés, on les jeta avec le tronc palpitant dans les flammes. Ce malheureux était gros, sain, vigoureux, c'est ce qui augmenta son tourment. Deux docteurs de Sorbonne ne le quittèrent jamais. Je ne sais s'ils obtinrent de lui quelque chose. Deux jours auparavant, il avait dit à l'un d'eux, curé de Saint-Paul : « *Ah! monsieur le curé, c'est donc vous qui m'accompagnez à la Grève; je vous déclare que vous n'y gagnerez autre chose qu'une place pour voir ce spectacle tout à votre aise.* Depuis la publication de la sentence, les troupes occupèrent jusqu'au soir tous les quartiers de Paris, et il y avait dans toutes les rues des escouades de gardes françaises et suisses, qui allaient lentement et se tenaient aux écoutes. »

Le voyage de l'abbé de Sauvages avait plusieurs buts qu'il se mit en devoir d'atteindre dès les premiers jours. Il présenta à M. de Malesherbes, directeur de la Librairie, un exemplaire de la première édition de son *Dictionnaire Languedocien*, imprimé à Nimes, chez Gaude, imprimeur-libraire. « J'avais pris, dit-il dans ses notes, quelques exemplaires de mon Dictionnaire; je les distribuai à Paris, et j'en portai un à M. de Malesherbes, chez lequel je fis connaissance avec le chimiste Beaumet, qui me mena dans la suite à Bercy, voir le cabinet de M. d'Ossambray. » M. de Malesherbes, que l'on a dépeint comme un complice de Diderot et de Voltaire, ne fut en réalité qu'un homme épris de l'amour de la gloire, bien plus que de celui de la liberté. Il eut toute sa vie l'ambition de ressembler à son père, l'illustre Lamoignon ; il lui ressemblait, en effet, par la protection qu'il accordait aux savants. Il accueillit notre abbé avec faveur, et lui délivra des lettres que nous aurons à citer dans la suite de ce travail. Malesherbes témoigna plusieurs

Digitized by Google

fois combien il était porté à donner satisfaction *aux Messieurs de Sauvages, dont les travaux et le zèle avaient jusqu'alors été mal récompensés.* Mais Trudaine fils, qui venait d'obtenir le contrôle, grâce au comte de Bernis, avait apporté, dans sa charge, des idées particulières sur les récompenses à accorder aux savants. Il prétendait que pour avoir part aux bontés du roi, il ne suffisait pas d'avoir travaillé pour le bien public, mais qu'il fallait surtout y avoir travaillé avec un succès éclatant. Trudaine applaudit de la façon la plus flatteuse les travaux de l'abbé de Sauvages, mais ne trouvant pas dans ces travaux la découverte d'un remède efficace contre la maladie *des muscardins*, il considéra les efforts, les expériences, les méthodes de notre abbé, comme insuffisants; avec toute sorte de louanges et de promesses, il engagea notre compatriote à poursuivre ses recherches, et, sans l'investir d'une mission officielle, surtout sans lui promettre aucun secours financier, il lui donna le conseil de tenter la fortune, en allant en Italie, demander aux Italiens s'ils ne connaissaient pas un remède contre la maladie des vers à soie appelée *muscardine.* Notre abbé, avec sa finesse cévenole, ne fut point dupe des belles paroles de Trudaine : « *Je retiendrai les belles paroles de M. Trudaine, écrivit-il à son frère de Montpellier, on pourra peut-être en tirer parti plus tard; mais j'en attends peu et encore moins des bons offices de M. d'Homs.* »

Tout porte à croire que la conduite de Monsieur l'abbé de Sauvages, à Paris, fut ce qu'elle avait toujours été en province, austère et vertueuse. On ne voit nulle part dans sa correspondance la moindre trace de dissipation et de légèreté; il semble n'avoir eu dans le monde féminin d'autres connaissances que celles de deux grandes dames, la duchesse de la Rochefoucauld, et la duchesse d'Ai-

Digitized by Google

guillon. Madame d'Anville de la Rochefoucauld venait depuis peu de rentrer à Paris, d'où elle avait été exilée, par suite de la disgrâce de son mari, qui avait été relégué, pendant dix ans, dans sa terre de Lavauguion, pour avoir contrarié les amours du roi et de Mademoiselle de Châteauroux. Les scandales de Louis XV et de Madame de Pompadour étaient alors à leur apogée; le salon de la duchesse devint naturellement l'un des centres, où les honnêtes gens scandalisés, venaient échanger leurs tristes réflexions au sujet des désordres du roi et de son mauvais gouvernement. L'abbé de Sauvages eut l'honneur de conserver toute sa vie l'estime et l'intimité de la duchesse d'Anville; et c'est très vraisemblablement, dans le commerce respectueux qu'il eut avec les victimes de la Châteauroux et de la Pompadour, qu'il puisa l'humeur un peu frondeuse à l'égard de la cour et de la noblesse de France, qu'il a maintes fois laissé paraître dans ses écrits; cette humeur elle-même explique très bien sa conduite au moment de la Révolution Française. Notre abbé rencontra chez Madame d'Anville, la duchesse d'Aiguillon, née de Crussol, d'Uzès, que le roi de Prusse appelait « *le journal vivant de la cour, de la ville, de l'académie*, et de la province ». Madame d'Aiguillon, voulait du bien à M. l'abbé de Sauvages, mais elle le trouvait trop modeste : « *Monsieur l'abbé*, lui disait-elle quelquefois, *la modestie est assimilée à la robe d'infériorité; plus on se fait grand, moins on est écrasé.* »

Les relations anciennes que l'abbé de Sauvages avait avec le marquis de Croixmare l'obligèrent à se rencontrer quelquefois avec les Raynal, les d'Holbach, les Diderot, les d'Alembert; mais ces personnages n'avaient point encore levé entièrement le masque qui cachait leur impiété, et ils n'avaient pas encore introduit dans l'*Encyclopédie* l'esprit antireli-

Digitized by Google

gieux qui devait la corrompre. Entraîné par son ami le docteur de Lavirotte, il écrivit plusieurs articles pour l'*Encyclopédie*, ils y figurent avec honneur. Mais notre abbé se retira ainsi que son frère, de cette entreprise, dès qu'ils en comprirent les tendances désastreuses. Voici du reste ce que l'abbé de Sauvages dit des philosophes qu'il avait fréquentés : « Je ne m'afflige pas des vrais progrès de la philosophie; nos philosophes ont semé quelques vérités utiles parmi de très graves erreurs. Je vois avec une satisfaction infinie tout ce qui tend à rapprocher les hommes, et à leur inspirer des sentiments d'union et de générosité. Mais à coté du bon grain semé par les philosophes, que d'ivraie a poussé dont l'extirpation est bien difficile! » Mais l'abbé ne trouva pas seulement des philosophes tels que Diderot, chez son ami Croixmare; il s'y rencontra avec de braves gens, tels que le duc de Perth, un Anglais, ami des Français, tels que le comte de Tilly qui avait été grièvement blessé à la bataille de Rosback, tels que le marqui abbé d'Albergoti qu'il devait plus tard rejoindre à Florence. L'abbé Albergoti était fils d'un des lieutenants de Villars dans ses campagnes militaires; quoique Florentin, il était *abbé commandataire de l'Abbaye de Saint-André-en-Goufern*, près de Falaise, au diocèse de Séez. L'abbé Albergoti avait des charges à la cour de Vienne, et il avait contribué à faire exécuter en Hongrie de vastes plantations de mûriers: il fréquenta beaucoup l'abbé de Sauvages, avec lequel il vécut quelques jours dans son abbaye, voulant, disait-il, « *apprendre à son aise toutes les expériences, et toutes les observations faites sur les vers à soie, par un académicien ayant consacré sa vie au bien public.* »

L'on peut affirmer avec certitude que pendant le séjour de deux ans qu'il fit à Paris, en 1757 et en

Digitized by Google

1758, notre abbé ne fréquenta assidûment que l'Académie des sciences et le jardin du roi. A l'Académie des sciences il avait de droit une place parmi les pensionnaires : il était membre de la Société Royale de Montpellier depuis 1740; cette qualité lui conférait le privilège de pouvoir assister à toutes les séances de l'Académie des sciences. C'est à l'Académie qu'il se lia d'amitié avec M. de Mairan, célèbre géomètre, avec M. de la Condamine, avec M. de la Lande ; il était bien naturel que l'abbé de Sauvages ait quelque sympathie, lui le grand éleveur de vers à soie, pour la Lande, ce philosophe qui se faisait gloire demanger sans répugnance des tartines des vers à soie. La Condamine fut le grand ami des deux Boissier de Sauvages ; il aida de son mieux l'abbé dans ses démarches et dans ses sollicitations, mais il s'employa plus souvent encore à le consoler de l'insuccès de ses négociations. Il lui disait, par exemple, le 4 juin 1757 : « *Ne vous étonnez de rien ; malgré que j'eusse, par dix ans de travaux utiles, quelque droit à espérer une pension de la cour, j'ai été onze ans sans l'obtenir. Sans mon mariage, et sans l'appui de feu le marquis d'Argenson, qui me voulait du bien, et qui a fait honte à son frère de son oubli ; sans le concours de circonstances particulières, je n'aurais pas eu un sol de la cour, après avoir manqué ma fortune au Pérou, en avançant au roi quarante mille écus.* »

Au jardin du roi, l'abbé de Sauvages remplit les fonctions de collaborateur de MM. Daubenton et de Jussieu. Bernard de Jussieu reçut les ouvrages de notre compatriote, il s'en fit faire la lecture; doué d'une patience à toute épreuve, il écoutait avec une profonde attention la lecture des ouvrages qu'on lui soumettait, et exprimait avec candeur ses critiques et ses remarques. Notre abbé obtint de

Digitized by Google

Bernard de Jussieu des louanges qui étaient sincères, et ne ressemblaient en rien à des formules de politesse ; il devint l'un de ses disciples préférés, et même il fut plusieurs fois son collaborateur et son suppléant dans l'enseignement de la botanique. Bernard de Jussieu n'a pas beaucoup écrit, il distribuait ses leçons oralement, et, quelquefois même, il chargeait quelque savant collaborateur de parler à sa place mais d'après lui. Notre abbé eut une fois ou deux l'honneur de s'acquitter de cette charge à l'égard d'illustres voyageurs, qui, visitant le jardin et le cabinet du roi, avaient réclamé la présence du célèbre Jussieu ; Jussieu, retenu par ses occupations, déléguait à ces étrangers ceux qu'il considérait comme d'autres lui-même.

Bernard de Jussieu, auquel on avait confié la direction des jardins du Trianon, prit souvent pour compagnon l'abbé de Sauvages lorsqu'il se rendait à Versailles, pour s'acquitter de ses fonctions de jardinier du roi. C'est surtout à Trianon que notre compatriote trouvait abondance de semences et de graines rares. Il les récoltait lui-même, avec l'autorisation de Jussieu, pour faire de nombreux envois à l'intendant du jardin royal de Montpellier, François de Sauvages, son frère. Cette autorisation, il ne l'avait pas obtenue sans peine ; elle ne lui avait été accordée que grâce à la négligence, j'aillais dire à la paresse, de Jussieu. Depuis longtemps, en effet, l'abbé se voyait renvoyé par M. de Jussieu, chaque fois qu'il lui remettait en mémoire les demandes de semences qu'il lui avait adressées en faveur du jardin royal de Montpellier, le savant botaniste se contentait de répondre : « *Oui, très certainement, Monsieur l'abbé, il faudra que je m'occupe de cette petite affaire.* » Racontant à son frère les éternels atermoiements de M. de Jussieu, quand il s'agissait de préparer ses envois de graines,

Digitized by Google

l'abbé disait : « *Je ne saurais expliquer la douceur presque surnaturelle et l'énorme science de celui qui se plaît à me bercer de la sorte de vaines promesses.* » Enfin, désireux de voir aboutir finalement les négociations au sujet des graines destinées au jardin royal de Montpellier, l'abbé crut devoir un jour exprimer à M. de Jussieu, l'étonnement qu'il éprouvait en voyant que ce grand homme était si peu fidèle dans ses promesses. Bernard de Jussieu, avec « sa douceur surnaturelle », lui dit en souriant : « *Si je vous ai fait attendre vos graines, c'est afin d'avoir le plaisir de vous recevoir plus souvent chez moi.* L'abbé de Sauvages obtint ce jour-là la permission de puiser, dans les tiroirs du muséum, toutes les semences que le professeur de botanique de Montpellier pouvait desirer.

Le séjour de l'abbé de Sauvages à Paris, qui, dans le principe, ne devait durer que six mois, dura deux ans. Ayant enfin acquis la cruelle certitude qu'il n'avait rien à attendre des ministres, il reprit, vers la fin de l'année 1758, le chemin de sa patrie, résolu d'entreprendre avec ses ressources personnelles, un voyage scientifique en Italie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

PRÉPARATION D'UN VOYAGE EN ITALIE

(1759-1763)

De 1759 à 1763, l'abbé de Sauvages habita le château de Sauvages, consacrant une grande partie de son temps à la minéralogie, à la botanique, à l'agriculture, aux vers à soie, et à la recherche des mines. Les lettres qu'il reçut à cette époque de M. de Séguier, des abbés de Pérussis et Chassing de Nimes, de M. d'Argenville, du marquis d'Héronville, gouverneur de Bordeaux, de MM. de Mairan et de Buffon, prouvent avec évidence que l'abbé de Sauvages était considéré partout comme le plus grand savant minéralogiste des régions méridionales. Lorsqu'on découvrait quelque part une pierre, une pétrification dont on ignorait la constitution, l'origine et le nom, on l'envoyait à Alais, avec la certitude que l'abbé de Sauvages « tirerait la chose au clair ». Lui-même écrivait peu : « *Pour mettre la plume á la main*, disait-il, *les paresseux comme moi ont besoin d'avoir de grandissimes loisirs.* » Toutes les lettres de l'abbé à cette époque sont cachetées avec un sceau qui représente le *sacré-cœur de Jésus*, entouré d'une couronne d'épines. Jusque-là, il avait

Digitized by Google

scellé ses lettres avec un cachet dont l'empreinte figurait un coq éployé et becqué. Il semble donc que l'abbé avait rapporté de Paris, l'emblème du *sacré-cœur*, et par conséquent aussi la pratique de la dévotion au *sacré-cœur de Jésus*. Plus tard lorsqu'il sera de retour de son voyage à Rome, il emploiera un troisième sceau sur lequel était gravée l'effigie de Saint-Pierre.

Dans sa simplicité, l'abbé ne voulut jamais mettre sur ses lettres le cachet armorié de sa maison. J'aime à noter ces détails, qui semblent sans importance, et qui cependant, si l'on veut bien y réfléchir, ont une signification évidente. Il ne saurait être soupçonné d'avoir en secret pactisé avec les *encyclopédistes*, celui qui se faisait un bonheur et un devoir de sceller ses lettres avec l'empreinte du *Sacré-cœur de Jésus* et de la sainte couronne d'épine. Il ne saurait être suspect d'avoir été philosophe hypocrite, celui qui, sur les *ex-libris* de sa bibliothèque se faisait gloire de mettre l'*Ave Maria*, le signe du Rosaire, les initiales de la salutation angélique. Celui qui, sans y être forcé par aucune règle de la bienséance ou de l'usage, éprouvait ce besoin d'exprimer son amour et sa foi en Jésus-Christ et en sa divine mère, celui-là, certes ne saurait être accusé d'avoir été dans son cœur l'ami et le complice des *Voltairiens*. Si les fondateurs de l'*Encyclopédie*, le marquis d'Hérouville, l'abbé du Gua, le docteur Lavirotte obtinrent facilement la collaboration de notre compatriote pour cette entreprise, qui paraissait devoir être si belle, Diderot et d'Alembert ne purent jamais surmonter ses scrupules, dès que l'*Encyclopédie* devint une machine de guerre contre la *Révélation*.

Entre temps il enrichissait son cabinet d'histoire naturelle, et donnait avec obligeance ses services pour étiqueter et cataloguer les cabinets des ama-

Digitized by Google

teurs d'histoire naturelle qui se trouvaient dans notre région; c'est ainsi, par exemple, qu'il mit en ordre le cabinet du marquis d'Aubay, dans le château duquel il avait l'habitude de s'arrêter, lorsqu'il se rendait à Montpellier, pour y remplir ses devoirs de membre de la Société Royale; c'est en cette dernière qualité qu'il eut l'honneur de recevoir M. Séguier comme membre associé libre de la Société Royale de Montpellier.

Séguier fut toute sa vie le grand ami des deux Boissier de Sauvages; lorsqu'il se rendait de Nimes à Saint-Jean-de-Marvéjols, dont son frère l'abbé Séguier était prieur, le savant nimois s'arrêtait à Alais, et allait sans cérémonie leur demander « leur soupe. » S'il s'avisait de les « brûler » le bon abbé se fachait et menaçait de rendre la « brûlure » à la première occasion.

Mais la principale occupation de notre docte magnanier, pendant les années 1759, 1760, 1761, 1762, eut pour objet la préparation d'un grand voyage scientifique en Italie. Il aimait réellement les voyages et il fut, par le fait, dans son pays, l'homme qui avait le plus voyagé. Il disait de lui même : « *Je suis fait pour les voyages, c'est dommage que je n'ai pas plus d'aisance pour les faire avec profit. J'envie celle de certains étrangers qui s'en retournent chez eux aussi vides qu'ils en sont partis. J'ai vu tout ce qu'on peut voir et peut-être au-delà, parce que j'ai de meilleurs yeux.* »

Il n'est point indiscret de dire que l'abbé commença la préparation de son voyage par des élevages plus considérables de vers à soie, et cela, afin de se procurer les cent louis qu'il estimait nécessaires pour passer un an en Italie.

Ensuite, il étudia avec applcation et persévérance la langue italienne. Il finit par la parler aisément. Toutes ses lettres de cette époque renferment des

Digitized by Google

mots italiens, traces de ses constantes études. Séguier étant malade, il lui écrivit ces mots : *Caro mio emmalato.* Il avait admirablement mis en pratique le conseil que le *caro emmalato* lui avait donné dès qu'il avait eu connaissance des projets de son ami ; il lui avait répondu de suite en ces termes : « *Giacchi volete vallicari i monti e vedere la bella Italia ; bisogna che v'aveziate di sentire a parlare italiano aï modo de quella nazione.* » La première chose à faire, en effet, pour voyager en Italie, c'est d'apprendre à parler la langue de ce pays. L'abbé parvint à la parler presque couramment et même à posséder les locutions et tournures propres à chaque région de l'Italie.

Avide d'être renseigné sur les choses et les hommes qu'il était utile de voir dans la péninsule, il demanda des notions et des avis à MM. de La Condamine et Séguier. La Condamine n'eut pas beaucoup de communications à lui faire : « *Mon cher abbé*, lui répondit-il, *j'ai obtenu à Rome le bref qui m'a permis d'épouser ma nièce, et c'est tout ce que j'ai rapporté de bon de mon voyage en Italie.* » Séguier fut plus prolixe, il envoya à notre compatriote plus de vingt pages de notes et de recommandations, qu'il serait fort peu intéressant de transcrire ici, mais qui servirent beaucoup à celui pour lequel elles avaient été composées.

L'abbé de Sauvages avait l'habitude de voyager à pied. J.-Jacques Rousseau lui avait persuadé qu'un homme intelligent ne peut voyager autrement que pédestrement. Le fait est que j'ai trouvé le passage suivant des ouvrages de J.-J. Rousseau, copié deux fois de la main même de l'auteur du *Dictionnaire Languedocien*, et placé en tête de son carnet de voyage :

« Quand on voyage dans une chaise de poste bien fermée, on ne voit rien, on rend nul l'intervalle d'un

Digitized by Google

lieu à l'autre ; en voyageant en courrier, on perd le temps pour vouloir le ménager. Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied ; on part à son moment, on s'arrête à sa volonté; on observe tout le païs ; on se détourne à droite, à gauche; je ne dépends de personne, ni des voituriers, ni des autres voyageurs. Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès et Pythagore; j'ai peine à comprendre comment un philosophe peut voyager autrement et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste, mais quand on veut voyager, il faut aller à pied. »

Sauvages, ajoute à ces paroles de Rousseau, la réflexion, que « *l'objet des voyages doit être d'acquérir des connaissances sur l'histoire naturelle, sur le caractère et les mœurs des hommes et sur l'art de les gouverner.* »

Ne pensant aucunement que son nom, ce nom que lui-même avait fait connaître à Paris dans le monde savant, et que son frère avait rendu célèbre par toute l'Europe, suffirait pour l'accréditer auprès des académies et de la haute société littéraire d'Italie, notre écrivain Alaisien ne négligea rien pour se procurer des références illustres et des lettres de recommandation. Le duc de Praslin, le protecteur des voyageurs de la science, le patron de La Pérouse, lui fit donner des brevets et des patentes de *Chargé de mission scientifique pour le service de Sa Majesté.* Il lui délivra plus de quinze lettres de recommandation auprès des ambassa-

Digitized by Google

deurs de France à Gênes, à Florence, à Rome, à Naples, à Milan, à Turin. Ces lettres lui valurent l'accueil le plus flatteur et le plus utile auprès de MM. de Durfort, ambassadeur à Naples, de La Housse, d'Aubeterre, de Rochechouart, de Barchi, de Firmian, de Chauvelin, etc. Voici le texte de l'une de ces lettres, elle est adressée à M. de Chauvelin, ambassadeur de France à Turin.

« Compiègne, 12 août 1763.

« Monsieur l'abbé de Sauvages, de la Société royale de Montpellier, fort connu dans notre académie royale des sciences de Paris, qui a travaillé avec succès à perfectionner l'art d'élever les vers à soie, va se rendre en Italie, pour y examiner par lui-même, tout ce qui s'y pratique à cet égard. Le zèle et les connaissances de cet académicien pouvant être d'une très grande utilité pour cette branche du commerce de notre royaume, je suis persuadé qu'indépendamment des attentions que M. l'abbé de Sauvages mérite par lui-même, l'objet de son voyage vous engagera, Monsieur, à lui procurer toutes les facilités qui pourront dépendre de vous pour favoriser ses vues. J'ai l'honneur d'être avec un sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

« LE DUC DE PRASLIN ».

Un ancien attaché d'ambassade, M. le chevalier d'Arthenay, envoya à notre compatriote plus de ving-deux lettres, qui lui ménagèrent des amis illustres et puissants dans tous les pays de la Péninsule. M. de la Condamine écrivit trois lettres en sa faveur; dans chacune de ces lettres, l'abbé est qualifié du titre de chanoine d'Alais, ce qui per-

Digitized by Google

met de croire qu'en effet l'abbé était chanoine honoraire de la cathédrale d'Alais. Le professeur Boissier de Sauvages accrédita son frère l'abbé auprès de plus de quarante docteurs ou académiciens des principales villes d'Italie. Le vicomte de Cambis, et l'abbé de Pérussis, qui avaient des parents en Italie, se plurent à préparer les voies à leur ami, et à lui concilier l'amitié et le respect des membres de leurs familles. MM. d'Entremeaux, d'Holms, et de Gallière, l'abbé Dupin, ancien vicaire général de l'évêque de Mirepoix, prélat qui tint longtemps la feuille des bénéfices, un nommé Delon, de Rochebelle, un autre nommé Journu, estimable savant de la ville de Bordeaux, le sieur Hubert, naturaliste de la ville de Lyon, le chevalier du Tillet, commissaire de la marine, mirent à la disposition du bon abbé, le zèle et l'obligeance de eurs amis natifs d'Italie, ou résidant dans ce pays. Mgr de Beauteville fit à son docte diocésain beaucoup de promesses, et sembla prendre l'engagement d'écrire en sa faveur auprès de plusieurs cardinaux de ses amis. Mais dans une note de son carnet, l'abbé dit : « *Monsieur d'Alais m'avait promis monts et merveilles auprès de M. d'Aubeterre, et auprès des cardinaux, mais je n'ai recueilli nulle part les effets et les marques de son zèle.* »

Il fut dédommagé de la tiédeur de M. d'Alais, par la chaude amitié de Séguier, qui fit en sorte de disposer en faveur de son confrère de la Société royale, plus de quarante personnages, qu'il avait connus à Florence, à Pise, à Naples, à Bologne et à Venise. On lui procura des intelligences jusque dans l'enceinte du Vatican ; en effet, l'abbé Platel (?) le recommanda à M. de Roux, cousin des d'Entremeaux, et enseigne de la compagnie Avignonaise des gardes nobles du Pape.

Parmi les lettres qui furent écrites en faveur de

Digitized by Google

notre voyageur Alaisien, j'en ai remarqué une qui ne manque pas d'intérêt. Elle est adressée par le chevalier du Tillet, ministre de Son Altesse l'infant de Parmes, *à M. l'abbé de Condillac, précepteur de l'infant de Parme*; il est dit dans cette lettre : « *J'imagine qu'en se trouvant avec M. l'abbé de Condillac et avec M. de Keralio, M. l'abbé de Sauvages sera à Parme en pays de connaissance.* » Etienne Bonnot de Condillac, abbé commandataire de l'abbaye de Miravallis, était neveu du cardinal de Tencin, et frère de l'abbé de Mably, ami de Rousseau, de Diderot et d'Argental. Condillac s'était montré hostile au clergé dans son cours d'étude. L'abbé de Sauvages qui aurait pu, s'il l'eût voulu, entrer en relation avec cet homme célèbre, négligea, ou évita volontairement de le faire. Les notes de voyage de notre abbé indiquent avec certitude qu'il n'est point allé à Parme. Lorsqu'il séjourna plus de trois mois à Florence, il aurait pu, s'il en avait eu le désir, se rendre facilement à Parme et visiter l'abbé de Condillac. Il n'en fit rien cependant, et la raison pour laquelle il s'abstint était, sans doute, qu'il ne partageait pas les idées quelque peu schismatiques de ce philosophe; il ne faut pas oublier que l'abbé de Sauvages avait été, lui aussi, professeur de philosophie et que ses idées étaient arrêtées sur toutes sortes de questions.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

De Provence a Florence

(1763-1764)

L'abbé de Sauvages partit d'Alais vers la fin de septembre 1763, pour se rendre en Italie. Voici le récit de la première partie de son voyage, fait par lui-même :

« De Livourne, le 4 novembre 1763,

« Mon cher frère, me voisi *(sic)* sur le plancher des vaches, et je ne le quitterai plus, où je ne pourrai. De Nimes j'allai à Marseille, où j'avais envie de m'embarquer pour aller tout d'une traite à Gênes; mais la nouvelle de la déclaration de guerre des Algériens, qui jeta la consternation chez tous les négotiants *(sic)*, me fit changer d'avis. J'aurais eu bien des facilités, et bien des recommandations ; le trajet m'aurait très peu coûté; je pris le parti le plus sûr, et je profitai du retour d'un bon carrosse pour aller, en trois jours, à Antibes. Je fus très bien accueilli pendant les dix ou douze jours de séjour que je fis à Marseille.

« A deux heures de Marseille, je visitai la grotte de Rolland, et l'Ermitage suspendu comme un nid d'hirondelle sous l'immense toit d'un rocher. Je vis

Digitized by Google

encore à Marseille, les manufactures de faïence en terre rouge, les manufactures de savon, celles de toiles peintes et imprimées à l'huile, les manufactures de fleur de soufre et de billes de soufre. Je remarquai que des hommes faits et bien vêtus, ramassaient avec la main les boues des rues et les étrons, sans pelle, ni balai ; que les enterrements ont l'air fort gais et sans façon. Je fus frappé de la beauté des campagnes riantes d'Aubagne, où il y a des champs entiers de capriers qu'on taille à quelques pouces.

« La connaissance que j'avais faite chez M. Journu, du sieur Roussel, me valut une lettre pour Antibes, où sans cela j'aurais été fort en peine de ma personne. Cette lettre ne me procura pas de *régals* comme à Marseille, mais de la compagnie, dans un lieu fort triste par lui-même, et encore plus pour un étranger qui devait y passer cinq ou six jours pour attendre la felouque du courrier de France, qui est ce qu'il y a de mieux à prendre pour aller en toute sûreté à Gênes. »

A Antibes, il trouva le moyen de se distraire en allant voir écorcer les chênes-liège des forêts qui entourent cette ville. Il visita les manufactures de poteries de Biot; il alla à Fréjus, où les aqueducs romains excitèrent sa curiosité. Il se rendit aussi à Cannes, où il y avait de grands palmiers donnant des dattes qui ne mûrissent jamais.

« J'eus le bonheur de rencontrer le patron le plus honnête homme, le plus expérimenté, et dont la felouque était battant neuve. J'eus la compagnie du frère de M. l'*Envoyé* de Gênes, ce qui nous valut bien des égards de la part du patron et des matelots. Les cinq ou six premiers milles que nous fîmes m'incommodèrent étrangement, moi, Lapierre et M. le marquis de Roux, d'Avignon, qui allait à Rome, et qui est cousin de M. d'Entremeaux. Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin, la mer était fort agitée la veille, elle s'en ressentait encore, quoique le vent de *sirocco* eût calmé (*sic*) : c'est ce qui nous causa des nausées si violentes,

Digitized by Google

ce qui nous ôta l'appétit à moi et à Lapierre, pendant trente-deux heures que dura le trajet. Je livrai toutes nos provisions aux matelots. »

Dans une autre lettre, parlant des souffrances qu'il avait endurées pendant cette traversée, il dit :

« La mer a failli me faire rendre l'âme ; j'ai échappé aux dangers du voyage par mer et par terre ; je suis en droit à présent de me servir de cette expression emphatique ; quoique ma navigation ait été heureusement terminée, je sais ce qu'en vaut l'aune ; et, ma foi, sur la mer bien fou qui ira, quand il pourra aller par terre. Je n'ai couru aucun risque pour la vie ou pour la liberté, mais je n'ai jamais tant souffert qu'en partant d'Antibes. Je fis un bon vœu de ne prendre de ma vie la route de mer que quand la terre me manquerait.

« La côte de Gênes, vue du Ponant, est un pays délicieux, tout parsemé de villes, de villages, de maisons de campagne, qui passaient devant nous en revue. La scène s'embellissait à mesure que nous avançions et nous préparait à tout ce que nous devions voir de beau. Nous y abordâmes heureusement. Les maîtres de l'oberge (*sic*), dans laquelle nous primes gîte, étaient Provençaux. Bien nous en prit. Nous sommes encore ici dans une auberge dont le maître et la maîtresse sont du Languedoc.

« Gênes étonne par la magnificence des palais, des églises, des rues, des pavés beaucoup plus unis que celui de nos appartements. La décoration des maisons, peintes de bonnes mains, l'architecture, la sculpture, les beaux marbres, tout enchante quelqu'un qui a du goût pour les arts, qui arrive de France, surtout qui arrive d'Alais. Notre envoyé, M. Boyer, et notre consul, me présentèrent à tout ce qu'il y a de Français à Gênes ; le père Justiniani me fit visiter toutes les curiosités ; tout était ouvert devant nous, car le père Justiniani est d'une des plus nobles familles de Gênes, et les nobles sont maîtres dans ce pays, et le peuple, qui est esclave, obéit. »

Dans ses notes l'abbé remarque la mauvaise

Digitized by Google

grâce des ecclésiastiques gênois, avec leurs chapeaux retapés, leurs cheveux coupés ras par devant, et longs par derrière. Il ne parle pas du *sacro catino* de Gênes, sur lequel Lacondamine avait fait des observations. La piété de l'abbé ne lui permit pas de douter de l'authentique origine du *sacro catino*, que les Gênois disent être le vase dans lequel Jésus-Christ consacra, pour la première fois, le vin à la sainte cène.

De Gênes l'abbé se rendit en felouque à Livourne, mais il se vit réduit à la nécessité de s'arrêter à Lérici :

« Notre navigation fut d'abord heureuse; nos patrons qui étaient de Lérici voulurent y relâcher parce que le lendemain était la fête de Saint-Simon et Saint-Judde, et que ces saints sont en réputation de déchaîner des orages contre ceux qui naviguent ce jour-là. Nous eûmes beau promettre au patron et à l'équipage la faveur des saints apôtres, et leur dire qu'ils sont meilleures gens qu'on ne pense, il fallut enfiler la *Spezia*, et aller nous caserner dans les misérables taudis de Lérici, mal couchés, mal nourris, et fort chèrement. Le temps se gâta le jour de la fête, ainsi que l'avait prévu le patron, et nous retint quatre jours dans ce lieu détestable. Il souffla enfin un bon vent; nous nous rembarquâmes; je sentis aussitôt des maux de cœur qui ne firent qu'augmenter jusques à me faire rendre, avec des efforts violents, tout ce que j'avais pris la veille. Lapière (mon valet), fut aussi malade que moi. Après avoir fait vingt cinq mille en mer, dans ces conditions, le vent du *siroco* s'éleva, et obligea de virer de bord, et de retourner à Lérici, et je pris la résolution de ne jamais plus me mettre en mer que quand la terre me manquerait. »

Le voyageurs se rendirent à *Livourne* en phaéton, et passèrent par *Via-Reggio*, *Sarzane*, *Massa*, et *Pise*.

« A Pise, dit-il, je n'eus que le temps d'entendre la messe, dans la belle église du Dôme; j'en fis

Digitized by Google

entendre une autre à Lapière, qui se serait contenté de la moitié de la messe, si je ne m'en étais aperçu; ce garçon, dont je suis d'ailleurs assez content, est d'une stupidité étrange, et n'a aucune idée de religion, par pure bêtise; le bon Dieu aura égard, car il est d'ailleurs fort sage, et n'a point de défaut essentiel. »

A Massa, à Sarzane, et à Pise l'abbé eut le plaisir de cueillir des œillets, des roses et des violettes au mois de novembre. L'abbé ne remarquait pas seulement les choses poétiques, son esprit essentiellement pratique, abaissait ses regards sur des objets dont la trivialité égale l'utilité :

« *A Livourne*, dit-il, *et à Pise, il y a des chioirs publics!* »

Cette exclamation admirative est toute naturelle chez un Alaisien de cette époque.

A Pise, l'abbé de Sauvages apprit la nouvelle douloureuse de la mort de l'une de ses nièces, épouse de M. de Camont, jeune personne fort vertueuse, et aimée de tous les siens. Tout plein de tristesse, le *campo santo* de Pise, lui parut le lieu du monde le plus en harmonie avec le deuil dans lequel il se trouva plongé. En cheminant, à pas lents, dans les grands corridors du *campo santo*, tous ornés de peintures superbes, il s'arrêta devant une tombe fraichement fermée; il y lut une inscription qui firent monter des larmes dans ses yeux, car elle semblait avoir été composée pour la chère enfant que la mort venait de lui ravir. Aussitôt il copia cette épitaphe sur ses tablettes de voyageur, où nous l'avons retrouvée :

Digitized by Google

Aspettendo la rezurrezzione,
Qui jace Anna Villongia,
Mòglie di Enrico Christiano Luticeus,
Console di sua Maësta Russia,
In Livorno; col quale visse
Anni 6, in buona armonia;
Esempio di pudicitia e di amor conjugale
Delizia del padre,
Delizia della madre,
Dolce anima del marito,
Cara agli amici
Amata dagli esteri,
Compianta di poveri,
Seco porto in questa tomba
Il duolo universale.
Veisse ani XXX, et mori in Pisa,
Per l'estremo amore et devere
Verso i figli. Dio remuneratore
Dei merito abbia il suo spirito
In pace.
I parento inconsolabili posero
Questo monumento.

A Florence nos voyageurs cévenols furent admirablement traités par le maréchal de Botta, chef du Conseil de Régence. qui faisait manger l'abbé à sa table, en lui donnant la première place, et en affectant de ne parler que la langue française par égard pour son hôte. Une musique harmonieuse se faisait entendre pendant les repas, et, dans ces musiques, il y avait des cors de chasse, qui imitaient merveilleusement les sons de la flute; le maréchal aimait le faste, favorisait les Lorrains aux dépens des Florentins, et par là, était impopulaire dans toute la Toscane. L'abbé fut introduit chez le marquis de Richecour, fils de l'ancien gouverneur de Toscane; chez le prince Ricardi; chez le patrice

Digitized by Google

Florentin Clément Nelli; il fut admis aux conversations de la marquise Féroni, qui était une Ximénès. Le marquis de Ginoni le conduisit à sa villa de Docia, pour lui montrer les chèvres angora qu'il y avait fait venir, et dont il voulait naturaliser la race en Italie. Pour se présenter chez les nobles Italiens notre magnanier alaisien, prit le parti d'oublier un peu ses nobles habitudes de simplicité; il se fit confectionner un habit *di Nobilta* en tafetas noir, qui lui coûta bien cinquante-quatre livres; il mit des boucles en argent sur ses escarpins, et peu s'en fallut qu'il ne fit ajuster une plume noire à son chapeau. Les savants de Florence, Targioni, bibliothécaire de la *Magliabechina*, Manetti, membre de la Société Royale de Montpellier, Menaboni, chevalier de l'ordre du Christ, bibliothécaire de la bibliothèque impériale, l'abbé Nicolini, lui offrirent leurs services; ils l'invitaient à prendre chez eux la *chicolata* le matin, et le *caffé* le soir. On lui montra des lettres originales du temps de Galilée, ou « *l'on voit que la persécution qui fut suscitée à ce savant, sous Urbain VIII, ne le fut qu'à la sollicitation des jésuites, et en particulier du docteur Clavius, qui firent entendre au pape que Galilée s'était moqué de lui, dans un livre où il réfutait Aristote, dont le pape avait défendu les sentiments, sous le nom de Simplicius.* Les Florentins disent que Galilée subit le supplice de la corde, et resta aux arrêts jusqu'à sa mort, dans une maison de campagne, à un mille de distance. »

Le marquis-abbé d'Albergoti, procureur des chevaliers de Saint-Etienne, abbé commandataire en France, titulaire de plusieurs dignités à Florence et à Vienne fut, à Florence, le principal amphitryon de l'abbé de Sauvages, dont il avait fait connaissance à Paris. Malgré sa tonsure et son rabat de prêtre, cet abbé avait un train de grand seigneur;

Digitized by Google

il n'avait que de vagues teintures de science, mais il possédait au plus haut degré tous les talents de société. Le palais dans lequel il installa son ami Cévenol était magnifiquement peint en dehors et au-dedans par d'excellents maîtres ; il y avait des tableaux partout; « *J'en comptais, l'autre jour, soixante-dix-sept dans la chambre que j'occupais.* » (1) Le marquis-abbé prodigua à son hôte le *marasquin* et *li prugnoli di Marenna*, espèce de mousserons exquis, fort rares, et par conséquent fort chers; on les cueille dans les marais, au mois de juillet ; ils donnent aux ragouts et aux soupes un goût exquis. Albergotti le conduisit à l'abbaye de Badia, pour lui montrer la fête de St-Etienne.

« L'église était magnifiquement illuminée de haut en bas et de bas en haut, en long et en large, je doute fort que le paradis que le père Brydaine fait voir dans ses missions ait des illuminations qui vaillent celle-là. Le Révérendissime abbé, crossé et mitré, officia avec toute la pompe possible. La musique allait à toutes les parties de la messe, et répondait même au *Dominus vobiscum*. Après la messe, un jeune cavalier, âgé de quatorze ou quinze ans, tout galonné, l'épée au côté, le chapeau sur la tête orné d'un plumet, monta en chaire, et débita avec la meilleure grâce du monde, l'éloge du fondateur de l'abbaye. Après le discours, l'Abbé, toujours crossé et mitré, sur son trône, reçut les *homages* (sic) des vassaux de l'abbaye. Les uns apportèrent de l'argent, d'autres des cierges, d'autres enfin des coqs et des chapons qui criaient à tue-tête, pendant que leurs maîtres baisaient la main du prélat, assis sur son trône, avec un grand air de majesté et de satisfaction. »

---

(1) Lettre de l'Abbé.

Digitized by Google

L'abbé de Sauvages, pendant son séjour à Florence, fut nommé membre de l'Académie des sciences de Florence, dite des Georgeophiles, qui possède un magnifique jardin de simples, dont les larges allées sont bordées de laurier et où coule une abondante fontaine pérenne. Dans l'Académie, Sauvages fut mis en rapport avec tous les savants de la capitale de la Toscane. « J'ai fait connaissance avec les *dilettanti* et les *académiciens* de ce pays, ils reconnaissent humblement la supériorité des Français sur eux, dans les sciences. Je crois leur modestie bien fondée; on peut en juger par leurs académies, celle de botanique, qui est la moins délabrée, s'assemble six ou sept fois l'année et, MM. Manetti et Targioni font toute l'Académie; ils sont les seuls à fournir des travaux, mais la pratique de la médecine ou, comme ils disent, la clinique, absorbe la majeure partie de leur temps. » Un jour, l'abbé se permit de faire observer au docteur Targioni que, pour un bibliothécaire tel qu'il était, il n'avait pas trop de zèle pour enrichir sa bibliothèque en composant, ou tout au moins en achetant de bons ouvrages. Targioni, pour toute réponse, leva les bras au ciel et dit, avec l'espèce de hoquet propre aux Italiens : « *Oh! signor Agostino, la clynica! la clynica!* » Dans un endroit de son carnet de voyage, l'abbé a écrit cette remarque, qu'en 1763 le thermomètre n'était connu à Florence que de quelques savants. Mais alors, comme toujours, les italiens excellaient dans tous les arts. L'un de ceux que Sauvages admira le plus chez les Florentins, est celui de la mosaïque. L'abbé Albergotti lui fit faire la connaissance des meilleurs artistes en ce genre. L'abbé de Pazzis, quoique membre d'une célèbre famille de la noblesse florentine, était habile à tailler les pierres précieuses et à composer avec ces pierres des miniatures, dont le

Digitized by Google

dessin et le coloris étaient également admirables. Les Italiens ont trouvé dans la nature, des pierres de toutes les nuances imaginables et ils s'en servent pour reproduire des tableaux dont ni les injures de l'air ni celles du temps ne peuvent altérer le coloris. Albergotti fit présent à notre compatriote de plusieurs échantillons des mosaïques italiennes.

Le comte Giovanni Pierrucci, qui se disait ou qui était parent des Pérussis d'Avignon, et le chevalier Cambi, de Florence, qui se disait ou qui était parent des comtes de Cambis d'Alais, firent nommer l'abbé de Sauvages membre de l'académie des Apathistes, devant laquelle il lut son mémoire sur la *Miellée*, préalablement traduit en italien et accommodé selon le goût poétique des Apathistes. « L'ouverture des assemblées de l'Académie des apathistes se fait par un exercice fort singulier : on met un enfant appelé *Sibilone* sur une chaire, on l'exerce à dire un mot quelconque lorsque quelqu'un fera une demande. Par exemple, si l'on demande : qu'est-ce que l'âme? Le Sibilone répond le mot qui lui passe par la tête. Au bas de la chaire il y a deux interprètes, dont le premier commence sur-le-champ un discours dans lequel il pérore pour faire voir la justesse de la réponse du *Sibilone*. Le deuxième interprète prend la parole à son tour et fait voir aussi la même chose d'une manière différente.

« On avait demandé au Sibilone : qu'est-ce que les francs-maçons? Le Sibilon avait réqondu : *C'est du feu, fuoco.* Je fus enchanté des deux dissertations *ex abrupto* des deux interprètes. L'on demanda encore : quelles sont les nations qui se sont le plus distinguées par le théâtre? Le Sibilone avait répondu *spora, miroir.* Le sénateur Adami dit que pour décider la question il fallait consulter l'histoire comme un miroir. Le deuxième interprète chercha une autre explication et satisfit de même la com-

Digitized by Google

pagnie. Enfin, il fut permis à qui que ce soit de l'assemblée de lire des vers, de réciter des sonnets et autres pièces de poésies, et il en éclot de tous les côtés qui sont accueillies par des *bravo! bravissimo!* J'ai remarqué que les poésies les plus galantes, les sonnets les plus tendres sont récités par des abbés; ils adressent presque tous leurs omages *(sic)* à une *Nice*, ce qui répond à nos Philis de France. Ils récitent ces sonnets avec un air d'emphase, des gestes et un ton chantant qui fait l'entousiasme *(sic)* le plus complet, et soulève des cris de *eviva la sapientissima sybilla.* »

L'abbé parle aussi dans ses notes des improvisateurs italiens, qui font sur le champ, des vers ou plutôt des rimes, sur le premier sujet donné. Pendant les nuits d été on entend dans les rues de Florence, des *improvisatori,* qui se provoquent mutuellement à chanter en vers alexandrins sur un sujet quelconque, en s'accompagnant de la harpe. Leur verve se monte au point qu'ils composent pendant deux heures, et sans discontinuer, des vers où il y a quelquefois non-seulement de la rime et de la raison, mais même du sublime. L'habitude où est le peuple d'apprendre par cœur les poèmes du Tasse, contribue à monter le verbe des improvisateurs à l'égard de la rime, qui est beaucoup plus facile dans la langue italienne que dans la langue française.

L'abbé de Sauvages avait recueilli une quantité prodigieuse de notes industrielles, usuelles, artistiques, ethnologiques, historiques, mais ces notes auraient eu besoin d'être classées et développées, ainsi que l'abbé avait l'intention de le faire. Mais, telles qu'elles sont, elles ont permis à l'auteur de ces quelques pages, de se rendre compte de la curiosité extraordinaire de cet esprit ouvert d'avance à toutes sortes de connaissances, et tou-

Digitized by Google

jours avide d'explications et d'analyses. L'abbé de Sauvages s'est intéressé à savoir les espèces de pierres qui sont dans les montagnes des Apennins, aussi bien qu'à savoir la composition de celles des Cévennes. Il a comparé les sources qui coulent à travers le grès, en Italie, aux sources qui coulent sur les calcaires de nos contrées. Il a analysé la *piétra Séréna de Firenza*, et il a remarqué aussi la manière dont les Toscans s'y prennent pour apprêter les lupins. Il a admiré les richesses inouïes entassées dans le palais Ricardi, ou dans le palais Ducal, et il a examiné avec une égale satisfaction le mécanisme des loquetaux, que les Toscans emploient pour ouvrir les portes de leur rez-de-chaussée, sans descendre du troisième étage où ils habitent. Les remarques de l'abbé sont variées de toutes les façons, et sont la preuve que son esprit était vraiment tourné du côté de l'ingéniosité utile, et propre à procurer aux hommes quelque bien être, ou simplement quelque commodité.

Au reste le voyageur cévenol est content tout à fait de ses hôtes Toscans. « *Tophanari*, l'hôtelier, est un brave chanoine, rempli de belles qualités, puisqu'il ne manque jamais de baiser la madone, qui est au pied de son escalier chaque fois qu'il le descend. » Tous les docteurs, et tous les nobles de Florence sont d'honnêtes garçons; les mœurs de Florence sont on ne peut plus douces et paisibles. En France il y avait du tapage au sujet des jésuites, mais à Florence on ne prenait parti ni pour ni contre, et l'on riait de voir les Français s'échauffer pour si peu. Les florentins sont polis, affables, officieux, on n'entend point de bruit, de querelles ou de batteries dans les rues; il n'y a point de bouchons où l'on s'enivre; au contraire il y a partout un extérieur de sagesse et de retenue. Le sexe est

Digitized by Google

d'une rare modestie; il est vrai fort indulgent à l'égard des sigisbés; il aime bien aussi à se masquer; il excelle à s'accommoder avec art et avec richesse. Mais, malgré tout cela, le *sexe* de Florence et de la Toscane est d'une décence, dont on voit ailleurs peu d'exemples aussi accomplis. » Bref, pour le bon abbé, Florence est le pays par excellence, le pays des arts, des fleurs, des bonnes gens, et du sexe pudique.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

DE FLORENCE A ROME

(Du 10 février au mois d'avril 1764)

Partis de Florence, à cheval, le 10 février 1764, l'abbé de Sauvages et ses compagnons allèrent coucher à Poggibonzi, après avoir cheminé par des routes étroites et escarpées « comme celles de Sauvages ». Dans ces cantons, il fit une herborisation, et y trouva trois sortes d'hellébore, le noir, celui à grandes fleurs odorantes, et celui à fleurs jaunes.

A Sienne, il visita l'église des Jacobins pour y vénérer les reliques de Sainte-Catherine, et pour admirer les galeries, dans lesquelles un excellent peintre a représenté les visions de cette sainte. Naturellement il étudia les terrains volcaniques qui sont aux environs de Radicofani, pays stérile et désert, dans lequel il ne vient que des genêts, des pruneliers et des tamarisiers. Il remarqua, en passant à Aquapendente, les beaux chênes blancs, tout couverts de lichens, qui les font paraître feuillés au milieu de l'hiver. A Montefiascone, San-Lorenzo, Bolzena, Viterbe, l'abbé de Sauvages fit des observations sur les lacs, les pierres errati-

Digitized by Google

ques, les anciens volcans et les boulicannes, qui se rencontrent à chaque pas dans ces contrées. « En sortant de Viterbe, pour aller à Rome, on grimpe longtemps, d'abord sur un grès farci de paillettes de fer et, en trois endroits différents, le chemin est creusé dans de la terre volcanique; la plus basse couche est de couleur de brique, salée comme le sable de Pouzzoles; par-dessus cette couche, il y en a une autre couleur cendrée, et sur cette dernière, il y en a une troisième noirâtre. A trois mille au-dessus de Viterbe commence le rocher de Piperino, qui tient toute la haute montagne de Viterbe. Ce Piperino est ferrugineux. La campagne est couverte de beaux châtaigniers et de très grands chênes; au haut du Piperino, l'on aperçoit la mer et l'étang de Vico, entouré d'une jolie campagne, où j'ai cueilli du safran. De Ronciglione à Rome, il y a plusieurs milles entiers de la *via Flaminia*, qui est pavée de larges dalles de grès noirâtre, bien jointes et dures comme l'acier, ces grès sont très épais et affectent la figure d'hexagones irréguliers; ils reposent sur le terrain, et ils n'ont été disjoints et emportés que dans les endroits où le chemin, creusé par les bords, a cessé de le soutenir; le long de la *voie Flaminia*, l'on voit des ronces d'une hauteur énorme, qui démontrent la fertilité prodigieuse de ces terrains que les Italiens laissent incultes (1).

Pendant son séjour à Rome l'abbé de Sauvages a recueilli peu de notes, ou du moins, le bonheur de les retrouver nous a été refusé. Il y a lieu de croire que, captivé par les merveilles religieuses de Rome et accaparé par les divers personnages auxquels il avait été recommandé, l'abbé déposa la plume et ne

(1) Carnet de voyage, page 173.

Digitized by Google

songea plus qu'à goûter les impressions de toutes sortes qui l'envahissaient.

Comme à Florence, il fut accueilli de la façon la plus flatteuse par l'ambassadeur de France qui était alors M. le marquis d'Aubeterre, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de ses armées et ambassadeur de Sa Majesté auprès du Saint-Siège.

« Mon cher frère, il faut bien aimer les gens pour leur écrire d'une ville telle que Rome et avec tant de sujets de distractions. Malgré les pluies continuelles qui tombent depuis quinze jours, j'ai visité en gros les églises et les antiquités les plus remarquables; j'ai été très souvent dîner chez M. l'ambassadeur et chez Mgr de Veri, l'auditeur de Rote, et chez bien d'autres personnes. Monsieur l'ambassadeur est un peu froid; fort poli, j'ai déjà mangé cinq à six fois chez lui et il me présenta hier au cardinal Sciarra, qui est plus éminent qu'aucun du Sacré-Collège par sa taille, sa bonne mine, la magnificence de sa maison, et qui joint à cela une politesse exquise, gaie, cordiale et familière; il me fit asseoir à côté de lui et causa avec moi, tête à tête, pendant demi-heure, comme avec son camarade, en me disant les choses les plus obligeantes; il me promit entr'autres choses de me faire placer à côté du pape, le jeudi-saint, lors de la fulmination de la bulle *in Cœna Domini*, pour me mettre à portée, dit-il, d'entendre que les Colonna ne sont point excommuniés par cette bulle que je soupçonnais, selon l'opinion vulgaire, un peu injurieuse pour sa famille. » Le cardinal Sciarra, dans un conte qu'il fit en conversant avec l'abbé de Sauvages et avec M. de Basquias, bégayait, et proférait quelquefois à voix basse le mot *coglione*. « Ce mot, remarque l'abbé dans ses notes, est déshonnête, même en Italie; quoique bien des personnes fort graves l'emploient dans le tête-à-tête, on ne le prononcerait

Digitized by Google

pas devant les dames ou devant les gens avec lesquels on n'est point sur le pied de l'intimité. »

Notre voyageur Alaisien aurait bien voulu se faire présenter au Saint Père, mais il aurait fallu acheter cet honneur par environ un louis d'étrennes; il se contenta de recevoir les cendres des mains du pape le premier jour de Carême, au Quirinal, dans la chapelle papale. Dans ses notes de voyage, l'abbé dit: « J'ai vu Sa Sainteté de fort près, sans lui être présenté, et j'ai reçu sa bénédiction gratis ; c'est tout ce que je désirais. Si ç'avait été le prédécesseur je lui aurais offert mes *Vers à soie* et j'aurais été sûr d'un accueil flatteur. Le Saint-Père a l'air fort gai, il est petit, gros, rubicond, bien portant; il va tous les jours en carrosse à quelque église; les passants l'évitent, parce qu'il faut se mettre à genoux, et il y a de la crotte jusqu'à la cheville. »

De Monsignor de Veri, l'abbé parle en ces termes :

« Je suis extrêmement content de ce seigneur, dont M. de Cambis m'a procuré la connaissance; il est d'une douceur parfaite, sans airs, sans affectation, sans rien qui fasse sentir la supériorité. Je rencontre quelquefois chez lui, et chez Mgr l'Ambassadeur, M. l'abbé Coyer, M. Watelet, et Madame Lecomte. »

L'abbé Coyer était alors, comme l'abbé Leblanc un candidat perpétuel à l'Académie Française. Il était un peu prédicateur, et c'était tout son mérite; aussi lorsqu'il se présenta pour entrer à l'Académie Buffon dit de lui : « L'abbé Coyer *avec sa petite prédication*, se met sur les rangs pour l'Académie Française; abbé pour abbé j'aime autant l'abbé Leblanc. » Coyer était du parti des jésuites; malheureusement il était aussi de celui de Voltaire; il allait à Ferney, et comme il y demeurait avec indiscré-

Digitized by Google

tion, Voltaire fit contre lui l'épigramme si connue : « *Coyer prend les châteaux pour des auberges.* »

Watelet était financier, graveur, et littérateur; il a fait deux poèmes latins, l'un sur les *Jardins*, et l'autre sur la *Peinture*. Des ouvrages de Watelet, Diderot a dit *qu'il en fallait mettre les vignettes sous verre et jeter le reste au feu.* Ce jugement est un peu sévère, car dans les poèmes de Watelet, surtout dans le poème sur la *Peinture*, il y a de très beaux vers. Watelet était alors à Rome, en compagnie de Madame Lecomte; au sujet de cette dame, l'abbé de Sauvages a noté quelques anecdotes; elle se fit admettre à l'académie des Arcades, où elle reçut le nom de *Belinda Parasidea*; selon l'usage, on lui assigna, dans le royaume imaginaire de l'Arcadie, des prairies « pour y mener paître ses brebis », elle n'y alla sûrement jamais sans avoir M. Watelet auprès d'elle, afin de mettre en Arcadie le *royaume du tendre.*

Dans un autre passage de ses tablettes, le voyageur cévenol parle encore du pape :

« *Le saint père est gros, gras, gai, très fleuri*, totus teres, atque rotundus. *J'ai vu aussi le cardinal Guaddagni; c'est celui que le défunt pape désignait quand il disait : Mon Dieu, vous avez un vicaire qui est un coglione, mais le vicaire de votre vicaire, est quatre fois plus coglione que moi. J'ai vu à Rome le duc d'York; il arriva dans cette ville, le lundi de la semaine sainte, sous un nom emprunté; le pape, sous le nom des princes romains, lui envoya de nuit quinze bassines de denrées en guise de raffraîchissements, portés par quinze de ses fachini.* » (1)

Parlant des monuments et des antiquités de Rome, l'abbé ne dit que ces simples paroles : « *A*

(1) Lettre sans date, qui est vraisemblablement de mai 1764.

Digitized by Google

Rome, la Rotonde (le Panthéon) *et la Certosa* (le cirque de Titus et de Vespascien), *m'ont plus étonné que Saint-Pierre et Saint-Jean de Latran. Le Colysée est le monument le plus vaste et le plus respectable de cette capitale, et le plus délabré; on ne s'y rappelle pas sans attendrissement, le supplice que saint Ignace et tant d'autres martyrs, y ont souffert. Saint Ignace, martyr, a dans l'église Saint-Pierre, une statue de métail de Corinthe, faite avec le métail d'une statue de Jupiter.* »

Notre compatriote se mêla peu aux foules romaines, et ne chercha pas à jouir de leurs divertissements. Il ne pénétra dans les théâtres, que pour se mettre en état d'en juger. Mais, ni le théâtre *Argentino*, ni le théâtre de *Capranica*, ou l'on jouait l'opéra et la comédie, ne lui parurent mériter son attention; il n'aimait pas le théâtre en général; le théâtre italien, où l'on ne voyait que des hommes travestis en femmes, lui déplaisait en particulier. Le bruit et le vacarme qui avaient lieu pendant ces représentations, lui donnaient mal de tête :

« On fait, à l'opéra, tant de tapage pendant les récitatifs discordants et monotones, qu'on n'entend ni les acteurs, ni les souffleurs, qui crient très fort. Ce bruit est augmenté par les *bravo*, *bravissimo*, par les *rozzi* et les *zitti*, que l'on pousse contre les causeurs; il y fait du vent et du vent, autant qu'à la rue; les machines sont ridicules, mais les orchestres et les chants sont très bons. »

L'abbé préférait assister aux soirées que les écoliers des collèges de Rome donnaient presque régulièrement devant un public choisi; il trouvait que ces jeunes gens s'acquittaient de leurs rôles à merveille, surtout chez les jésuites :

« *Il faut donner cette louange au collège des jésuites qu'il est le seul, où les écoliers ne s'habillent pas en*

Digitized by Google

filles. Il faut dire cette particularité à l'abbé Dupin pour son édification. » (1)

Notre voyageur Alaisien assista à la course des Barbes : « La course des barbes est un spectacle très beau par la foule des spectateurs, des masques et des carrosses, elle se fait dans le *Corso*, qui est une rue pavée au milieu de la ville, large, droite, et longue quasi deux fois comme la Grand'Rue, depuis la Roque jusqu'au Pont-Vieux. Les fenêtres des palais et les balcons sont parés de magnifiques étoffes, la rue est bordée d'échafauds pour les spectateurs qui ont une *paule* à donner ; le reste est couvert par la populace. Après qu'on a tiré à trois reprises deux coups de canon, on lâche les barbes, qui sont de petits chevaux fort lestes ; ces animaux passent comme des traits à travers la populace, qui ne leur laisse qu'un étroit espace pour courir et qui les accompagne de cris de joie, comme si c'était la plus belle chose du monde. Chaque cheval a une marque pour le distinguer, et celui qui arrive le premier vaut à son maître ou à son palefrenier, qui le suit des yeux, une belle pièce d'étoffe ou de broderie. La folie des mascarades est portée à Rome presque aussi loin qu'à Florence. Les comédiens n'y sont pas plus excommuniés et la comédie est un délassement honnête et un rendez-vous où les ecclésiastiques vont, comme ceux d'Alais vont, non à la place St-Jean, mais dans l'allée des Capucins, tant les préjugés sont différents! » La différence entre la conduite du clergé de France et celle du clergé d'Italie par rapport aux spectacles, ne provenait pas d'un préjugé, comme le dit ici l'abbé de Sauvages, fort injustement ; elle résultait et résulte encore de la nature des spectacles mêmes, qui

(1) Lettre à son frère.

Digitized by Google

n'avaient point à Rome le caractère sensuel qu'ils ont toujours eu en France. Il faut convenir que le jugement que l'abbé de Sauvages porta sur le clergé romain n'est rien moins que favorable : il le jugea fort sévèrement au double point de vue de l instruction et du caractère.

« Les savants et les gens de lettres sont très rares dans ce pays, où l'on trouve au contraire chez les prêtres et les moines beaucoup d'ignorance, de présomption, de grossièreté, de brutalité. Quelle différence de Rome à Florence! J'aimais Florence, séjour de l'urbanité et des lettres; je me flatte que j'y étais aimé, j'y ai du moins été partout bien accueilli. » (1)

Il paraît avoir maintes fois éprouvé d'une manière douloureuse les froideurs voulues de la prélature. Plus que les autres clergés, celui de Rome, qui reçoit directement les rayonnements glorieux de la papauté, est exposé à être gagné soit par *l'odium théologicum*, soit par la superbe, qui lui vient naturellement à la suite de la préséance qu'il garde en présence de tous les prêtres de l'univers et presque en face des évêques de la chrétienté. « Ces évêques, disait l'abbé de Sauvages, sans croix pectorale, sans trônes, confondus parmi les officiants, sur les degrés de la chaire apostolique, ces évêques sont bien petits à Rome. » Un jour, l'abbé de Sauvages s'était rendu au couvent de Ste-Agnès, où l'on élève les moutons, dont la laine sert à confectionner les palliums et où l'on conserve les reliques de Ste-Agnès, dans un tombeau dont les bas-reliefs sont indécents, tout couverts de génies fort immodestes, et au milieu desquels Psychée est représentée caressant l'Amour. Après avoir visité le

(1) Lettre de Rome, à son frère le professeur.

Digitized by Google

couvent et l'église, l'abbé crut devoir faire ses civilités au prieur du couvent, un nommé Toulignan. « Ce Toulignan était un homme brutal et mal élevé, qui avait traduit les poèmes de Watelet. » La conversation s'engagea sur les inscriptions qui sont sur les tombeaux des martyrs. L'abbé voulut dire que le *Pro christo*, qui se voit sur les sépultures chrétiennes des premiers siècles n'était pas toujours la marque du tombeau d'un martyr, et que ce signe pouvait bien se trouver sur la tombe des chrétiens ordinaires, Toulignan se fâcha et dit grossièrement, d'un ton décisif et tranchant : « C'est ce qui vous trompe, Monsieur, le *Pro christo* est infailliblement l'emblème du martyre. » En contemplant la façade du couvent, l'abbé y remarqua des fenêtres auxquelles on voyait des croisées en pierre, telles qu'on en trouve aux fenêtres du XV^e^ et XVI^e^ siècle. Comme il observait ce fait à haute voix, Toulignan, d'un ton arrogant, lui dit : « Vous n'y entendez rien, Monsieur, ces fenêtres sont de la plus haute antiquité et ces croisées en pierre le prouvent. » L'abbé toujours civil et poli ne répliqua rien ; mais, rentré le soir chez lui, il écrivit dans ses notes : « Ce Toulignan ne m'a dit que des âneries ; il m'a donné une nouvelle preuve que les Romains, chez qui l'on voyait autrefois de l'urbanité, sont grossiers et brutaux, parce qu'ils sont d'une ignorance crasse, surtout les prêtres et les moines. » Il apprécia cependant beaucoup certains savants romains, tels que les pères Jacquier et Le Sueur, religieux minimes, professeurs à la Sapience, tels que les docteurs Lapi et Bonelli, qui ne parlaient des deux Boissier de Sauvages que « le chapeau à la main », tels que l'abbé Foggini, *soto-custode della libreria Vaticana*, homme fort érudit, qui à cause de cela, était tourné en ridicule par le clergé romain ; cet abbé avait publié deux ouvra-

Digitized by Google

ges, l'un sur cette question : *Le nombre de ceux qui se damnent est-il plus grand que celui de ceux qui se sauvent*, l'autre sur *Les voyages et courses apostoliques de Saint-Pierre*. Ces deux ouvrages lui attirèrent mille quolibets. Quand l'abbé Foggini passait dans la rue, les prélats de la cour pontificale disaient entre eux : « Voici venir le contrôleur de la maison du diable, *passi il computista della casa del diavolo* », ou bien encore « Voici venir le voiturier de Saint-Pierre, *passi il vetturino di San-Piétro.* »

Les impressions que lui laissa le contact avec la prélature romaine « à bas violets » furent médiocres. « La plupart de ces gens-là, dit-il, sont moins petits maîtres que nos abbés de cour, et sont, dit-on, moins lettrés ; ils ne cherchent qu'à parvenir, et l'intrigue, le manège et la briçonnerie y font plus que le mérite. Pour devenir prélat, de quelque condition qu'on soit, il suffit d'avoir environ mille écus de rente; cela suffit pour avoir un carrosse et deux laquais après soi, des lettres de prélature, et attendre un emploi vacant par une promotion ; avec le temps on parvient à être cardinal. A cause de cela il est très rare qu'il y ait parmi ces éminents, des gens de mérite, à moins que ce ne soit quelque moine qu'on prend parce qu'il faut quelqu'un qui fasse honneur au Sacré Collège, par son savoir. Les caudataires des cardinaux sont des abbés qui sont leurs laquais, vêtus d'une soutane violette et d'un manteau noir. A l'égard des moines, il y en a sans fin, et leurs uniformes varient de même. Les belles lettres sont ici fort négligées, et c'est bien pis pour les sciences ; on ne connaît guère ici que le père Jacquier et le père Le Sueur, M. Lapi, et le père Ambrogio, jésuite, pour la littérature. Les autres font leur étude du droit civil et du droit pontifical. Le père Ambrogio a traduit en vers italiens l'*Enéïde*

Digitized by Google

de Virgile, et le *Vuvert*, de Gresset. Il m'a fait voir le cabinet du père Kircher, où j'ai remarqué, entre autre choses, sur un marbre brun, une très grande *cératite chambrée*, une statue datant de l'époque de l'invention de la sculpture ; j'y ai vu aussi les fouets appelés *scorpions*, dont on se servait pour frapper les martyrs. »

Il remarqua aussi l'engouement que les Romains avaient alors pour Polichinelle : « Les polichinelles sont très nombreux à Rome », dit-il plaisamment. Les nobles, les princes romains se plaisaient à aller écouter les facéties des Polichinelles. Il paraît que le pape Benoit XIV, n'était pas le dernier à prêter une oreille complaisante aux propos bouffons de Polichinelle. Un jour qu'il passait dans la rue, Polichinelle s'émancipa au point d'être insolent à l'égard du Saint Père ; il se risqua, en effet, jusqu'à lui dire : « De quel genre est ta mère, saint Père? » Or, Benoit XIV n'était point de noble extraction. Sans s'émouvoir, le pape répondit avec esprit à Polichinelle : « Ma mère était du genre féminin, mais la tienne, signor, était évidemment tout-à-fait du commun. »

En admirant les richesses et l'architecture des célèbres monuments romains, l'abbé de Sauvages n'oubliait pas de les considérer en lithologiste et en géologue ; aussi voyons-nous dans ses notes, que dans les pavés des rues de Rome il y a beaucoup de serpentins et même de porphyre, et que les palais et les églises sont, en général, recouverts d'un appareil de pierres blanches de Tibur ou de Tivoli, plus dures que le marbre, mais cariées par couches.

En résumé, l'abbé de Sauvages ne paraît pas avoir été bien content de l'accueil des Romains, il dit en effet : « *Les Français ne sont pas aimés à Rome, et*

Digitized by Google

l'on n'y fait cas des étrangers qu'autant qu'ils sont hauts et puissants seigneurs. »

Le père Jacquier, dont il a été parlé plus haut, était correspondant de l'académie des sciences de Paris, professeur de mathématiques à Rome et à Turin, il a traduit Newton; Buffon disait du père Jacquier : « Newton est monté au sommet de la tour et avait tiré l'échelle; le père Jacquier a fabriqué une autre échelle. » Ce religieux était grand ami de Boissier de Sauvages, auquel il avait emprunté quarante livres. L'abbé, pendant son séjour à Rome, alla plusieurs fois chez le Père Jacquier avec l'intention de lui rappeler cette petite créance. Mais ce religieux lui parlant toujours d'autres choses, l'abbé n'osa jamais le ramener à la question pratique, et le Père Jacquier ne paya jamais les quarante livres.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

DE ROME A NAPLES

(Avril-Mai 1764.)

Je laisserai à la plume de l'abbé de Sauvages le soin de tracer le récit de son voyage à Naples.

« Mon cher cousin (1), je vous écris de Naples, cette ville surnommée la *gentile*, qu'on dit être le paradis de l'Italie habité par des diables. Je n'ai rien vu de si beau que le coup d'œil que présentent la ville, le port, la campagne, le lointain de la mer, des isles, du Vésuve et d'une longue suite de villes et de villages qui bordent le *golphe*; à l'égard des diables, je ne sais qu'en dire; il est très vrai que ceux du peuple que l'on nomme *lazaroni*, c'est-à-dire les mariniers, pêcheurs, charretiers, crocheteurs, etc., s'égorgent comme cochons à coups de couteau et que deux de ces honêtes *(sic)* gens me donnèrent, ces jours passés, cet affreux spectacle; un des champions expira sous mes fenêtres, l'autre, blessé à mort, fut emporté à l'hôpital. Mais ce même peuple a souffert sans se mutiner la calamité qui afflige la ville et encore plus la province. Toutes les gazettes en ont retenti; mais elles n'ont pas dit que

(1) L'abbé de Gallières.

Digitized by Google

Naples, qui renferme environ 600.000 habitants, et qui en compte dans cette circonstance à peu près un million, a vu le moment où il n'y avait plus de blé dans la ville que pour deux jours; elles n'ont pas dit qu'on a éprouvé, dans les provinces, les plus affreuses extrémités de la famine, qu'on y mourait par tas; que les calculs les plus modérés font monter le nombre des morts à environ 200.000 et qu'encore aujourd'hui on enterre, au grand hôpital, 50 personnes par jour qui ont souffert de la faim, sans qu'il y ait autrement d'épidémie; l'on en voit tous les jours dans les rues qui ont échappé à la mort, pâles, secs, languissants, de vrais squelettes; le grain est arrivé de toute part, le pain blanc est commun mais fort cher, on distribue le bis au peuple, en cinq endroits de la ville, dans des baraques construites en grillage et l'on s'y bat encore aujourd'hui pour en avoir, faute d'une quantité suffisante de fours. On m'a assuré que, pendant le tumulte, les lazaroni avaient délibéré de tuer le premier ministre, et qu'une chose les retint, ce fut la crainte de faire pleurer le *picolo Ré* qu'ils aiment beaucoup et dont les sentiments promettent un règne heureux. Les hôpitaux sont pleins d'infortunés paysans qui sont venus du fond de leur province chercher ici quelque soulagement à leur extrême misère. J'en vois tous les jours dans les rues, les uns morts, les autres expirants. Les passants, accoutumés à ces sortes de spectacles ne s'en avisent guère; on s'endurcit ici sur les malheureux à force d'en voir, à peu près comme le soldat sur un champ de bataille couvert de morts et de blessés, de sang et de carnage; je ne saurais voir cela tranquilement *(sic)* et sans y compatir; mais que faire? Un étranger occupé de cent autres choses est-il tenu, dans ces occasions, aux devoirs que la charité, que l'humanité exigent? N'est-ce pas l'affaire des citoyens? Si chaque habitant aisé prenait chez soi l'un de ces malades abandonnés pour les soigner, il en mourrait la moitié moins; ce n'est pas tant de quelques sous que ces infortunés ont besoin, que d'un gîte et d'un bon bouillon; les Napolitains sont en général durs et féroces; il ne manque pas de confréries pour ensevelir les morts, même avec pompe, mais il faut nécessairement être

Digitized by Google

mort pour exciter leur zèle; point de pitié pour ceux qui ont un reste de vie.

« A propos de cette pompe, j'étais, ces jours passés, dans une des treize églises des Dominicains de Naples, je vis entrer une escouade de pénitents blancs en camail rouge, ils étaient suivis d'un grand brancard couvert d'un grandissime drap mortuaire en velours cramoisi, enrichi d'une magnifique broderie or et argent. Sur le drap et le brancard s'élevait un tombeau fait avec goût, doublé en-dehors du même velours avec la même broderie. Les pénitents chantèrent sans autre façon un *libera* autour du corps qui ne paraissait pas. Le *libera* dit, sans prêtre ni moine, ils laissent le corps sur l'estrade où ils l'avaient posé et chacun s'en retourne chez soi. Il ne resta dans l'église, pour mettre le corps en terre, que quatre manants, qui ouvrirent le beau cercueil par une porte à charnière, ils en tirèrent une bière sans couvercle, je m'approchai, et diriez-vous de quelle sorte était le personnage qui y était étendu? Une pauvre vieille femme avec ses guenilles ordinaires qu'elle portait lorsqu'elle demandait l'aumône. Il y aurait, sans doute, du plaisir d'être enterré ici, mais ces vanités ne me touchent pas. »

Le philosophe La Condamine s'est moqué du miracle annuel de saint Janvier; il a dit qu'on peut expliquer la liquéfaction du sang figé de saint Janvier, par le fait d'une supercherie qui consiste, d'après lui, en ce qu'on aurait mis dans l'ampoule un amalgame de mercure, de plomb, d'étain et de bismuth; en agitant cet amalgame, disait-il, on obtiendra une liquéfaction semblable à celle du sang de saint Janvier; ce que l'on croit être le sang de saint Janvier n'est qu'une poussière chimique. Or, l'abbé de Sauvages assista à la production du miracle de saint Janvier, et il en suivit de près toutes les phases, avec le regard observateur d'un honnête homme et d'un savant, et il ne fut point du tout de l'avis du philosophe académicien, son ami.

Digitized by Google

« J'ai été témoin de la rage de dévotion qu'éprouvent les Napolitains, le jour du miracle qui est assigné le 7 du mois de mai. C'est une des plus grandes curiosités de ce pays, que M. l'ambassadeur me mit à portée de voir, en me recommandant à un seigneur napolitain, qui, en qualité de l'un de ces messieurs que l'on appelle *élus*, ont l'inspection sur toute la cérémonie. Il me plaça à côté de l'autel du *Seggio*, avec quelques gentilshommes étrangers, tels que le prince Camille de Rohan, M. de Caunitz, fils naturel du roi de Suède, etc... Figurez-vous le *Seggio*, comme le dessous de notre clocher d'Alais, ouvert de trois côtés, sur une grande place; la voûte, les piliers, l'autel, peints, dorés, sculptés avec toute la magnificence possible. Dès le matin, on apporta en pompe de la cathédrale, le chef du Saint, dans une châsse d'argent, sous un dais entouré de torches. Le peuple se prosterna; les lazaroni se frappèrent de terribles coups sur la poitrine; les femmes pleuraient, soupiraient de tendresse, et tendaient leurs bras vers la châsse, et tous criaient, entre autres choses : « *San Gennaro, fa miracolo! fa miracolo!* » Le matin la foule était prodigieuse, le soir elle fut, pour ainsi dire, infinie. La procession du sang arriva au *Seggio* qu'elle traversait; ça ne finissait pas, c'était cinq ou six mille moines tondus, cinq ou six mille prêtres pelés, la plupart de mauvaise mine, précédés de nombreuses et magnifiques bannières, de bustes d'or et de statues d'argent, grandes comme nature, ornées de pierreries. La bouteille au sang, que le cardinal archevêque portait dans une espèce d'ostensoir, faisait la clôture. Le peuple sur son passage faisait des contorsions, poussait des hurlements, se donnait des coups sur la poitrine, faisait l'énergumène; jamais de dévotion plus effrayante; on se sautait sur les épaules. Le Chef occupant la droite de l'autel, le Sang fut déposé à la gauche; celui-ci doit se liquéfier à la vue de l'autre, ce qui est le miracle; si le miracle tarde à se faire le peuple murmure, menace et injurie le saint, il lui fait le *managgio*, c'est-à-dire l'accable d'imprécations. Ce peuple en fureur ne ménage personne dans le paradis; dans ses colères ordinaires, il vomit des horreurs à faire dresser les cheveux; malheur à un

Digitized by Google

hérétique qui se trouverait dans le *seggio* : on le prendrait à partie, comme étant cause du retard. J'avais pris, ce jour-là, un collet italien, afin qu'on ne douta nullement que j'étais prêtre, par conséquent bon chrétien. Cependant le miracle rata ; la liquéfaction ne devait se faire que sur l'autel ; elle était déjà commencée en y arrivant, je m'en étais aperçu d'abord. Le cardinal ne fit semblant de rien, il récita des psaumes, des oraisons, et laissa accroire à tous ceux qui étaient derrière lui que la liquéfaction allait s'opérer. Après le *Parce* des deux *Miserere*, il montra aux étrangers qui l'entouraient, la bouteille à travers la lumière d'un cierge. Je fus des premiers à qui il fit signe d'approcher de plus près, car ce prélat, qui est un saint homme, est en même temps plein de bonté et de politesse. Je vis un caillot ou grumeau solide, de la grosseur d'une noix, qui nageait dans une liqueur rouge, mais je le vis tout comme il était d'abord, et comme il fut jusqu'au bout.

« Lorsque nous eûmes bien vu, l'archevêque se retourna vers le peuple ; alors tout retentit de cris de joie, comme si l'on avait vu Dieu en personne. Le cardinal dit le *Te Deum*, et nous donna à baiser la petite châsse au sang. Le passage du solide au liquide me tenait au cœur ; j'allai le lendemain à la cathédrale, où le miracle se fait chaque jour, pendant l'octave ; mais j'arrivai trop tard, la liquéfaction était déjà faite et parfaite ; il n'y avait plus de caillot, la liqueur était surmontée de deux ou trois lignes d'écume ou de bulles d'air.

« Que les Clapiers, les Privat, les Giraudet, et toute la gent incrédule d'Alais traitent ceci de forfanterie, qu'ils raisonnent comme ils voudront, qu'ils supposent des procédés chimiques tant qu'il leur plaira ; je suspends mon jugement sur le *quomodo* ; pour le porter avec sûreté je voudrais palper la drogue qu'on ne voit dans la bouteille qu'à travers deux glaces ; ceux qui l'y ont placée les premiers, il y a plusieurs siècles, sont les seuls auteurs de la tricherie, s'il y en a ; on ne peut soupçonner les archevêques, les gentilshommes qui tiennent les clefs, tous gens d'honneur et de bonne foi, qui ne peuvent s'être concertés pendant plusieurs siècles pour tromper le public, ce segret (*sic*)

Digitized by Google

aurait enfin transpiré. Il n'y a peut-être en tout cela rien que de bien naturel ; cependant toutes les conjectures que j'ai entendu formuler portent à faux ; on aurait pu les approfondir, mais le gouvernement devrait-il le permettre, politiquement parlant, et consentir qu'on tirât le peuple d'une erreur (si toutefois c'en est une) qu'il adore, et qui sert de frein pour le mener? »

L'abbé de Sauvages fit plusieurs excursions autour de Naples. Le prince de Rohan, qui était de passage, dans cette ville, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Malte, lui offrit fort poliment de le mener, dans son carrosse, aux deux célèbres ruines de Pompeï et d'Herculanum. Il trouva qu'il y avait beaucoup à rabattre des belles idées que l'on se forme d'après les relations des voyageurs. La ville d'Herculane n'était alors pas, à beaucoup près, une chose aussi merveilleuse qu'il l'avait imaginée.

« L'excavation que le roi d'Espagne a fait commencer à Pompeï, est beaucoup plus curieuse que celle qu'on a exécutée à Herculane. On a découvert tout le devant d'une porte de ville, et deux maisons, dont le pavé est en mosaïque, les murs peints à la détrempe avec de fort jolis ornements, sur un enduit uni comme une glace et dur comme du fer. On ne pénètre dans Herculane que par des galeries souterraines, où l'on ne voit goutte; elles sont creusées, dans la cendre durcie du Vésuve. La ville en est comblée, à la hauteur de 120 palmes; on n'y voit au flambeau qu'un théâtre, et on le voit mal. Ce qu'on a trouvé de beau et de bon, on l'a porté au musée de Portici. Les habitants de ces bourgs y vivent tranquilles comme les contemporains de Noé; pour moi, qui suis un trembleur, je ne verrais qu'avec effroi ce Vésuve, qui domine la ville d'un front toujours menaçant; et je craindrais quelque débâcle, comme celle de 1768, où l'on vit sortir au moment où l'on s'y attendait le moins, du bas de la montagne, un torrent de matières enflammées, précédé d'une grêle de pierres, de terre, etc., accom-

Digitized by Google

pagné de terribles secousses et tremblements de terre, d'un bruit affreux comme de grands coups de tonnerre, qui, pendant une douzaine de jours jetèrent la consternation dans la ville de Naples. J'allai voir les six ou sept monticules de lave, qui sortirent de ce volcan, et qui ont couvert une prodigieuse étendue d'une campagne riante, fertile, très bien cultivée, semblable à celle qui avoisine la lave, qui a traversé une longueur de trois ou quatre milles, sur plus d'un demi-mille de largeur. Cette étendue est toute hérissée de pierres noires, de rochers calcinés, entassés les uns sur les autres, à hauteur d'environ deux toises. On croirait voir la contrée dont parle Ovide, lorsqu'il décrit la demeure de la Famine et de la Peste; c'est un tableau désolant, qu'il faut avoir sous les yeux pour s'en faire une idée; on ne peut sans cela ni le croire, ni l'imaginer. La lave, balayait tout ce qui se trouvait sur son passage; les plus gros arbres pliaient, et disparaissaient: deux ou trois belles maisons de campagne, trois ou quatre mas ou cassines, arrêtaient le torrent, il s'éleva, il forma des montagnes qui couvrirent, et renversèrent ces bâtiments, dont il ne reste plus de vestiges. Il alla son train jusqu'au bout, en portant à chaque pas le ravage et la dévastation, ravages d'autant plus affligeant pour les particuliers, qu'ils perdaient pour des milliers d'années leur fond et ses productions. Je me reposai chez un de ces particuliers, dont le champ confine la lave, et n'a été que fort peu entamé; il me fit boire de cet excellent vin appelé *Lacryma Christi*, que produisent les vignes, ou plutôt les treilles de ces beaux coteaux du Vésuve; tout y est couvert de peupliers énormes, sur lesquels on fait monter la vigne, et quoique le dessous soit bien ombragé, il ne laisse pas que d'y croître du blé, du lin, et du chanvre. »

Il visita le musée de Portici, le lac Lucrin, le tombeau de Virgile, le bain de Néron, l'antre de la Sybille taillé dans le tuf, entouré de caroubiers et de châtaigniers, le Pausilippe, le palazzo *di Giulo Cesare*, le temple de Sérapis. A Torre del Greco, à six milles de Napies, il passa quelques jours, pour

Digitized by Google

y voir des chambrées de vers à soie, « Bien pauvres, bien chétives, et dans lesquelles on ne met pas à beaucoup près autant d'art que nous; mais aidés par un climat plus heureux, ils ignorent la moitié des maladies, qui font des ravages chez nous. Je crois en avoir vu les raisons, elles quadrent très bien avec les théories que j'ai aventurées dans mes mémoires. J'ai eu à profiter avec des gens bien moins instruits que nous. »

Il visita aussi les *solfatare*, les *logoni*, les *fumachi*, les *Averni*, les *boulicani nelle vicinanze di Napoli*. Les montagnes de ces pays furent l'objet d'examens géologiques très attentifs.

« Les montagnes sont toutes le produit des volcans, dans leurs plus basses couches. L'une de leurs couches est de pierre ponce; leurs tufs sont tous d'une dureté extrême qui provient uniquement de la pression. Les montagnes, qui sont près de Pouzzoles, sont très escarpées, les unes sont de pierres dures, les autres de pierres tendres, les unes et les autres sont fendues de bas en haut; la croûte dure qui est à la surface est carriée, spongieuse mais très dure. Les tufs de ces pays ont pour base la *pouzzolane*, c'est-à-dire la terre jetée par les volcans; les buttes des collines des environs de Naples ont toutes ces mêmes caractères volcaniques; mais ces volcans sont plus anciens de plusieurs siècles que les villes et les autres édifices, construits dans ces endroits, par les Grecs et les Romains, qui ne paraissent pas s'en être guère doutés. »

Parlant de *La Solfatare* il dit :

« *La Solfatare* est un grand bassin entouré de collines, comme le lac d'Agnano; mais ces collines sont moins escarpées et moins pittoresques que celles que l'on se plait à représenter dans les tableaux. L'on y voit sept ou huit trous, couverts de tuilots, ou s'attache du borax sublimé, jaune à l'air, blanc dessous Le papier que l'on jette dans la

Digitized by Google

solfatare ne brûle ni ne mouille. Les pierres qui entourent la solfatare sont alumineuses : tout le terrain résonne comme un plancher et est très chaud pour peu qu'on creuse. »

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

L'abbé de Sauvages au Mont-Cassin, a Lorette, Bologne, Venise, Milan et Turin

(Août et Septembre 1864)

Nous laissons la parole à l'abbé de Sauvages, qui nous racontera lui-même la suite de son voyage en Italie.

« Mon cher frère, me voici de retour de Naples, et, Dieu merci, en bonne santé ; ce n'est pas sans quelques risques, toujours inséparables des voyages. J'avais vu à peu près ce qui pouvait m'intéresser. J'avais même tout revu par complaisance et pour accompagner le marquis de Conflans ; je ne cherchais qu'à me tirer au plus tôt d'un endroit qui ne présente que des objets désagréables, et qui était menacé d'une contagion, qui allait attaquer les riches comme les pauvres, et où je dépensais la moitié plus qu'ailleurs. Je cherchais compagnie et je la trouvai dans M. le comte d'Artagnan ; mais il voulait prendre une felouque, ce qui ne m'accommodait guère en la rancune que je garde contre la mer ; heureusement qu'il se présenta un carrosse de renvoi à quatre chevaux, avec cocher et postillon ; nous comptions d'avoir fait une trouvaille, nous ne tardâmes guère à nous apercevoir que le carrosse

Digitized by Google

était délabré, que les chevaux étaient des rosses, et nos conducteurs des bêtes, aussi furent-ils traités sur ce pied par le comte. Ils voulurent passer par la route du Mont-Cassin, qu'ils ne connaissaient pas; ils allaient souvent à tâton, revenaient sur leurs pas, et, pour comble de malheur, le carrosse, les harnais se détraquaient de temps à autre, ce qui entraînait des lenteurs pour raccommoder, et des emportements du comte qui jurait comme un possédé, et qui fut vingt fois sur le point d'assommer le cocher et les postillons. Nous trouvâmes, la première journée, la plus belle campagne du monde, les villes d'Aversa et de Capoue. La terre y est chargée à la fois de deux récoltes, de gros peupliers étêtés portant des ceps de vigne, dont les pampres se joignent en festons d'un peuplier à l'autre, et la terre quoique couverte d'ombre, produit les plus beaux blés, du lin, du chanvre, des lupins, etc., de quatre ou cinq pieds de hauteur. Passé ce beau pays, il n'y a dans cette route que des cabarets détestables, de vraies pouilleries, où l'on trouve à peine du pain noir et des œufs; bien nous en prit d'avoir fait quelques provisions. J'en étais prévenu, et j'aurais fort souhaité passer par Velletri; mais qui a compagnon a maître; à cette raison se joignait celle des voleurs, dont on nous avait menacés dans cette dernière route.

« Cette espèce de gens me rappelle une aventure de Lapierre (1), qui pensa devenir fort sérieuse pour lui. Je lui avais défendu de s'écarter du carrosse où il y avait toujours quelque chose à rajuster, et où il fallait des aides. M. d'Artagnan avait fait la même défense à son coureur. Cependant, ces messieurs qui avaient la démangeaison de la promenade, prirent un sentier, pour couper court, tandis que le carrosse faisait un grand détour, pour éviter un mauvais pas; ils étaient fort loin de nous, et nous devançaient hors de portée; nous les appelâmes inutilement pour venir aider; ils avaient été rencontrés, sur ces entrefaites, par des archers, qui menaient une

(1) Son valet.

Digitized by Google

troupe de voleurs, de bandits, de déserteurs, liés et garrottés, et qui, jugeant à la mine de nos deux aventuriers, que c'était un gibier de leur compétence, les amenaient aux prisons de Naples. Si l'embarras qui nous arrêtait eût duré quelques minutes de plus, ces messieurs étaient conduits par le sentier sans que nous puissions savoir ce qu'ils étaient devenus. Nous les rencontrâmes, heureusement pour eux; Lapierre me dit son cas d'un air contrit. Je lui fis une verte réprimande, et les fit relâcher l'un et l'autre.

« Nous arrivâmes au *pié* du Mont-Cassin, ou au village de San-Germano, à travers des bois, des campagnes rien moins que riantes; il n'y a dans cet endroit qu'une pouillerie ou prétendu cabaret, où l'on ne trouve ni à manger ni à boire, ni même à coucher autrement que sur des paillasses sans draps. Aussi les voyageurs vont au monastère, perché sur une montagne, comme celui de notre Saint-Germain; on y va à pied ou à cheval; les moines sont, dit-on, obligés d'y donner l'hospitalité. Mais quand il s'agit de régaler leurs hôtes, ces moines se comportent vis-à-vis d'eux à peu près comme le frater qu'un pauvre hère avait prié de lui faire la barbe par charité, et à qui il ne la fit qu'à demi. Les moines du Mont-Cassin régalent dans ce goût-là; tout est bon et propre mais fort succint. On nous apporta le dessert, je vis dans une assiette quatre tranches de fromage pour quatre que nous étions; l'on ajouta quatre poires aux quatre tranches. Je me rappelai l'histoire de notre cher oncle de la Salle avec le prieur de Sainte-Croix; je fus tenté de prendre la part de notre quatrième compagnon, au risque de m'entendre adresser la même apostrophe que le prieur de Sainte-Croix adressa à notre cher oncle. Les moines nous servirent si succintement que ce fut une pitié, mais il fallait en passer par là, ou par la pouillerie; mon compagnon prit le dernier parti à cause de certaine indisposition qui ne lui permettait n'y d'aller à pied, ni d'aller à cheval.

« Il y a 140 milles de Naples à Rome, nous eûmes bien de la peine d'arriver en quatre jours et demi à Frescati. Nous allâmes nous refaire chez notre ambassadeur, qui y passe la villégiature, dans une

Digitized by Google

belle maison de campagne. J'appris là les nouvelles de France, entr'autres la nomination du cardinal de Bernis, le mandement de Mgr d'Alais, les brefs du pape traduits en français Le troisième jour de notre voyage nous arrivâmes à Frosinone; je vis là pour la première fois les mouches luisantes, dont j'avais tant ouï parler et qui font un très joli spectacle. Nos vers luisants d'Alais sont immobiles le long des murs et des haies et donnent une lumière continue, les lucioles d'Italie volent partout au-dessus de terre, même dans les rues des villages, et ne font briller leurs lumières que par reprises et par vibration de petits éclairs. Lapière eut bien de la peine d'en attraper quelques-unes. Je vis alors que c'étaient de petites cantharides qui nous avaient donné ce petit divertissement, qui ne dure que pendant le mois de mai et la moitié du mois de juin. Les cigales font leur partie, tous les buissons en retentissent, celles d'Italie sont aussi ennuyeuses que celles de Languedoc, bien qu'elles chantent comme elles chantaient au temps de Virgile. »

Voici quelques vers qui se trouvent sur le calepin de l'abbé de Sauvages et qui paraissent avoir été composés par l'abbé ou par son compagnon, sur le séjour qu'ils firent au Mont-Cassin :

Mais si d'une adresse admirable,
L'ange a taillé ce roc divin,
Le démon, cauteleux et fin,
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le pélerin
Se donnerait cent fois au diable
Et se damnerait en chemin.
L'on n'y mange jamais de pain,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher;
Les moines, hideux, ont l'air
De gens qui sortent d'une forge;
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins, un coupe-gorge.
L'on ne peut être sans horreur
Dans cette terrible demeure,
Et la faim, la soif et la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Digitized by Google

« En compagnie du marquis de Conflans et du bilieux et mélancolique abbé Ferdinando Castiglione, frère de l'endiablée comtesse Pichi, de Florence, » l'abbé de Sauvages partit de Rome vers les premiers jours d'août 1764, pour se rendre à Bologne, par Lorette. Sur son séjour à Lorette, nous n'avons retrouvé que quelques notes rapides, dans lesquelles il est dit : « la *sanctissima casa* est la chapelle où les apôtres officiaient et qui fut transportée d'abord en Dalmatie, et ensuite à Lorette; on sçut cette histoire, en 1296, par la vision d'un saint homme. Seize autres saints personnages se rendirent à Jérusalem prendre les mesures des fondements et des rapportements et elles furent justes; cela est dans l'authentique, dont on ne dit ni le temps ni le lieu. La *sanctissima casa* a plus de revenus qu'elle ne fait de dépenses, quoiqu'elle en fasse prodigieusement. Les administrateurs font leurs orgès. Plus de cent lampes, dont vingt-quatre d'or, *materiam superat opus*. Sur l'une de ces lampes on lit ces mots tracés par le donateur : *Ego vobis Romæ propitius ero*. Lorette est à trois milles de la mer; les Loretains ont confiance absolue à la Vierge, ils ne craignent pas les Turcs et ne mettent aucune garnison dans leurs fortifications. Notre-Dame de Lorette est la madone la plus riche du monde. » A Lorette, l'abbé fit acquisition d'une prodigieuse quantité de chapelets, de médailles et « d'autres denrées de cette espèce, qui trainent dans les rues de Lorette et se donnent pour un morceau de pain. » Ces « denrées » étaient destinées au père Brydaine, ami intime de la famille de Sauvages. Le père Brydaine avait écrit à l'abbé une lettre spéciale dans laquelle il lui donnait commission de lui procurer une provision de ces objets pieux, dont il se proposait de faire la distribution au cours de ses missions dans les campagnes.

Digitized by Google

De Lorette les trois voyageurs gagnèrent Bologne. Dans une de ses lettres l'abbé dit que la ville de Bologne était de toutes les villes d'Italie celle qu'il aurait préféré habiter : « C'est à juste titre, dit-il, que Bologne a mis sur ses monnaies la devise *Bononia docet*; elle fourmille de savants, de professeurs habiles; j'ai trouvé parmi eux des gens aimables, qui m'ont fait bien des accueils et des politesses. » A Bologne l'abbé se trouva avec le prince de Rohan, et avec M. Watelet, en compagnie desquels il visita, à l'Académie, toutes les salles extrêmement curieuses de l'Institut de Bologne, et assista aux expériences d'électricité, qui se faisaient alors à Bologne, chez Madame Laura Bassi. Il était logé dans un palais, à la casa Legnani, dans le plus beau quartier de Bologne, et il avait pour chambre à coucher une magnifique salle de bal. Il fut recherché avec empressement par les principaux membres de l'Académie de Bologne, Zanotti, Beccari, Monti, Gregorio Casali, Biencani, etc. Ayant été reçu membre de l'Institut de Bologne, il y lut une dissertation sur « *Les Tables flexibles du Palais Borghèse à Rome.* » Ces tables étaient faites d'une pierre singulière, dont on parlait beaucoup.

« Vous avez sans doute entendu parler d'une pierre flexible et branlante que tous les curieux s'empressent d'aller voir, chez la princesse Borghèse; j'ai cru que vous seriez bien aise d'en avoir un détail avec l'explication que j'y ai jointe. Le rétablissement de la table quand on la force, ressemble à celui d'un corps élastique; en effet, lorsqu'on pousse une de ces tables qu'on tient debout on fait courber le milieu, on force chaque grain à ce débouter ou à s'écarter un peu de ceux qui l'entourent ».

L'abbé expliquait la flexibilité et l'élasticité de ces sortes de pierres par la dissolution intérieure de certains de leurs éléments constitutifs; de cette

Digitized by Google

dissolution résulterait, d'après lui, une désagrégation de molécules, donnant un certain jeu aux susdites molécules; c'est par une dissolution de cette espèce que certains pavés s'attendrissent si bien dans quelques années, qu'un coup de marteau suffit pour les mettre en poussière. Notre compatriote fut présenté à l'Académie de Bologne, par le docteur Zanotti, auquel dès le 29 décembre 1763, il avait écrit les lignes suivantes, qui prouvent une fois de plus que pour obtenir une faveur quelconque il est utile et nécessaire de la solliciter.

« Je vous demanderai encore une grâce, Monsieur, c'est que si mes ouvrages, que j'ai l'honneur de vous adresser, et quelques autres, que j'ai donnés au public, vous paraissent un titre suffisant pour aspirer à l'honneur de vous être associé dans le célèbre institut de Bologne, vous veuillez bien solliciter cette faveur pour moi auprès de votre Compagnie. »

Dans sa lettre, l'abbé se garde bien de laisser ignorer qu'il est avoué par le roi de France, et accrédité par le ministre des affaires étrangères de France, auprès de tous les ambassadeurs du Roy en Italie.

De Bologne, notre voyageur Alaisien se rendit à Venise, par les lagunes en passant par Ferrare. A Venise, il se trouva d'abord sans protecteurs, car l'ambassadeur de France, et trois ou quatre personnes pour lesquelles il avait des lettres, étaient pour lors absents de cette ville. Mais il y rencontra l'abbé Griselini, qui lui tint lieu de tout, et le combla d'amitié. A Venise l'abbé de Sauvages habita *alla locanda della Esperanza*. Il visita à Venise les magnifiques jardins de plantes étrangères qui avaient été créés par le comte Tarsetti, noble Venitien, et par l'évêque, de Murano.

Digitized by Google

De Venise notre abbé alla à Padoue et de Padoue à Vicence et Vérone. A Padoue il fut accueilli par don Ferdinando, cavalier fort riche, grand agriculteur, grand botaniste, qui se prit d'une belle passion pour l'abbé au point qu'il ne le quitta plus jusqu'à Milan. A Vicence il était attendu par trois ou quatre personnes, mais les hôtelleries de ce pays étaient pleines, et l'hôte chez lequel il fut obligé de descendre se trouva être « un écorcheur de chrétien ». L'hôte chez lequel il alla loger à Vérone, n'écorchait pas moins que celui de Vicence, mais « il y mettait du moins un lénitif par ses bonnes façons. » A Vérone le sieur Zaccaria Betti qui avait fait un poème sur les *Vers à soie*, et qui nourrissait l'espoir de devenir membre de la Société Royale de Montpelier, entoura notre abbé de toute sorte de soins, et lui fit connaître trois ou quatre gentilhommes par lesquels il fut introduit dans la société Véronaise.

« Je faisais déjà calotte dans le café des cavaliers, dont un grand nombre sont gens de lettres ; à Vérone, comme dans le reste de l'Italie, on a vu mes mémoires sur la Miellée et sur les Vers à soie, et, sans me flatter, on n'en sait pas tant que cela, à beaucoup près. »

Notre voyageur nous racontera lui-même la fin de son voyage.

« Me voici enfin à Turin, prêt à terminer mon pélerinage. Si j'avais voulu des recommandations pour toutes les villes de ce quartier de l'Italie je n'en aurais pas manqué ; mais les fréquents séjours épuisaient mes finances, dans ces contrées où tout est plus cher que partout ailleurs ; je ne me souciais de voir des villes qu'autant que j'y pouvais trouver à m'instruire. J'avais une lettre pour le comte de Firmian, ministre plénipotentiaire, et secrétaire de l'empereur dans le Milanais ; on m'en avait donné une autre pour un apothicaire d'un mérite distingué

Digitized by Google

M. Ambrogio San Giorgio, qui me détermina à aller voir M. de Firmian, qui fait tout, qui est chargé de tout dans le Milanais, dont le gouverneur, le duc de Modène songe à tout autre chose qu'à gouverner. Quel homme que ce comte de Firmian ! Je n'ai connu personne qui réunit à un si haut point tout ce qu'il faut pour plaire, une figure noble, intéressante, pleine de douceur, beaucoup d'esprit, une grande variété de connaissances, dont il ne fait point d'étalage, mais par-dessus tout une politesse vraie et aisée, qui encourage les plus timides et les met d'abord à leur aise; pour moi je traitai avec lui comme avec un ami, et il me traita de même, si ce n'est qu'il ne cessa de me dire les choses les plus flatteuses. D'ailleurs il m'offrit tout ce qui dépendait de lui, de l'air le plus persuasif, jusqu'à me faire presser par M. San Giorgio qui est son apothicaire et son homme de confiance, pour me faire dire si j'avais besoin d'argent pour continuer ma route. Le comte me fit des plaintes obligeantes que je ne lui donnasse que deux jours, tandis que j'avais passé vingt jours à Bologne, et des mois entiers ailleurs. Il prit à mon occasion à dîner des personnes de distinction et de lettres, et c'est le dîner le plus délicieux que j'ai fait en Italie, celui où je me suis senti plus d'esprit, et où j'ai moins songé à manger. J'oubliais de dire que dans la première visite que je lui fis avec M. San Giorgio, je lui fis le récit d'une de ces rencontres désagréables qui jettent l'amertume dans l'esprit des voyageurs, c'est-à-dire la fouille des hardes qu'on fait dans les douanes. Je lui dis qu'à la *Canonica* un commis m'avait bouleversé cruellement toute ma malle, m'avait fait payé trente francs de *Duzi*, pour des livres, qui ne devaient rien, etc., etc. Le comte me témoigna sur cela toute sa sensibilité, et me dit qu'il ferait en sorte que cela ne m'arriva plus dans les Etats de Milan: il dit un mot à San Giorgio, celui-ci me conduisit chez un gros et cossu fermier général, qui, sur la haute recommandation du comte, prit avec moi un air honnête et même respectueux; il me fit ses excuses pour le commis, voulut absolument me rendre mon argent, me donna un ordre pour les autres bureaux de mon passage, dans lesquels on n'eut garde de me rien demander, ni de visiter, en-

Digitized by Google

fin il manda sur le champ le commis coupable à Milan; cet homme si insolent la veille vint d'un air fort humble me demander grâce, d'abord à l'auberge, et ensuite chez le comte : on l'avait destitué. M. le fermier général le replaça à ma recommandation. Je ne demandais pas de satisfaction, j'en eus une complète, et de plus je jouis de l'étonnement du commis, qui n'imaginait pas qu'un étranger vêtu fort simplement, put avoir des liaisons avec ses maîtres, et le faire repentir de son insolence. Je pris congé de M. le comte, qui me combla de nouveau de mille témoignages de bonté ; je le quittai plein de reconnaissance, d'admiration et de respect.

San Giorgio ne me quitta plus jusqu'à mon départ de Milan, il dressa la police avec le voiturier, me recommanda à lui de la part de Son Excellence, et lui dit d'un ton de maître, qu'il répondait de moi corps pour corps. J'ai tout lieu d'être content de ce San Giorgio, qui est un maître homme et bien mon ami ; j'ai eu le bonheur de m'en faire au moins un ou deux dans toutes les villes où j'ai passé, et cela me flatte plus que tout le reste. »

J'ai peu de détails à fournir sur le séjour de l'abbé de Sauvages à Turin ; il y fut reçu par le marquis de Chauvelin, ambassadeur de France, qui l'invita à dîner le 13 septembre 1764; il y fut piloté par le docteur Allioni, admirateur du professeur de Montpellier, et « fort honnête garçon ». L'abbé de Sauvages termine ses notes de voyage par ces mots :

« Je passai de Turin au Mont-Cenis, à Chambéry, à Lion, enfin à Alais, où l'on me fait répéter tous les jours ce que j'ai vu dans mon voyage. Je l'ai fait Dieu merci, le plus heureusement du monde ; je n'ai point regret ni à la dépense, ni à la fatigue ; j'en ai rapporté des connaissances qui feront longtemps mon amusement ou mon occupation, et la matière de quelque *Raggionamente.* »

L'abbé eut jusqu'à ses derniers jours le projet de « tirer quelque chose de son journal d'Italie ». *L'illustrissimo padrone* (c'est Séguier que l'abbé qua-

Digitized by Google

lifiait ainsi), lui écrivit maintes fois : « Quand donc livrerez-vous au public les belles choses que vous remettez sans cesse sous l'enclume? » Il est fâcheux que le public ait été frustré des impressions de voyage de l'abbé de Sauvages ; leur récit eût été instructif et intéressant : « Entre moi et la plupart des voyageurs, disait l'abbé de Sauvages, il y a cette grande différence, c'est qu'ils ne savent point voir, tandis que je m'instruis là où ils ne voient rien du tout. »

Un peu de paresse d'esprit, beaucoup d'occupations, l'ennui d'écrire ce qu'il avait raconté cent fois de vive voix, furent cause que les matériaux ramassés par le voyageur en Italie, furent laissés sans emploi par l'écrivain.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Les Collections de l'abbé de Sauvages

L'abbé de Sauvages avait formé un cabinet d'histoire naturelle dans lequel il avait rassemblé une quantité prodigieuse d'objets intéressants, relatifs à la botanique, à la minéralogie, à la zoologie des oiseaux, des papillons, des insectes, à la conchyologie, aux fossiles, aux pierres précieuses, et aux médailles et monnaies antiques. Il dut la richesse de ses collections scientifiques d'abord à ses recherches continuelles, et ensuite à sa renommée de science, qui faisait que, lorsque l'on découvrait quelque part dans la province des curiosités naturelles, on se faisait un honneur de les lui envoyer; c'est ainsi qu'en 1755, le curé de Sauve en Languedoc lui fit tenir des squelettes humains pétrifiés, découverts près de la ville du Vigan. Quelquefois ces sortes de présents venaient de fort loin : le chanoine Prax, du diocèse d'Alet, lui expédia des dendrites, des ostracites, des tesserolites, des perles marines, des grains de blé pétrifiés, des nautiles et des fossiles (1764). Notre compatriote enrichissait aussi son cabinet par le moyen des échanges; il recueillait nombre de pièces minéra-

Digitized by Google

logiques, botaniques ou autres spéciales à notre pays, et il en envoyait à charge de réciprocité, des échantillons à ses collègues des académies de France et d'Italie. Il arrivait souvent que les destinataires de ces sortes d'envois, se montraient ingrats, et parcimonieux.

« J'ai fait des envois à M. le comte d'Hérouville, dit l'abbé dans une lettre (1758), mais le comte et en général tous les gens à cabinets, de Paris, sans excepter M. Turgot, ne m'ont jamais donné la moindre chose pour mettre dans mes collections. M. de Buffon, me donna quelques becs d'oiseaux étrangers, mais à la charge de les rendre. »

Le sieur Mauduit, bourgeois de Paris, habitant la rue des Ecouffes, au Marais, le sieur Geoffroy, apothicaire de Paris, que l'abbé a peint en ces quelques mots, *vir antiquæ pietatis et virtutis*, remplirent l'un et l'autre leurs cabinets avec les libéralités de l'abbé de Sauvages, et ne lui rendirent jamais que des compliments.

Réaumur est du nombre de ceux qui participèrent aux distributions minéralogiques et botaniques de l'abbé de Sauvages; voici, en effet, une lettre que ce grand homme adressa à l'abbé de Sauvages, le 7 juillet 1752.

« A Vaujour, près Paris, ce 7 juillet 1752.

« Si je vous eu cru, Monsieur, capable de m'avoir oublié, la grande caisse que je reçus samedi dernier remplie d'échantillons curieux et bien choisis, m'eût fait grande honte de mon injustice. La récolte de tant de différentes matières minérales n'est pas l'ouvrage d'un jour; le catalogue que vous en avez dressé, l'arrangement même de toutes ces pièces dans la caisse vous ont coûté beaucoup de temps et de soins. Elle est arrivée deux ou trois

Digitized by Google

jours avant l'obligeante lettre, par laquelle vous m'annoncez son départ; rien de ce qu'elle contenait n'a souffert de la route; tout est arrivé bien conditionné; il n'est pas un des morceaux de cet envoi que je n'ai vu avec plaisir, et quelques-uns m'ont paru très singuliers. Je n'ai pas encore trouvé le temps de leur faire occuper dans mes cabinets la place qu'ils méritent et qu'ils y auront bientôt. Chaque pièce de votre envoi mériterait en particulier mes remerciments, et que je vous en dise un petit mot. Je ne vous parlerai même pas de celle à laquelle vous avez cru un droit plus particulier de m'intéresser, parce que vous jugez qu'elle a été l'habitation de quelque nombreuse société d'insectes. Le coup d'œil que j'ai jeté dessus ne m'a fourni aucune conjecture dont j'ai eu lieu d'être content; je ne sais si, lorsqu'il me sera permis de l'examiner plus à loisir, j'en formerai quelqu'une au moins vraisemblable. Mes remerciments ne se doivent pas borner à ce qui est seulement du ressort des yeux. Je ne me serais pas attendu que la caisse contint de quoy flatter le goût; j'ai mangé et fait manger de vos marrons blancs desséchés appelés *bajanes;* ils ont été trouvés très bons, il y a longtemps que j'en avais entendu parler, sans en avoir jamais vu, ils sont dignes d'avoir rang parmi les curiosités du cabinet des matières végétales; il me paraît que, dans l'état où ils sont, ils doivent s'y conserver, sans être aucunement altérés, pendant de longues suites d'années, pendant des siècles.

« J'ay tant de remerciments à vous faire à la fois que j'oubliais ceux que je vous dois pour vos limaçons, qui sont arrivés pleins de vie. Leur histoire mériterait d'être suivie; si on en avait de naissants, on parviendrait à voir en quel temps ils commencent à casser le sommet de leur coquille, et peut-être comment ils les font. Ce fait mériterait bien d'être étudié. Je serai charmé quand je pourrai vous renouveler à Paris, les assurances de la parfaite estime et du véritable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« De Réaumur. »

Digitized by Google

L'abbé de Sauvages fut toute sa vie l'ami de Réaumur, qui lui écrivit plus de vingt lettres, dont la plupart sont perdues. L'abbé eut l'honneur et la douleur d'être témoin de la mort de cet homme célèbre, en 1757; il rendit compte en ces termes à son frère de ce cruel évènement :

« Notre bon ami M. de Réaumur mourut d'une chute dans sa terre du Maine; cette chute ne paraissait d'abord rien, quelques jours après il y eut délire, assoupissement, apoplexie, paralysie, de bons intervalles de deux jours, et enfin la mort au vingtième jour de la chute. Mademoiselle de Marsilly me charge de vous dire cette nouvelle, et de l'annoncer à M. Pittot. »

L'abbé de Sauvages a plusieurs fois appauvri son cabinet pour enrichir ceux du roi; la lettre suivante à lui adressée par l'abbé Barthélemy, l'auteur d'*Anacharsis*, garde du cabinet des médailles de la bibliothèque du roi, en fait foi.

« Vous savez, Monsieur, que rien n'est si commun que ces petites médailles d'or frappées sous la première race de nos rois avec des noms de monétaires. Le cabinet du roi en renferme une grande quantité; je n'ai pas la vôtre, mais il me serait impossible de vous offrir en échange un Tibère ou un Vitellius en grand bronze; outre qu'il ne m'en reste plus dans mes doubles, je dois les réserver pour des acquisitions beaucoup plus avantageuses au cabinet du roi. Je pourrais tout au plus vous offrir quelque *Macrin*, mais comme cette offre ne répondrait pas à vos vues, je prends le parti de vous renvoyer votre petite médaille, en vous faisant mille remerciments de votre attention pour le cabinet du roi, et en priant de bien vouloir excuser ma franchise. Je ne suis pas le maître de disposer à mon gré des médailles doubles; je marque sur un registre l'usage que j'en fais. Je ne risque rien lorsque pour acquérir une médaille précieuse, je fais des avantages considérables à ceux qui don-

Digitized by Google

nent la préférence à ce cabinet, mais je ne pourrai avoir les mêmes motifs dans cette occasion. *Je voudrais que l'estime et l'attachement que vous m'avez inspirés*, fussent des titres suffisants pour me mettre au-dessus de cette règle. Mais ils ne peuvent servir qu'à vous convaincre de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« BARTHÉLEMY. »

« A Paris, ce 2 juin 1766. »

Nicolas de Sauvages, parlant des collections de son oncle l'abbé de Sauvages, dit qu'elles étaient « très belles et très précieuses ». Un savant de Paris ayant lu le catalogue que l'abbé de Sauvages avait dressé des pièces contenues dans son cabinet, dit : « J'ai lu avec *délectation* le catalogue du cabinet de M. de Sauvages, il est une preuve manifeste de ses immenses connaissances ». Lorsque l'abbé de Sauvages fut de retour de son voyage d'Italie, le souvenir des incomparables collections qu'il avait vues à Florence, à Bologne, à Milan, lui fit prendre en dégoût les siennes. « Ce que j'ai, disait-il, comparé à ce qu'il y a dans les cabinets des signors d'Avila et d'Albergoti, n'est rien. Je n'ai que de la guenille. » Il se trouva plus tard, lorsqu'il fut obligé de changer d'habitation, embarrassé de ces collections, au point qu'il chercha à s'en défaire. Il en fit présent au duc de Chaulnes, fils de son amie la duchesse d'Enville, et probablement son ancien élève. En faisant ce présent au duc, il lui dit : « Je préfère de beaucoup observer la nature en grand, plutôt que dans l'espace étroit d'un cabinet. »

Notre bon abbé de Sauvages avait aussi composé un herbier très remarquable. Pendant quarante ans

Digitized by Google

il fut fidèle à la botanique, et il nourrit le projet d'écrire la *Flora Cebennarum*, comme son frère François a écrit la *Flora Montpelliensis*. Les traces de ce projet existent dans son *Dictionnaire Languedocien*, où il a indiqué, avec les noms romans dès principales plantes de notre pays, leurs vertus médicinales, et presque la description de leurs fleurs.

Dans l'étude de la botanique, l'abbé de Sauvages apporta la méthode de classification chère à Linnée et la méthode d'observation pratiquée par la plupart des médecins à cette époque, tels que les docteurs Baux et Lefebvre, qui consistait à découvrir les vertus médicales des fleurs et des végétaux. A ce genre d'observations, l'abbé en ajouta un autre ayant pour objet de connaître et de faire connaître l'emploi des végétaux pour tous les besoins de l'homme ; il fut, dans notre Midi, l'un des premiers maîtres de la botanique alimentaire, tinctoriale, industrielle. L'on peut, en parcourant son *Dictionnaire*, se rendre compte de l'esprit pratique avec lequel notre abbé étudiait la botanique. Il aimait à surprendre et à étonner ses amis en leur révélant tout à coup les propriétés généralement inconnues de certains végétaux de nos contrées; ces sortes de leçons avaient lieu surtout à la campagne, où les gens de qualité, qui formaient la noblesse de notre région, avaient l'habitude de se réunir. Rien, en effet, ne fut plus vrai, autrefois, que cette remarque faite par le maréchal de Villars dans ses mémoires : « *Les noblos du Languedoc, presque tous pauvres, vivent dans leurs châteaux et non d'autre passe-temps que celui de s'y rassembler en compagnie.* » Un jour, l'abbé faisait partie de la « compagnie » qui s'était rassemblée au château d'Olympie, qui était et qui est encore entouré de beaux marronniers d'Inde. L'on était après dîner, jeunes gens et jeunes filles

Digitized by Google

étaient fort occupés à livrer, non point une bataille de fleurs, mais tout bonnement une bataille à coups de marrons d'Inde; dans ce temps-là, surtout dans nos Cévennes, l'on ne connaissait pas encore les batailles de fleurs. Or, M. Foucard d'Olympie, montrant avec le bout de sa canne les marrons épars sous les arbres, dit à l'abbé de Sauvages : « *Je songeais en ce moment combien il est vraiment dommage que ces beaux fruits ne soient bons à rien.* » Répondant à M. Foucard, l'abbé assura que c'était une erreur de croire que les marrons d'Inde ne peuvent être d'aucun usage. « *D'abord, dit-il, on en peut faire une excellente pitance pour la volaille; pour cela, il n'y a qu'à laisser macérer les marrons un mois dans la chaux vive, un mois dans l'eau naturelle et un mois dans l'eau salée; après cela, vos marrons seront un excellent manger pour les habitants de votre basse-cour, ce seront des marrons à la picholine.* » La compagnie fut fort émerveillée d'apprendre une chose qu'elle ne soupçonnait pas. L'abbé la charma bien davantage encore : « *Vous pouvez encore, dit-il, vous servir des marrons d'Inde en guise de veilleuse.* » A ces mots chacun pensa que l'abbé s'amusait aux dépens de ses auditeurs. « *Je ne plaisante pas, reprit l'abbé; quand vos marrons seront bien secs, faites-les macérer pendant un temps notable dans l'huile, armez-les d'une mèche en coton longue d'un demi-doigt, placez les dans un vase avec de l'eau, jusqu'à hauteur convenable et allumez la mèche. Vous aurez une veilleuse qui brûlera aussi longtemps que celles que vous avez dans vos belles porcelaines de Sèvres.* »

En même temps qu'il s'instruisait sur les services que l'on peut retirer des végétaux, il recueillait aussi les graines des végétaux les plus rares de nos campagnes et de nos montagnes, il les envoyait aux botanistes étrangers, à Linnée, à Van-Svieten, à

Digitized by Google

Bernard de Jussieu. Dès 1742, Bernard de Jussieu écrivait à l'abbé de Sauvages :

« Je vous suis très obligé des offres que vous me faites ; je les accepte avec plaisir, elles ne peuvent qu'être très avantageuses pour le Jardin Royal. Ainsi donc si dans vos herborisations vous voulez bien mettre à part les graines des plantes que vous soupçonnez n'avoir pas été vues ici, vous augmenterez de beaucoup le nombre de celles que nous cultivons et démontrons chaque année ; j'ai envoyé plusieurs listes de plantes que nous désirons, surtout de celles qui croissent dans les environs d'Alais. Je vous rendrai bon compte des graines que vous avez jointes à la lettre que j'ai reçue de vous ; il y en a surtout une que vous nommez *Elictroisum nostras*, laquelle est le *Jacea capitata roris marini folio*, de laquelle je souhaite particulièrement une grande quantité de semences, car cette plante vient difficilement ici, et elle périt souvent sans donner de fruits. A l'égard des plantes que vous n'avez pas pu reconnaître, je n'hasarderai pas de vous en marquer les noms, j'aime mieux retarder de quelques mois, lorsqu'elles seront levées; c'est alors que je vous satisferai pleinement. Si vous eussiez ajouté quelques brins de chacune, vous m'auriez mis en état de les reconnaître d'abord et de vous en envoïer aussitôt les noms sous lesquels elles sont désignées dans les autheurs.

« Il vient icy, toutes les années, de jeunes docteurs de Montpellier, votre frère et vous, pourriez profiter de leur occasion ; je ne manquerai pas non plus de mon côté, celles qui se présenteront ; je vous prie d'en assurer Monsieur votre frère, et d'être persuadé de la parfaite considération avec laquelle je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« BERNARD DE JUSSIEU. »

« A Paris, ce 15 février 1742. »

Pour former un herbier de plantes desséchées, l'abbé de Sauvages avait à Sauvages même, un

Digitized by Google

jardin des plantes, dans lequel il semait les graines qui lui étaient envoyées de l'étranger. A l'exemple de Bernard de Jussieu, qui rapporta d'Angleterre, dans son chapeau, l'un des cèdres du Liban, que l'on voit encore au Jardin des plantes de Paris, notre compatriote avait apporté d'Antibes, dans un pot, des jeunes tiges de chênes-liège. Ces arbres, qui furent transplantés dans le jardin du château de Sauvages, et qui existent encore, ont plus de cent trente ans; ils sont les derniers vestiges du bon goût et de la science du maître botaniste qui peupla jadis de plantes curieuses, cette solitude, qui rappelait si bien les descriptions des bosquets de la *Nouvelle Héloïse*. Sous les chênes-liège de l'abbé de Sauvages, dont le feuillage abrite contre les rayons du soleil une abondante fontaine, dans laquelle surnagent les nénuphars, autour de laquelle de grands cerisiers, chargés de leurs fruits rouges, laissent pendre leurs branches semblables à celles des saules-pleureurs, Jean-Jacques lui-même, s'il pouvait revenir, se plairait à rêver comme sous les chênes et les peupliers d'Ermenonville.

L'herbier, à la création duquel notre abbé travailla quarante ans, était très considérable, et il l'avait arrangé avec le plus grand soin. La méthode qu'il employait pour dessécher les fleurs consistait à recouvrir celles-ci avec du sable bien lavé et bien sec, et à les exposer ainsi à la chaleur d'un four.

Comme la dessication altère l'éclat des couleurs propres à chaque espèce de fleurs, il pratiquait divers procédés pour rendre à ces fleurs desséchées leurs diverses nuances; les fleurs roses redevenaient roses lorsqu'on les avait exposées à la vapeur du soufre; les fleurs rouges reprenaient leur incarnat lorsqu'on les avait soumises aux vapeurs d'une dissolution d'étain dans l'esprit de

Digitized by Google

nitre; les fleurs vertes retrouvaient leur verdure par la vapeur d'un mélange d'acide vitriolique et de limaille de fer,

L'herbier de notre compatriote devint si considérable qu'il offrit enfin le grave inconvénient d'être encombrant, au point que ne sachant plus ou le loger, l'on se décida à le mettre en vente. L'abbé de Sauvages se détermina à le confier aux soins du sieur Gouan, botaniste de Montpellier; mais son excès de confiance fut mal récompensé:

« Monsieur Gouan m'avait prié de lui envoyer mon herbier pour l'acheter. Dès qu'il l'eut en sa possession, il n'en voulu point. Je le priai de le garder chez lui pour m'en faire trouver quelque parti. Au lieu de cela, il me marqua qu'ayant visité mes plantes et trouvé que les vers les rongeaient, il en avait choisi quelques-unes des plus entières, et jeté tout le reste au feu, de peur, dit-il, que les vers ne gagnassent ses herbiers à lui; comme s'il n'était pas plus simple, plus aisé, et plus honnête d'envoyer les paquets chez ma belle-sœur, pour être mis en quelque coin dans les galetas. Mais les vers vrais ou prétendus sont un prétexte, et je m'abstiens de caractériser un pareil procédé. Il devait savoir qu'un dépôt est une chose sacrée, dont il n'avait pas le droit de disposer à sa fantaisie, et d'une façon aussi injuste. Si j'avais été à Montpellier j'en aurais porté mes plaintes en pleine Académie. »

Il parait certain d'après les témoignages de M. le baron d'Hombres-Firmas, que l'herbier de Sauvages n'avait point été livré au feu par M. Gouan, mais qu'il fut mis en vente par les soins du susdit Gouan ou par ceux de l'Abbé, et qu'il fut acheté par des savants Hollandais: l'on a même affirmé que les débris de cet herbier existent encore en Hollande.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

Le Sacerdoce

(1766-1771)

Les cinq ou six années qui suivirent celles de son voyage en Italie, semblent avoir été, pour l'abbé de Sauvages, les temps préparatoires, pendant lesquels la Providence le disposa à jeter enfin l'ancre de ses espérances dans le port heureux du sacerdoce.

Mgr de Beauteville, évêque d'Alais, se plaisait à amener notre abbé dans sa maison de campagne, au lieu de Brouzen. Il l'entraînait à l'écart dans son jardin : « Voyons, mon illustrissime abbé, nous sommes à Florence en ce moment, parlez-moi de Florence. » Ils allaient ainsi en esprit de Florence à Rome et de Rome à Naples, à Bologne, etc. Le prélat n'eut point de peine à découvrir dans ce clerc sexagénaire une piété profonde et bien équilibrée, une candeur que les dangereux assauts du siècle n'avaient point entamée, un véritable esprit ecclésiastique auquel le commerce du monde n'avait rien ôté de son austérité, enfin une aptitude supérieure à tous les genres de dévouement, desquels lui-même pouvait éprouver le besoin. Aussi l'évêque d'Alais affecta-t-il dès lors, de terminer chacun de ses entretiens avec

Digitized by Google

l'abbé réfractaire, par une exhortation au sacerdoce : « *Doctissime et optime ami*, pourquoi ne voulez-vous pas être prêtre ? » Pendant longtemps encore l'abbé se déroba aux pressantes poursuites du prélat, en s'échappant par les portes des compliments et des plaisanteries. Mais un jour qu'il se trouva trop imprudemment engagé et enchevêtré dans ses protestations de respect et d'obéissance envers le prélat, il fut obligé de se laisser prendre. Mgr de Beauteville parla enfin avec autorité : « Je vous ordonne, Monsieur, de vous rendre au grand séminaire, afin de vous préparer aux ordres, que vous recevrez, s'il plaît à Dieu, le jour de Notre-Dame, en septembre prochain. » En effet, dans une lettre datée du 10 septembre 1766, l'abbé écrivait à son ami Séguier : « *J'ai été, pendant qu'a duré la foire d'Alais, enseveli dans notre séminaire, pour me préparer à recevoir les quatre moindres, qu'on m'a conférés le beau jour de Notre-Dame. Me voilà déjà fiancé; on n'en restera probablement pas là avec moi.* »

Mais le premier pas fait dans les ordres ne lui fit point dire adieu aux choses de la science; il faut croire que l'évêque d'Alais avait eu soin de le prémunir contre tous scrupules à cet égard, car le surlendemain du jour où il s'était incliné sous la main du pontife, il promettait au père Lelong de lui fournir des notices pour un journal scientifique que publiait ce religieux; il prenait le même engagement vis-à-vis de l'abbé Griselini, qui rédigeait un journal du même genre à Venise. Il continuait sa correspondance avec Turin, Milan, Vérone, Venise, Bologne, Rome et Naples. Il s'engageait à aller en diverses villes du Midi présider à l'arrangement et au classement des collections publiques et particulières. Enfin, il entreprenait un voyage agricole en Angoumois, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Digitized by Google

Tout cela amena des délais qui furent cause que l'abbé ne reçut la prêtrise que cinq ans après avoir reçu les ordres moindres. Il annonça sa prochaine ordination à sa belle-sœur en ces termes : « *Notre évêque n'a cessé de me tourmenter depuis trois ou quatre ans pour me faire prêtre; il m'a enfin arraché mon consentement, et l'exécution de ma parole est renvoyée à la fin du carême. Je vous demande le secours de vos prières pour ce pas redoutable.* »
Cette ordination eut lieu vers la fête de Pâques 1771 et fut très remarquable, car Mgr de Beanteville conféra ce jour-là le sacerdoce à quatre ecclésiastiques d'un mérite hors ligne : les abbés de Sauvages, Paysac, Laborie et d'Esponchez. L'abbé d'Esponchez devint bientôt chanoine de Nimes, membre de l'Académie de Nimes, vicaire-général de Senlis, abbé commandataire de Lestrap, évêque de Perpignan, député aux Etats Généraux. Les abbés Paysac et Laborie furent confesseurs de la foi pendant la Révolution et jouèrent un rôle dans les affaires religieuses de l'ancien diocèse d'Alais.

L'abbé de Sauvages fut un ami dévoué de Mgr de Beauteville. La sévérité de principes de ce prélat, quelque peu attaché à l'école de Port-Royal, surtout la fameuse lettre pastorale qu'il publia contre les *Assertions des jésuites*, déchaînèrent, dans le temps, des tempêtes, et l'on put un instant craindre que l'évêque d'Alais ne subisse le sort du malheureux Soanen, évêque de Senès. De nos jours même, l'on a voulu attacher au nom de Mgr de Beauteville, la grosse épithète d'évêque hérétique. J'ai idée que les esprits surexcités des théologiens ont donné une importance exagérée aux querelles d'autrefois. Le *Recueil des Assertions*, au sujet duquel l'ancien évêque d'Alais s'est compromis, peut être comparé à l'homme entre deux âges du bon La Fontaine ; il contenait des propositions orthodoxes et des pro-

Digitized by Google

positions contestables, dans les questions de dogme, et dans les questions de fait. Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, et Mgr de Brancas, archevêque d'Aix, approuvèrent le Recueil à cause des propositions orthodoxes qu'il renfermait ; au contraire, Mgr d'Alais, et Mgr de Soisson, le condamnèrent à cause des propositions contestables qu'il contenait aussi. La passion, l'affreux *odium theologicum*, dénaturèrent et aigrirent toutes choses. Les vrais enfants d'Alais se refuseront, je l'espère, à considérer Mgr de Beauteville comme un hérétique, car l'épiscopat de ce prélat a été l'un des plus féconds ; lui-même a été l'insigne bienfaiteur de la ville d'Alais, dont il fut pendant longtemps le pasteur irréprochable au point de vue de la vertu, et respecté même par ses plus ardents adversaires.

Nous ne sommes donc point embarrassés pour reconnaître que l'abbé de Sauvages fut l'ami de Mgr de Beauteville ; qu'il professa, sans être pour cela janséniste, certaines de ses idées favorables à la suppression des jésuites, l'existence des jésuites n'étant pas un dogme de foi.

Pendant le séjour qu'il fit en Italie, l'abbé de Sauvages eut l'occasion de rendre à son évêque quelques services personnels. Au moment de l'orage déchaîné par la publication de la fameuse instruction pastorale de Mgr de Beauteville, l'abbé François-Placide Dupuy de Belvézé de Saint-Pierre, chanoine d'Alais, neveu de l'évêque d'Alais, écrivit à l'abbé de Sauvages, qui était alors en Italie, et lui donna la mission secrète de chercher des éclaircissements sur les projets de la cour de Rome, relativement à la lettre pastorale de l'évêque d'Alais. Nous avons retrouvé trois brouillons de la réponse que l'abbé de Sauvages adressa à l'abbé de Belvézé. Cévenol circonspect et avisé, l'abbé de Sauvages trouva moyen de dire la vérité, sans déplaire à son prélat,

Digitized by Google

et sans dévoiler ouvertement ses opinions personnelles. Voici sa lettre :

« Je n'ai pas, Cher abbé, de demeure fixe dans mon pélerinage ; c'est le moyen de me détacher de la terre comme les patriarches. Vous me croyez à Rome, vous vous trompez de près de cent lieues. M. Bridayne a été dans la même erreur. J'ai reçu votre lettre à Bologne, et j'ai été fort aise d'avoir de vos nouvelles et de celles de notre cher et illustre prélat ; j'étais avide de nouvelles du païs. Je vous prie de présenter mes respects à Monsieur d'Alais, et mes amitiés à la nombreuse séquelle de parents et amis, que j'aime, que j'embrasse, et à qui je souhaite une fraîcheur que je cherche vainement à me procurer par ici.

« J'ai vu à Rome, dans trois maisons, la belle *instruction pastorale* de Mgr d'Alais ; je l'ai lue, et je l'ai admirée ; je suis trop attaché à Monsieur d'Alais pour être indifférent aux jugements qu'on en a porté ; je les ai recueillis, mais je ne suis pas allé plus avant, comme j'aurais pu le faire, si j'en avais été chargé, et si j'avais eu plus de temps à moi. Ces jugements ont été partagés à Rome comme à Alais ; mais le partage a été plus égal à Rome, au lieu que la balance a penché à Alais plus d'un côté que de l'autre. Les uns, molinistes par état, ont trouvé la pièce affreuse et détestable, sans avoir une ombre de raison ; en voici une preuve ravissante : Est-il possible, me disait Mgr de Veri, que Monsieur d'Alais trouve à redire à cette proposition des jésuites : à savoir que la fornication ne serait pas un péché si elle était permise ? J'éclatai de rire. Les autres, comme mes bons amis Mgr Bottari, le docteur Poggio Foggini, comme la plupart des moines, ont été enchantés de l'*Instruction pastorale*, et ont dit *Eviva*. Une troisième classe de gens en a parlé avec indifférence. Les uns et les autres ont eu des échos sur différents tons, en bécarres et en bémols, disant blanc, disant noir, disant couleur de diable enrhumé. A l'égard de notre ambassadeur, je le place dans la catégorie des échos. A mon retour de Naples, j'allai le saluer à Frascti. La première chose que me dit Son Excellence, fut qu'il avait reçu l'*Instruction pastorale* de Monsieur

Digitized by Google

d'Alais. Je compris qu'il ne l'avait pas lue, qu'il n'en parlait que d'après Mgr de Veri, avec lequel il est dans la plus grande intimité, et dont il avait mal retenu le rapport ; jugez-en : « Il est bien étonnant, me dit-il, que Monsieur d'Alais ait avancé que la fornication ne serait point mauvaise si elle n'avait pas été défendue. Je convins de suite qu'il y avait, en effet, lieu à l'étonnement, que l'étonnement était fondé, et qu'on s'étonnerait à moins. Il trouva aussi à redire à ce passage de la lettre pastorale, où il est dit qu'il vaut mieux se laisser tuer par l'agresseur que de le tuer lui-même. Je me permis de prendre le parti de Monsieur d'Alais. Il était fort inutile de le faire avec Mgr de Véri, qui est prévenu, et ne veut pas entendre raison ; il me fait quelquefois la guerre sur ma façon de penser là-dessus.

L'ambassadeur me parla du pape, du cardinal Torregiani, de Monsieur de Soissons. En ambassadeur de France, Monsieur le marquis d'Aubeterre improuva hautement les deux derniers brefs, de même que la conduite du cardinal de Torregiani, qui sert, on ne peut plus mal, dit-il, sa cour et les jésuites, et ne connaît pas les plus élémentaires principes de politique et de gouvernement. En effet, il a fait faire au pape de fausses démarches ; il ne consulte ni le cardinal *Sciara*, ni notre ambassadeur dans les choses qui intéressent la France; c'est ainsi qu'il fit donner le bref contre Monsieur de Soissons. Le cardinal Torregiani fait tout, dispose de tout, est le seul maître, autant qu'on peut l'être dans une espèce d'aristocratie telle que l'est celle de Rome, où chaque cardinal est un petit souverain, et où chaque particulier est client de quelque cardinal, dont la protection vous laisse une entière liberté de tout faire et de tout dire.

« A l'égard des jésuites, ils fourmillent à Rome, où ils sont bien accueillis par le pape; le cardinal d'York en a rempli son palais. Mais quoique le cardinal Torregiani soit entièrement livré aux jésuites, et qu'il soit le maître de faire tout ce qu'il lui plaît, il n'aurait jamais fait donner le bref contre Monsieur de Soissons, si ce prélat ne s'était lui-même adressé au pape. L'avis de M. l'ambassadeur est que Monsieur d'Alais n'est pas dans le même cas, et qu'il peut être tranquille. Monsieur l'ambas-

Digitized by Google

sadeur m'a dit cela sans que je le lui demande. Il fallut des menées sourdes, des machines, des surprises, et même de l'argent pour obtenir le bref contre Monsieur de Soissons.

« Je vous dirai aussi que je tiens d'un consulteur du saint office que ce bref fut un coup fourré, une espèce de phénomène. Le train ordinaire de la cour romaine est de ne donner ces sortes de brefs, que lorsqu'ils sont demandés par ceux qui ont le pouvoir, et lorsqu'elle est sûre et certaine qu'ils seront bien accueillis.

« Voilà à peu près les éclaircissements que vous me demandez. Si vous en désirez d'ultérieurs vous pourriez vous adresser à un de mes amis fort honnête homme, très actif, très intelligent, le chanoine Paggio Gentilli. »

Les appréciations du bon abbé furent trop optimistes : les filles de Rome firent un pélerinage à Sainte Françoise Romaine, pour la conversion de l'évêque d'Alais : l'abbé de Cavafrac apporta à Rome 6.500 francs, pour obtenir un bref contre le prélat d'Alais et contre celui d'Angers ! Enfin un bref fut lancé contre Mgr de Beauteville, et ce fut l'ami de l'abbé de Sauvages, l'auditeur de Veri qui le transmit en France; il est vrai que pour ce fait il fut disgrâcié par l'ambassdeur, et renvoyé dans sa patrie; il était d'Avignon.

L'*Instruction pastorale* de Mgr de Beauteville fut le résultat d'une manie fâcheuse de ce prélat, plutôt que l'œuvre d'un parti pris janséniste: « L'évêque d'Alais était possédé de la fureur de parler de toutes choses sans exceptions. » (1)

L'abbé de Sauvages qui aimait par-dessus tout l'exactitude et la précision, déplora plusieurs fois la téméraire manie de son prélat ; il le tourna plus

(1) Mémoires d'un page, tome 2e, page 263.

Digitized by Google

d'une fois en ridicule, disant de lui : « *Es das médéci dë Bëzucou, descubris lous malaous për lous faïrë suza.* »

Mgr de Beauteville égayait son entourage par ses incroyables formules et ses intarissables néologismes. Il se plaignait, par exemple, de ce que la viande servie sur sa table était *incuite*, par l'*insoin* de son cuisjnier. Quand les bougies avaient besoin d'être mouchées, il disait : « Retranchez le superflu de ces *ardents*. » Pour dire de fermer la porte il s'écriait : « Décidez cette porte. » Les manies et les solécismes de l'évêque d'Alais furent peut-être les sources originales dans lesquelles notre abbé puisa l'idée de son *Dictionnaire Languedocien*. Il est certain que son culte pour la pureté du langage était souvent offensé par les propos et les tournures extraordinaires de son évêque. Un jour que l'abbé se présentait devant le prélat avec une figure moins riante que d'habitude, celui-ci lui dit : « Mon ami, vous êtes *nébuleux et saturnien*. » Un autre jour le prélat cherchant à soulager son cœur, en confiant à l'abbé les peines qu'il avait pour lors, lui dit : « Je ne suis point *fortuné* aujourd'hui ; le chanoine Treilis me fait la guerre ; cet *escogriffe* tient sa morgue aussi bien qu'un préfet de collège ; s'il me fallait vivre avec des gens de cette sorte autant voudrait *concorder* avec les sept péchés capitaux. » Un autre jour qu'il avait prié l'abbé de Sauvages à déjeuner, il lui dit, au dessert, en lui présentant des pêches : « De mon temps les pêches étaient plus *spécieuses*. L'*énucléation* de ce fait que les pêches d'aujourd'hui sont moins grosses que celles d'autrefois, démontrerait que les pêches ayant diminué de grosseur *de sæculo in sæculo*, devaient être infiniment *spécieuses* et grosses au temps d'Adam. » L'abbé promit au prélat de présenter à l'Académie des sciences son ingénieuse observation sur les pêches.

Digitized by Google

Malgré ses ridicules et ses travers, Mgr de Beauteville fut estimé et aimé de ses prêtres et de ses ouailles. Les ennemis de la religion et ceux des Jansénistes lui rendirent eux-mêmes hommage, lorsqu'il mourut, en 1776. J'ai recueilli les phrases suivantes dans une lettre écrite à cette époque : « On me marque que l'évêque d'Alais est mort. Je vous avoue que je mêle mes regrets à ceux de tous les honnêtes gens qui le connaissaient. Sa perte est irréparable ; il avait toutes les qualités qui constituent l'homme de bien, et c'est un mérite rare parmi les gens de sa robe. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

INTRODUCTION DE LA CULTURE DU MURIER DANS L'ANGOUMOIS, PAR L'ABBÉ DE SAUVAGES

(1767-1776)

Nous avons dit que l'abbé de Sauvages eut l'honneur d'obtenir l'estime et l'amitié de la famille de Larochefoucauld. Madame la duchesse d'Anville, mère des ducs de Chaulnet et de Larochefoucauld, entraînée par ses conseils, et par la lecture de ses ouvrages, conçut le dessein d'introduire dans sa terre de Verteuil, en Angoumois, la culture des mûriers, et l'éducation des vers à soie. Les plantations de mûriers avaient été faites d'après les instructions de notre compatriote, qui avait lui-même choisi, dans les pépinières des jardiniers d'Alais et de Bagnols-sur-Cèze, les jeunes arbres qui devaient servir à ces premiers essais ; il les avait expédiés lui-même sur des voitures qui se rendirent à Angoulême, et de là à Verteuil, par les grandes routes qui, partant de Nimes, allaient à Bordeaux par la Guyenne. En 1767, les mûriers de la duchesse d'Anville avaient déjà grandi, et suffisaient à fournir assez de feuilles pour que l'on put commencer

Digitized by Google

une éducation de vers à soie. Madame d'Anville voulut que l'abbé de Sauvages en personne présidât à ces premiers essais, et donnât à ses gens l'instruction nécessaire pour devenir capables de se livrer avec succès, à cette délicate et difficile culture des vers à soie. Si l'industrie des vers à à soie fleurit encore dans les environs d'Angoulême, il en faut attribuer l'honneur à notre compatriote, qui a formé les premiers magnaniers de ce pays, et leur a inculqué les vrais principes de leur art.

Il partit d'Alais dans les derniers jours de l'année 1766, et il emmena avec lui toute une colonie de bons magnaniers, dont la plupart était originaires de la petite paroisse de Saint-Jean-du-Pin, sur laquelle l'abbé avait sa terre de Valmalette, et son château de Sauvages.

Dans les premiers mois de l'année 1767, l'abbé dirigea par lui-même la construction des ateliers de Verteuil, et il les établit dans les conditions les plus favorables, et d'après les règles que lui-même avait formulées dans ses ouvrages. Puis, lorsque la saison des couvées fut arrivée, il entra dans son rôle de maître en sériciculture, indiquant le mode et le moment de chaque opération, relevant et réparant les fautes et les maladresses, réglant les feux et les repas, répétant et expliquant les principes, signalant les maladies, et faisant connaître les remèdes, en un mot ne négligeant aucun des mille détails d'où dépendent le succès ou l'insuccès des magnans, et qui font le talent et l'habileté du parfait magnanier.

Il fit des observations sur le langage des paysans de l'Angoumois, comme il avait coutume d'en faire sur celui des paysans du Languedoc; plusieurs de ses remarques sont consignées dans son *Dictionnaire*; par exemple, il observa chez

Digitized by Google

eux une forme de particule explétive exprimant la pitié, comme notre mot Languedocien *pechairé:* au lieu de *péchaire*, les paysans de l'Angoumois disent : *bonnes gens!* « *Eh, vraiment bonnes gens, Monsieur, j'avons ben du mal; quand j'avons payé les charges, je n'avons plus rien, bonnes gens!* » — L'essai de culture du mûrier en Angoumois réussit pleinement. La duchesse d'Anville témoigna sa reconnaissance à l'abbé de Sauvages en lui faisant obtenir, en 1772, une pension de 1200 livres sur l'évêché de Bauvais. La duchesse d'Anville avait sollicité avec chaleur en faveur de l'abbé, et fit valoir auprès du roi Louis XV, les services qu'il avait rendus, et la valeur incontestée de ses ouvrages. Le roi de France approuva les démarches de la duchesse, signa le brevet d'une pension de 1200 livres, et, comme l'abbé de Larochefoucauld était, presque au même moment, nommé, à l'évêché de Bauvais, le monarque assigna la pension de l'abbé de Sauvages sur l'évêché de Bauvais. L'abbé, annonça en ces termes à son ami Séguier sa bonne fortune :

« Vous me dites, mon cher ami, que vous venez d'être associé à l'Académie des sciences de Paris, je vous en félicite, mais je vous dirai que j'ai été moi-même associé à une pension de 1200 livres, qui m'a été accordée par le crédit de M^me^ la duchesse d'Anville. » (1).

Il écrivit aussitôt à l'évêque nommé de Bauvais :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous présenter mes respects, et vous remercier de la part que vous avez eue à la grâce qui vient de m'être accordée par Sa Majesté d'une pension de 1200 livres ; car je présume, Monseigneur, que vous y

(1) Lettre de 1772.

Digitized by Google

avez donné volontiers votre consentement en faveur d'un des serviteurs de Mme la duchesse d'Anville, qu'elle honore d'une manière spéciale de ses bontés. Agréez, Monseigneur, avec mes remerciements les souhaits que je fais que vous jouissiez longtemps de l'éminente dignité à laquelle votre naissance et vos vertus vous ont appelé. J'aurais désiré qu'étant aussi dévoué que je le suis à votre illustre maison, ma pension eût été à la charge de tout autre; mais elle ne peut être de longue durée puisque j'ai 62 ans, j'espère que cette portion de revenu que je prendrai sur votre évêché, attirera les bénédictions du ciel sur votre épiscopat, par le bon usage que je me propose d'en faire, et par les vœux qu'elle m'avertira de réitérer pour votre conservation. »

Pour exprimer sa reconnaissance envers sa bienfaitrice, l'abbé ne craignit pas de faire le voyage d'Angoulême :

« Je vais joindre incessamment, en Angoumois, Mme la duchesse d'Anville, qui a sollicité pour moi; j'y serais déjà, sans un gros rhume qui m'a tourmenté. » (1)

Le cardinal de Bernis eut aussi part à la gratitude de l'abbé de Sauvages, car il avait aussi pris en main la cause de notre bon compatriote, dont mieux qu'un autre il avait pu connaître, et apprécier le mérite. Le cardinal était né aux environs du Pont-St-Esprit, il avait été poète dans sa jeunesse, et même M. de Maurepas lui avait infligé le titre de poète de Madame de Pompadour; ses essais de poésies, lui avaient ouvert les portes de la Société Rolale de Montpellier, qui devait être pour lui l'antichambre de l'Académie Française. A la Société Royale de Montpellier, il était le confrère de l'abbé, et du professeur

(1) Lettre du mois de mai 1772.

Digitized by Google

de Sauvages; l'on peut même assurer que le professeur et le cardinal de Bernis étaient unis par les liens d'une vraie amitié. Le cardinal de Bernis était bon; l'abbé de Reyrac a dit de lui « que c'est dans les vertus de son cœur que les Français liront l'histoire de ce cardinal. » De plus il aimait sa patrie, il aimait les mûriers, il les avait chantés: (1)

Arbres témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux,
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.

L'esprit véritablement méridional et presque cévenol du cardinal de Bernis était fait pour comprendre l'abbé de Sauvages, et s'intéresser à lui. La preuve de ce haut et bienveillant intérêt se trouve dans la lettre suivante, adressée par l'abbé à l'illustre prince de l'Eglise :

« Monseigneur, j'ai appris par Madame la duchesse d'Anville le bienfait que Votre Eminence vient de répandre sur moi. Je suis d'autant plus touché de cette marque de vautre *(sic)* bonté, que Votre Eminence a plus consulté en cela son inclination bienfaisante que les titres que j'eus l'honneur de lui faire présenter pour appuyer ma demande. Daignez, Monseigneur, agréer mes très humbles remercîments, et les témoignages de ma plus vive reconnaissance. Il y a longtemps, Monseigneur, que vos bontés firent naître en moi ce dernier sentiment, et je me rappelle avec complaisance les attentions prévenantes et les honnêtetés, dont vous me comblâtes à Montpellier, lorsque j'eus l'honneur d'être invité chez vous, en qualité de membre de l'Académie, qui se glorifie de vous avoir eu pour prési-

(1) Epître V, sur l'Amour de la patrie.

Digitized by Google

dent. Daigne le Seigneur couronner vos bienfaits en vous comblant de ses plus précieûses bénédictions. Je me ferai toujours un devoir de l'en solliciter lorsque je monterai à l'autel, en lui adressant mes vœux pour votre conservation, et je serai toute ma vie, avec un profond respect, de Votre Eminence, Monseigneur, etc... »

Pendant son séjour en Angoumois un évènement douloureux vint faire une profonde blessure à son cœur. Son frère François, le professeur, mourut le 21 février 1767, à Montpellier. Les deux frères étaient unis par les liens d'une très étroite intimité. L'amour fraternel les avait attachés l'un à l'autre, et l'amour de l'humanité avait enchaîné leurs existences ; ils s'entr'aidaient dans la recherche de la vérité ; ils se soutenaient dans les difficultés de la vie; ils n'étaient point envieux l'un de l'autre, au contraire, ils se payaient mutuellement le tribut du respect et de l'estime, et il est impossible de savoir lequel des deux frères a été plus utile à l'autre. François succomba tout à coup à une cruelle maladie, et Augustin fut privé de la consolation suprême de fermer les yeux et de rendre les derniers devoirs à ce frère, qui était son frère selon la chair, et qui était plus encore son frère selon l'esprit et selon le cœur. Ah ! ces sortes de blessures sont brûlantes et ne se ferment jamais entièrement. J'ignore s'il eut autour de lui, dans l'Angoumois, des consolateurs pour l'aider à supporter son chagrin avec courage. Nous avons une des lettres qui lui furent alors adressées :

« Je n'ai point appris sans verser des larmes la triste nouvelle qui vous afflige, ainsi que tous ceux qui avaient le bonheur de connaître M. de Sauvages. Mon attachement pour lui et pour vous me pressent de vous dire combien j'y ai été sensible, combien je conçois que votre douleur doit être grande

Digitized by Google

et en même temps combien vous avez de motifs de consolation. Sa piété, les sentiments admirables qu'il a montrés pendant toute sa vie, doivent nous convaincre qu'il n'a quitté les peines de cette vie que pour jouir de la récompense promise à ses vertus. Nos pleurs ne sauraient être un remède à la source de nos maux. Je vous plaindrai, Monsieur de n'avoir plus un si illustre frère; je me plaindrai de n'avoir plus un si respectable ami; je plaindrai l'Université d'être privée d'un aussi grand homme, mais, au milieu de nos peines, son bonheur doit nous consoler. Le peu que je suis dans le monde ne me met pas dans le cas, Monsieur, d'être utile à Madame de Sauvages, mais si mes services peuvent un jour rencontrer l'occasion de lui prouver la vénération que je conserverai pour la mémoire de M. de Sauvages, ma respectueuse reconnaissance pour toutes les bontés dont ce grand homme m'honora, dans un temps où je n'en connaissais pas encore tout le prix, mes efforts vous prouveront, Monsieur, que rien ne peut surpasser les respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« RASTE. »

« Lyon, 1er mars 1767. »

Le caractère ferme et un peu froid de l'abbé de Sauvages lui fit, sans doute, supporter cette épreuve avec courage. Il se mit aussitôt en devoir de rendre à la veuve de son frère, tous les services qu'il était en situation de lui procurer. Il donna ses avis sur les affaires temporelles du défunt; il traita un accommodement avec l'abbé de la Breuille, au sujet d'un prieuré, dont le professeur avait joui, et dont cet abbé était devenu titulaire. Il s'employa, à Paris, pour faire ouvrir une souscription aux ouvrages du défunt; il fournit à M. de Ratte les matériaux nécessaires pour composer son éloge funèbre. Enfin, il s'occupa de la nouvelle édition de la *Noso-*

Digitized by Google

logie, au frontispice de laquelle il semble avoir fait placer une notice nécrologique de son frère. Il prépara aussi la vente de la bibliothèque du défunt. « Pressez aussi ceux qui ont des livres prêtés de les rendre, affin *(sic)* que rien ne manque s'il est jamais question de vendre la bibliothèque. » (1).

Malgré ce calme apparent, le deuil et le chagrin étaient dans son âme ; il y a dans sa correspondance des mots qui le prouvent clairement, mots partis du cœur. Comme après la mort du professeur, les étudiants de l'école de médecine s'étaient mutinés, l'abbé en parle dans une lettre, il dit : « J'ai su ici (à Paris), le tapage des étudiants avec les officiers ; le pauvre défunt, s'il vivait encore, s'y serait employé utilement pour en arrêter les suites ; car les étudiants et le gouverneur avaient tant de considération pour lui. Ah ! ce triste souvenir me tirera longtemps des larmes. »

Dans ces mêmes temps, l'abbé adressa aux Etats de Languedoc un mémoire dans lequel il proposait d'établir dans la province des pépinières de mûriers, dirigées d'après une méthode nouvelle, qu'il avait apportée d'Italie, et qui abrégeait de deux ans la durée de la culture. Mais ces sortes de découvertes n'intéressaient point les gens du Nord, qui étaient les vrais maîtres au sein des Etats de Languedoc. L'archevêque de Narbonne, président né des Etats, faisait tous les ans son travail particulier à Versailles, avec le contrôleur des finances, et lorsqu'il le présentait aux membres des Etats de Languedoc, ceux-ci ne savaient que l'approuver, et craignaient par-dessus tout d'encourir le blâme de

(1) Lettre du 29 Juillet. Cette lettre est datée de Paris, 1767, et il y est dit : « J'ai demandé des nouvelles pendant que j'étais en Angoumois. »

Digitized by Google

la cour. L'assemblée n'avait aucune indépendance; la noblesse des Etats n'était occupée que de questions de préséance, de fêtes et de festins. L'abbé n'obtint pas la création qu'il sollicitait; il n'obtint pas davantage la gratification pécuniaire qu'on demanda pour lui, afin de l'indemniser des dépenses de son voyage scientifique en Italie.

Vers ces mêmes temps l'abbé présenta à l'Académie des sciences de Paris et à la Société Royale de Montpellier un mémoire sur la culture du chanvre. Il disait dans le préambule de ce mémoire :

« *J'ai vu des chanvres aux environs de Bologne où cette plante croît jusqu'à la hauteur de quatorze pieds, dans des terrains pareils à ceux de notre Languedoc.* »

Le mémoire sur la *Culture du chanvre en Languedoc* fut inséré dans le *Journal des Savants*, et fort apprécié par le contrôleur général Trudaine, et par Daubenton, qui s'intéressa naturellement aux arts nécessaires pour le gréément des vaisseaux, de même qu'il s'intéressait aux forêts qui fournissent des bois à la marine. La France construisait alors ces superbes escadres, qui se couvrirent de gloire sur toutes les mers, en tenant tête aux énormes flottes de la Grande-Bretagne. Bon patriote, notre abbé de Sauvages sut enrichir en même temps l'art de filer les soies, brillantes parures des rois, et celui de travailler ces robustes filasses, avec lesquelles on fabrique les grandes voiles, qui soulèvent les navires, gonflées comme de larges ailes, et les font voler à la surface des vagues, rapides comme le vent.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Le Professeur de Théologie

(1780)

Ancien professeur de philosophie au collège d'Alais, l'abbé de Sauvages a aussi enseigné la théologie. Il est vrai qu'il n'a exercé les fonctions de directeur au grand séminaire d'Alais que par *interim*, et par occasion. Lorsque l'évêque se trouvait dans l'embarras pour assurer le plein exercice des cours de son école de théologie, il faisait appel au dévouement et à l'obligeance de notre compatriote, dont la compétence en toute sorte d'enseignements était reconnue. L'abbé était au grand séminaire en 1770 et en 1780. En 1770 il eut pour élèves des jeunes ecclésiastiques qui ont tous laissé d'illustres souvenirs : Antoine-Félix de Leyris d'Esponchez, qui fut plus tard vicaire-général de Senlis, évêque de Perpignan, et député aux Etats Généraux; l'abbé Laborie, qui joua un rôle honorable pendant la Révolution, dans notre cité; l'abbé Jean Froment, plus tard religieux et père-vicaire de la chartreuse de Montrieu, en Provence, qui eut le bonheur de mourir à Nimes, sur l'échafaud révolutionnaire, le 21 avril 1793; lorsqu'il se rendait au

Digitized by Google

supplice, il dit à ses confrères cette spirituelle et belle parole : *Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar ut panis mundus efficiar* ; » l'abbé Henri, qui eut aussi un rôle fort honorable à Alais, avec l'abbé Laborie, et bien d'autres prêtres.

En 1780, le 6 mars, l'abbé écrivait à Madame d'Olympie : « Je suis campé depuis deux mois au séminaire, pour tenir, à mon grand regret, la place d'un directeur qu'on a mis dehors ; j'espère qu'on le remplacera au plus tôt par quelqu'autre, car, il n'y a pas de complaisance qui tienne, c'est un emploi trop gênant et, à mon âge, on ne se gêne pas volontiers. »

Il convient de faire observer qu'en 1780, l'évêque d'Alais était Mgr de Balore, prélat dont l'orthodoxie n'est point suspecte, et qui n'aurait certainement point consenti à confier l'enseignement dogmatique de son grand séminaire à un prêtre dont les idées et la doctrine n'auraient point eu le degré de solidité et d'intégrité qu'il était en droit d'exiger. En plaçant M. l'abbé de Sauvages dans une chaire de théologie, l'évêque d'Alais lui a donc décerné un brevet d'orthodoxie, contre la valeur duquel aucune personne sensée ne pourrait élever le moindre doute.

Au reste, la doctrine théologique du bon abbé ne saurait être sérieusement suspectée. Il était par le fond de son âme pieuse, religieuse, et remarquable par sa droiture, ennemi de tout ce qui est de près ou de loin contraire à l'enseignement de l'Eglise.

Lorsque Buffon donna au public les *Epoques de la Nature*, la Sorbonne s'émut, et exigea de l'illustre écrivain des explications, dont elle voulut bien se contenter. L'abbé de Sauvages, qui cependant était fort attaché à la personne de Buffon, avec lequel, pendant près de quarante ans, il eut des rapports fréquents, fut à l'égard de ce grand homme plus sévère que la Sorbonne elle-même. Bien loin, toute-

Digitized by Google

fois, d'approuver les impertinences des détracteurs de l'homme de génie, bien loin surtout de partager les sentiments odieux de l'abbé Royou, qui avait conçu le beau projet de réduire en poudre le monde de verre de M. de Buffon, l'abbé de Sauvages, ancien disciple du grand peintre de la Nature, montra qu'il était avant tout disciple de l'Evangile ; il ne chercha point à pallier les erreurs dans lesquelles son ancien maître et son ami était tombé ; il les reconnut, au contraire, hautement :

« Vous avez lu les *Epoques de la Nature*, de M. de Buffon ; je viens de lire ce que dit l'auteur de la *Gazette Janséniste*, qui n'entend pas du tout raillerie sur ces *Epoques*, où M. de Bufon *(sic)* donne de violentes entorses au texte de la Genèse sur l'ouvrage des six jours; j'en suis fâché pour lui. On devrait cependant lui savoir gré des efforts qu'il fait pour accorder le texte sacré avec les observations minéralogites *(sic)*, accord qui n'est pas aisé à faire, à juger des choses suivant le cours actuel de la nature, et sans recourir au miracle ou à la toute puissance du Créateur. Ce philosophe mérite d'autant plus d'égards qu'il a marqué dans son *Histoire naturelle* beaucoup de respect pour la révélation, et pour tout ce qui peut y tenir, et parce qu'il trouvait de bonnes réponses à des objections des incrédules contre la Providence. Je me rappelle à ce propos ce qu'il dit quelque part des insectes tels que les cousins et autres animaux immondes et incommodes qui « semblent, dit-il, insulter l'homme par leurs piqures, et n'exister que pour lui faire sentir combien, depuis sa chute, il est peu respecté. » Un père de l'Eglise ou un M. Dugué auraient-ils pu mieux dire ? » (1).

Ces paroles révèlent en même temps, chez celui qui les écrivit, un profond respect pour M. de Buffon,

---

(1) Lettre à Séguier, 1781.

Digitized by Google

une grande connaissance des difficultés apparentes que la science peut élever contre la révélation, et une soumission absolue à la vérité révélée devant laquelle toute science doit s'abaisser et se renoncer elle-même.

Ailleurs l'abbé s'explique encore plus catégoriquement sur les erreurs de M. de Buffon :

« Les premiers versets de la Genèse ont donné matière à quantité de mécréants et de prétendus philosophes, de publier des opinions extravagantes. Le seul mot *créavit*, a fourni à un savant Anglais, du siècle dernier, un gros volume in-folio. Les rabbins et les plus habiles interprètes s'accordent à dire que Dieu a créé le monde *ex nihilo*. L'on a prétendu que la matière préexistait, et que Dieu n'a fait que lui donner la forme. Un vrai chrétien croit fermement à la Révélation, et ne s'occupe pas de ces questions oiseuses. J'ai lu le livre dont vous me parlez, sa façon d'interpréter les écritures ne peut me plaire ; je suis fort opposé à son sentiment. L'abbé Royou a attaqué vivement ce système, s'il avait moins plaisanté, sa réponse aurait eu plus de poids. Qui voudrait réunir toutes les brochures qui ont paru, en composerait un gros volume. On m'a dit qu'en Hollande il a paru aussi plusieurs écrits qu'un écrivain français va réunir pour en faire un volume qui paraîtra bientôt. Ce ne sera pas le dernier qu'on imprimera. *Nous ne sommes point encore en état de faire accorder les observations minéralogistes de la nature avec le texte de la Révélation.* »

L'on a soupçonné l'abbé de Sauvages d'avoir donné dans l'erreur du *Jansénisme*. J'ai, moi-même, partagé ces soupçons ; mais ma conscience d'écrivain ayant été éclairée par de meilleures informations et par un examen plus réfléchi, j'ai le devoir de rétracter ce que j'ai pu écrire sur ce sujet, et je déclare que l'auteur du *Dictionnaire Languedocien* n'a jamais été *janséniste*. Tout au plus peut-on affirmer qu'il a eu des complaisances pour les *jansénis-*

Digitized by Google

tes; mais ces complaisances ne me semblent pas devoir répandre le moindre nuage sur l'honneur de notre vénéré compatriote.

Dans son dictionnaire, au mot *Baragogne*, qui veut dire croquemitaine, bête noire, être imaginaire, dont on fait peur aux enfants, Sauvages formule cette réflexion légèrement suggestive, évidemment révélatrice de son état d'âme habituel à l'égard des Jansénistes et du Jansénisme; « *Il y a des baragognes de diverses espèces, tel est, entr'autres, le baragogne de cette prétendue hérésie qu'on ne peut définir, ni montrer dans aucun livre, dont on n'a pu convaincre personne, qui n'existe enfin nulle part, et qui n'est qu'un nom fait à plaisir, ou plutôt qu'une méchanceté réfléchie pour en imposer au peuple, pour décrier des gens de bien, par haine et par envie, par ignorance et par esprit de parti.* » O mon bon abbé, ô maître docte et honnête, lorsque vous écrivîtes ces lignes, votre main ne trembla-t-elle pas, et n'avez-vous pas songé qu'avec ces quelques phrases, la postérité, intransigeante et affamée d'exterminer les erreurs, pourrait vous faire pendre et mettre votre mémoire au pilori?

En France, en 1770, le mot janséniste signifiait ennemi de la suppression des libertés gallicanes ; à Rome, à la même époque, janséniste signifiait ennemi des Jésuites; c'est dans ce dernier sens qu'on disait, en Italie, que les princes Corsini étaient jansénistes. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que Monsieur l'abbé de Sauvages était gallican, qu'il n'aimait point avec excès les RR. PP. Jésuites, et qu'à ce titre, il fut janséniste *in utroque modo*, comme en France et comme à Rome. Un article de la bulle *In Cœna Domini*, qu'il entendit lire devant le Pape, le Jeudi-Saint, et qu'il vit affichée dans les confessionnaux de Rome, étonnait son intelligence pratique et son cœur indépendant: il s'agit ici de l'article de

Digitized by Google

la bulle *In Cœna Domini*, dans lequel le Souverain Pontife défendait aux potentats de créer de nouveaux impôts sans l'aveu du Pape. Il serait bien à souhaiter qu'on n'augmente nos tailles qu'avec la permission du Vicaire de Jésus-Christ; mais l'abbé de Sauvages était Français, et les Français sont comme la femme de Sganarelle, ils ne souffrent pas qu'on se mêle de les empêcher d'être battus.

Il avait aussi contre les Jésuites les préventions qu'on nourrissait contr'eux à cette époque ; il croyait, comme tous nos ancêtres de sa génération, que les Jésuites faisaient la banque à Florence, qu'ils accaparaient les blés, qu'ils avaient quatre mille charges de blé cachées à Naples, etc. Faut-il flétrir la mémoire de l'abbé à cause de ses préjugés? Est-il possible d'être absolument réfractaire aux effets de l'ambiance? Peut-on ne point respirer l'atmosphère du siècle dans lequel on vit? Peut-on rejeter de soi-même, arracher du milieu de ses fibres, les préventions ataviques laissées dans l'âme française par les démêlés de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle sous presque tous les règnes de nos rois, particulièrement aux temps de la Ligue et sous les règnes de Louis XII et de Philippe le Bel? Le Jansénisme de Sauvages ne fut guère, en somme, qu'un fruit et une manifestation de la morgue du patriotisme français. Par préférence pour sa patrie, il critiquait volontiers les sciences italiennes et les pratiques de la dévotion italienne. Il avait constaté de ses propres yeux que les Italiens n'aimaient pas la France: « *Les Français ne sont point aimés à Rome.* » Dès lors, il prit d'instinct sa revanche, et, dans sa mauvaise humeur contre l'esprit italien, il engloba toute sorte d'ultramontanisme. Il trouva que dans les églises de Florence et de Rome il n'y avait que des peintures « de femmes *in naturalibus* »; il remarqua qu'on n'y faisait presque pas et fort mal

Digitized by Google

le catéchisme, qu'on n'y prêchait point les prônes, et, qu'à la place des solides vérités de la religion, on mettait des contes d'apparition. Au reste, en lisant tant soit peu les écrits de l'abbé de Sauvages, on voit aisément qu'il y avait chez lui cette rigidité de principes, cette sévérité de conscience, cette solidité de la foi, cette crainte profonde de Dieu, cet amour ardent de la vérité, qui furent les marques distinctives des Jansénistes de bonne foi.

Mais l'abbé de Sauvages fut-il réellement un ennemi des Jésuites? Mgr de Beauteville, évêque d'Alais qui, seul avec les évêques de Soissons et d'Angers, condamna le *Recueil des assertions*, attribuées aux Jésuites, n'a jamais approuvé l'ingérence du parlement de Paris dans les affaires de l'Eglise concernant les Jésuites; il n'approuva jamais, non plus, les calomnies contenues dans le réquisitoire de Joly de Fleury, et dans l'arrêt du 28 octobre 1763; il ne pensa certes jamais, comme Joly de Fleury, que l'institut des Jésuites est impie, pernicieux et attentatoire à toutes les lois. L'évêque d'Alais condamna les *Assertions*, non pour frapper les Jésuites, mais pour réprouver certaines propositions dont le sens lui paraissait erroné ou dangereux. Mgr de Beaumont, en condamnant l'*Extrait du Recueil des assertions*, n'a pas, par ce fait même, approuvé le recueil lui-même. Il condamna l'*Extrait du Recueil* parce qu'il était calomnieux et parce qu'on y avait tronqué et sophistiqué les textes du recueil et les textes des auteurs de la Compagnie, auxquels on attribuait faussement des assertions qu'ils n'avaient point avancées. Au reste, dans les brochures de ce temps-là, on reconnaît que les évêques d'Alais, d'Angers et de Soissons n'ont point adhéré aux manœuvres du Parlement contre les Jésuites. « Je doute que l'évêque de Soissons eût voulu souscrire à tous les points qui entrent dans le symbole

Digitized by Google

du Parlement. Du moins ne l'a t-il jamais fait. Je défie tous les procureurs généraux de découvrir dans quelque coin de la terre un seul évêque qui ait dit que l'institut de Saint-Ignace est impie, pernicieux, attentatoire à toutes les lois. » (1).

Au reste, parce qu'il fut l'ami de Mgr de Beauteville, prélat éminent sous bien des rapports, parce que, dans maints passages de ses lettres et de ses notes, l'abbé de Sauvages a laissé percer certaines préventions contre la Compagnie de Jésus, il ne s'ensuit pas qu'il en ait été l'ennemi déclaré. Il y a tout lieu de penser que pacifique comme il l'était, il était, au fond de son cœur, demeuré neutre dans cette grande querelle du dix-huitième siècle, et n'avait, en résumé, aucune opinion arrêtée en faveur ou contre les jésuites. Tantôt il dit : « *On sait le mal que les jésuites ont fait à l'Eglise, et les obligations qu'on a à Port-Royal.* » Tantôt il rend justice à ces religieux, il dit qu'ils « *comptent dans dans leurs rangs beaucoup de sujets des familles nobles de tout l'univers; qu'ils ont à Florence et à Rome, des collèges admirablement dirigés.* » Il combat même certaines calomnies que l'on débitait contre eux, et auxquelles lui-même avait d'abord ajouté foi : « *Les jésuites, dit-il, avaient ramassé du grain, comme tout le monde, pour leur provision particulière ; et dans le besoin, ils les donnèrent aux premières sommations ; ils font à Rome, la pluie et le beau temps, le duc de Sora en a rempli un de ses palais, le pape, le cardinal-ministre, et le cardinal d'York les accueillent et les nourrissent.* » (1).

particulière; et dans le besoin, ils les donnèrent aux premières sommations; ils font à Rome, la

(1) Lettre d'un cosmopolite, sur le Réquisitoire de M. Joly de Fleury. MDCCLXV, pages 87 et 218

Digitized by Google

pluie et le beau temps, le duc de Sora en a rempli un de ses palais, le pape, le cardinal-ministre, et le cardinal d'York les accueillent et les nourrissent. » (1).

Enfin l'arrêt de prosciption contre les jésuites ayant été prononcé le 9 mars 1764, le bon abbé s'en attrista et plaignit les proscrits : « Il ne reste plus en France que quatre cents jésuites ; ils sont regrettés par tous les honnêtes gens. » (2). Ce langage respire-t-il une passion sectaire, exprime-t-il une bien ardente animosité? J'estime que dans toutes les discussions qui eurent lieu au dix-huitième siècle, à propos des jésuites, à propos du don gratuit, à propos de la déclaration, l'équivoque la plus compliquée ne cessa jamais de régner. Comme tout était embrouillé, les honnêtes gens, comme notre abbé, se trouvaient emportés dans un parti, suivant les milieux dans lesquels ils avaient à vivre, et suivant l'influence, ou les influences qu'ils subissaient.

---

(1) Lettre de 1764, datée de Rome.

(2) Lettre du mois d'avril 1764, à son frère François.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

LE CHANOINE D'ALAIS

(1780)

Dans plusieurs lettres l'abbé de Sauvages est qualifié chanoine d'Alais. M. de la Condamine présentant l'abbé à ses amis d'Italie dit : « Je vous prie de recevoir avec la plus grande considération M. l'abbé Boissier, chanoine d'Alais, membre de notre Académie Royale des sciences, homme très docte, très pieux et très humble. »

S'il ne fut que chanoine honoraire de la cathédrale d'Alais, il avait été, dès l'âge de vingt ans, chanoine de la collégiale de Sumène. Les quatre chanoines de la collégiale de Sumène pouvaient n'être pas prêtres, et ils étaient dispensés de l'obligation de la résidence.

Notre compatriote avait une haute idée des devoirs de la vie capitulaire. Il regrettait profondément les temps où les chanoines étaient si fervents qu'on les considérait comme des saints, au point que, dans le Languedoc, les pieux laïques, en grand nombre, demandaient comme une faveur d'être agrégés à quelque Chapitre, « croyant qu'en s'asso-

Digitized by Google

ciant aux prières des chanoines en ce monde, ils partageraient leur bonheur dans l'autre. »

Notre abbé déplorait la vanité et la frivolité des Chapitres de son temps, lesquels s'étaient accordés des croix pectorales qu'ils portaient en tous lieux, et avaient échangé l'ancien costume monastique contre des livrées solennelles ; il aurait voulu voir proscrire les perruques des chanoines, et raser leurs têtes, comme celles des moines. Il se moquait volontiers de « *la petite poche* » que nos chanoines modernes portent à leur camail, en souvenir de l'austère capuce ou de l'antiqne froc, qui recouvraient le chef des anciens chanoines.

L'on ne peut qu'indiquer les noms de quelques chanoines de Sumène et d'Alais, avec lesquels notre abbé de Sauvages eut des relations, dont le souvenir est resté. L'abbé François-Pladide Dupuy de Saint-Pierre de Belvésé, neveu et vicaire général de Mgr de Beauteville, fut un de ceux qui avaient confié à l'abbé de Sauvages la direction de leur conscience ; il eut également recours à son assistance pour liquider la succession du prélat son oncle, et surtout pour vendre sa bibliothèque « qui valait 2.000 écus, et qui ne contenait presque que de la théologie. » L'un des confrères contemporains de l'abbé de Sauvages fut l'abbé Sugier, chanoine, vicaire général de Mgr de Bausset, qui mourut quelques jours avant notre abbé, en 1795. Le chanoine de Pérussis était un admirateur et un ami de notre abbé, par le moyen duquel il retrouva en Italie, une branche de sa famille, les Peruzzi, de Florence et de Rome. L'abbé de Pérussis fournit à l'auteur du *Dictionnaire Languedocien*, des manuscrits précieux « renfermant des mots originaux de l'idiome du Rouergue. ». Le chanoine de la Fare, qui mourut assassiné à deux cents pas du château de la Coste, fut plus encore que le confrère de l'abbé de Sauva-

Digitized by Google

ges, il fut son disciple en histoire naturelle, et son obligé par les présents qu'il en recevait, et qui servaient à enrichir son cabinet et celui de son frère, chevalier de la Fare. Plusieurs lettres écrites par l'abbé de Sauvages sont scellées avec les armes des la Fare ; ce fait prouve assez combien étroits étaient les liens d'amitié entre les Sauvages et les la Fare. Le chanoine Trélis fut un ami de l'abbé de Sauvages, bien qu'adversaire acharné de Mgr de Beauteville, qu'il poursuivit de son inimitié jusques dans son tombeau. Trélis fut cependant, comme notre abbé, de ceux qui, en 1791 et en 1795, voulurent la conciliation, il fit le serment de liberté et d'égalité, signa la déclaration de 1795.

Notre chanoine de Sauvages se plaisait au chœur; il aimait les offices solennels ; il suivait avec une avide attention les phases et les diverses particularités de la liturgie dans les diverses églises. Il professait même certaines opinions personnelles au sujet de la liturgie de la messe : il aurait voulu que l'on supprime l'usage de dire la messe à voix basse, que l'on chante toutes les messes, ou, du moins, qu'on les parle à haute et intelligible voix. Voici, d'ailleurs, l'exposé de ses idées là-dessus, dressé par lui-même :

« L'usage de dire la messe en silence, depuis l'offertoire jusqu'à la communion, doit être aussi ancien que la prodigieuse multiplication des prêtres, obligés pour vivre de dire tous les jours la messe, et n'est pas conforme aux règles. Il est certain que le très grand nombre de prêtres peu fervents, peu instruits, à force de se familiariser avec cette redoutable fonction, s'en est fait une routine, et s'y est mis insensiblement à l'aise. De là, il est naturel que l'on ait récité à voix basse ou à la *chuchute*, ce qui aurait fatigué la poitrine, étant dit à haute et distincte voix. Ceux qui sont obligés à l'office ne le récitent pas autrement par cette seule raison. Ceux qui sont ou peu dévots, ou peu scrupu-

Digitized by Google

leux, ou peu instruits, trouvent une autre commodité dans cette façon de dire la messe ; ils la dépêchent beaucoup plus tôt, car ce ton est de beaucoup plus expéditif ; ils peuvent manger entre les dents, et même sauter une partie des oraisons, sans être gênés par les témoins, qui pourraient s'en apercevoir ; ils peuvent avoir tout terminé en moins d'un quart d'heure, ce qui n'est pas possible à un prêtre qui a la langue la mieux pendue, mais qui est d'ailleurs pénétré de la grandeur des mystères qu'il traite. Les prêtres ignorants, qui savent à peine lire, peuvent à la faveur du secret bredouiller et anoner tout à leur aise, sans donner aux assistants une mauvaise impression, et une mauvaise opinion de leur capacité. Cette manière de dire la messe est donc très commode aux uns et aux autres, mais l'est-elle de même pour les fidèles, à qui l'Eglise commande d'entendre, et non de voir la messe, ce qui ne leur est pas possible, dans les messes basses, dont nous parlons. On sait que la meilleure façon d'y assister, et de l'entendre, est de suivre, quand on le peut, les prières que le prêtre prononce. Les catéchismes et les livres de piété sont tous d'accord là-dessus ; c'est dans cette vue qu'on a imprimé, avec privilège et approbation, non seulement l'ordinaire de la messe en français et en latin, mais encore les messes de toute l'année ; on a beau prescrire à ceux qui ne savent pas lire, la façon dont ils doivent s'occuper pendant les différentes parties de la messe, je défie les plus habiles de les retenir, et de s'en occuper à propos. Les plus dévots diront leur chapelet, mais à l'égard de ceux qui ont l'avantage inestimable de savoir lire, comment s'y prendront-ils pour suivre, leur livre à la main, les prêtres dont nous parlons, ceux mêmes qui sont assez pieux pour ne pas se piquer d'une rapidité scandaleuse ; il faudra deviner où ils en sont par l'inspection de leur posture, et de leurs mouvements, et ne faire autre chose que de regarder tantôt leur livre, tantôt le prêtre, ce que peu de simples fidèles sont en état d'exécuter, outre que cet exercice ne se lie guère avec l'attention et le recueillement qu'ils doivent avoir. »

« Le fidèle *serait donc plus à son aise* si le prêtre parlait à haute voix et distincte, pour être entendu

Digitized by Google

au moins de ceux qui sont à quinze ou vingt pas de lui; il ne peut s'autoriser pour en agir autrement que de la rubrique, sur laquelle on me permettra d'observer : 1° que la rubrique, telle qu'on la voit aujourd'hui, n'a rien de contraire; celle du missel romain est différente de celle du parisien, et celle-ci différente des divers diocèses, qui ont depuis longtemps des missels propres à leur clergé particulier. 2° Depuis le Concile de Trente on a prodigieusement étendu le secret et la voix basse des différentes parties de la messe; car, sans rien prescrire là-dessus, le Concile dit que le rit, non de l'Eglise universelle, mais de l'Eglise romaine est de prononcer *quelques choses* du canon, et les paroles de la consécration, à voix basse; il n'y a pas un seul mot de la prononciation secrète; et, pour ce qui est de la voix basse, cela ne regarde que quelques *parties du canon*, et non tout le canon, encore moins ce qui le précède, ou le suit, *quædam de canone, submissâ voce.* Le prêtre ne dit pas la messe pour lui seul; il est le ministre de l'Eglise ou des fidèles; est-il raisonnable de prétendre que l'intention de l'Eglise est qu'en offrant le sacrifice le prêtre parle pour n'être point entendu de ceux pour qui il offre, et qui offrent avec lui? L'Eglise n'a plus de raison, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, de cacher ses mystères, et ce qu'on imprime publiquement on n'a pas de raison d'en faire un secret, en célébrant la messe, qui fait partie, et partie essentielle de l'office public; cette partie essentielle de l'office divin on la récite à voix basse, tandis que l'on chante les vêpres partie secondaire de l'office divin!

« Ces différentes raisons ne seraient-elles pas un motif suffisant pour ordonner aux prêtres de dire la messe à voix haute, et de faire un canon du statut synodal de Jean de Casto, évêque de Guesne, contre les prêtres ignorants, qui disent la messe d'une voix si basse, que les assistants ne peuvent pas l'entendre, et s'apercevoir de leur ignorance?

« *Synodus constituit ut missa lecta à sacerdote, elevatâ voce sonora legatur, ut ab adstantibus audiri possit; sub pœna suspensionis.* »

Digitized by Google

« Mais au fond qu'est-ce que cette rubrique, qui oblige à dire la messe à voix basse, c'est, je crois une règle faite après coup, c'est-à-dire qui n'a pas précédé les choses qu'elle prescrit? elle n'a fait que marquer les usages établis par la pratique du plus grand nombre de prêtres, pour mettre de l'uniformité; celui qui l'a faite ne s'est pas embarrassé de savoir si cet usage était conforme aux bonnes traditions, et les évêques, ne voyant pas grand mal à tout cela, ont laissé faire. Il pourra en arriver de même, si dans une nouvelle édition des rubriques, le rédacteur marque que les réponses que le peuple fait aux messes hautes, aux messes basses, c'est le clerc seul qui les doit faire; quoiqu'il soit constant que c'est aux assistants à répondre, puisque c'est à eux, et non au seul clerc qu'il s'adresse. A Paris les assistants répondent, ce qui serait une nouveauté dans nos provinces et en Italie. Je demande si quelqu'un contredirait cette rubrique irrégulière cependant, et si, à la longue, cette rubrique ne deviendrait pas une loi, à laquelle bien des gens croiraient, et à laquelle tout le monde se soumettrait? C'est là, je crois, l'histoire des rubriques dont nous parlons. »

La rubrique contre laquelle il réclamait était formulée dans une leçon du bréviaire Alaisien; dans le bréviaire Alaisien, la troisième leçon des matines renferme toujours un canon extrait des canons des Conciles, et relatif an ministère sacerdotal. Le bréviaire Alaisien donné par Monseigneur de Beauteville en 1758, n'était autre que le bréviaire parisien, et il faut convenir que ce bréviaire était admirable et intéressant. Le canon rubrique, auquel il est fait allusion, dans la pièce ci-dessus, est celui du mercredi de la 3me semaine après Pâques : « *Presbyteri... cum reverentia devotione, et modestia, clare, distincte, et intelligibili voce missas usque ad canonem legant; canonem vero submissiori voce legant, sed summa religione ut qui sacris adstant, ad devotionem et pietatem admoveantur.* »

Les vœux, les idées et les observations formulées

Digitized by Google

ci-dessus par l'abbé de Sauvages sur la rubrique de la messe, ne contiennent pas le moins du monde matière à scandale, parce qu'on ne les a présentées qu'aux supérieurs ecclésiastiques, seuls juges compétents en ces sortes de choses. Le Concile de Bâle, dans le cinquième décret sur les cérémonies de l'Eglise, et pendant sa 25me session, a blâmé « ceux qui disent la messe d'un ton si bas qu'ils ne peuvent être entendus par les assistants. »

L'abbé de Sauvages professait aussi l'opinion que les prières liturgiques seraient plus intéressantes et plus fructueuses pour les peuples, si elles étaient récitées ou chantées en langue vulgaire; il disait, en effet : « Les religions qui chantent posément et dévotement, en langue vulgaire, les louanges de Dieu, me plaisent davantage. » Cette idée de l'abbé n'a rien non plus de scandaleux; l'Eglise a bien permis quelquefois de célébrer la messe en langue vulgaire : en l'an 880, le pape Jean VIII permit aux Slaves de célébrer la messe en langue slave, disant *que Dieu a fait toutes les langues pour sa gloire*. La réforme ayant adopté la langue vulgaire pour sa liturgie, il ne paraît pas probable que l'Eglise catholique fasse de même, et veuille avoir l'air d'imiter les soi-disant réformés.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

L'Ami des pauvres gens.

L'abbé de Sauvages a dû une partie de la popularité dont il jouit de son vivant, au zèle avec lequel il enseigna à ses compatriotes et surtout à ceux de la classe populaire, les bonnes règles de l'hygiène, de la culture agricole, du langage correct, et de la vraie religion.

Lorsqu'il pénétrait dans les *mas* et dans les chaumières de nos villages, il aimait à réciter les principes de l'école de Salerne, prêchait la sobriété, conseillait les courts repas, les fréquentes ablutions, l'usage des cerises, du fenouil et de la sauge : « Qui a la sauge en son jardin, disait-il, fait la figue au médecin. »

Dans son *Dictionnaire Languedocien*, il a consigné pour le plus grand profit du peuple, les plus utiles secrets de la botanique, par exemple ceux de la petite bruyère qui guérit les dartreux, ceux de la jusquiame qui calme les maux de dents, ceux de la *brionia aspera* dont la racine est purgative, ceux du sureau, bon pour les erysipèles et pour la gravelle, ceux de la petite centaurée, plante presque aussi fébri-

Digitized by Google

fuge que le quinquina, ceux du millepertuis, excellent vulnéraire, ceux de l'oseille, souveraine contre le scorbut, les abcès, et les fièvres intermittentes, ceux de la bienfaisante mélisse, que le thé de la Chine a fait trop oublier, ceux du bouillon blanc, employé avec succès contre les bronchites, ceux du cresson alenois, qui entrait pour une bonne part dans la composition du remède inventé au dernier siècle contre la gravelle, par Mlle Stéphens. A ceux qui prenaient de la fameuse thériaque, si dangereuse et si coûteuse, l'abbé disait : « *Laissez donc là votre abominable thériaque : uno veregogno d'aliet voou be mieou.* » Bravant les délicatesses des gens du bel air, et, malgré les sarcasmes du divin Horace, Sauvages préconisait les vertus bienfaisantes des aulx, il disait : « *Aliet è pan répas dé paysan, aliet è car répas dé richar.* »

Lui-même fabriquait des remèdes avec les plantes ; c'est ainsi qu'il composait son eau de lys « *aïgo d'éli* », excellent vulnéraire, dont nos pères faisaient bien plus que nous usage. Il lui arriva d'entreprendre des voyages pour aller à la découverte des herbes dont il avait besoin ; c'est ainsi qu'il se rendit deux fois à Ispagnac, en Gévaudan, pour y cueillir du raisin de renard, alias bousserolle, arbrisseau dont la feuille est excellente contre la gravelle.

Il a des premiers signalé aux villageois, le terrible poison que recèlent les mûres de Redoul, arbuste nuisible qui foisonne dans nos Cévennes. Il leur a appris à se méfier de ces cryptogames dont saint François de Sales disait que « les meilleurs ne valent rien. »

L'auteur du *Dictionnaire Languedocien* s'est donc appliqué à indiquer aux classes populaires, les ressources médicinales qu'elles peuvent facilement se procurer sans frais dans les champs et dans les

Digitized by Google

montagnes. Ce dictionnaire, aujourd'hui presque introuvable, fut, au temps de sa publication, la première encyclopédie populaire et usuelle parue en France, et le succès qu'il obtint, les services qu'il rendit n'ont jamais été contestés. L'on trouve même dans ce dictionnaire quelques échappées de poésie dont l'auteur s'est donné licence, comme pour inspirer à son lecteur campagnard le goût et le sentiment de la Nature. « Rivales des roses, les fleurs du lys se distinguent par leur blancheur, comme celles de la rose par leur tendre incarnat. Les lys se font remarquer par leur port et leur grandeur, les roses par leur fraîcheur et leur grâce ; celles-ci sont la parure des belles et les favorites de l'amour ; ceux-là décorent nos temples, sont les symboles de nos rois. Les couleurs réunies du lys et de la rose composent le teint de la beauté, disent les poètes. Le lys peint l'innocence de la beauté, la rose l'anime à l'aspect de celui qui fait tressaillir son jeune cœur. (*Dictionnaire Languedocien,* article Eli).

Le caractère humble et charitable de l'abbé de Sauvages inclina toujours son cœur du côté des cultivateurs et en particulier du côté des cultivateurs de la paroisse de Saint-Jean-du-Pin. C'est là qu'il choisissait ses journaliers, et c'est de là qu'il tira toute une petite colonie qui, sous sa direction, émigra en Angoumois pour y introduire la culture du mûrier. Un bonhomme nommé Lapierre, natif de Saint-Jean-du-Pin lui servit de valet dans tous ses voyages en Italie et ailleurs. Un jour, à Rome, Lapierre, se trouvant sur le pont Saint-Ange, perdit son chapeau qui fut emporté par le vent, dans le lit du fleuve chanté par Virgile. Rendant compte de sa mésaventure à son maître, Lapierre, habitué aux locutions de son pays, dit : « *Aï toumba moun capel èn Gardoun.* » L'abbé se divertit beaucoup de cette

Digitized by Google

locution de terroir qui lui rappela sa patrie, et qui lui représenta le Tibre sous la figure du Gardon, deux fleuves qui ne se ressemblent guère.

Nos cultivateurs se souviennent encore que l'abbé de Sauvages apprit à leurs prédécesseurs l'usage du thermomètre de Réaumur. Comme ces gens illettrés avaient quelque difficulté pour se servir du thermomètre, leur bienfaisant ami simplifia l'appareil, il marqua avec des couleurs les températures nécessaires aux vers à soie, suivant leurs âges ; les paysans désignèrent l'instrument ainsi modifié, sous le nom de *Réglé. Lou réglé* de l'abbé de Sauvages existe encore dans certaines masures de la commune de Saint-Jean-du-Pin. Au reste, il paraît que l'abbé aimait à étonner les ouvriers et les voisins du château de Sauvages par des expériences de physique. Un jour, étant dans la cour de son castel, en compagnie d'une troupe d'hommes et de femmes, il les interpella soudain avec un ton de reproche : « Holà ! vous autres ; voyez donc ces écus qui sont par terre ; lequel d'entre vous a trop d'argent et le sème partout ? » Au même instant, en effet, les personnes présentes abaissant leurs yeux vers la terre aperçurent nombre d'écus de trois livres épars sur le sol. Mais chacun sachant bien n'avoir rien de commun avec ces écus de trois livres, se contenta de les regarder avec étonnement, sans songer à les ramasser. Voyant que ces gens demeuraient immobiles, l'abbé leur adressa de nouveau la parole : « *Sourciès dè Bouleno* ! ne voyez-vous pas que ces écus sont à moi, et que je les ai semés ici, afin que vous les ramassiez ? » Aussitôt hommes et femmes, sans autre forme de sommation, se jettèrent sur les pièces d'argent, mais ils n'en purent même saisir l'ombre, car l'abbé, qui avait mystifié son monde, probablement

Digitized by Google

au moyen d'une lanterne magique, en avait retiré l'image.

L'auteur du *Dictionnaire Languedocien* fut un homme d'œuvres populaires; il a en effet essayé de faire à Alais ce qu'il avait vu faire à Florence et à Rome par la confrérie dite des Bachetons. Il faut dire ici ce qu'étaient les bachetons de Florence et de Rome :

« Sur environ quatre-vingts confréries, de toute couleur et de tout état, qu'il y a en Italie, il y en a une toute d'artisans nommés *Bachetoni, alias Baquetoni* (boutiquiers), répandus dans toute les boutiques de la ville, vêtus de noir, un grand chapeau et un rabat comme nos Frères ignorantins, une veste, une jupe qui pend jusqu'aux genoux, et un grandissime manteau qui couvre ce modeste accoutrement, et qui cache les gens du monde qui s'enrôlent aussi dans cette confrérie; j'ai vu à Viterbe un gentilhomme qui était habillé en bacheton. Ces gens-là sont très humbles, très modestes, très charitables; leur confrérie se soutient à Florence et en Italie depuis plus d'un siècle, dans la ferveur la plus édifiante. Ils passent tous les jours de fêtes dans leurs chapelles, occupés d'exercices de piété. L'après dîner, ils vont ramasser dans la ville, tous les petits enfants pauvres et abandonnés, qu'ils amènent, sous la promesse d'une aumône, dans leur chapelle pour leur faire le catéchisme. Quand ils ont suffisamment appris à ces enfants leurs prières, ils leur enseignent les vérités de la religion Ils leur font des distributions de pain et de vêtements, mais à la seule condition qu'ils seront désormais fidèles à l'assistance au catéchisme tous les dimanches; les bachetons font ce que les curés d'ici font très peu et fort négligemment, le catéchisme. A tous les dimanches du carnaval ils font *la Veglia*, de cinq heures du soir à huit heures du soir, ce temps se passe en sermons, méditation, versets de l'écriture, dans le goût du *Parce Domine*, et ensuite la discipline bien serrée pour la conversion de certains pécheurs, ce qui dure assez longtemps; ensuite exhortation, cantiques, symphonies, môtets,

Digitized by Google

récitatifs, et lectures à l'alternative ; enfin un psaume. Ces braves gens font pleuvoir sur leurs épaules une discipline drue et serrée. Je n'ai jugé des coups que par le son, car on est, pendant cette demi-heure, dans d'épaisses ténèbres. Ce spectacle est la chose du monde la *plus touchante* ; il y a à Florence deux ou trois autres confréries de ce genre, qui ne sont pas très fréquentées. Mais celle des *bachetoni* est très nombreuse, et fait beaucoup de bien à Florence et dans les villes d'Italie, où elle se trouve établie avec la permission des évêques. » (1)

Très édifié par les vertus des bachetons, l'abbé se sentit naturellement porté à les imiter. Il commença en Italie même, et pendant son voyage, à exercer son zèle, au profit de son domestique Lapierre, garçon un peu niais, très ignorant en toutes choses, et particulièrement en matière de religion :

« Lapierre se porte prodigieusement, il n'a absolument rien à faire que boire, manger, dormir de dix heures du soir à midi. Il est heureux pour lui que nous ayons à faire aux meilleures gens du monde; il se désennuie tout le jour à causer avec les domestiques et les gens de la maison; il parle son languedocien, les autres parlent italien, mais il est extrêmement rare qu'ils s'entendent autrement que par signes; il y a heureusement ici tout un couvent de religieux Français, et plus heureusement encore le supérieur, qui est fort de mes amis, entend la langue languedocienne. Sans cela Lapierre risquait fort de revenir en France sans s'être confessé. Mais ce pauvre garçon est hébété sur l'article de la religion ; il ne sait encore qu'à demi ses prières, et j'ai toutes les peines du monde à les lui faire répéter. »

---

(1) Lettre du 5 février 1754

Digitized by Google

Ainsi donc, même pendant le cours de son voyage en Italie, l'abbé s'acquittait de cette œuvre de miséricorde, qui consistait à catéchiser Lapierre et à lui faire répéter ses prières.

De retour dans sa patrie, ayant appris à l'étranger à apprécier davantage les mœurs et les pratiques de notre pays, il fut plus décidé que jamais à payer de sa personne, pour faire à Alais ce que les bachelons faisaient à Florence, le catéchisme. Je ne sache pas qu'il ait essayé de créer comme une secte nouvelle au sein de la confrérie des pénitents d'Alais ; il n'y a pas le moindre motif de croire qu'il ait eu l'idée d'innover, et de créer une congrégation de frères, appliqués à la dévotion, à la haute spiritualité, et à l'usage de la haire et de la discipline. Mais il y a des traces de l'application qu'il eut depuis cette époque à faire lui-même le catéchisme aux enfants. Il se fit catéchiste, et il essaya de s'adjoindre d'autres catéchistes; il les chercha parmi ses amis, et parmi les confrères des pénitents d'Alais. Nous ne sommes pas en mesure de signaler le nom de tous ceux qui donnèrent dans les idées de M. l'abbé de Sauvages, je ne puis à cette heure qu'en citer un seul, c'est celui d'un M. Dupin, de la Grand'Rue, auquel il communiqua en 1768, les notes des enfants de son catéchisme. Il exhortait aussi les dames de la bourgeoisie qu'il approchait, à entreprendre la bonne œuvre du catéchisme aux enfants.

« J'ai vu, leur disait-il, à la Nunciata, de Florence, et dans l'église de Sainte-Félicité, dans la même ville, des femmes habillées de noir, qui faisaient le catéchisme aux filles. Chacune d'elles amassait autour de soi une escouade de jeunes filles de douze à quinze ans, auxquelles elles faisaient répéter les réponses aux questions : *Qu'est-ce que Dieu; qu'est-ce que le saint Sacrifice de la messe;*

Digitized by Google

qu'est-ce que notre saint Père le pape, etc, etc. Ces bonnes femmes avaient d'autant plus de mérites, que, faisant le catéchisme, pendant qu'on chantait vêpres, elles étaient obligées de crier bien fort, pour se faire entendre. » (1)

Nous avons retrouvé une page ou deux du petit calepin, dans lequel l'abbé de Sauvages marquait les notes méritées par les enfants de son catéchisme. Il avait dressé soigneusement la liste de ces enfants et il avait marqué à la suite des noms de chacun, leur âge, et les observations qu'il avait faites sur leur caractère et leur conduite. L'on a quelque part la liste des enfants du catéchisme de M. l'abbé de Sauvages, tel qu'il était composé à la date du 18 décembre 1768. Cette liste a été dressée par le catéchiste lui-même, elle contient les noms et âges des trente enfants qui formaient l'*escouade* que M. l'abbé de Sauvages avait entrepris d'instruire. A la suite de plusieurs de ces noms l'abbé a écrit des notes caractéristiques. L'on voit qu'il était sévère pour ses catéchumènes, ou que ceux-ci étaient en majeure partie « hébétés, dissipés, têtes vertes, mauvais sujets. » Quelques-uns seulement, comme Jean Sabouri, de la rue de la Galère, étaient « sages, éveillés, instruits, bons sujets. »

---

(1) Carnet de l'Abbé.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

Le Dictionnaire Languedocien

(1756-1785-1820)

Vers l'année 1756, la première édition du *Dictionnaire Languedocien* fut publiée; nous lisons en effet dans les notes de l'abbé :

« J'avais fini en 1756 la première édition de mon *Dictionnaire Languedocien;* je l'avais donné à imprimer à Gaude, de Nimes; Cabanis devait le corriger, et s'en acquitta fort mal. Cependant le dictionnaire fut accueilli. »

Il fut, en effet, reçu par le public avec faveur. Le docteur Lavirotte en fit l'annonce dans le *Journal des Savants;* l'auteur de l'*Année littéraire*, le terrible Fréron, parla favorablement de l'ouvrage dans la quarantième feuille de l'année 1756. Lamoignon de Malesherbes écrivit à l'auteur :

« J'ay reçu, Monsieur, l'ouvrage que vous m'avez adressé, dont j'ay l'honneur de vous faire mes remerciements. Je crois qu'il peut être très utile à ceux de vos compatriotes qui veulent parler français purement. Je vais plus loin, et je crois qu'il serait très utile à la littérature, s'il y avait dans votre lan-

Digitized by Google

gue plusieurs auteurs comme Goudouli; mais je crois en même temps que si l'on voulait posséder le jargon languedocien assez pour sentir tout le mérite de cet auteur, il faudrait en faire une étude aussi suivie que d'une autre langue. Voilà au moins le jugement que j'en portai dans un voyage que je fis en Languedoc, il y a seize ans, où j'eus la velléité d'apprendre à parler patois; quoi qu'il en soit, votre ouvrage est très utile, et vous avez d'autant plus de mérite de l'avoir fait, que ce travail a dû être fastidieux pour un homme accoutumé à s'occuper de choses plus agréables. Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« De Lamoignon de Malesherbes. »

Le prince de la linguistique au XVII^e^ siècle, M. Court de Gebelin, fut un grand admirateur de l'œuvre capitale de l'abbé de Sauvages. Ce savant était ouvertement enthousiaste de la langue romane, « langue, disait-il, qui subsiste depuis plus de quinze cents ans; formée sur les premières langues de l'Europe; plus ancienne qu'aucune de nos langues modernes; et dans laquelle on voit tout ce qui constitue une langue abondante et agréable, qui par le moyen des composés, multiplie ses mots à l'infini. » L'abbé de Sauvages avait fait connaissance avec Court de Gebelin à l'occasion de l'*Essai sur la langue gasconne*, dont il lui avait fait compliment. Cet écrivain félicita l'abbé à propos de son Dictionnaire, il lui dit :

« Je lis votre *Dictionnaire Languedocien*, d'abord par goût, tenant singulièrement à cette langue romane plus énergique que le français, et ensuite par nécessité, puisque je ne saurais réussir dans mon travail, sans connaître l'ensemble de toutes les langues et de tous les idiômes de l'univers. »

Digitized by Google

Les éloges qui furent donnés à son ouvrage réjouirent et réconfortèrent l'abbé de Sauvages :

« Je m'applaudis d'avoir écrit sur la langue romane, lorsque je vois mon labeur recherché et vanté par M. Court de Gebelin, ce savant qui est bien plus en état d'aprétier (*sic*) le mérite de notre idiôme, que nos franchimans littérateurs, ces ingrats, qui méconnaissent leur langue maternelle, qui se donnent les airs de la dédaigner, parce qu'ils n'en aperçoivent pas les beautés, ou qu'ils n'ont pas le talent de les mettre en œuvre. Le monument que j'ai érigé à cette langue dans mon Dictionnaire, mettra, je l'espère, tout en évidence. »

Ce passage d'une lettre écrite par l'abbé de Sauvages à M. Séguier, prouve bien, ce me semble, que l'intention principale qu'il eut dans son esprit, lorsqu'il publia son Dictionnaire, était bien de relever, de rehausser et d'enseigner la langue romane, que les gens du Nord et les *franchimans* du Midi appelaient dédaigneusement, comme Malesherbes, le jargon languedocien.

L'auteur du *Dictionnaire Languedocien* ne s'est pas proposé seulement d'apprendre aux gens du Midi à parler avec pureté le français, il s'est appliqué surtout à restaurer la langue romane, à lui dresser un monument, sur lequel ses termes et ses expressions seraient gravés et pour ainsi dire immortalisés. N'avons-nous pas eu cent fois raison de protester contre l'espèce d'oubli dans lequel nos chers et admirables félibres ont laissé l'un de leurs ancêtres les plus laborieux, et le plus digne de marcher à leur tête ?

Le *Dictionnaire Languedocien* a été l'œuvre de prédilection de l'abbé de Sauvages, il y a travaillé toute sa vie ; il en a recueilli chaque article avec une patience et une sagacité remarquables ; il voyagea dans toutes les régions du Languedoc, afin d'avoir

Digitized by Google

l'occasion d'entendre parler les artisans, les paysans, les bourgeois, et afin de saisir sur leurs lèvres les mots de la langue romane oubliés dans certains cantons, conservés au contraire en d'autres cantons. Il étudia avec soin les recueils faits avant lui par des amateurs de l'idiome roman ; M. Séguier, de Nimes lui procura le recueil de l'abbé Bonnet, curé dans le Rouergue. Le billet suivant, que je transcris, suffira pour donner une idée de l'attention avec laquelle l'abbé de Sauvages cherchait tous les filons, qui pouvaient fournir quelque élément nouveau à son trésor lexicologique.

« M. de Calvière ne désire rien tant au monde que de pouvoir être utile en quelque chose à son ami M. l'abé de Sauvages (*sic*), il a même fait la queste la plus exacte chés tous les libraires d'avignon (*sic*) de concert avec M. de Calvet, et ensuite avec M. de Boisrobert, sans pouvoir découvrir seulement une feuille du *Dictionnaire Provençal* in-4°, ou autrement; mais il y supléra (*sic*) abundament (*sic*) par trois autres petits volumes, qu'il tirera de sa blibliothé (*sic*) pour les apporter à Vézénobres. A l'égard des anciens troubadours, il n'en a pas un seul de manuscrit, mais il possède tout ce qui a pu être imprimé jusqu'à présent en ce genre. Le tout sera sans exception au service de M. l'abbé, dont il se fait gloire d'être l'ami et le très humble et obéissant serviteur.

«CALVIÈRE PÈRE. »

L'Académie de Nimes, ayant attentivement écouté la lecture de nombreux articles du *Dictionnaire Languedocien*, et s'étant fait expliquer la méthode et le dessein de l'auteur, comprit l'utilité de cet ouvrage, et pria l'auteur, par l'organe de M. Séguier, d'en hâter la publication. Séguier ajoutait à l'expression de cette prière ces mots: « Tous mes confrères de

Digitized by Google

l'académie de Nimes me témoignèrent un grand désir que votre Dictionnaire s'imprimât bientôt, et ils me dirent unanimement que, si c'était par la voie de souscription, ils s'empresseraient d'y concourir. »

La seconde édition du Dictionnaire Languedocien embrasse la plus grande partie des termes des quatre coins de la province; il l'emporte de beaucoup sur la première édition, non seulement par le nombre des articles, par la manière dont ils sont traités, par la variété de leurs objets, mais encore parce qu'il y a environ 800 articles qui sont enrichis, soit d'observations de physique et d'histoire naturelle, soit de notes critiques, grammaticales, historiques, etc., assez étendues. Le tout est suivi d'un assez nombreux recueil de proverbes languedociens; notes et proverbes plairont à ceux qui ne se soucient pas du fond de l'ouvrage.

Le fond de l'ouvrage, auquel on a fait allusion dans ces dernières paroles, c'est l'enseignement utile et bienfaisant qu'il voulait donner à « ceux de ses compatriotes qui n'ont pas fait une étude spéciale de la langue française »; il fit son Dictionnaire pour les aider à parler correctement le français, et leur apprendre des choses dont l'abbé de Saint-Réal dit : « qu'il y a autant de honte à les ignorer, qu'il y a peu de gloire à les savoir. » Nos compatriotes infectés de gasconismes, habitués aux termes patois et aux tournures de l'idiome local, ne s'aperçoivent pas des méprises qu'ils font dans leurs discours. « Familiarisés dès l'enfance avec un français mêlé de barbarismes, de solécismes, de termes impropres, de prononciations vicieuses, nos compatriotes s'autorisent des livres mêmes, qui, pour être imprimés, ne sont point exempts des fautes dont le langage fourmille. Ceux qui sont en état de les redresser en rient tout bas, sans oser les avertir. »

Digitized by Google

L'abbé de Sauvages a voulu être pour nos compatriotes mal instruits, le bon ami qui, sans blesser leur amour-propre, s'est chargé de leur donner des avis et de leur apprendre à s'exprimer correctement en français.

Quoique ce Dictionnaire n'ait point été fait pour apprendre la langue romane à ceux qui l'ignorent et qui voudraient savoir la parler d'une façon convenable, il réunit, cependant, par la force des choses, à son but principal, l'avantage d'avoir conservé et sauvé de l'oubli une quantité prodigieuse de termes de la langue romane, qui auraient probablement péri dans les ténèbres silencieuses du passé, si M. l'abbé de Sauvages n'avait eu la sage prévoyance de les rechercher et de les consigner dans son Dictionnaire. Les habitants des provinces septentrionales, qui viennent dans nos pays, pour y faire un séjour, ou pour y trouver une nouvelle patrie, sont heureux d'avoir à leur disposition un livre qui leur donne l'intelligence de nos termes les plus difficiles, et leur permet, sinon de parler, tout au moins de comprendre notre langue populaire, qui leur était auparavant plus étrangère que puissent l'être les langues parlées en Espagne ou en Italie.

L'abbé de Sauvages a été l'un des patriarches de la langue romane, il a été et il restera le grand et illustre maître du dialecte raïol : il en a patiemment collectionné, pendant cinquante ans, toutes les expressions ; il en a démontré les diverses origines celtiques, mauresques ou latines ; il en a fixé les sens, il en a réglementé l'orthographe et la prononciation. Comme il le dit lui-même, « *la langue languedocienne a été pour lui comme une terre vacante, ou comme un pays de conquête.* » La langue du Languedoc n'avait pas de lois, il lui en a donné ; il n'a pas créé ces lois d'une manière arbitraire, il s'est

Digitized by Google

contenté d'établir un principe simple et facile : « *Dans la langue romane, toutes les lettres, à quelques exceptions près, doivent sonner.* » Je me plais à le redire encore, l'auteur du *Dictionnaire Languedocien* est le patriarche et le grand maître de la langue romane ; il est l'arbitre et l'oracle du dialecte raïol ; c'est pour ainsi dire de lui que le poète La Fare tient la langue maternelle, dans laquelle il a chanté *las Castagnados* ; La Fare a fait briller la langue maternelle du beau pays d'Alais, mais l'abbé de Sauvages a fait mieux que La Fare, il a fixé l'idiome sacré de la patrie. La langue romane a déposé sur le front de l'abbé de Sauvages une couronne, dont la gloire populaire ne se flétrira jamais : il sera à jamais « *Moussu de Saouvage* », l'homme qui n'a jamais traité de patois la langue du peuple, l'homme qui appliqua toute son intelligence, pendant toute sa vie, à saisir la valeur, la force, la beauté des termes de la langue populaire, l'homme qui, possédant à ravir toutes les ressources de la langue populaire, devait nécessairement sympathiser avec les masses populaires pour en comprendre les besoins et les idées ; « *Moussu de Saouvage* » c'est l'incarnation du vieil Alais ! Chaque fois que l'Alais nouveau, *le Néo-Alais*, voudra se souvenir de l'ancien Alais, il ouvrira le Dictionnaire Languedocien, et il saluera la douce et modeste figure de M. l'abbé de Sauvages.

Ce qui prouve combien l'œuvre de Sauvages a été utile, nécessaire et populaire, c'est que les trois éditions du Dictionnaire Languedocien, celle de 1756, celle de 1785 et celle de 1820, ont toutes été épuisées rapidement. Le Dictionnaire Languedocien est aujourd'hui introuvable.

Combien l'abbé de Sauvages a aimé notre langue romane, est-il besoin de le dire ? Il l'a étudiée pour ainsi dire jusqu'à son dernier soupir. Lorsqu'il

Digitized by Google

entra dans l'état sacerdotal, il renonça aux cabinets de chimie et d'histoire naturelle, mais il n'eut pas le courage de sacrifier aussi son goût pour le roman de notre province, qui l'emporte sur celui des autres pays romans ; il chérissait cette langue gracieuse, caressante, sentencieuse, énergique, et qui a tant d'analogies avec celles de la Grèce et du Latium. Voici une lettre qui prouve bien tout l'enthousiasme de l'abbé de Sauvages pour la langue romane ; il l'écrivit en excellent latin à son frère, professeur de médecine à Montpellier, et elle a pour suscription les mots suivants : « *Amator placidus amatori quieto.* »

Je traduis en français le texte latin de l'abbé de Sauvages :

« A son cher François de la Croix de Sauvages,
son compagnon de Saint-Jean-du-Pin.

« L'étude de la langue romane m'absorbe et me charme. Le doux parler de la sainte vierge romane m'a séduit à ce point que je passe des deux jours entiers sans penser à autres choses qu'à ses formes honnêtes et agréables. Mon esprit et mon cœur sont remplis de ses beautés ; mais mon amour est si délicat et si paisible que rien ne pourrait être plus bienfaisant. Oh ! que cet amour me rend heureux ! oh ! que vous êtes malheureux, vous qui êtes affligés de tant d'amours agités. Ici, les Dryades et les Hamadryades parcourent avec moi les bois et les montagnes, le matin et le soir. Seule la nymphe Echo repousse mes discours, par la raison que mes discours ne savent point chanter des vers en l'honneur de l'amour. Par ici il y a très peu de prés, et par conséquent peu de plantes. J'ai chassé d'ici tous les faunes et tous les satyres parce que j'avais peur de leurs cornes.

« Si tu étais ici, il me semble que toutes les muses y seraient avec toi. Je n'en ai pu trouver aucune ici, car tu les possèdes toutes chez toi. Je te serais

Digitized by Google

reconnaissant de m'envoyer celle qui préside aux querelles des amoureux, mais je suis persuadé que cette dernière muse est celle qui de toutes est pour toi la plus nécessaire. Adieu.

« *Trépeloup, trois heures, à l'aube du jeudi,* »

L'abbé de Sauvages nous a transmis non seulement le langage, mais encore l'âme de nos ancêtres. Je veux parler du recueil admirable de proverbes, maximes et dictons familiers aux antiques habitants de ces contrées. Délicieux recueil, dans lequel, mieux qu'ailleurs, nous pouvons évoquer l'âme de nos pères, dont la sagesse, la finesse et la douce bonté respirent encore dans ces locutions saisissantes et lumineuses! Il faudrait les citer toutes, permettez-moi d'en prendre une ou deux au hasard : « *Acourda vous e fares ploûre* (1), » — « *Ami dé cadun, ami dé dégun* (2). » Nos anciens se plaisaient à ces sortes de langages sententieux. Ce sont des médailles de bronze et d'or, ce sont des perles fines, qui auraient été probablement perdues, si les mains pieuses du bon abbé ne les avaient recueillies et déposées dans son fidèle écrin (3). Sans lui une partie des richesses de la langue romane serait tombée dans le gouffre de l'oubli, d'où aucune science humaine n'aurait été par la suite capable de les arracher.

L'abbé de Sauvages était puriste aussi bien en

---

(1) « Mettez-vous d'accord et vous ferez pleuvoir. »

(2) « L'ami de chacun n'est l'ami de personne. »

(3) Cet écrin a coûté beaucoup de travail à l'abbé de Sauvages. « Je l'ai mis au monde avec bien de la peine, et il m'a coûté un bien long travail, je ne voudrais pas qu'il demeure inutile pour mes compatriotes. »

(Lettre à M. Séguier, 21 mai 1781.)

Digitized by Google

français qu'en patois; sa candeur naturelle abhorrait le mélange des idiômes. Un bonhomme vint un jour au château de Sauvages pour acheter quelques salmées de châtaignes de rebut (1); il s'adressa à l'abbé, qui se trouvait pour lors dans la grande salle de son castel. Le bonhomme introduit en présence du maître, et croyant devoir par respect s'exprimer en bon français, cherchait ses mots pour désigner le genre de marchandise dont il avait besoin. En langue romane les châtaignes de rebut s'appellent d'un seul mot bref et clair : *lou triun*. Le bonhomme le savait assurément très bien, mais en conscience, il ne croyait pas qu'il fût possible de proférer un mot patois, en présence d'un noble abbé, dans un beau salon, sous les yeux sévères des hauts personnages qui le regardaient du fond de leurs cadres dorés. « *Monsieur l'abbé*, dit-il enfin, *voudrait-il me vendre des épluchures de châtaignes?* » — Le bon abbé répliqua vivement : « *Que me demandez-vous là, mon ami? jamais personne n'a acheté les écorces de mes châtaignes!* » Alors le bonhomme finit par expliquer, avec force périphrases, qu'il désirait non pas des pelures de châtaignes, mais des débris de châtaignes, des châtaignes brisées dans l'opération du blûtage. Aussitôt il fut tancé par l'abbé de Sauvages, qui lui dit avec humeur : « *Vous êtes beaucoup trop franciman, mon ami! je vous aurais de suite compris si vous m'aviez demandé du triun; il fallait me dire bien rondement :* « *Quan voulès d'ou triun?* » (2)

Cévenol pur sang, Alaisien de vieille race, l'abbé de Sauvages passa quatre-vingts ans de sa vie dans notre pays, sous notre beau ciel; les profils des

---

(1) La bonne qualité et l'abondance des marrons de Sauvages sont connues de tous les Alaisiens.

(2) « Combien vendez-vous vos châtaignes de rebut? »

Digitized by Google

montagnes de Saint-Germain, de Montcamp, de l'Ermitage furent, ce semble, nécessaires à ses regards, et leurs aspects firent une grande partie de son bonheur. « *Les côteaux des environs de Gênes*, dit-il dans son journal, *sont fort riches, mais ils ne valent pas, à mon avis, ceux de Saint-Germain* (1). *Le climat de la Toscane est bien doux, mais le climat d'Alais est tout aussi doux que celui de Florence* » (2). Dans son voyage en Italie il fut charmé à la vue des rubans, des pompons, des galons d'or et des fleurs artificielles dont les paysannes de la Toscane font, paraît-il, un si bel usage; il en fut charmé, dis-je, mais il en fut jaloux pour les paysannes de son pays; après avoir décrit l'élégance des paysannes de Florence, il s'écrie : « *Vëstissès boûissoun semblara baroun!* (3) *Quand nos Cévenoles changeront leurs robes de fleuret contre des jupes de popeline, elles vaudront mieux que ces Florentines!* »

L'abbé de Sauvages entretint toute sa vie dans son cœur les flammes ardentes de l'amour de la patrie; en échange de cet amour prodiguons-lui des louanges. *Vincet amor patriœ!*

L'abbé de Sauvages aima la langue française, parce qu'elle était l'idiome de la grande patrie, il aima d'un amour certainement plus tendre la langue romane, parce qu'elle était le dialecte de la petite patrie : Alais, les Cévennes, le Languedoc! Parce qu'il aimait par-dessus tout le bonheur de sa patrie, il rechercha dans l'étude des sciences naturelles tout ce qui pouvait contribuer à la félicité de ses concitoyens; et parce qu'il était

---

(1) Journal, page 30.

(2) Journal, page 73.

(3) « Mettez l'homme des bois en toilette, il aura l'air d'un baron ».

Digitized by Google

épris des véritables beautés de sa patrie, il eut l'ambition d'en embellir le langage, de le purifier de tout mélange étranger, d'en rechercher et d'en consacrer les véritables et authentiques expressions. C'est pour cela même qu'il voulut être plus correct que Vaugelas, en français, et aussi correct qu'un Romain, en latin ; c'est encore pour la même raison qu'il rêva de recueillir tous les mots propres au languedocien, afin de créer le lexique de la langue romane. Il voulait que les citoyens parlassent purement les deux idiomes de leur patrie. Je citerai, pour rendre évidente cette pensée de l'abbé de Sauvages, une anecdote fort ancienne, qui a été racontée par l'*Armana Prouvençaou*, de l'année 1875, sous ce titre : *Un counte poupulari sus Moussu l'abat dé Saouvages*. Ce conte, à ce qu'il paraît, courait depuis longtemps les rues de la ville d'Alais, et les mas de la campagne.

Un jour, vers la fin de sa vie, l'auteur du *Dictionnaire Languedocien* passait dans la rue de la Roque, à Alais. Les habitantes de ce vieux quartier, assises devant leurs portes, filaient, cousaient, raccommodaient des hardes, tricotaient, et jasaient. Le savant abbé qui était un homme affable et familier avec tout le monde, connaissait tous les habitants d'Alais, et tous les habitants d'Alais le connaissaient. Il s'approcha du groupe le plus nombreux, au milieu duquel se trouvait une femme, qui affectait de parler français, et qui, à la façon des Parisiens, appuyait sur les consonnes nazales, faisait ronfler les *o*, et ne touchait les *a* que du bout des lèvres ; mais comme cette personne était native du faubourg d'Alais et non des faubourgs de Paris, elle mélangeait l'idiome cévenol et la langue française d'une manière grotesque. Le bon abbé interpella cette femme et lui dit en patois : « *Dé qué fas aqui, ma bono, embé tous débas ?* » La femme lui répondit : « *Moussu, je sur-*

Digitized by Google

jette. » Ce charabias mâtiné de français et de patois, déplut à l'abbé, qui, se tournant du côté d'une autre femme, vieille et pauvre, qui tricotait aussi, il lui dit : « *E tus, Babeou, dé qué fas ?* » La vieille répondit en excellent languedocien : « *Ieou ? Moussu l'abat, eh bé ! trespougné.* »

Cette expression, toute imprégnée d'une saveur cévenole et empruntée au plus pur roman du terroir, enchanta l'ouïe délicate de l'abbé, qui, tirant aussitôt de sa pochette une pièce de vingt sous, la donna à la bonne Babet, qui venait de si bien s'exprimer : « *Té, Babeou, ès pas per te faïre l'aumorno; mès aqui vin sôous, qué parlès ta lengo miel que ta vésino.* » (1).

Je transcris ici, pensant être agréable au lecteur, une lettre fort longue, adressée à M. de Séguier, dans laquelle on verra quelles étaient les appréciations et les desseins de l'abbé, relativement au *Dictionnaire Languedocien.*

« Je projette depuis bien des années la nouvelle édition de mon *Dictionnaire Languedocien*, auquel vous avez contribué par les observations que vous m'avez communiquées dans le temps. La santé dont, grâce à Dieu, je jouis à présent, et la fin de ma course, qui approche au grand galop, me permettent et me font désirer de voir la fin de cet ouvrage terminé depuis longtemps, et pour lequel je demande votre protection et vos bons offices : j'étais incertain pour le lieu où je le ferais imprimer ; j'hésitais entre Nismes et Avignon ; je me décidai pour Nismes, et un *(sic)* M. de Seyne, qui l'habite, me dit ici que je ne pouvais mieux m'adresser qu'au sieur Beaume ; j'aurais préféré le sieur

(1) « Tiens, Babet (diminutif d'Elisabeth), je n'ai pas l'intention de te faire l'aumône ; mais je te donne ces vingt sous pour avoir parlé ta langue mieux que ta voisine. »

Digitized by Google

Bèle; l'affaire fut proposée au sieur Beaume, qui y topa à ce que me marqua M. de Seyne.

« Sur ces entrefaites, je fis une proposition auprès de la gouvernante et héritière de feu l'abbé Bonnet, pour obtenir le manuscrit d'un dictionnaire d'environ 1,500 termes du haut Languedoc, recueillis par le dit feu abbé Bonnet. Je donnai 9 à 10 louis à cette fille, pour pouvoir fourrager dans son manuscrit. Ma collection s'est trouvée composée de 12.2000 et tant d'articles, tandis que ma première édition n'en contenait que 4.000. Cette seconde édition l'emporte de beaucoup sur la première, non-seulement par le nombre des articles, mais par la manière dont ils sont traités, et parce qu'il y en a environ 800 qui sont enrichis d'observations de physique, d'histoire naturelle et de morale, de notes critiques et grammaticales fort étendues.

« Le tout est suivi d'un nombreux recueil de *Proverbes Languedociens*; notes et proverbes plairont à ceux qui ne se soucieront point du fond de l'ouvrage.

« Le débit qui se ferait par les colporteurs, tant à Alais que dans les environs et dans les Cévennes, passerait probablement 2.000 exemplaires : il n'y a pas de bourgeois ou de gentilhomme campagnard, pas de paysan aisé qui se pique de savoir lire et parler français (parce qu'ils portent perruque), qui ne voudra avoir un livre, à l'aide duquel il se donnera du relief dans sa paroisse, et le moyen de prendre des airs de savant : c'est pour cette classe de lecteurs que j'ai destiné les observations physiques, grammaticales, historiques, critiques, etc., car, je conviens, d'ailleurs, avec le bon Horace et comme vous l'avez remarqué, que *non erat hic locus*.

« Il y a des Gascons en Gascogne! outre que cet ouvrage est de nature à intéresser les Gascons, il plaira à ceux qui sont simplement littérateurs : on m'a assuré que M. Lecourt de Gibelin *(sic)* avait fait usage de ma première édition.

« Cette seconde édition peut servir à corriger nos comprovinciaux *(sic)* des fautes de français, ce qui est mon principal but; elle servira aussi à donner aux habitants des autres provinces françaises, l'intelligence des termes languedociens.

« Je vous prie de vouloir bien recommander mon

Digitized by Google

ouvrage, et pour cela de vouloir bien prendre connaissance du manuscrit que je vous adresse par M. de Vibrac.

« Bornez-vous pour cela à la lecture du discours préliminaire et des articles *Patouès*, *Rouman* et *Troubadous*.

« 1° Sur les observations physiques, lisez les articles : *Boûitourëjh*, *Bugado*, *Caoûdëjha*, *Mouri*, *Néga*, *Nivou*.

« 2° Sur les notes ou observations d'histoire naturelle lisez les articles : *Pougnëduro*, *Féghé*, *Perdigolo*, *Téro*, *Boulë*.

3° Sur les observations critiques, lisez les articles: *Dalmas*, *Esparsët*, *Cadolo*, *Tourêlo*, *Fë*, *Triun*.

4° Sur les remarques grammaticales, lisez les articles : *Mabërna*, *Maizou*, *Co*, *Dëbassaïre*, *Valmâgno*, *Omë*, *Macari*, *Mâïre*, *Païre*, *Bouissé*, *Massobioôu*.

5° Sur les remarques historiques lisez les articles : *Empura*, *Trikëto*, *Croupo*, *Mounjhôou*, *Béroul*.

« 6° Sur les éthymologies lisez les articles : *Berkieiro*, *Escainoun*, *Goudoumârou*, *Espenpéluga*, *Bajhâno*, *Sabâto*, *Sâlo*, *Sujhë*, *Pitanço*, *Majhencoulo*, *Sâouver*.

Si vous jugiez ensuite à propos de faire lecture dans vos assemblées des quelques morceaux choisis précédents ou autres, que j'ai marqués de rouge, et qui sont des gibiers de littérature, le témoignage de vos messieurs, pourrait répandre dans le public une opinion favorable à ce Dictionnaire. Je suppose que vous trouverez, que cet ouvrage, mérite d'être favorablement accueilli, car autrement, je le condamnerais à l'oubli, et je n'aurais garde de vous prier d'étayer cette machine-là *(sic)*.

« Si elle manque de l'effet que j'en attends, ce que j'ai de la peine à croire, il resterait encore la voye *(sic)* des souscriptions. En ce cas je serais importun au point de vous prier de vouloir bien faire un prospectus, *car outre que je ne saurais dire du bien de mes productions*, je ne me sens aucune aptitude pour ce genre de travail.

« J'attends avec impatience des nouvelles de ce que vous pouvez faire pour cet infortuné, que je vous prie d'adopter comme un de vos nourrissons, et qui vous devra la vie, si vous lui procurez celle de l'impression. Il me serait bien fâcheux de l'avoir

Digitized by Google

mis au monde avec bien de la peine et avec un bien long travail, s'il ne remplissait pas sa destinée, s'il devenait inutile pour nos compatriotes; ce qui ne manquerait pas d'arriver s'il ne s'imprimait de mon vivant; il serait bien difficile de trouver quelqu'un, qui étant imbu de mon système d'orthographe, voulût se gêner d'y veiller, pendant la longue exécution qu'il demandera pour l'impression.

« A Dieu, *(sic)* Monsieur et cher confrère, je vous embrasse.

« *Alais, le 21 mai 1781.* »

« L'ABBÉ DE SAUVAGES ».

L'édition du *Dictionnaire Languedocien* se fit à Nimes, et était depuis longtemps épuisée, lorsque, en 1820, M. le baron d'Hombres-Firmas, autre savant très distingué, en fit faire une troisième édition chez J. Martin, imprimeur-libraire, Grand'Rue. Je m'étonne que Messieurs les Félibres n'aient point encore songé à donner au public une quatrième édition contenant le texte pur et intégral de l'œuvre de l'abbé de Sauvages. C'est en pareille matière qu'il faut prendre à la lettre la règle *suum cuique*. L'on a eu tort de gâter et d'interpoler les doctes et naïves fontaines de l'abbé de Sauvages.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI

Le Purisme et la Glose dans le Dictionnaire Languedocien

L'auteur du *Dictionnaire Languedocien* fut toute sa vie un fervent partisan de la pureté du langage ; il fut, au dix-huitième siècle, l'un de ceux qui découvrirent des taches dans le soleil ; je veux dire qu'il fut du nombre de ceux qui signalèrent avec succès les fautes qui se trouvaient dans le Dictionnaire Français de l'Académie française. Cette hardiesse n'était point sans danger; l'ami de Despréaux, l'abbé d'Olivet eut, dans le même temps, la hardiesse de prendre à partie les rédacteurs du Dictionnaire de l'Académie ; mal lui en advint, car les immortels ne rendirent point à leur confrère la justice qu'il méritait, et l'abbé d'Olivet fut mis par eux à l'index ; les immortels firent alors courir dans Paris, contre l'abbé d'Olivet, une cruelle épigramme : « Jamais, dirent-ils, ce rigide censeur n'aima personne, personne aussi ne l'aima. »

Persuadé que « la célébrité du Dictionnaire de l'Académie donnerait trop de crédit aux fautes qu'il contenait, si on les laissait passer sans rien dire », l'abbé de Sauvages osa redresser les incorrections

Digitized by Google

de l'Académie française ; mais il le fit avec tant de tact et de respectueuse déférence, que ses critiques furent accueillies, et que l'Académie chargea Buffon d'écrire à notre compatriote « qu'il avait eu très fort raison de déférer ces termes, et qu'on en avait fait justice. »

Notre abbé se permit encore de désigner à l'Académie française, des termes de la langue romane, qui n'ayant pas de termes correspondants en français, lui paraissaient devoir être avec avantage francisés. Pour encourager la docte assemblée à accepter favorablement sa requête, il lui fit observer que la langue française avait emprunté déjà bien des termes à la langue romane, et même à la langue gasconne. Les mots français *tirage*, *traille*, *daufinenque*, *perrière*, *esparcet*, *bouter*, *coquin*, *carnaval*, sont en effet d'origine romane. Le mot *nigaud*, le mot archaïque *Nice*, viennent évidemment du mot languedocien et provençal *neci*. Les expressions *capter*, *jambette*, *cadole* sont d'origine romane. Toutefois l'abbé ne prétendit jamais qu'on devrait fondre les idiômes dans la langue française; il pensait au contraire qu'on ne doit avoir recours aux termes étrangers, que pour désigner les choses pour lesquelles la langue française ne fournit aucun mot.

Longtemps avant Court de Gebelin l'abbé de Sauvages avait débrouillé les origines grecques, latines, celtiques, sarrazines, d'un grand nombre de termes de l'idiôme roman.

Les mots *brueil*, *cacaï*, *trescalan*, *clas*, *empura*, sont de provenance grecque. Le mot *macari*, qui dans le roman signifie cuisinier, vient évidemment du grec *magheiros*. Le languedocien ne cède nullement au grec, pour la facilité de créer des substantifs énergiques; c'est ainsi, par exemple, que pour désigner certain serpent privé de l'organe de la vue,

Digitized by Google

les habitants des Cévennes ont créé le nom commun *naduel*.

Les racines latines du Languedocien sont encore plus nombreuses, et il est difficile de les relever toutes, même sommairement.

Le mot languedocien *calu*, qui se traduit en français, par le qualificatif *myope*, est une modification du substantif *caligo*. Le nom languedocien *caousso*, qui désigne une chaîne de montagnes, aboutissant à des plaines hérissées de buttes et de collines, dérive du mot latin *cautes*. Le mot latin *casa* entre dans la composition d'une prodigieuse quantité de noms propres des localités du Languedoc ; *v. g. : Cassagnoles*, *Cazevielle*. Le mot latin *campus* : a servi à former les noms de *condamine*, *chambon*, *cambous*, etc. Le verbe pâtois *croumpa* n'est autre que le verbe latin *comparare*. Les substantifs *lourgheiro*, *locdiou*, *sabato*, sont des corruptions des mots latins *lingeria*, *locus dei*, *saccum batti* (sac de pied). Qui ne reconnaîtrait le latin *calendas* dans notre *calendaou* et dans nos *calendos* ?

Analysant ainsi les termes de la langue romane, l'abbé de Sauveges a, lui premier, compris et découvert les vestiges de la langue celtique, qui sont restés dans notre idiôme méridional. Les mots *bugado*, *aïgo*, *rusco*, *cacha*, *caou*, *cers*, *Cevennos*, *escoubo*, *eskinlo*, *estelo*, *coumbo*, sont des modifications de mots celtiques.

L'abbé de Sauvages a exprimé l'opinion que la vraie prononciation du roman, est celle qui est usitée dans les Cévennes et dans le Gévaudan, et qu'il faut dire *chastagno* et non *castagno*, *caou* et non *foou*. La raison de cette opinion est que, d'après lui, le roman est principalement dérivé du celtique, et que le celtique s'est mieux conservé dans les pays de montagnes plus éloignés des villes Grecques et Romaines. Le pays de Galles entouré de

Digitized by Google

hautes montagnes et séparé du reste de l'Angleterre, la Basse-Bretagne isolée, comme dans un cul-de-sac, de la Gaule, sont aussi les contrées où l'idiôme celtique s'est conservé sans corruption, mieux que dans les autres régions de l'Europe.

Les Sarrazins ont aussi influé notablement sur la formation de la langue romane. Les généalogistes n'hésitent pas à dire que certaines populations des hautes Cévennes descendent des Maures. de ces Maures dont on retrouve les ossements dans les tumulus du Midi de la France. Les Maures qui fixèrent leur demeure dans nos cantons, devinrent chrétiens, sous le nom de *Marani*; mais ils furent exclus pendant des siècles des charges publiques et des ordres militaires. Ces *Marani* introduisirent dans l'idiôme de nos ancêtres, une prodigieuse quantité de mots arabes de la langue Sarrazine. Les mots *amaluc*, *amaluga*, *algalous*, *subet. altaira*, ont un caractère arabe, auquel on ne peut se méprendre. Si les innombrables familles qui portent le nom d'*Altairac* pouvaient reconstituer leurs généalogies jusqu'à leurs plus lointaines origines, elles trouveraient certainement que leur ancêtre primitif fut un *Maure*. Il y a dans la langue romane des termes qui n'ont aucun des caractères romains, grecs, ou celtiques, et qui ne peuvent avoir qu'une provenance Sarrazine; tel est, par exemple le mot *Eschirpos*, qui désigne les sentiers sinueux tracés aux flancs des montagnes, pour allonger le chemin et le rendre moins pénible. On ne trouve en aucune langue la racine d'*Eschirpos*, et l'abbé de Sauvages est d'avis que ce mot appartient à la langue arabe.

Les gloses qui se lisent dans le *Dictionnaire Languedocien*, sont aujourd'hui devenues banales, et sont tombées dans le domaine ordinaire de la linguistique et de l'étymologie modernes ; mais,

Digitized by Google

lorsque l'abbé de Sauvages les publia pour la première fois, elles parurent, et elles étaient, en effet, neuves, originales, et fort savantes. Voici, par exemple la glose sur les mots composés de deux mots synonymes, dont chacun appartient à une langue différente. L'abbé de Sauvages a remarqué avec sagacité, que nous avons, en français, des mots grecs-latins, comme *agnus castus* (agnos castus), — des mots français-gaulois, comme *francaleu*, — des mots français-anglais, comme *verglas* (verre glas), et enfin des mots français-romans, comme *Piémont*. L'abbé fait observer ensuite que le languedocien a de même des mots romans-grecs tels que *cousinië*, *macari*, des mots romans-espagnols, tels que *coumbaleto*, *toumbo*, des mots deux fois latins tels que *pessamens*, des mots romans-français tels que *scarlimpado*, et enfin des mots composés de deux mots romans comme *fendasclo*. Toutes ces expressions doubles, offrant un double sens identique, ont des analogies dans les langues antiques, ainsi que le prouvent les expressions tirées des livres saints : « *Abba pater*. *Thomas Didymus*, *candacis regina*, qui équivalent aux expressions *père-père*, *jumeau-jumeau*, *reine-reine*. L'abbé de Sauvages explique fort bien l'origine de ces assemblages étranges et pleins de pléonasmes : « Lorsque les peuples de langues différentes se sont trouvés mêlés, et que la langue de l'un est devenue la langue dominante, mais peu connue, de ceux qui étaient obligés de l'adopter, il a fallu pour se mettre à la portée de ceux-ci, et leur faire comprendre le sens de termes qui leur étaient moins familiers, il a fallu, dis-je, joindre, comme explication, le terme correspondant de leur langue maternelle; il est arrivé ensuite que ces deux termes d'idiômes différents sont demeurés joints ensemble dans l'usage, et n'ont plus fait qu'un seul et même

Digitized by Google

mot, dont l'un est l'appendice et l'interprétation de l'autre. »

L'abbé a fait aussi une glose fort ingénieuse sur la différence de prononciation qui existe chez les Languedociens, qui parlent cependant tous la même langue. Les habitants du Languedoc ne prononcent pas tous de même le mot qui signifie, en français, la mère ; les uns disent *maïre*, les autres disent *mèro*. L'abbé se demande quelle peut bien être la raison de cette différence?

« Lorsque la langue française fut introduite dans nos provinces méridionales, elle y fut, sans doute, apportée par ceux que la fortune et les dignités rapprochaient de la cour, et qui en parlaient la langue. Le français fut d'abord, dans notre Midi, la langue des gens distingués. Le peuple méridional continua à parler la langue romane, soit parce qu'il n'en savait pas d'autre, soit par attachement à l'idiome local, soit par éloignement de tout ce qui sent le faste. Mais bientôt il chercha à se mettre au niveau des gens distingués, et il adopta certains mots français, qui étaient familiers aux gens dits distingués ; mais en les adoptant, il leur donna une tournure languedocienne : les gens distingués disaient mon père, ma mère; c'est pourquoi le peuple, ne voulant plus dire *moun païre, ma maïre*, dit, *moun pèro, ma mèro*. »

L'abbé de Sauvages relève de même les incorrections commises par les Languedociens dans la construction des mots qu'ils ont empruntés aux langues étrangères. Cette incorrection rend ces mots méconnaissables. Ainsi ils ont, par exemple, pris aux Espagnols leur verbe *mazzare*, qui signifie tuer, et ils en ont fait un mot : *masso-bioou*; au lieu de *masso-biòu* les Languedociens devraient dire : *massabiòou*.

Par toutes les citations contenues dans ce chapitre, le lecteur peut juger que l'abbé de Sauvages

Digitized by Google

a conquis une place honorable parmi les linguistes du dix-huitième siècle, à côté des abbés Girard, Dumarsais, d'Olivet, et à côté de Court de Gebelin. Les idées saines et profondes qu'il a exprimées ont pu être développées depuis, à l'aide des études immenses dont les savants nous ont laissé l'héritage, mais il n'en a pas moins le mérite et la gloire d'avoir été l'un des premiers explorateurs de la langue française, et l'un des princes de la langue romane.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII

Gaspard Monge et l'Abbé de Sauvages

(1783)

Vers 1780, une évolution importante de l'enseignement classique eut lieu dans un très grand nombre de collèges, particulièrement dans ceux de l'Université de Paris. Le roi Louis XVI, qui, dès sa jeunesse, s'était livré avec ardeur à l'étude de la physique, sous la conduite du professeur Brisson, avait établi une chaire de physique expérimentale dans l'Université de Paris, pour affermir le goût de la saine physique. Le titulaire de cette chaire fut l'abbé Nollet, célèbre par ses expériences sur l'électricité.

Dans beaucoup de collèges, les lois du mouvement de Descartes, la doctrine d'Aristote et la physique péripatéticienne avaient cessé d'être en honneur, et de jeunes professeurs pleins de savoir, d'esprit et de courage (car il faut du courage pour les innovations les plus innocentes), avaient osé quitter les sentiers battus, pour se frayer une nouvelle route en enseignant la vraie physique, c'est-à-dire la physique expérimentale, qui est la science des effets naturels développés par l'expé-

Digitized by Google

rience, l'observation, le calcul et la géométrie. De même que la physique de Descartes avait été substituée à celle d'Aristote et de Bacon, de même la physique de Newton succéda, dans nos écoles, aux doctrines insoutenables et chimériques de Descartes et, déjà, quelques années avant la Révolution, il existait en France une physique exacte, profonde, amie de la lumière, avide de précision, ennemie de la routine et des explications arbitraires et poétiques.

Or, il y eut dans la petite ville d'Alais une école fondée par le maréchal de Castries, où l'on comprenait ainsi la science, où l'on formait des élèves vraiment instruits, et qui, au sortir de leur philophie, étaient initiés aux vrais principes de toutes les sciences physico-mathémathiques ; ces élèves de l'Ecole de Marine d'Alais n'étaient point réduits, comme l'étaient les élèves de certains collèges d'autrefois, à se voir dans la nécessité d'oublier ce qu'on leur avait appris ; ils étaient au contraire en état de faire usage de leurs connaissances acquises à l'école, pour se livrer aux parties des sciences qui leurs plaisaient le plus.

Parmi les personnages qui ont joué un rôle important dans l'enseignement de l'Ecole de Marine d'Alais, il en est deux dont les noms doivent être conservés à la postérité : l'abbé de Sauvages et Monge. Monge, tout jeune encore, a professé les sciences à l'Ecole de Marine d'Alais, et l'on peut dire que c'est là qu'il a préparé son avenir, et qu'il a fait ses premiers pas dans cette belle carrière qui devait le faire parvenir à l'Académie des sciences, en 1780. L'abbé de Sauvages fut un de ses premiers guides. Les relations de Monge avec l'abbé de Sauvages sont incontestables. Nous en pouvons fournir deux preuves. La première est une lettre, datée de décembre 1777, et adressée par l'abbé de

Digitized by Google

Sauvages à Monge, qui était alors professeur à Paris.

« Monsieur..... Un des écueils de la physique est la manie de vouloir tout expliquer. Les suppositions même plausibles ne sont pas toujours conformes à la réalité. Si la neige tombait en été, et si la grêle tombait en hiver, l'on ne manquerait pas d'explications scientifiques, pour rendre raison de cette neige en été, et de cette grêle en hiver. L'on dirait sans doute : la neige tombe en été parce que les particules de vapeurs, dont elle est formée n'ont pas le temps de se congeler entièrement, avant d'arriver à terre. la chaleur de l'air que nous respirons empêchant cette congélation. Au contraire en hiver l'air, qui est proche de la terre, étant froid, congèle et durcit ces parties, et produit la grêle. Voilà certes, Monsieur, une explication dont tout le monde serait satisfait, et qui passerait pour démonstrative et scientifique. Cependant le fait est faux. Supposons encore que le baromètre hausse avant la pluie (on sait que c'est le contraire), cependant on expliquerait ce fait d'une façon plausible, en disant qu'avant la pluie les vapeurs, dont l'air est chargé, le rendent plus pesant, et par conséquent doivent faire hausser le baromètre. Or, nous savons qu'avant la pluie, l'air est plus léger parce que les vapeurs sont plus condensées près de la terre; fait qui montre la fausseté de l'hypothèse précédente. Voilà pourquoi je prétends qu'il ne faut pas vouloir rendre raison de ce que l'on n'est pas en état d'expliquer. Gardez-vous, Monsieur, des raisons vagues, dont on se sert pour dissimuler son ignorance, où pour sauver auprès des gens vulgaires sa réputation de science. On ne peut s'empêcher de rire, quand on lit dans certains ouvrages de physique les explications de la neige, de la grêle, du baromètre et de l'aimant. Défiez-vous, Monsieur, de cette fureur d'expliquer tout, que Descartes a introduite dans la physique. »

Voilà certes, de belles et sages paroles, qui montrent que celui qui les écrivit, dut être, pour le jeune Monge, un confident sûr, un conseiller infaillible,

Digitized by Google

un ami tutélaire, qui l'éclaira de ses lumières, qui l'anima de la voix et du geste, qui lui fit pressentir son avenir, et entrevoir le laurier de la gloire qu'il devait un jour conquérir.

En effet; Gaspard Monge, qui était né en 1746, entrait en 1780, âgé seulement de 34 ans, à l'Académie des sciences.

Monge demeura longtemps encore, en commerce de lettres avec celui qui avait le plus contribué à le faire connaître aux savants de l'Académie des sciences.

Chaque fois qu'une découverte importante était signalée dans la docte assemblée, il se faisait un plaisir de la communiquer à « *son cher confrère l'abbé de Sauvages.* » Souvent, pendant leur séjour à Alais, Monge et Sauvages avaient disserté sur les diverses eaux minérales de nos contrées; en leurs savantes causeries, lorsqu'ils cheminaient ensemble, ils avaient échangé des idées sur les propriétés générales des corps, et sur la nature de l'eau que l'on considérait alors comme un élément simple. Lavoisier n'avait point encore exécuté les expériences célèbres, qui ont rendu son nom immortel. Si parmi les éléments des anciens, il y en a qui soit réellement élément, c'est l'eau: on raisonnait ainsi, au siècle dernier, jusqu'en l'année 1783, date de la composition de l'eau faite par Lavoisier. Or, cet évènement considérable dans l'histoire de la science fut annoncé aussitôt par Monge à Sauvages. « *Monge a l'honneur d'assurer de ses respects son cher confrère M. l'abbé de Sauvages; il lui envoie l'exposition de la composition de l'eau, qui a paru lui faire plaisir; il demande à M. l'abbé de Sauvages; grâce pour la tournure, parce qu'il n'a qu'un moment pour cet objet.* »

Ce billet, qui est sans date, est vraisemblablement de l'année 1783 ou 1784. Monge ne craignit pas

Digitized by Google

d'écrire de sa main à son ami, l'exposition de la composition de l'eau. voici mot à mot le texte de Monge :

« *Du gaz inflammable,*
ou suivant la nouvelle nomenclature,
du gaz hydrogène.

« On connaît plusieurs fluides élastiques inflammables différents; celui dont il s'agira dans cette exposition est le même que celui qui se dégage de la dissolution du fer dans l'acide vitriolique, excepté que ce dernier contient le plus souvent en dissolution un peu de charbon que le fer a retenu du fourneau, c'est le gaz inflammable qu'on emploie pour remplir les ballons. Sa pesanteur spécifique, quand il est pur, est 12 fois moindre que celle de l'air atmosphérique; mais, quand on l'obtient par dissolution du fer dans l'acide vitriolique, le charbon qu'il contient augmente son poids, et alors il n'est plus que 5 ou 6 fois plus léger que l'air atmosphérique. Le mot de gaz inflammable est générique; dans la nouvelle nomenclature, on a donné le nom de gaz hydrogène, à celui dont il s'agit, lorsqu'il est pur, ou considéré comme tel. On regarde tous les fluides élastiques comme les résultats des dissolutions de différentes bases, dans la matière de la chaleur, qui leur communique sa fluidité élastique.

« En considérant donc le gaz inflammable comme le résultat de la dissolution d'une certaine substance dans la matière de la chaleur, on a donné à cette matière qui sert de base, le nom d'hydrogène, et celui de gaz hydrogène, au fluide élastique qui résulte de cette dissolution.

« *Du gaz oxygène appelé ci-devant air déphlogistique*

« L'atmosphère n'est pas un fluide unique, elle est le résultat du mélange de deux fluides élastiques différent entre eux; l'un entre pour les 3/4 dans la composition de cette masse fluide, et ne sert ni à

Digitized by Google

la combustion des matières inflammables, ni à la respiration des animaux. On l'appelait ci-devant de différents noms très impropres, tels que gaz phlogistique, air vicié ; la nouvelle nomenclature l'a appelé gaz azotique. L'autre fluide élastique, qui rentre pour 1/4 dans la composition de l'atmosphère, est le seul que puissent entretenir la combustion et la respiration ; on l'appelait air déphlogistique, air vital, air empiré, air pur ; la nouvelle nomenclature l'appelle gaz oxygène, et la substance, qui par sa dissolution dans la matière de la chaleur produit le fluide élastique dont il s'agit, se nomme oxygène.

« Avant que de quitter cet article, il est peut-être bon d'expliquer pourquoi on a donné ce nom d'oxygène à la substance qui sert de base au fluide élastique qu'on nommait ci-devant déphlogistique.

« On a remarqué que l'acide vitriolique est le résultat de la combinaison du soufre avec l'air déphlogistique, que l'acide phosphorique provient de la combinaison du phosphore avec le même air déphlogistique, que ce même air, en s'unissant au vin, produit le vinaigre, en s'unissant à l'arsenic produit l'acide arsenical, en s'unissant au charbon donne l'acide élastique, ci-devant appelé air fin. Or, le soufre, le vin, le phosphore, le charbon sont des substances douces par elles-mêmes, elles deviennent acides par leur union avec une certaine même substance. On a donc regardé cette dernière substance comme partie constituante des acides en général, et on lui a donné le nom d'oxygène. Quoi qu'il y ait un peu d'induction, cela a paru suffisant pour autoriser une dénomination qui n'influe pas sur la nature et les propriétés de la substance nommée.

« *De la composition de l'eau*

« Nous venons de voir que le gaz oxygène et le gaz hydrogène sont considérés, chacun en particulier, comme le résultat de la dissolution de deux bases distinctes, dans le même fluide élastique, qui est la matière de la chaleur. Eh bien, l'eau n'est autre chose que le résultat de la combinaison de ces

Digitized by Google

deux bases ; privées l'une et l'autre de la matière de la chaleur, qui leur donnait la fluidité élastique.

« Voici comment on est arrivé à cette découverte : On a mis dans un bocal de verre bien lutté, 15 parties de gaz hydrogène, et 85 de gaz oxygène ; on a élevé le vase à une température voisine de celle qui rougit le verre ; il s'est fait une inflammation considérable dans le bocal, duquel il n'a pu sortir autre chose que la matière de la chaleur ; or, le verre étant refroidi, s'est trouvé contenir de l'eau pure, dont le poids était égal aux poids réunis des deux gaz que l'on avait employés, c'est-à-dire 100 parties. Ce n'est pas là tout à fait la marche que j'ai suivie, et qui serait peut-être trop difficile ; mais c'est à celà qu'elle se réduit ; j'ai fait 7 onces d'eau très pure, en employant 7 onces de gaz hydrogène et oxygène.

« On a commencé cette découverte par la synthèse, on l'a ensuite confirmée par l'analyse. Voici comment on y a été conduit. La combustion n'est autre chose qu'une opération par laquelle le gaz oxygène se décompose. Sa base quitte la matière de la chaleur, qui, devenant libre, se répand ensuite et produit la clarté et la chaleur ; cette base se combine avec la matière combustible pour former avec elle un nouveau composé. C'est ainsi que, quand le soufre brûle, il enlève l'oxygène au gaz oxygène pour se combiner avec lui, et former l'acide vitriolique, tandis que la chaleur rendue libre se manifeste par les propriétés connues qu'elle a d'élever la température et de produire de la clarté ; il en est de même des autres corps combustibles, avec cette différence entre elles, que les unes exigent une plus haute température pour opérer cette décomposition, tandis que les autres peuvent lui donner lieu par des températures plus basses ; le soufre n'agit pas sur le gaz déphlogistique par les températures ordinaires, tandis que le phosphore l'attaque sur le champ, de sorte que, pour le conserver, il faut le garder dans l'eau, c'est-à-dire dans toute autre substance que l'air oxygène. De toutes les substances connues, celle qui agit le mieux sur le gaz oxygène, par une température élevée, c'est le charbon, et l'on a raisonné de la manière suivante : L'eau étant le résultat de la combustion du

Digitized by Google

gaz hydrogène, si l'on met l'eau en contact avec du charbon qui a plus d'affinité avec l'oxygène que n'en a l'hydrogène, et dans la circonstance où cette affinité se développe le mieux, c'est-à-dire à une haute température, le charbon décomposera l'eau à son tour, il lui enlèvera son oxygène, et l'hydrogène rendu libre s'emparera d'une partie de la chaleur, pour reprendre la forme de fluide élastique; et, parce que le charbon et l'oxygène forment de l'air fixe, le résultat de l'opération sera que l'eau aura disparu, et que l'on aura deux fluides élastiques, l'hydrogène et l'air fixe. C'est ce que l'expérience a pleinement confirmé.

« De toutes les expériences analytiques que l'on a faites, celle qui est la plus simple est la décomposition de l'eau par un fer rouge. En faisant passer goutte à goutte de l'eau dans un canon de fusil incandescent, cette eau se décompose, son oxygène se combine avec le fer, pour le calciner, et l'hydrogène abandonné s'empare d'une partie de la chaleur et devient du gaz hydrogène. Le fer augmente de poids, et cette augmentation, ajoutée au poids du gaz hydrogène, forme le poids de l'eau décomposée. Le gaz hydrogène que l'on obtient par ce procédé, est le plus pur et, par conséquent, le plus léger. » (L'abbé a ajouté ici de sa main : il pèse 12 fois moins que l'air atmosphérique).

« Il est donc démontré par les faits, que l'eau se compose et qu'elle se décompose ; elle se décompose dans la plupart des fermentations, dans la végétation ; elle se compose par le feu; la flamme du feu n'est autre chose que le spectacle de cette composition. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII

La probité politique de l'abbé de Sauvages

(1788-1795)

L'on a cru que l'abbé de Sauvages avait partagé, sans aucune réserve et sans aucun tempérament, les idées politiques de son neveu, Nicolas de Sauvages, lequel fut, en effet, un partisan déclaré, mais aussi peu actif que possible de la Révolution française.

Les faits ne donnent guère raison à ce jugement excessif, et démontrent seulement que l'abbé de Sauvages fut du nombre de ceux qui pensèrent avec raison, que le système monarchique avait besoin d'être rajeuni par de sages réformes.

En 1789, au mois de mars, l'abbé de Sauvages avait été nommé, avec ses confrères les abbés d'Entremeaux, Laborie, et Trélis, commissaire du clergé aux assemblées primaires de la ville d'Alais. Ces assemblées furent souvent troublées par l'esprit de cabale et de vengeance avec lequel certains individus bouillants et ambitieux voulurent « se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu. » Il y avait deux partis en présence, qui furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux coups, tant

Digitized by Google

les esprits étaient animés. Avant de voter pour nommer les membres du collège électoral, les diverses corporations de la ville délibéraient entre elles, et la plupart, désireuses de ne nommer que des électeurs probes et vertueux, soumirent à l'abbé de Sauvages et au marquis de La Fare, les listes qu'elles avaient dressées. La maison de l'abbé regorgeait de monde : catholiques et protestants voulaient avoir son avis : « *Me voici*, disait-il, *maintenant confesseur des protestants; ils viennent d'eux-mêmes à mon confessionnal.* » Le procès-verbal de la séance du 8 mars 1789, rend hommage à la sagesse de l'abbé de Sauvages et du marquis de La Fare : « Combien n'est-il pas flatteur pour nous de voir siéger dans cette assemblée deux hommes, dont le zèle et le patriotisme ont éclaté par tant de preuves, et méritent, à tant de titres, notre reconnaissance et notre respect. »

En septembre 1788, M. l'abbé de Sauvages avait été élu de même représentant du diocèse d'Alais, dans l'assemblée générale chargée de demander au roi la réforme des Etats du Languedoc. L'esprit libéral de l'auteur du *Dictionnaire Languedocien* apparaît d'une manière évidente dans plusieurs articles de cet ouvrage (1). Bien que fort aristocrate dans ses allures, il n'aimait point les privilèges de la noblesse; ce n'est pas lui qui aurait défendu la maxime féodale : « Entre toi, seigneur, et ton vilain, il n'y a point d'autres juges que Dieu. » Il avait en aversion, et la vanité du bourgeois usurpateur de noblesse, et l'orgueil du noble, qui, sans avoir aucun autre mérite que sa naissance, se prévalait de son nom, pour obtenir des places, pour lesquelles il

(1) Voir les articles *Messagé*, *Mousségné*, *Pis*, *Puch*, *Raioou*, *Ribo*, *Seiner*, *Bartas*, *Déléouzé*, *Dalmas*.

Digitized by Google

n'avait aucun talent. Il se moquait des hobereaux qui se qualifiaient *hauts et puissants seigneurs*. Il ne pouvait souffrir la superbe de ces grands qui semblent croire qu'ils sont d'une autre essence que le commun des mortels; il disait là-dessus : « *Entré la merdo et lou pis lou bel éfan se nourris*. L'origine de l'homme et de la brute, celle du glorieux gentilhomme et de l'humble artisan, sont la même. » Il était ami du peuple, et professait le plus grand respect pour l'honnête laboureur: « *Las man fângousos fan manjha lou pan blan;* » il aurait voulu que les maîtres n'aient sur leurs serviteurs d'autre supériorité que celle d'être à leur tête, et les premiers à l'ouvrage; il aurait voulu que les maîtres traitent leurs domestiques comme leurs enfants, ou tout au moins comme leurs égaux, ainsi que le faisaient les patriarches; il aurait voulu que l'on conserve et que l'on généralise l'usage qui existait à Montpellier de donner le titre de *Moussegné, meus senior*, *Monseigneur*, aux laboureurs avancés en âge, et chargés de mérite autant que de sagesse. Il est bien certain aussi que l'indifférence et l'oubli dans lequel on l'avait délaissé, et que les dénis de justice dont son frère et lui-même avaient été victimes,, lui avaient mis au cœur un certain levain de mécontentement discret et de douce aigreur, contre les officiers publics de la société; qui mieux que lui savait combien laise à désirer la justice distributive de ce monde? « Dans les places où il faut un mathématicien, on a vu souvent mettre un palefrenier. » L'abbé avait fort goutté cette épigramme de Beaumarchais; et il l'avait traduite dans sa chère langue romane, d'une façon originale et pittoresque. Il disait que dans la monarchie « *Sé i a uno bono ribo, un azé la manjho*; » il ajoutait, en faisant allusion aux vices et à l'incapacité de l'aristocratie : *Aqui ountë déou sourti lou lun, sor lou fun*. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait vu

Digitized by Google

l'abbé de Sauvages à la tête de ceux, qui, désireux de procurer le bien public, sollicitaient des réformes. Qu'il ait été favorable à la reconnaissance et à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, cela est très probable; quel est l'homme de bon sens qui ne reconnaît pas tout ce qu'il y a de vérité essentielle et fondamentale dans le document humain, écrit en 1789, par Sièyès? Mais quel est le bon chrétien qui ne sent point qu'il faut apporter quelques sous-entendus à la reconnaissance de ces principes de raison? Personne, par exemple, et l'abbé moins que personne, n'a jamais pris dans le sens absolu cette maxime de la déclaration, dans lequel il est dit: *Nul n'est obligé d'obéir à une autre autorité que celle de la loi.* » Nous savons tous qu'au-dessus de l'autorité des hommes, il y a celle de Dieu, et qu'au dessus des lois humaines, il y a les lois divines.

L'abbé savait cela tellement bien, qu'en 1790, il adressa aux Etats-Généraux, une supplique « pour demander que la religion catholique soit déclarée religion de l'Etat, » et pour solliciter la conservation de l'Evêché, du chapitre cathédral, et des monastères de la ville d'Alais. Notre regretté diocèse d'Alais allait être supprimé, nous sommes heureux de pouvoir compter l'abbé de Sauvages parmi ses meilleurs défenseurs.

Au commencement de 1791, nous trouvons l'abbé de Sauvages indigné contre les ennemis de la royauté, et scandalisé des entreprises de l'assemblée nationale contre la liberté et la discipline de l'Eglise. Un cordelier, étranger à la ville d'Alais, moine défroqué et prêtre apostat, disait dans une lettre que j'ai sous les yeux et qui est de l'année 1791 :

« Madame de Boisrobert fait tourner la tête à l'abbé de Sauvages, en lui faisant lire l'*Ami du roi.* » Les idées révolutionnaires n'étaient donc pas bien approuvées par l'abbé, puisque les articles de l'*Ami*

Digitized by Google

du roi, réveillaient à ce point sa foi monarchique. Un jour, pendant la terrible année de 1792, la marquise de Boisrobert acheva de *tourner la tête* au bon abbé, en lui montrant la *Gazette de Paris*. Cette gazette publiait la liste des citoyens français, qui, répondant à l'appel de Durozay, s'étaient livrés comme ôtages du roi Louis XVI. Nobles, bourgeois, militaires, ecclésiastiques, artisans, jeunes filles, et jeunes femmes se firent à l'envie honneur de répondre sur leur tête, que le roi ne sortirait point du royaume. Or, sur cette liste figurait le nom de l'abbé de Sauvages, fils de François Boissier de Sauvages, alors âgé de trente-deux ans. Ce jeune ecclésiastique habitait Paris, et faisait partie de la maison de Saint-Sulpice; familier de la princesse de Lamballe, à laquelle il avait été recommandé par l'une de ses tantes, Madame d'Olympie, née de Carignan et tante de cette princesse. L'abbé Ange Adrien de Sauvages était admis chez la reine Marie-Antoinette, et attendait une charge d'aumônier du roi; à cause de tout cela, il avait obéi à l'inspiration de son dévouement; il avait ambitionné l'honneur d'être l'un des ôtages de Louis XVI, et son nom figurait au 544me rang, sur la liste des six cent onze citoyens, qui avaient offert leur liberté et leur vie pour assurer la liberté de l'infortuné monarque. La marquise de Boisrobert présenta cette liste au vieil abbé de Sauvages, et lui montra sur cette liste le nom de son neveu. Le bon vieillard à cette vue se mit à pleurer, et dit : « Notre Sauvageon est bien digne de son père, c'est un bon sujet. »

Il y avait à Alais un certain abbé Pirson, ancien capucin, qui avait jeté le froc, et s'était sécularisé. Dans le cours de l'année 1791, cet abbé Pirson étant dans le salon de la marquise de Boisrobert, raconta qu'il arrivait de Nimes, où il avait assisté, en sa qualité d'aumônier de la garde nationale d'Alais, à une séance extraordinaire des amis de la Constitution, dans la salle de spectacle. « J'ai été reçu, dit-il, au claquement des mains de toute l'assemblée, en qualité d'ami de la Constitution; pendant tout le temps que je fus à Nimes on ne parla que de moi; voilà l'heureux effet de mon patriotisme; voilà un nombre infini d'amis que je me suis fait! » La marquise et l'abbé ne surent que penser de ces propos pleins

Digitized by Google

de vanité naïve, et d'aveugle illusion; ils se contentèrent de sourire, sans oser exprimer les idées pénibles que le moine défroqué leur donnait de lui-même. Pirson consulta l'abbé ce jour-là, pour avoir son avis sur une question d'intérêt; il était indécis de savoir s'il devait continuer à palper à la fois les émoluments qu'on lui donnait pour ses fonctions d'aumônier de la garde nationale, et l'indemnité qu'on lui servait encore, comme religieux sécularisé. Le vieil abbé (il avait quatre-vingt-deux ans), lui répondit par le proverbe languedocien : « *Aco ës la cansoun dë mëstë filiber, que tout ou vöou, tout ou per.* » Quelques jours après cet incident, Pirson prêta le serment schismatique; dès lors il fut chassé de la société des honnêtes gens : l'abbé lui refusa sa porte, et, comme il le rencontra dans la rue, il lui tourna le dos, en lui disant : « Monsieur nous ne pouvous plus nous voir. » Pirson se maria quelque temps après, il n'était point natif d'Alais, mais de la ville de Nancy.

Le dimanche 14 octobre 1792, la ville d'Alais eut sous les yeux un étrange spectacle. Aristocrates et sans-culottes se réunirent en assemblée générale dans l'église des Cordeliers; là il fut déclaré que les meurtres et autres attentats et vexations dont les *Cébés* — (c'était le nom que l'on donnait aux aristocrates) — avaient été victimes, avaient été l'œuvre d'un moment d'égarement; ils se promirent les uns aux autres de renoncer à toutes les haines; ils s'embrassèrent et se rendirent en procession à la place St-Jean, où ils firent la farandole autour de l'arbre de la liberté. L'on chanta d'une voix qui semblait unanime le *Çà ira* et la *Marseillaise*, et, à certains endroits déterminés de l'hymne révolutionnaire, l'on se mit à genoux, on leva les bras vers le bonnet phrygien qui était à la cime de l'arbre de la liberté, l'on embrassa cet arbre, et l'on poussa des cris enthousiastes de : Vive la liberté! La liberté ou la mort! Vivre libre ou mourir! Le souvenir de cette scène pitoyable est demeuré

Digitized by Google

longtemps dans l'esprit des Alaisiens; elle est connue dans notre histoire locale sous le nom de « Pardon des *Cébés* ». Parmi les *Cébés* qui furent présents, et qui furent acteurs, dans cette extraordinaire comédie, l'on remarqua les représentants des plus grandes familles du pays. L'abbé de Sauvages et le chanoine de Trélis furent du nombre. Scène humiliante! spectacle douloureux! La terreur fit ce jour-là bien des hypocrites, et donna de l'agilité même à un vieillard de 82 ans! Mais ce vieillard était désigné à la vengeance des sans-culottes; ce vieillard avait à faire oublier l'acte généreux mais imprudent que son neveu avait commis quelques jours auparavant, en se portant comme otage du roi; plusieurs de ces otages, entr'autres Durosay, avaient déjà payé de leur vie leur dévouement à la monarchie.

N'est-il pas admissible, d'ailleurs, que ce vieillard de 82 ans, à la vue des catastrophes qui frappaient son pays, et en présence de l'effondrement inouï de la monarchie, ait senti se briser en lui les fibres de l'immortelle espérance, et n'ait retrouvé en lui-même que tout juste un peu de force pour croire que la paix sociale et que le bonheur des Français n'étaient plus possibles que par la réconciliation des partis et par l'abnégation des citoyens?

Nous ne sommes pas en état de juger la conduite que tinrent nos pères, pendant les années terribles de la Révolution; nous aurions tort de vouloir apprécier des situations dans lesquelles nous ne nous sommes jamais trouvés. Dans ces mauvais jours, pour obtenir grâce, il n'y avait d'autre moyen que celui de calmer les soupçons et les colères de ceux qui régnaient dans la rue; la cruelle nécessité forçait ceux qui avaient le plus en horreur les actes de la Révolution, à se rapprocher des révolutionnaires. On ne peut nier que le courage féroce,

Digitized by Google

l'épouvantable énergie, le talent, souvent transcendant, de ces révolutionnaires, exerceaient sur leurs victimes une influence dont il est difficile de se faire une idée aujourd'hui; ils avaient cette faculté de fascination en vertu de laquelle les redoutables serpents d'Afrique forcent leurs proies à se précipiter d'elles-mêmes dans leurs entrailles.

Lorsqu'on supprima en France les marques et les emblêmes de noblesse, l'abbé n'éprouva pas grande peine à se soumettre à cette loi arbitraire. Depuis longtemps il avait contracté l'habitude de signer simplement Boissier des Sauvages, ainsi que ses premiers ancêtres avaient coutume de le faire. Et cette détermination n'avait point été prise par esprit démocratique, par haine de la féodalité : elle avait été simplement la conséquence d'un scrupule de conscience. Sa conscience ne lui permettait pas d'être de connivence avec ceux de ses parents qui avaient substitué au caractère semi-bourgeois de leur nom, le caractère nobiliaire d'une double particule qu'aucun titre ne justifiait. Dès l'année 1764, dans des lettres qui subsistent encore, il avait déploré la ridicule vanité de son aïeul, qui avait décidé de se faire appeler, non plus Boissier des Sauvages, mais de Boissier de Sauvages. Ce retour à l'orthographe primitive de son nom avait été décidé par l'abbé avant 1780, ainsi que ses lettres en font foi. Il paraîtrait que la décision prise à cet égard par l'abbé et par son neveu Nicolas, n'aurait point été du goût des autres membres de la famille, lesquels continuèrent à user de la double particule et conservèrent leurs apparences de nobilité. L'humeur que certains membres de la famille ressentirent de cette détermination, qui leur semblait devoir diminuer aux yeux du public, le prestige de leurs personnes, peut bien avoir été la cause des soupçons calomnieux qu'on a laissé peser sur sa mémoire. Il

Digitized by Google

voulait la vérité dans toute sa rigueur, l'ordre dans toute son étendue, la justice dans toute sa perfection ; en cela, comme en toute chose, il se montra l'homme exact et plein de rectitude que nous connaissons.

Si Nicolas de Sauvages a donné dans la philosophie et dans le jacobinisme, rien ne prouve qu'il avait communiqué ses idées avancées à son oncle. Mais l'on sait d'une manière certaine que Nicolas de Sauvages et l'abbé de Sauvagès furent jusqu'à la fin en excellents rapports. La lettre suivante, datée du 2e jour de l'an 1792, en peut fournir une preuve :

« Vous m'avez fait plaisir, mon cher neveu, de m'avoir fourni l'occasion de vous envoyer trois livres qui vous appartiennent. Je vous les avais offerts depuis longtemps, ainsi ce n'est point une revanche de vos beaux et bons pigeonneaux, que j'accepte bien volontiers, comme d'excellents morceaux propres à réchauffer un estomac vieux et débile. Je vous embrasse et vous souhaite bien des bonnes années. »

Nicolas de Sauvages fut la providence de son oncle, lorsque, privé de sa pension et trop vieux pour faire valoir son domaine, celui-ci tomba dans la pauvreté. Redevable de tant de bienfaits à son neveu, l'abbé ne fut plus en état de lui faire la guerre sur les excès plus ou moins blâmables de ses idées politiques. D'ailleurs, le docte vieillard, habitué à la précision scientifique, laquelle ne permet point de ranger au nombre des erreurs les choses dont la fausseté n'est pas démontrée, devait s'arrêter prudemment au seuil des idées nouvelles sans les accepter, mais aussi sans les repousser.

Enfin, la preuve décisive que les amis de la Constitution et les sans-culottes d'Alais ne considérèrent jamais l'abbé de Sauvages comme uu allié, et comme un complice, c'est que, au 6 germinal de

Digitized by Google

l'an second de la *République, une, indivisible et impérissable*, il fut mis sur la liste de ceux qui étaient notés comme aristocrates, fanatiques et royalistes. Il fut obligé, dès lors, de vivre comme les autres prêtres fidèles, enfermé dans sa maison, reclus et sequestré. La tradition raconte que lorsque la Révolution en ébullition déchaînait dans la ville d'Alais les brigands et venait répandre l'épouvante parmi les honnêtes gens, le bon vieillard, suivi de sa vieille servante, allait se réfugier dans sa métairie de Valmalette située dans une gorge abrupte, sous les rochers de Moncan. Cette gorge désolée semble avoir conservé le souvenir des frayeurs et des douleurs du vieillard fugitif. Deux grands cyprès séculaires subsistent encore debout auprès de la masure de Valmalette, et semblent avoir été plantés, en mémoire des angoisses patriotiques de celui qui vint là, jadis, chercher le repos, et se dérober à la violence. Les jeunes gardeurs de chèvres et les ouvriers mineurs qui passent à côté de ces cyprès, et qui troublent par le bruit de leurs pas le silence de cette mélancolique demeure, ne savent pas, et ne soupçonnent même point qu'un savant homme, qu'un ami du peuple fut réduit à la nécessité de se cacher en ces lieux si misérables et si désolés.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX

LE SERMENT POLITIQUE DE L'ABBÉ DE SAUVAGES

(2 Octobre 1792)

Le 23 janvier 1791, M. Beau, curé et sacristain de la cathédrale d'Alais, lut en chaire, pendant la messe du prône, la loi qui exigeait le serment à la constitution civile du clergé. Après avoir parlé avec la plus sage mesure de la nature de ce serment, il déclara publiquement que sa conscience lui défendait de le prononcer; aussitôt et dans la même assemblée, deux vicaires de la cathédrale adhérèrent à la déclaration du curé. Les termes même du serment imposé aux prêtres Français impliquait l'approbation de la constitution civile du clergé, qui était la négation de l'autorité du pape et des évêques, la suppression de la liberté religieuse, et la confiscation du temporel de l'église gallicane.

Jamais l'abbé de Sauvages n'a été soupçonné d'avoir prêté le serment schismatique. Tandis que le curé constitutionnel Gauthier, célébrait ses offices à la cathédrale, le vénérable abbé de Sauvages ouvrait aux fidèles et au clergé orthodoxe, les portes de la chapelle de Sainte-Marie, dont il était le recteur depuis plus de vingt années; les jours de

Digitized by Google

dimanche l'affluence des catholiques était si considérable, que l'enceinte de la chapelle se trouvait trop étroite, et qu'une foule compacte s'entassait autour de ses murailles ; l'attention de la municipalité fut appelée sur ce fait, et, dès lors, on fit défense au bon vieillard et à tous les prêtres réfractaires d'admettre le public à leur messe.

Pendant la période révolutionnaire, l'abbé de Sauvages, ainsi que les abbés Laborie, Paysac, et de La Fare, demeura à Alais, où il vécut en reclus, ayant reçu défense de sortir de sa maison.

Au mois de septembre 1792, l'Assemblée nationale décréta que tous les ecclésiastiques devraient prêter un second serment. La formule de ce serment, connu sous le nom de *serment de liberté et d'égalité*, était celle-ci : « *Je jure de maintenir la liberté el l'égalité et de mourir en les défendant.* »

Un très grand nombre de prêtres, on peut dire même le plus grand nombre, pensèrent que cette formule ne contenait rien de contraire à leur conscience ; un grand nombre d'ecclésiastiques, au premier rang desquels nous devons placer l'abbé de Sauvages, crurent pouvoir, sans manquer à leur devoir, prêter le serment de liberté et d'égalité.

Le 1er octobre 1792, l'abbé Eymini, ancien chanoine de Saint-Gilles, beau-frère de M. Cabanes de Camont, prêtre vertueux et irréprochable, se rendit à la mairie d'Alais, et remit au directeur du district un pli sur lequel il avait écrit et signé la formule du serment. Comme il s'en retournait à son logis, situé à l'extrémité de la rue Saint-Vincent, il rencontra l'abbé de Ramel auquel il raconta ce qu'il venait de faire. L'abbé de Ramel lui dit : « Vous êtes sûr que ce serment ne contient rien de mauvais ! je ne voudrais point blesser ma conscience. » L'abbé Eymini lui répondit « qu'il croyait n'avoir fait aucun mal en prêtant ce serment. » Là-dessus,

Digitized by Google

l'abbé de Ramel se rendit à la mairie, et se mit au nombre des jureurs. Le soir même du jour où ces deux Messieurs accomplirent cette action douloureuse, la municipalité, alors composée de personnes respectables, puisqu'elle avait encore à sa tête M. de Périès, se transporta rue Villeneuve, chez M. l'abbé de Sauvages, pour l'engager à prêter serment ; on lui dit que Messieurs les abbés Eymini et de Ramel n'avaient point fait difficulté de se soumettre aux volontés de l'Assemblée nationale ; que depuis le 15 septembre le bruit courait que Mgr de Bausset lui-même, avait juré de *maintenir la liberté et l'égalité* ; que le serment proposé ne contenait rien de contraire à la religion ; que les prêtres qui refusaient d'adhérer à cette formule étaient déportés ; qu'enfin, si les prêtres s'obstinaient à être réfractaires à tous serments, les fidèles de la ville d'Alais seraient réduits, faute de prêtres fidèles, à recevoir les sacrements de la main des intrus. Nicolas de Sauvages, neveu de l'abbé, joignit ses représentations à celle de la municipalité, et menaça peut-être le vieillard de lui retirer le secours de ses libéralités, s'il imitait jusqu'au bout la conduite de ceux qui refusaient de faire cet acte de soumission au gouvernement. On lui parla tant et si bien, que le vénérable vieillard, las de lutter contre tant d'adversaires, troublé par la présence de tant de monde dans sa maison, effrayé par tous les maux qu'on lui faisait entrevoir, ne sut pas résister longtemps ; il n'en était du reste pas capable, car il était encore tout tremblant de l'effroi qu'il avait eu au récit des meurtres, qui avaient eu lieu au mois de Juillet, dans la ville d'Alais ; lui-même avait couru de véritables dangers : le 3 avril 1792, les 150 personnes du pouvoir exécutif s'étaient présentées chez lui, y avaient fait des perquisitions, et le chef de cette bande, ayant appuyé sur ses épaules la lame de son

Digitized by Google

sabre nu, lui avait dit: « Pour la tranquillité publique, et pour ta sécurité personnelle, nous t'avertissons de te conformer en tout à la loi. »

Sous l'influence immédiate de ces souvenirs, de ces exemples, de ces menaces, de ces objurgations, l'abbé consentit à écrire d'une main tremblante, sur un petit bout de papier, la formule : *Je jure de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en la défendant.* Il est à propos de dire tout de suite qu'au témoignage de l'abbé Laborie, l'un des réfractaires les plus intransigeants de cette époque, la plupart des ecclésiastiques du diocèse d'Alais se comportèrent de la même façon; parmi les jureurs de *liberté* et d'*égalité* nous trouvons les personnages les plus estimables, tels que l'abbé de Saint-Pierre de Belvézé, chanoine vicaire général, l'abbé de Chapelain, l'abbé de la Fare, l'abbé de la Plane, l'abbé Jaussaud, l'abbé Pignol, curé de Sauve. Je ne veux pas éclaircir la question de savoir si oui ou non Mgr de Bausset, évêque d'Alais, plus tard cardinal, a prononcé le serment politique de 1792; il me suffit de savoir, d'une manière certaine, qu'au mois d'octobre 1792, dans la ville et le diocèse d'Alais, l'opinion que ce prélat avait prêté serment était passée à l'état de vérité notoire et démontrée. « L'exemple de Monseigneur de Bausset, dit l'abbé Laborie dans ses Mémoires, à la date du 5 octobre 1792, « est sans doute imposant, et il a contribué au grand nombre des nouveaux jureurs; il n'a que trop vérifié en sa personne, par son serment, le passage de Cicéron qu'il citait dans sa lettre de 1790 : *Dum otium volunt etiam sine dignitate, ipsi utrumque amittunt.* »

Pour porter un jugement équitable sur la conduite des jureurs, il faut préalablement avoir des notions claires sur la nature du serment de *liberté et d'égalité.*

Digitized by Google

Les paroles du serment de liberté et d'égalité exprimaient purement et simplement une adhésion ferme et définitive au principe politique de la souveraineté du peuple, longtemps laissé dans l'oubli. La souveraineté ne se règle pas d'après les spéculations des idéologues; elle appartient en définitive à celui qui a la force de la conquérir; or, seul il a véritablement cette force, celui qui la tient du peuple. Le commandement se conquiert par le glaive; mais c'est le peuple qui forge le glaive avec son bras et qui le trempe avec son sang. Le serment exigé par la Convention impliquait la reconnaissance de l'autorité issue de la volonté nationale, et la foi à la liberté et à l'égalité décrétées par la même volonté nationale.

Ce principe politique, alors bien plus encore qu'aujourd'hui était diversement apprécié. Aujourd'hui les princes eux-mêmes acceptent ou feignent d'accepter ce principe; mais en 1792, comme aujourd'hui, une fraction de la société se moquait volontiers du souverain sans sujets ; l'on oubliait vraiment avec trop de légèreté, qu'un souverain peut et doit être son propre sujet. D'autres au contraire avaient embrassé ce principe et l'exagéraient avec fureur, faisant comme l'évêque de Lydda, de la liberté et de l'égalité deux divinités, auxquelles ils avaient dressé des autels. D'autres enfin reconnaissant en tremblant l'évidence de ce principe fondamental mais dangereux, protestaient contre ce qu'ils appelaient le *mal français*, contre l'idée extrême que le peuple souverain, jusques dans ses caprices, peut défaire et refaire et défaire encore ce qu'il a fait, selon son bon plaisir. De même, disaient-ils, que le père de famille n'est plus maître de détruire l'enfant auquel il a donné le jour, de même le peuple n'est plus maître de détruire un système politique qu'il a pu légitimement établir.

Digitized by Google

L'abbé de Sauvages, comme tant d'autres, crut à la souveraineté du peuple et à la liberté et à l'égalité décrétées par elle. Il devait nécessairement penser ainsi, en raison de sa piété même ; lorsque la tourbe humaine renverse Pélion sur Ossa, ou lorsqu'elle édifie quelque tour de Babel, Dieu est derrière la tourbe, il la pousse et l'inspire; les yeux vulgaires ne l'aperçoivent point, mais les sages devinent aisément l'anonyme divin. Le pieux abbé de Sauvages pensa que, par les mains du peuple français, Dieu voulait rétablir le règne nouveau de la liberté et de l'égalité. Il fut logique avec lui-même, en ne refusant pas le serment de maintenir les *nouveaux gestes de Dieu par les Francs.*

Après la prestation du serment de liberté et d'égalité, les intransigeants se déchaînèrent contre les jureurs, et les assimilèrent aux jureurs schismatiques. Par leur intransigeance, ils attirèrent à eux les fidèles, auxquels ils se donnèrent comme des modèles, comme des consolateurs, comme des apôtres. Les jureurs s'avisèrent bientôt qu'on ne tenait point compte de leur esprit de conciliation, et que la persécution religieuse frappait également les jureurs et les intransigeants; ils virent enfin que les séculiers se croyant abandonnés par le clergé, se rapprochaient des schismatiques, allaient au club, et célébraient les décadis et les fêtes de Marat. A cette vue, saisis de douleur, les prêtres honnêtes commencèrent à douter de l'orthodoxie de leur serment. Dans ces temps malheureux l'équivoque avait étendu ses ailes ténébreuses sur toute la France; en dehors des grandes vérités dogmatiques, tout semblait problématique; en matière politique les hommes ballottaient de l'extrémité du doute à l'extrémité de la certitude; l'on en vint à se défier de sa propre conscience, et à douter de la vertu même. Avec la même candeur qu'ils avaient mise à

Digitized by Google

proférer le serment de *liberté et d'égalité*, ils se portèrent à le rétracter. Notre abbé de Sauvages ne fut pas des derniers à retourner ainsi sur ses pas. L'abbé Laborie, dans ses mémoires manuscrits, nous donne l'assurance « que M. l'abbé de Sauvages, qui avait eu la faiblesse de prêter le serment de liberté et d'égalité, s'est bientôt hâté de le rétracter. » L'abbé de Pélerin se rétracta aussi : « Le 7 août 1793, je reçus une lettre de l'abbé de Pélerin, prêtre, avec sa rétraction du serment de *liberté* et d'*égalité*. » (1). Un saint personnage, Don Bruno-Sage, religieux de la Chartreuse de Valbonne, qui avait prêté le même serment, ne se contenta pas de le rétracter, il se fit emprisonner à Nimes, et ne pouvant, disait-il, expier son apostasie que par sa mort, il écrivit de sa prison, une lettre à Giret, prêtre apostat, et accuteur public; dans cette lettre, il menaçait Giret de la justice de Dieu, et lui reprochait ses crimes; comme il voulait mourir le jour de la Saint-Jean, fête de son ordre, il fit en sorte de faire parvenir sa lettre la veille de ce saint; en effet Bruno-Sage, lava dans son sang la tâche vraie ou supposée de son serment.

Peut-être faudrait-il reconnaître que l'abbé de Sauvages a déparé les dernières années de sa vie par cet acte d'obéissance à ceux qui détenaient alors le pouvoir et s'en servaient pour opprimer les consciences. Il a, en effet, chargé sa mémoire d'un acte qui fut peut-être, selon l'expression de l'abbé Laborie, un acte de faiblesse, et qui fut certainement un acte inutile et malheureux, qui n'aboutit qu'à jeter dans les champs de l'Eglise de France quelques pierres de plus, pierres de scandale involontaire, contre lesquelles vint se heurter la fidélité

(1) Extrait des Mémoires de l'abbé Laborie.

Digitized by Google

des catholiques; pierres d'achoppement, contre lesquelles se brisèrent en partie la charité fraternelle, l'union du clergé. La gloire de notre abbé serait au-dessus des malveillantes accusations et des rancœurs théologiques, s'il avait imité l'exemple d'Eléazar, et, si, moins patriote et moins simple, il avait ambitionné d'être, en ces jours malheureux, le citoyen inflexible décrit par Cicéron.

« Le citoyen intrépide comme Caton n'aurait pas consenti à jurer d'obéir à une loi injuste. Il aurait préféré aller en exil plutôt que de changer de sentiments. O vous, qui aimez la gloire, qui êtes soucieux de votre dignité, qui ne voulez encourir aucun reproche, je vous adjure, par les dieux immortels, d'imiter cette inébranlable fermeté! Cette fermeté, elle est grande, elle est immortelle, elle est divine, elle est digne d'être racontée par la Renommée, et d'être inscrite sur le monument de nos Annales, afin que la postérité en garde le souvenir. »

Mais Cicéron, que je viens de citer, ne serait-il point, en semblables matières, un guide imprudent? ses idées ne sont-elles point quelque peu chimériques? N'arrive-t-il pas souvent, dans le cours des temps, que l'abandon de nos affections les plus chères s'impose comme un devoir? Est-il bien vrai que l'homme immuable comme une statue de bronze, est un être aussi surnaturel que cela? D'autre part, l'homme, qui par un principe de probité, ou par un sentiment très vif du bien public, a su faire abnégation de ses idées, renoncer à son propre sens, changer d'opinion et de parti, est-il bien, en effet, l'homme qui n'a rien de divin, qu'on ne doit pas imiter, et dont on ne doit pas transmettre l'exemple à la postérité? Il y a des situations où, non-seulement on a le droit de changer d'opinion, mais où l'on en a le devoir absolument.

Saint Denis d'Alexandrie, dans ses Stromates a

Digitized by Google

dit : « *Nous n'avions point de honte de changer de sentiments, et de l'avouer; nous recevions devant Dieu ce qui se trouvait prouvé par des raisons solides.* » En ce monde il n'y a pas rien que des vérités absolues, il y a aussi des vérités relatives, et l'on peut ajouter, philosophiquement parlant, que la vérité d'ordre relatif devient absolue dès l'instant qu'elle s'impose par une nécessité sociale. Dès que cette vérité relative s'impose, l'homme sage et doué de droiture doit se courber devant elle, comme si elle était absolue. Nos pères jugèrent que cette vérité relative : il faut se soumettre aux méchants pour éviter de plus grands maux, était prouvée par des raisons suffisamment solides, et ils la reçurent devant Dieu, et ils se soumirent, et ils jurèrent, plus sages en leur faiblesse, en leur apparente défection, que les prétendus champions de l'orthodoxie, qui, dans l'espoir de se glorifier un jour avec profit d'être demeurés forts et fidèles, furent inflexibles, au risque de tout compromettre. Ils eurent plus de sagesse, parce qu'ils eurent plus de simplicité; ils furent plus vertueux, parce qu'ils se défièrent davantage d'eux-mêmes ; ils eurent plus de mérites, parce qu'ils furent plus humbles, et s'ils furent plus gallicans que leurs frères intransigeants, ils furent, et c'est leur justification, plus patriotes. Ils ont droit à être vengés, parce qu'ils ont été plus malheureux, ayant été atteints dans leur mémoire.

C'est ce qui est arrivé, notamment à l'abbé de Sauvages. Ses opinions politiques et son serment de liberté et d'égalité lui valurent le blâme d'une partie de sa famille. « La famille, refroidie par les idées avancées de l'abbé de Sauvages, préférait ne jamais parler de lui; » tel est le témoignage que j'ai reçu moi-même de la bouche de l'une des petites filles de François Boissier de Sauvages. De tels préjugés ayant existé au sein même des familles

Digitized by Google

héritières de l'abbé, faut-il s'étonner que la postérité ait fait le silence autour de sa mémoire? J'ai voulu protester contre ce silence, j'ai voulu conjurer cet injuste oubli. Plusieurs auraient assurément préféré que le serment de 1792 demeurât caché sous un voile épais de dissimulation ; j'ai compris autrement mon devoir, j'ai dit la vérité historique, et, cette vérité historique, je la crois émouvante; j'espère que telle quelle, elle rendra un jour, peut-être même dès à présent, évidentes et lumineuses la hauteur, la bonne foi, et la clairvoyance du jugement de l'abbé de Sauvages et de tous ceux qui firent autrefois le *serment de liberté et d'égalité.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXX

Le Prêtre vertueux

L'abbé de Sauvages était depuis longtemps un ecclésiastique vertueux lorsqu'il fut appelé à devenir un saint prêtre. De bonne heure il avait adopté le régime presque cénobitique de l'école de Salernes ; il buvait peu de vin, ne mangeait jamais à sa faim, ne s'émouvait de rien, regardait la colère comme une chose bonne seulement pour les profanes vulgaires, se couchait tard, se levait grand matin, faisait aussi fréquent usage du fenouil, des cerises et de la sauge. Il dut à ce régime quatre-ving-cinq ans de vie et même de bonne santé.

L'abbé de Sauvages était modeste au-delà de tout ce qu'on peut imaginer : il n'a signé de son nom aucun des ouvrages qu'il a publiés. Il n'aimait pas les plaisirs du monde et fuyait en particulier les spectacles du théâtre ; pendant son voyage à Florence, où il y avait « une douzaine de théâtres ouverts, depuis un demi paule jusqu'à trois paules, » il n'alla qu'une fois à la comédie ; encore y fut-il entraîné par des savants de Florence ; il fut scandalisé de voir à la comédie « de graves ecclésiastiques accompagnés de leurs parentes, »

Digitized by Google

à ce sujet, il exprima dans une lettre à son frère, cette réflexion qui révèle bien l'extrême délicatesse de sa conscience : « On dirait qu'il n'y a point ici de péché, pas même véniel, d'aller au spectacle ! »

L'abbé de Sauvages était pieux, à ce point que M. Séguier, de Nimes, son ami, l'appelait le *dévot abbé*. En effet, on peut constater dans ses notes de voyage l'empressement et le goût qu'il avait pour assister aux offices des églises, aux oratorios, aux assemblées des bachetoni, pendant lesquelles ces braves gens se donnaient « des disciplines terribles; » de ces disciplines terribles il dit quelque part : « Je n'ai pu juger des coups que par le son, car tout cela se passe au milieu des plus épaisses ténèbres, mais ce spectacle est la chose du monde la plus touchante. » Au reste, notre abbé avait sans cesse à la bouche cette maxime cévenole, qu'il mettait en pratique : « *Leva mati n'aviélis pa; douna as paourés n'apaouris pas; prégа Diou destourbo pa.* »

Il était charitable et aumônieux à ce point, qu'il voulut que les sommes d'argent qu'il possédait servissent toujours aux pauvres aussi bien qu'à lui-même : il les donna de son vivant, à fond perdu à l'hospice Saint-Eloi, de Montpellier. Il s'occupa toute sa vie de l'hôpital d'Alais, dont son frère, Bernardin de Sauvages, fut pendant quarante ans l'administrateur. Deux des articles qu'il a écrits pour l'*Encyclopédie* ont pour objet l'art de fonder et de diriger un hôpital; il a tellement bien détaillé et expliqué les devoirs d'un bon infirmier, que l'on a tout lieu de croire qu'il a longtemps rempli cet office dans l'hospice de son pays, par charité volontaire; il connaissait évidemment par expérience l'emploi de garde-malade « dont l'exercice est bas et répugnant, mais très important pour l'humanité. »

L'on a trouvé la physionomie de l'abbé de Sauva-

Digitized by Google

ges un peu froide, c'est la physionomie d'un philosophe chrétien, qui, ayant voué sa vie à la recherche et à la contemplation des œuvres de Dieu, s'est plu à n'exprimer que les vérités pures, sans, pour cela, étouffer les sentiments ensevelis au fond de son cœur, dans le suaire de la réserve philosophique, et de la circonspection religieuse. Par tout l'ensemble de ce que nous avons appris sur son caractère, nous pouvons affirmer qu'il fut un véritable ami des hommes, et que son amabilité lui créa partout des amitiés solides et illustres ; il lui suffisait de passer quelques jours dans une ville, pour y gagner des sympathies. Il demeura par exemple deux mois seulement à Florence, et ce court laps de temps lui suffit pour s'y faire une vingtaine d'amis dévoués : « J'ai quitté Florence à regret, mes hôtes et mes hôtesses m'ont témoigné celui qu'ils ressentaient de mon départ, d'une façon à me persuader que j'y étais aimé ; j'ay eu le bonheur de trouver ces sentiments dans quelques autres personnes, et j'en ay été très flatté. »

Devenu prêtre, l'abbé de Sauvages a déployé ses qualités naturelles, et les a transformées en vertus surnaturelles. Son amour de l'humanité, par exemple, est devenu du zèle apostolique. En effet, l'on remarque, dans la deuxième édition de son Dictionnaire qui fut préparé pendant le temps de son sacerdoce, qu'il n'a laissé échapper aucune occasion de citer et de traduire en langue romane les mots essentiels de l'Evangile. Il y cite jusqu'à trois fois le mot si fécond : « *Cherchez Dieu et sa Justice et tout le reste vous sera accordé par-dessus le marché.* » Tout ce qui était contraire au respect des temples, des autels, ou des personnes sacrées, excitait son humeur, il ne pouvait en supporter la vue. Il s'indignait chaque fois qu'il voyait, comme par exemple à Sainte-Agnès, des nudités exposées

Digitized by Google

dans les églises, ou lorsqu'il s'apercevait que les pasteurs remplissaient mal leur ministère, sacrifiaient l'essentiel à l'accessoire, ne faisaient point de prônes ni de catéchismes, ne respectaient point leur propre dignité, ou se réduisaient eux-mêmes, malgré la sublimité de leur caractère, à une espèce de domesticité. Il avait des mots terribles contre les chanoines vaniteux et fainéants, qui se plaisaient à porter des croix d'or, et qui dédaignaient de chanter l'office. Il disait : « Ces chanoines exempts d'étude et libres d'abstinence n'ont qu'à soigner leur brillant coloris. » L'insubordination et l'avarice des clercs le scandalisaient plus encore que leurs mauvaises mœurs.

L'abbé de Sauvages ne se contentait pas de prier Dieu, il voulait que les personnes, qui vivaient auprès de lui, eussent aussi l'habitude de la prière. Pendant l'un de ses voyages à Rome, il fut tout le temps affligé par l'épaisse hébétude de son valet, le nommé Lapierre, qui ne pouvait ou ne voulait apprendre les prières : « Le pauvre garçon, écrivait-il, est hébété sur l'article de la religion ; il ne sait qu'à demi ses prières, et j'ai toutes les peines du monde à les lui faire répéter. » Je ne puis me priver du plaisir de dire encore que l'abbé de Sauvages a conservé au peuple Cévenol l'oraison dominicale cévenole : « *Nosté païré qué sès amoun, sanctificat siègué voste noum, fasès qué vosté regné avengo : vosto voulunta se mantengo sus la tèro coumo amoundaou.* » L'on se représente aisément et avec plaisir, le bon abbé de Sauvages à genoux, priant Dieu dans l'idiôme de son pays. Au reste, je dois ajouter que j'ai trouvé une feuille volante sur laquelle l'abbé de Sauvages a écrit de sa main, l'oraison dominicale traduite en allemand, en grec, en latin et en français.

L'abbé de Sauvages exerça le ministère sacré à

Digitized by Google

Alais ; la confiance des évêques de ce diocèse, Mgr de Balore et Mgr de Bausset, lui assignèrent une fonction délicate, en lui donnant la charge de chapelain de l'oratoire Sainte-Marie, petite église située autrefois à l'extrémité de la rue d'Avéjan, et qui était le siège de la Confrérie des filles et femmes de notre cité. Pendant vingt ans il y déploya son zèle, faisant des catéchismes, distribuant le sel de sa sagesse à ceux qui venaient chercher sa direction, et veillant avec succès sur la conduite et les bonnes mœurs des fileuses et des servantes ; il savait gourmander leurs défauts avec une causticité toute cévenole ; à l'une de ces filles qui s'était laissé aller au péché de vanité, en mettant, chose inouïe dans ces temps-là chez les filles de bas étage, des fleurs et des plumes à sa coiffure, il dit un jour : « *Siès emploumado coumo uno miolo limounièïro.* »

Nous avons trouvé des preuves écrites du soin scrupuleux avec lequel le chapelain de Sainte-Marie observait les prescriptions de l'Eglise à l'égard du jeûne et de l'abstinence. Le 31 avril 1777, le docteur Guiraudet, d'Alais, écrivait au professeur Boissier de Sauvages, à Montpellier :

« Je ne vous donnerai des nouvelles que de l'abbé de Sauvages, qui n'a pu réussir à se faire mal porter en observant rigoureusement les lois du carême. »

Ainsi donc à l'âge de soixante-sept ans, l'on ne se croyait point dispensé de jeûner toute la semaine, et de faire maigre six jours de suite.

Dans le journal manuscrit de l'abbé Laborie j'ai trouvé la précieuse note que voici :

« Ce soir, vingt-neuf décembre 1795, mourut Augustin-Pierre Boissier de Sauvages. Entraîné par l'exemple de l'évêque d'Alais et du clergé de la

Digitized by Google

cathédrale, ainsi que par les conseils de ses neveux, il avait prêté le serment de liberté et d'égalité en 1792. Mais il se rétracta depuis. Deux mois avant sa mort, il me remit une somme de six cents francs, me chargeant de les verser entre les mains de l'administrateur de l'hospice. Il me dit ces mots : « Un prêtre ne doit point laisser d'argent; je ne voudrais pas qu'on trouve chez moi ces espèces, au moment où l'hospice manque de tout. » Les neveux de l'abbé de Sauvages ont prétendu que leur oncle était affaibli dans sa mémoire et son intelligence. J'ai pu constater qu'il avait toutes ses facultés; Madame d'Ombre m'a assuré qu'il raisonnait parfaitement au moment où elle l'avait vu pour la dernière fois, c'est-à-dire deux jours avant son décès. Lorsqu'il est mort, l'abbé de Sauvages était depuis plusieurs mois nourri par ses neveux. »

A travers ces quelques lignes, l'on aperçoit aisément la vénération et le respectueux prestige, dont la personne de l'abbé était comme environnée. Tous les contemporains de ce bon prêtre lui ont payé le même tribut d'estime. Le 3 juillet 1820 l'abbé Pignol, alors curé de Sauve, et plus tard archiprêtre d'Alais, écrivait à M. D'Hombres-Firmas, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, maire d'Alais et membre de plusieurs Sociétés savantes, la lettre suivante :

« Je vous fais bien mes remercîments de la notice biographique sur votre oncle, le respectable abbé de Sauvages, dont vous avez bien voulu me faire présent. J'y attache un grand prix sous tous les rapports, et en particulier parce qu'il est un hommage public que vous rendez avec candeur et ingénuité à la mémoire de ce digne ecclésiastique, que notre patrie regarde avec raison comme un de ses plus illustres citoyens, et qui n'a pas peu ajouté à l'éclat d'une famille déjà si recommandable. J'aime bien, Monsieur, que vous ayez fait cette belle réflexion que sa haute science ne l'avait pas rendu plus orgueilleux ni moins pieux. Il est très peu de savants de nos jours, qui ayant conservé, comme Monsieur votre

Digitized by Google

oncle, ce jugement parfait qui rapporte tout à Dieu, et cette humilité chrétienne qui attache à la pratique de sa loi sainte, qui peut seule assurer le bonheur. Vous avez, Monsieur, de quelques coups de crayon seulement, fait le véritable portrait de votre oncle. Mais si jamais son éloge public devenait le sujet du concours de quelque société savante à laquelle il appartenait, je me sentirais bien volontiers porté à me joindre *à ceux qui loueraient plus au long ses vertus, qui ont fait sur moi une si vive impression dès mon enfance*, et encore plus dans les dernières années, avant que nos malheurs publics m'eussent forcé à me séparer de lui. Votre notice me servirait de canevas, et je reproduirais ainsi en plus grand votre propre ouvrage. »

L'abbé Pignol fut un saint prêtre, un homme érudit, et, de plus, un courageux citoyen. En 1792, l'abbé Pignol étant entré dans la boutique d'un coutelier, y trouva deux gardes nationaux occupés à aiguiser leurs sabres, afin, disaient-ils, qu'ils soient aptes à couper les têtes des aristocrates de la montagne. L'abbé Pignol, désolé de pareils propos, n'hésita pas à faire entendre ses protestations : « Il n'y a que des scélérats qui puissent tenir de pareils propos; il se pourrait bien qu'un jour l'on tranche la tête de ceux qui veulent couper le cou des aristocrates! » Le témoignage rendu à l'abbé de Sauvages par un homme de cette trempe ne saurait être mensonger. L'auteur de ces quelques pages est heureux de publier ce témoignage, et d'avoir eu le bonheur d'exécuter la biographie détaillée, dont l'abbé Pignol avait eu la première idée.

L'abbé de Sauvages fut assisté dans ses derniers moments par l'abbé Laborie; il fut dans, ces heures suprêmes, entouré part ses neveux, Nicolas, fils de François Boissier de Sauvages, par Henri, fils d'Alexis Boissier de Sauvages, dit Maliges, et par M. d'Hombres-Firmas, époux d'une fille de Bernardin de Sauvages.

Digitized by Google

La dépouille mortelle de l'abbé, pieusement ensevelie par les soins de ses gouvernantes *Rosa* et *Marion*, qui le servaient depuis quarante-et-un an, fut enterrée dans la chapelle Sainte-Marie. Les restes de l'abbé de Sauvages et ceux de l'abbé Maistre, qui reposaient dans la chapelle de Sainte-Marie, furent exhumés vers 1805, et transportés au cimetière d'Alais, situé au pied de la colline de Chantilly, lorsque la dite Chapelle fut achetée par le nommé Varnier (alias Barnier), receveur à Alais, qui la fit démolir. La pierre tombale qui recouvrait le corps de l'abbé de Sauvages, dans le sanctuaire de la chapelle Sainte-Marie, fut également transportée au cimetière. Plus tard lorsque le cimetière de Chantilly eut été abandonné, personne ne songea plus aux ossements de l'abbé de Sauvages, et il est probable qu'ils sont demeurés réduits en poussière dans ce lieu, jadis champ du repos, aujourd'hui gare des locomotives du chemin de fer. Néanmoins une tradition populaire, dont j'ai plusieurs fois surpris l'expression sur les lèvres des paysans de Saint-Jean-du-Pin, assure que les ossements de l'abbé de Sauvages sont cachés en un réduit ignoré, dans la chapelle du château de Sauvages.

Les papiers de l'abbé de Sauvages furent laissés, grâce au désordre et au malheur des temps, à la discrétion de *Rose et de Marion*, qui en employèrent une partie à « des usages que la pudeur ne permet pas de nommer, » et en abandonnèrent une autre partie à la voracité destructive des rats. Lorsque la maison de l'abbé fut vendue, en 1814, à M. de Suffren de Saint-Tropez, ce qu'il restait de ces papiers fut transféré au château d'Olympie, où Nicolas de Sauvages les oublia et en laissa périr une autre partie. Le 8 août 1810, Nicolas de Sauvages écrivait à M. d'Hombre-Firmas: « J'ai encore ici quatre ou cinq quintaux de feuilles volantes pleines d'ordures de

Digitized by Google

chats. » A la mort de Nicolas, qui eut lieu en 1822, le château d'Olympie échut au chanoine Ange-Adrien de Sauvages, lequel ne crut pas devoir, plus que son frère donner ses soins aux écrits de ses deux oncles. A la mort du chanoine, l'on ne retrouva plus que quelques liasses de lettres enfouies au milieu de paperasses inutiles, au fond d'un antique bahut. C'est à l'aide de ces documents que l'on a reconstitué *tellement quellement*, les biographies d'Augustin et de François de Sauvages.

Mortuaire de l'abbé de Sauvages

« Aujourd'hui 29 frimaire de l'an 4 de la République une et indivisible, par devant moi officier public de commune d'Alais, sont comparus Nicolas Boissier de Sauvages, âgé de quarante-sept ans, propriétaire foncier, et Louis Bigarat fils, âgé de quarante-deux ans, marchand, domiciliés au dit Alais, le premier neveu, le second voisin de Pierre-Augustin Boissier Sauvages, âgé de 86 ans environ, domicilié audit Alais, lesquels ont déclaré que ledit Pierre-Augustin Boissier Sauvages est décédé aujourd'hui à six heures du soir, dans sa maison d'habitation, sise rue d'Auvergne. Sur cette déclaration, je me suis transporté à ladite maison et assuré du décès dudit Pierre-Augustin Boissier Sauvages et j'ai dressé le présent acte.

« *Signé* : BOISSIER SAUVAGES, BIGARAT,

« DHOMBRE, officier public. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Extraits des Procès-Verbaux des séances de la Société scientifique et littéraire, tenues pendant l'année 1897..... V

Observations et Expériences sur la Vinification en rouge, par M. PAUL Félix, professeur au Lycée 5

La Pêche Maritime par l'Electricité, par M. RIVIÈRE-DEJEAN..... 37

De l'Action Félibréenne, par M. Gabriel HAON.. 45

BIOGRAPHIE DE L'ABBÉ DE SAUVAGES
par M. l'ABBÉ DE BROVES

Chapitre Ier. — La Jeunesse de l'Abbé de Sauvages..... 69
Chapitre II. — La Société littéraire d'Alais de 1730 à 1750..... 81
Chapitre III. — L'abbé de Sauvages minéralogiste..... 92
Chapitre IV. — Séjour à Paris (1750-1751)..... 106
Chapitre V. — Diverses Commissions confiées à l'abbé de Sauvages 118

Digitized by Google

Pages

Chapitre VI. — Le Philosophe du Mas de Sauvages (1752-1756)..... 128
Chapitre VII. — L'Esprit de Famille chez l'abbé de Sauvages..... 139
Chapitre VIII. — Recherches de l'abbé de Sauvages sur l'Arboriculture (1752-1757)..... 152
Chapitre IX. — L'Art d'élever les Vers à soie (1752-1756)..... 162
Chapitre X. — Observations et Expériences de l'abbé de Sauvages sur les Vers à soie (1750-1756)..... 169
Chapitre XI. — Découvertes particulières faites par l'abbé de Sauvages en matière de Sériciculture..... 178
Chapitre XII. — Le tour de France de l'abbé de Sauvages (1756-1757)..... 189
Chapitre XIII. — Troisième séjour de l'abbé de Sauvages à Paris (1757-1758)..... 198
Chapitre XIV. — Préparation d'un Voyage en Italie (1759-1763)..... 207
Chapitre XV. — De Provence à Florence (1763-1764)..... 215
Chapitre XVI. — De Florence à Rome (du 10 Février au mois d'Avril 1764)..... 228
Chapitre XVII. — De Rome à Naples (Avril-Mai 1764)..... 240
Chapitre XVIII. — L'abbé de Sauvages au Mont-Cassin, à Lorette, Bologne, Venise, Milan et Turin (Août et Septembre 1864)..... 249
Chapitre XIX. — Les Collections de l'abbé de Sauvages..... 260
Chapitre XX. — Le Sacerdoce (1766-1771)..... 270

Digitized by Google

Pages

Chapitre XXI. — Introduction de la culture du mûrier dans l'Angoumois, par l'abbé de Sauvages (1767-1776)..... 279
Chapitre XXII. — Le Professeur de Théologie (1780)..... 288
Chapitre XXIII. — Le Chanoine d'Alais (1780)... 297
Chapitre XXIV. — L'Ami des pauvres gens 304
Chapitre XXV. — Le *Dictionnaire Languedocien* (1756-1785-1820)..... 312
Chapitre XXVI. — Le Purisme et la Glose dans le *Dictionnaire Languedocien*..... 328
Chapitre XXVII. — Gaspard Monge et l'abbé de Sauvages (1783)..... 335
Chapitre XXVIII. — La probité politique de l'abbé de Sauvages (1788-1795)..... 343
Chapitre XIX. — Le Serment politique de l'abbé de Sauvages (1792)..... 353
Chapitre XXX. — Le Prêtre vertueux..... 363

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google